

REVUE
DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES DE LA

REVUE

DES DEUX MONDES.

—

TOME VIII.

AOUT 1836.

Bruxelles,

H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1836.

OBSERVATIONS

DE

PSYCHOLOGIE PHYSIOLOGIQUE,

SUR LES EFFETS D'UNE ASSOCIATION INTIME,

A L'OCCASION DES JUMEAUX SIAMOIS.

Si l'observation approfondie de l'homme, dans son état normal et anormal, est la source de toute pshycologie, il convient d'apprécier les résultats d'une étroite union entre deux êtres dont la nature associa perpétuellement l'existence, les sensations, les idées, puisqu'elle les fit naître jumeaux et égaux dans leur commune destinée. C'est la première fois qu'une pareille étude s'offre aux investigations de la philosophie d'une manière aussi complète et aussi nouvelle.

Il s'agit des frères siamois qui, naguère, se sont montrés à Paris (1), et, qui, complets dans leur organisation individuelle,

(1) Le Mémoire que M. le docteur Dubois, d'Amiens, a lu à l'Académie royale de Médecine sur ces jumeaux offre des détails intéressans ; mais nous les considérons ici sous un jour nouveau, et relativement à leurs développemens intellectuels et moraux, dans leur association forcée. Les conséquences que nous en déduisons n'avaient point encore été exposées.

adhèrent l'un avec l'autre par une région limitée de trois ou quatre pouces de largeur entre l'apophyse sternale et l'ombilic. Cette portion seule du corps participe des deux individus ; mais la bande, plutôt cutanée que charnue, qui les rattache, ne présente dans son épaisseur médiocre qu'une sorte de tissu ligamenteux. Rien n'indique une communication intérieure, soit des viscères abdominaux, soit des vaisseaux sanguins, ou de rameaux nerveux de quelque importance. L'opinion de plusieurs anatomistes et chirurgiens qui n'ont pu, en effet, reconnaître une partie essentielle intéressée dans ce point d'union, admet même que la séparation pourrait s'opérer sans danger; mais elle effraie trop ces jumeaux pour qu'ils y consentent, et ils tirent profit d'ailleurs de cet état d'union qui les rend remarquables.

Tous les organes des sens et les membres, ainsi que l'encéphale et le reste du corps, jouissant d'une intégrité parfaite, il n'y aurait rien qui prolongeât l'attention, si ce n'était la position de ces jumeaux, d'abord placés face à face, puis devenue latérale par leurs efforts réciproques et volontaires ; elle condamne leurs bras intermédiaires à se placer derrière eux, tandis que les bras du côté plus extérieur profitent de toute leur liberté. Toutefois ces bras doivent se coordonner pour une même action dans chacun des frères ; il faut donc le concours de deux attentions en même temps. Il en résulte le besoin d'une même volonté simultanée de ces jumeaux pour tous les mouvemens qui réclament l'emploi de deux mains et pour une multitude d'actes corporels ou extérieurs. Beaucoup d'autres actions, au contraire, restent personnelles à chacun d'eux ; tels sont les mouvemens intérieurs, ou ceux des fonctions.

Appartenant à la race mongole et au rameau méridional de cette branche sino-siamoise, ces jeunes frères, âgés de vingt-quatre ans, en portent tous les caractères par la tête olivâtre, les yeux placés obliquement, les cheveux noirs et lisses, etc. Ils paraissent inférieurs, par leur taille mince ou grêle et par la force, à la race blanche européenne. Leur complexion, assez délicate et sensible, manifeste cependant plus de vigueur et de vivacité d'esprit dans le jumeau de droite (nommé *Chang*), que dans celui situé à gauche (*Eng*). Leur pouls n'est nullement isochrone entre eux, ce qui constate l'entière indépendance du système vasculaire de chacun. Cette indépendance existe aussi

pour la sensibilité physique, puisque ce qui pique ou blesse les organes de l'un n'est nullement ressenti par l'autre. Ils n'ont donc réellement en communauté que ces sympathies morales si fréquentes, si transmissibles entre des êtres voisins qui se touchent et s'entr'aiment. Il est bien constaté, ainsi, que l'encéphale et le centre circulatoire, avec toutes les dépendances de ces deux centres d'action, opèrent dans chaque individu séparément, malgré la concordance forcée des actes extérieurs et volontaires de ces jumeaux.

L'adhérence ventrale, ou plutôt ombilicale, qui leur permet cependant de se tourner de côté, bien qu'elle les astreigne sans cesse à rendre simultanées et harmoniques entre eux une foule d'opérations externes, ne les met point dans cet état de contrariété perpétuelle où se trouvaient, d'après Buffon (1), deux jumelles hongroises situées dos à dos et accolées par la soudure de leur os sacrum.

Toutefois, ce nœud d'alliance, et si l'on veut, cette servitude fraternelle, devenue indissoluble, a cimenté, entre ces jumeaux siamois, un pacte de société nécessaire. Ils se sont faits *un* d'autant mieux qu'ils y puisent une utilité réciproque, que leurs besoins sont pareils, qu'étant du même âge, presque en tout semblables, leurs fonctions organiques, et jusqu'à leurs facultés intellectuelles se devaient harmonier entre elles. On dirait deux instrumens, deux pendules sonnant ensemble les mêmes heures avec régularité. Si d'ordinaire, le besoin de manger, de dormir, et tous leurs actes corporels, opèrent de concert avec une inévitable égalité, cependant l'un des frères peut être incommodé, malade sans l'autre; l'un peut avoir plus d'appétit, etc., ou éprouver des différences dans le jeu de l'organisation que ne subit pas l'autre. Cette assimilation n'est donc point entre eux une incorporation. Il y a simultanéité et unisson le plus souvent, mais ni les corps ni les esprits surtout ne sont identifiés absolument, quels que puissent être les rapports de leur action et de leur force.

Ce sont les effets de cette indispensable société entre deux êtres aussi complètement équilibrés, de leur simultanéité d'in-

(1) Voir l'*Histoire naturelle de l'homme*, avec les additions, par Buffon.

strumentation, de leur double sensibilité subordonnée à des impressions pareilles, et dans des circonstances toujours identiques, et enfin de cette égale éducation, qu'il s'agit d'examiner.

Sans doute, deux organisations aussi constamment captives sous l'empire de semblables conditions d'existence, enchaînées l'une par rapport à l'autre, devront présenter une mesure et une qualité égales de pensées, de désirs, de facultés morales comme de fonctions physiques. Il naîtra une communauté de volontés, du moins relativement aux actions extérieures, pour concourir au même but d'utilité et de conservation.

Mais pénétrons plus avant dans le fond de leur singulière existence. Il ne s'ensuit pas de cette identification de la *vie de relation* entre ces jumeaux soudés, que leur *vie intérieure* individuelle, leur *moi*, puissent jamais se confondre. L'homme ici n'est pas simple machine à sensation. Nous avons vu que chaque frère a son cerveau et son cœur indépendant de son voisin : il y a donc deux personnalités à part, quoique adhérentes. On a remarqué, en outre, que *Chang* était plus fort, plus impressionnable que *Eng*. Tous les jumeaux, bien que nés sous les mêmes conditions, ne présentent point constamment de semblables caractères moraux; ils ne pensent ni n'agissent pas toujours de pareille manière, quoique leur analogie d'organisation puissent les rapprocher. La diversité des instincts natifs et des propensions naturelles entre les enfans issus des mêmes parens, et malgré la parité la plus exacte possible dans l'éducation, est un fait trop notoire pour pouvoir être contredit (1).

Les esprits ne pourraient rester égaux avec des impressions et des circonstances parfaitement semblables, selon l'hypothèse d'Helvétius, qu'autant que les constitutions internes et externes seraient absolument identiques.

Ce n'est même jamais uniquement de la conformité des aperceptions ou des sensations externes que résulteraient l'égalité

(1) Horace dit avec raison :
Castor gaudet equis, ovo prognatus eodem
Pugnis . . . .
. . . . Undè nisi intùs
Mostratum ?

des intelligences et la parité des habitudes morales. Il faudrait, de plus, l'identité des instincts innés ou des prédispositions fondamentales. En effet, si chaque conformation, chaque degré d'excitabilité et de développement de l'appareil sensitif ou d'autres organes influens signale une force vitale différente, une *ame* plus ou moins impressionnable en tel ou tel sens, dès la naissance des individus (car on en découvre déjà des traces dans les vocations natives de l'homme et dans les instincts des brutes), les éducations les plus semblables rendront des produits très différens : *ad modum recipientis recipiuntur sensationes*. Le déploiement de certaines fonctions, les génitales, par exemple, fait éclore des propensions dominatrices plus impérieuses pour quelques individus que chez d'autres.

Ainsi, selon que les forces organisantes de quelques espèces d'animaux poussent au dehors, avec leurs instincts natifs, des instrumens propres à les accomplir, ces instincts subissent, ou surtout devancent, jusque chez les insectes à métamorphose, tels que la chenille et le papillon, les mêmes révolutions *morales* qu'éprouve la structure interne et externe de leur corps.

Il n'est donc pas vrai que tout émane uniquement des sensations, soit chez l'homme, soit parmi les animaux, ni même que des organismes, en apparence, très conformes entre eux, soumis aux mêmes impressions, à des influences toutes pareilles, appellent des résultats nécessairement identiques. Les conformations ne commandent pas uniquement aux volontés ni aux facultés intellectuelles ou autres, puisqu'on voit aussi des réactions du moral contre le physique, lorsque notre double nature manque de concordance.

Soit que l'impulsion primitive des facultés émane de l'organisation, soit plutôt qu'une force animatrice (inconnue dans sa nature, mais manifeste par ses effets), prédispose d'abord les orgarnes naissans, pour telle ou telle destination sur la terre, les jumeaux semblent être, comme les fœtus d'animaux multipares, beaucoup plus similaires entre eux, par leur situation très resserrée et surtout par la simultanéité de leur origine, que les fœtus libres et successifs des unipares. Ceux-ci, nés en des circonstances diverses et plus exposés à des variétés de conformation, manifestent aussi des caractères bien autrement divers.

Il y a sans doute un type commun de constitution qui apparie les jumeaux siamois dans leur moral, non moins que dans leur physique. Chez eux, l'éducation ou les impressions extérieures, toutes pareilles et simultanées, ont dû leur procurer des élémens d'intellectualité similaires et pour ainsi dire une égale nourriture spirituelle.

Toutefois ce fait ne peut être concluant que pour les notions générales, pour cette *lumière commune illuminant tout homme venant au monde.* Mais il ne s'ensuit pas que le fonds de l'intelligence de chacun d'eux ne doive posséder ses formes individuelles et spéciales. En effet, chaque jumeau peut penser à part, écrire à part, rêver dans son sens, comme chacun d'eux peut être malade ou autrement affecté, indépendamment de son frère, et l'un est supérieur à l'autre à beaucoup d'égards.

Il s'agit donc d'envisager de plus près les réactions réciproques de cette société adhésive, perpétuelle, de deux individus de même sexe, sur leurs facultés morales et leurs fonctions psychologiques.

Outre qu'elle assimile nécessairement leurs intérêts, elle les isole aussi, en partie, de la grande famille générale par cette incorporation forcée. Elle les maintient sur la défensive et dans une sorte de défiance qu'on ne veuille s'emparer d'eux, ainsi qu'on l'a fait pendant leur enfance. Ils se défendent d'ailleurs en commun par cette affection solidaire. Ils ont un *égoïsme* à deux.

Ensuite, la vie constamment objective de ces jumeaux, dans leurs relations de tous les instans, en fait l'opposé complet de la vie solitaire et d'intuition subjective personnelle. Toujours penser à deux, ou du moins rester inséparables, est une situation qui exclut toute contemplation abstraite. Des liens aussi indissolubles empêchent d'être jamais parfaitement soi et libre de réflexion comme d'action. Il faut donc qu'ils existent plus en dehors qu'en dedans, ou plutôt *relativement* qu'*absolument.* Leur fraternité, trop étroite, exclut le mariage, et l'amitié est si intime, qu'elle doit éteindre presque tout autre amour. Leur existence, ainsi condamnée au célibat, ne saurait être complète dans toutes ses fonctions.

Il importe de constater les inconvéniens et les avantages de cette sociabilité portée à l'extrême et jusqu'à ne plus s'appartenir. Une immolation si perpétuelle de l'égoïsme a pour dédom-

magement une égale restitution de ce qu'on donne. Aussi, tout obligatoire que soit ce sacrifice, il ne doit pas coûter, puisqu'il est payé de retour : un cœur ami presse sans cesse un cœur ami, et communique sa chaleur fraternelle à leurs poitrines unies ; expansion tendre qui doit couvrir de son charme tout ce que cette adhérence inséparable offre de gênant.

En effet, cet esclavage leur défend l'audace et l'indépendance de la pensée comme des actions, quoique l'habitude dissimule une partie de la chaîne qui les attache, et bien que l'utilité mutuelle en écarte la tyrannie. Il n'en résulte pas moins cette réciprocité constante d'attention qui les astreint à ne rien entreprendre de ce qui peut nuire ou déplaire à l'autre, mais plutôt à s'acquitter de tout ce qui est agréable à chacun. Voilà sans doute un auxiliaire bienveillant qui ne vous quitte pas, et chez qui les devoirs les plus fidèles prédominent toujours sur les droits. Ces jumeaux se trouvent dans un échange de tutelle l'un à l'égard de l'autre. Autant les hommes libres se croient riches de *droits* dans leur indépendance, autant les hommes liés par une association étroite, sous les lois civiles et religieuses, se sentent assujettis à des *devoirs*, et par là deviennent plus moraux, plus doux. Les jumeaux siamois, forcés d'harmonier leurs actions, leur caractère, leurs passions, se compriment ainsi dans un respect mutuel; ayant un témoin nécessaire de leurs plus secrètes affections, ils se contiennent dans cet état de modération et de sagesse commune. Cette surveillance, ce contrôle d'amitié les préserve de mal. De là résulte sans doute aussi le bon sens, la raison égale, la prudence qui les distingue, ou qui les empêche de s'abandonner à des excès funestes pour tous deux.

S'il n'y a chez eux aucune cause d'action extravagante, ni même de pensée excentrique, c'est que, ramenés sans cesse l'un vers l'autre, ils sont soumis à cette inévitable réciprocité de rectification. Leur moral n'a pas dû se corrompre ; mais leurs facultés intellectuelles ne pouvaient obtenir les conditions d'une très haute portée.

Nous n'alléguerons point les formes de la boîte encéphalique de cette tige mongole rétrécies plus que dans les nations blanches européennes. Mais on doit tenir compte aussi de cette délicatesse natale de la plupart des jumeaux, et surtout de la

nécessité de vivre accolés. Celle-ci empêche toute concentration d'esprit, toute méditation isolée et approfondie; elle a dû ramener sans cesse leurs pensées vers le monde extérieur. Les frères siamois n'ont pas pu, suffisamment sans doute, faire converger tous les rayons de l'intelligence de chacun d'eux vers un seul centre, ni disposer de toutes leurs facultés mentales. On sait combien le partage en affaiblit l'énergie ; on sait qu'aucune œuvre de génie ne peut être le produit de deux ou de plusieurs esprits, quelque étroitement associés qu'ils soient. Il y manquerait toujours ce cachet de l'unité qui le caractérise, qui forme le nœud de sa vigueur. D'ailleurs, l'égalité des études de chacun des Siamois empêche que l'un puisse ajouter aux lumières de l'autre.

De tout ce qui précède, on doit tirer quelques conclusions sur les bienfaits et les dommages résultant des associations les plus intimes. Les esprits entièrement à l'unisson n'y gagnent ni en étendue ni en force; ils s'emprisonnent, au contraire, dans un cercle étroit. Les affections morales peuvent, en revanche, se corriger les unes par les autres, émousser leurs aspérités dans ce frottement de tous les instans, profiter de leur union solidaire, pour s'en fortifier.

L'on doit ajouter, enfin, que si les cœurs tirent un puissant avantage de leur rapprochement entre eux, dans la société humaine, il faut, pour les esprits, l'indépendance, la diversité, la variété, et ces joûtes ou ces combats qui suscitent dans l'intelligence la force et l'ardeur de la victoire.

L. J. Virey.

LA

VILLA MARAVIGLIOSA.

I.

Blaise, jeune peintre, comptait au nombre de ses belles qualités celle de n'être jamais allé en Italie. Né à Paris et dans la rue Saint-Honoré, ce qui lui donnait le droit de se considérer comme doublement Parisien, il admirait Paris, sans le ravaler par un éternel parallèle avec Rome, la ville des Césars, la ville des papes, la ville des rois dépossédés, la ville des villes. Le Louvre l'arrêtait de surprise; il ne méprisait pas le jardin du Luxembourg, quoique un peu symétrique; ni celui des Tuileries, malgré les nourrices assises au pied des marronniers, et les corbeaux perchés au haut des arbres; il pensait avec les étrangers que les boulevarts sont une promenade incomparable, les Champs-Élysées un magnifique développement de perspective, et les quais une assez somptueuse galerie de maisons et de monumens.

J'ai dit que Blaise était peintre : on me pardonnera donc d'ajouter que Blaise étendait son affection pour Paris au-delà des barrières. Rien n'égalait à ses yeux la beauté des campagnes arrosées par la Seine, l'Oise et la Marne. Sans affaiblir par des comparaisons qu'il n'aurait su d'où tirer, le charme dont il était

pénétré quand il dominait quelque vallon, il abondait en éloges sentis pour les coteaux de Bellevue, de Meudon et de Montreuil; il bénissait Dieu de n'avoir oublié ni l'île Saint-Ouen, ni l'île Saint-Denis quand il avait pétri le monde. Saint-Germain ne lassait jamais sa vue enchantée; Chantilly, ses pieds; Châville, Sceaux, Montmorency, faisaient battre son cœur. Un jour il m'arriva, dans une conversation avec Blaise, de parler de la Bièvre : la Bièvre est un petit ruisseau noirâtre avec lequel on fait des tapis; on croit toujours qu'il roule du coton; eh bien ce nom l'émut jusqu'aux larmes. J'aurais respecté sa douleur; Blaise fut le premier à me dire avec attendrissement : C'est là que je pris le sujet de mon premier tableau.

— Le sujet d'un tableau sur la Bièvre où il n'y a ni eau, ni arbres, ni maisons!

— Il n'y a qu'un peu d'eau, c'est vrai, me répondit Blaise, mais je l'ai fidèlement rendue; cette eau n'est pas ombragée par vingt petits arbres noueux, mais ces petits arbres sont assez bien transportés sur ma toile, si j'en crois tes éloges. N'est-ce pas toi qui as loué les plates-bandes de choux et de céleris vues à travers ces petits arbres?

— Je me souviens maintenant, répondis-je à Blaise, de ton tableau; entre tes choux et tes céleris tu as placé une blanchisseuse qui a un mouchoir rayé sur la tête et un petit chien blanc à côté d'elle.

— Je remercie ta mémoire : tu comprends à présent pourquoi le nom de la Bièvre me touche quand on le prononce devant moi. Le premier sujet d'un tableau, c'est la première femme qu'on a aimée. On s'en souvient.

— C'est plutôt la dernière. Mais n'importe.

Ce court dialogue que je rapporte me fait souvenir de dire au lecteur que Blaise aimait beaucoup, au début de notre intimité, à reproduire, dans ses tableaux, les premiers arbres venus, tortus ou droits, feuillés ou non; il ne choisissait jamais. Dieu choisit-il? Sa joie était infinie à peindre des choux, des choux bien nuancés ouverts comme des roses, pleins de larges flaques de pluie; et, en général, tout ce qui ne s'élevait pas trop au-dessus de l'horizon des artichaux. Il avait en grande vénération ceux qui peignent le Chimborazo couvert de neiges; le Gange et le Meschacébé, entraînant des îles entières; l'Atlas et

les Bédouins qui y campent; les pampas d'Amérique et les lamas qui y broutent; mais il ne se sentait pas porté à les imiter pour beaucoup de raisons : entre autres parce que ces peintres étaient logés dans la Chaussée-d'Antin d'où ils n'avaient pu voir le Chimborazo et les lamas, et parce qu'au fond il croyait, sans trop se fanatiser pour cette opinion, que la nature était aussi variée et aussi féconde en graces et en couleurs dans la feuille du chou que dans la feuille du palmier. J'étais parfaitement de son avis.

— Pourquoi non, je vous prie? Dégradation! mettre à côté de l'arbre aux immenses rameaux le chou qu'on fait bouillir! Je suis fâché d'une chose, c'est qu'on ne fasse pas bouillir le palmier. Quoi! comparer un canard à un cigne! un mouton à un cerf! une chaumière à un palais! — Je compare.

— Mais alors il n'y a pas de vrai beau?

— Non.

— Mais alors vous mettez Raphaël au-dessous de Téniers?

— Non, je les mets à côté l'un de l'autre.

— Mais alors vous placez sur la même ligne le tableau de M. Lehmann, *les jeunes Filles pleurant leur virginité*, et le tableau de Lantara, représentant de *jeunes Blanchisseuses pleurant la perte de leur battoir.*

— Non, car je place Lantara infiniment au-dessus de M. Lehmann et de son maître, parce que nous savons tous de quelle manière des blanchisseuses pleurent la perte de leur battoir, et que nous ne savons pas plus que M. Lehman comment, il y a cinq mille ans, les jeunes filles pleuraient leur virginité.

Ce n'est point mon ami Blaise qui se permettait ces opinions; il était trop bienveillant pour ses confrères; il souffrait beaucoup même quand j'osais m'exprimer ainsi devant lui.

Malgré sa modestie naturelle, malgré son talent réel pour le genre de peinture auquel il s'était livré, malgré ce genre de peinture, et la place toujours fausse qu'obtenaient ses tableaux à l'exposition; malgré le peu d'attention que daignaient lui accorder les journalistes, il parvint à avoir un nom presque aussi connu que ceux qui veulent ramener à la religion par l'art, et au christianisme par le bleu de Prusse. Blaise ne voulait ramener à rien, tout au plus à rendre justice aux effets pittoresques

d'un moulin à charbon se découpant sur un horizon pur et accidenté par des plants de betteraves et du linge blanc étendu sur des cordes.

La dernière année de notre première période d'amitié, il exposa un cabaret de Gentilly. C'était adorable de vérité : comme la tonnelle était finiment peinte! on respirait l'odeur du chèvrefeuille, on sentait fléchir sous les doigts les branches de sureau; que le vin coulait bien d'un tonneau en perce posé sur deux tonneaux vides! comme les côtelettes grillaient au feu! que l'aubergiste était content de ses hôtes! comme les jardiniers attablés mangeaient avec appétit! c'était un petit chef-d'œuvre; il excitait la faim. Paul Véronèse, ce dieu de l'école vénitienne, dis-je à Blaise au milieu du salon carré du Louvre, a peint des hommes à table, mais toi, Blaise, tu les as fait manger. — Chut! me répondit-il, ne va pas dire du mal de Paul Véronèse!

— Je ne dis de mal de personne; mais quand on est à table, même en peinture, c'est pour manger. Or, dans la *Cène* de Paul Véronèse, je vois de puissans princes et de superbes dames à table, mais je n'en aperçois pas un ni pas une qui mange, ni qui soit en mesure de manger de si tôt. C'est peut-être plus héroïque de ne pas peindre les grimaces qu'on fait quand on mange, mais ce n'est certes pas plus vrai.

Blaise me répondit finement : — Il y a pourtant une dame dans ce tableau qui a un cure-dent à la main.

Cette réflexion de Blaise me prouva que Paul Véronèse savait le mensonge de son tableau, et qu'il avait, en homme habile, recouru à la poésie de l'apparence pour ne pas répudier entièrement le commun de la réalité.

— Mais le commun, c'est souvent le vrai, mon ami Blaise.

Blaise eut peur de notre conversation; M. de Forbin passait, et nous avions sur la tête une *Mort de Lucrèce* de soixante pieds de long. Le tableau pouvait tomber, et M. de Forbin nous entendre.

A quelques jours de là, les journaux annoncèrent les récompenses accordées aux artistes qui s'étaient le plus distingués au salon. Qu'on juge si je cherchai dans la liste rénumératrice le nom de mon ami Blaise. Je lus au *Moniteur :*

« Sont nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur :
« M. A..... qui a peint une baigneuse ;
« M. B..... qui a peint une baigneuse ;
« M. C..... qui a peint une baigneuse ;
« M. D..... qui a peint une baigneuse ;
« M. E..... qui a peint une baigneuse. »

Trente peintres de baigneuses étaient nommés chevaliers de la Légion-d'Honneur. Quant à mon ami Blaise, qui n'avait représenté avec infiniment de vérité que des tonneaux, des côtelettes et un restaurateur, il n'en était pas fait la plus légère mention.

Le choléra ne revient que tous les cinq, six ans; la famine n'est presque plus connue; la lèpre a disparu du monde; les baigneuses sont restées.

Quand un peintre ne sait pas même achever un bon tableau d'histoire, quand il ne peut se tirer avec honneur d'un Romain ou d'un Grec, quand il ne sait pas composer un groupe de sénateurs, quand il ne sait ni asseoir ni poser debout un personnage, quand il ignore s'il fera d'un pan de sa toile un Dieu, un membre du gouvernement provisoire de l'Hôtel-de-Ville ou une cuvette, il en fait une baigneuse, parce qu'une baigneuse est une chose nue, sans forme, sans expression et sans dessein et qui vaut la croix de la Légion-d'Honneur.

Je ne vis plus Blaise; il s'était peut-être suicidé devant son tableau, que le gouvernement n'avait pas même marchandé, lui qui marchande tant.

Deux torts fort graves résultent des récompenses mal appliquées ; le premier d'encourager la médiocrité; le second, de désespérer le talent qui n'a rien obtenu. Reste à prouver qu'elles ne sont pas bien appliquées.

Auparavant, rappelons deux maximes de morale établies de toute éternité ; nous serons dispensés d'émettre des personnalités à l'appui de notre raisonnement, ce qui nous convient fort; et nous simplifierons le raisonnement, autre avantage pour tout le monde.

Première maxime : le talent doit être modeste.

Deuxième maxime : le ministre ne donne la croix qu'à ceux qui l'ont demandée. Mais, si un artiste de mérite est modeste, il ne sollicitera jamais la croix; s'il obtient la croix, c'est qu'il

n'aura pas été modeste; s'il n'a pas été modeste, il n'a donc pas de talent.

Accordez la morale et le ministère, si vous pouvez; cela me paraît plus fort que la logique.

Le ministère ne s'excuse qu'en laissant supposer qu'il force les gens de talent à n'être pas modestes.

Quoi qu'il en soit, n'ul n'a une récompense s'il ne la demande, je ne dis pas une fois, mais trois fois. On adresse trois pétitions. La première, type des deux autres, est ainsi conçue :

« Monsieur le ministre,

« Mon tableau, mon livre ou mon père mérite quelque attention de votre part. Je serais heureux et fier, après avoir obtenu quelques suffrages dans le public par mon tableau, par mon père ou par mon livre, de recevoir une distinction plus flatteuse, et que je laisse à votre justice de m'accorder. »

On ne répond pas à la première pétition.

On ne répond pas à la seconde.

Si la date de la troisième pétition correspond aux anniversaires de juillet, on est nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, concurremment avec cinq maires, six gardes municipaux et un homme de lettres, qu'on décore pour faire un compte rond. L'homme de lettres est décoré, *quoique* homme de lettres.

Je connais un peintre de paysages qui espère être décoré lorsqu'on découvrira l'éléphant de la Bastille.

Blaise ne s'était pas suicidé; il m'apparut un beau matin.

Une révolution s'était opérée en lui; il s'en était même opéré plusieurs. D'abord il était sale; ses cheveux étaient longs; une redingote honteusement courte et un air inspiré complétaient son ensemble.

Je frémis. J'étais sûr que sa première phrase serait : Je pars pour l'Italie. Ce ne fut que sa seconde phrase.

— Rends-moi un service, me dit Blaise; indique-moi un nom moins trivial que le mien. Blaise! on rit quand je le donne. C'est comme si je m'appelais Colas.

— Et quand tu t'appellerais Colas, cela t'empêcherait-il d'être un grand peintre de paysage et de genre ?

Blaise pâlit à ce mot de paysage.

— Voyons, ne vas-tu pas te nommer : Arthur, Alfred, ou encore plus ridiculement Heinz ou Hoff ? on fait son nom, mon ami Blaise. De César jusqu'à nous, tous ceux qui ont porté ce nom glorieux ne sont pas plus connus que les chiens auxquels il a été pareillement donné. Vois si les peintres italiens — le seul cas où il soit raisonnable de les prendre pour exemple, — ont reculé devant la misère de leurs noms. L'un s'appelle, — *il Guercino*, — le louche ; — l'autre *Zucchero*, — sucre. Ceux-ci n'ont pas même de noms patronymiques ou de famille ; ils sont tout sèchement désignés par le lieu de leur naissance. — *il Parmesan*, *il Perugino*, — le Parmesan, le Pérugin.

— Je m'appellerai donc Blaise, en Italie.

— Tu vas donc en Italie ?

— Cela te contrarie.

— Beaucoup pour toi.

— Cependant c'est là que sont les grands maîtres.

— Je pensais que tu avais le projet de copier la nature en Normandie ou en Bretagne, en Provence ou dans l'Auvergne, et non les maîtres qui n'ont copié personne. Si tu crois que c'est une nécessité d'arpenter l'Italie pour être un grand peintre, apprends-moi où allaient Raphaël, Michel-Ange, Bramante, Véronèse, et tant d'autres qui n'allaient pas en Italie, puisqu'ils y étaient ? Que prendras-tu de ces grands peintres ? la couleur de la chair ? Fais monter la fille de ta portière ; si elle n'a pas sur les épaules et sur les joues une chair mille fois plus vraie que toutes les chairs des peintures de Raphaël, je consens à avoir toute ma vie un tableau d'histoire sous les yeux. Quoi ! que veux-tu encore leur prendre ? la couleur des étoffes ? Va chez Delille, et emprunte-lui des étoffes comme il en vend ; des cachemires, des brocards, des soieries de Lyon ; oppose-les ensuite aux plus éclatantes draperies de Véronèse, et dis-moi, Blaise, si les manteaux et les pourpoints de tous les convives des noces de Cana ne sont pas de véritables haillons à côté ? Que cherches-tu encore à imiter ? la composition ? Ceci ne se copie pas, tu le sais. Qu'iras-tu donc faire en Italie ?

— Oui, me répondit timidement Blaise, on ne doit copier

personne quand on se borne au petit paysage de chevalet; mais lorsqu'on aborde l'histoire, les grandes pages, le grandiose, la haute couleur, le pompeux, le magnifique, il faut parcourir l'Italie pour étudier les merveilles de Raphaël d'Urbino.

— Tu dis Urbino, toi! Je comprends pourquoi maintenant tu aspires à changer de nom.

Blaise reprit : Les merveilles del Tintoretto, del Guercino, del Tiziano, del Perugino.

— Tais-toi, Blaise. D'abord, je sais un peu l'italien, et tu n'en sais pas un mot. Tu es de Paris, parle ta belle langue de la rue Saint-Honoré. Mais pour Dieu et pour dernière raison! vois si les Italiens, qui ont constamment Raphaël, le Tintoret, le Guerchin, le Pérugin sous les yeux, en sont meilleurs artistes pour cela. Ils peignent comme les Anglaises chantent. Le plus vil encan de l'Europe n'acheterait pas au prix de la toile le tableau du peintre italien moderne le plus renommé. Pourtant, depuis cinq cents ans, ces messieurs sont en possession de ces miracles de peinture que tu vantes.

— D'autres en profitent.

— Quels autres? Les artistes français de l'école de Rome? Soyons polis pour ceux qui y sont : n'en parlons pas. Mais soyons justes pour ceux qui n'y sont jamais allés, qui même ont voyagé ailleurs qu'en Italie. Ne citons que deux noms. Decamps, l'inqualifiable Decamps, n'a vu que la Turquie, où certes les galeries n'abondent pas; Roqueplan, le plus gracieux coloriste de l'époque, le plus vif, le plus frais des dessinateurs, l'imagination la plus fertile et la plus jeune, l'artiste qui a revêtu la verve du Midi de la patience du Nord, Roqueplan n'a visité que la Hollande.

— Mais, cependant, le ministre envoie les artistes en Italie pour s'y perfectionner.

— Vois s'il y va lui-même.

— Tu réponds par des épigrammes.

— Blaise, mon ami, tu es trop décidé à partir pour que je t'arrête; le succès des peintres de baigneuses t'empêche de dormir : fais ta baigneuse; mais je me souviendrai toujours, moi, des moulins de Montmartre que tu peignais si bien; Montmartre, les Batignolles à gauche, Saint-Denis plus loin dans la brume; le grand chemin et les voitures couvertes de poussière; un trou-

peau de bœufs, des troupeaux de moutons, et des choux partout; des choux! Blaise, à donner envie de les manger.

Blaise me regardait avec indécision.

— Et ton cabaret de Gentilly, Blaise, quelle belle chose!

— Eh bien! accepte-le, s'écria Blaise : ce sera un souvenir d'amitié.

— Je le garderai, Blaise, pour te le rendre quand il vaudra 10,000 francs.

— Tu es fou. Vaudra-t-il jamais cela?

— Il aura ce prix quand tu auras peint en Italie ou à ton retour beaucoup des vierges à la chaise, au donataire, au poisson, au berceau, quand tu auras copié long-temps les Raphaël, les Titien et les Michel-Ange.

— Plus tolérant que moi dans ses opinions, Blaise s'adoucit et me dit en me serrant la main: Je vais aussi en Italie pour changer d'air, pour étudier un autre ciel, d'autres mœurs. J'aime l'Italie d'après le tableau qu'en font tous ceux qui en reviennent; ta haine ne s'étend pas jusqu'au peuple de cette contrée, je pense?

En parlant ainsi, Blaise intéressait mon respect à ses projets de voyage, et imposait silence à la discussion.

— Adieu, me dit Blaise, je pars ce soir pour Marseille, où je m'embarquerai pour Gènes; de là j'irai en Toscane. A Florence, je suis recommandé chaudement au comte de Frontifero, qui possède une magnifique galerie de tableaux dans sa maison de campagne sur l'Arno, très connue des étrangers sous le nom de *la Villa Maravigliosa*.

— Et tu te rends en Italie pour changer d'air, disais-tu?

Blaise sourit et me tendit la main.

— Je t'écrirai.

— Tu m'écriras.

§ II.

Blaise ne m'écrivit pas, selon l'usage entre amis. Mais un an après nous déjeunions ensemble au cabaret de Gentilly dont il m'avait donné une si ravissante vue.

C'est là qu'il me raconta son voyage en Italie.

Je le laisse parler.

Il est d'usage, dit Blaise, que les poëtes espagnols ajoutent au titre de leurs pièces de théâtre l'épithète de fameuse : *la fameuse comédie;* cela ne tire pas à conséquence, on ne les lit pas davantage. Les Italiens sont Espagnols en tout ce qui concerne les monumens de leur patrie. La pierre la plus brute a été témoin d'un grand crime. Pour 50 francs, ils vous vendent le crime et la pierre. Je ne pouvais pas faire un pas dans Gènes, où je débarquai, sans marcher sur un souvenir, au dire de mon cicerone. D'abord la rue était célèbre dans la ville; ensuite la maison était célèbre dans la rue; la croisée était célèbre dans la maison; il y avait un clou célèbre sous la croisée. On me vola ma montre devant le palais Doria, du grand Doria, qui avait été le plus vertueux homme de son temps.

Dans les rues de Gènes, je rencontrai beaucoup de chiens errans de la poésie européenne, de ceux à qui la faculté de médecine du goût conseille les voyages en Italie pour se remonter un peu l'imagination. A les voir, on dirait qu'il veulent emporter tous les monumens dans leur valise : ils mangent les palais, les cathédrales, les arcs-de-triomphe; ils dînent avec du marbre de Carrare, et se désaltèrent avec l'air bleu, l'air venu d'Ionie. Ils feraient supposer que nous n'avons pas d'air en France. Comme ils voyagent, non pour voyager, mais pour avoir voyagé, selon la spirituelle expression d'Alphonse Karr, ils remplissent des vessies d'air bleu; ils plient soigneusement des rayons de soleil dans leurs cravates; ils mettent des échos de la vague sonore dans leurs portefeuilles; et de retour en France, ils versent les rayons, le bleu, le vague, le sonore, dans leurs amplifications, et ils vous font avaler, sous le titre de voyage, un grog mousseux, peu enivrant, mais facile à boire.

En débarquant à Gènes, j'eus la fièvre du pays, maladie qu'on doit à l'air bleu et à la vague sonore. Après mon rétablissement, je n'eus rien de plus pressé, comme tu l'imagines, que de chercher à m'introduire dans les galeries de peinture de cette célèbre cité, qui a des jardins sur les toits, parce qu'elle n'en peut avoir au plain-pied.

Le possesseur de la première galerie que je désirai connaître, mariait sa fille; l'entrée me fut refusée.

On réparait l'escalier de la seconde galerie; je fus prié d'attendre quelques mois pour la visiter.

Le Maître de la troisième galerie n'aimant pas les Français, il ne leur accordait pas la faveur de la leur montrer.

Trois motifs principaux d'exclusion auxquels on doit s'attendre, et qui existent depuis qu'il y a des galeries en Italie : le mariage de la fille de la maison, la réparation d'un escalier, une inimitié politique.

Je partis donc de Gènes pour Florence, n'ayant encore admiré que l'air bleu, et n'ayant entendu que la vague sonore. — J'arrivai à Florence.

Le comte de Frontifero, à qui j'étais recommandé, n'était pas aussi fier que la plupart des seigneurs italiens; il ne se proclamait pas issu d'Hercule comme la famille d'Este, ni de Mars comme beaucoup d'autres maisons florentines; il ne prétendait descendre, assurait-il avec beaucoup de candeur, que d'Énée, nom dont il ne prenait que la première initiale, par une modestie encore plus louable. Il signait Éee Frontifero.

Quoiqu'il ne tînt pas de la succession d'Énée sa belle *Villa Maravigliosa,* située à quelques lieues de Florence, sur l'Arno, il n'est pas moins vrai que cette superbe propriété appartenait depuis un temps immémorial, mais non avant Énée, cependant à sa famille, fière d'avoir donné trois papes à l'église, six gonfaloniers à la ville de Florence, et un incomparable amateur aux beaux-arts. Cet incomparable amateur, c'est, cela va sans dire, le comte Énée de Frontifero.

Il résidait toute l'année à sa *Villa Maravigliosa,* renommée pour ses eaux, ses jardins, ses bois, et surtout pour sa galerie de tableaux.

Ce mot de villa éveille, dans la mémoire de ceux qui ont admiré les colossales vues de Piranesi, des constructions gigantesques, auprès desquelles Fontainebleau et Versailles sont des joujoux. Mais quand on ne connaît la villa Panfili (aujourd'hui villa Doria), la villa Corsini et la villa Ferroni, que d'après ce dessinateur, on n'imagine pas que ces résidences se composent d'une maison fort bourgeoise, d'un jardin où il y a beaucoup d'eau, parce que l'eau ne coûte rien à Rome, et

d'une foule de petits tombeaux, parce qu'il est plus facile, en creusant le sol romain, de trouver des tombeaux que de n'en pas trouver.

Mais j'étais alors, continua Blaise, sous le coup de soleil de l'enthousiasme. J'appelais pin d'Italie le plus contrefait des arbres; palais, un monstrueux amas de marbre; et je m'agenouillais avec ferveur devant la première villageoise venue pour l'adorer comme une madone. Je jouais, en Italie, le rôle de don Quichotte en Espagne. Est-ce que l'Italie n'aura pas un jour son Cervantes?

— Je le souhaite de tout mon cœur, ajoutai-je en versant à boire à mon ami Blaise.

— La réception que me fit le comte Énée de Frontifero me ravit, et j'avoue, encore à présent, que sa villa justifie le titre de merveilleuse qu'elle porte, quoique Piranesi ne l'ait pas honorée de son crayon exagérateur.

— Dès ma première visite, le comte mit un noble empressement à me montrer les tableaux de sa galerie, qu'un jour très doux voilait d'un bout à l'autre. Des rideaux d'un vert tendre répandaient une ombre uniforme et imprimaient à l'ame attentive ce mystère religieux particulier aux églises. Sous cette influence de lumière affaiblie et de respect, les ouvrages sévères de l'école romaine se faisaient pardonner l'insuffisance de leur couleur, et les peintures de l'école vénitienne n'éblouissaient pas, aux dépens de la pensée, par leur éclat trop vif.

— Bref, tu fus enchanté, Blaise, de ta première viste au comte de Frontifero?

— Si enchanté que je n'avais joui que par une faveur exceptionnelle de la liberté de parcourir sa galerie; ce qu'il m'apprit après m'en avoir laissé jouir dans ses moindres détails. Mes éloges le payèrent, du reste, de sa complaisance. J'épuisai avec lui le vocabulaire de l'admiration: beau! très beau! corrosif! sublime! emportant! frémissant! hennissant! A la fin, je ne louais plus, je trépignais, j'étais en convulsion, en colère. Me portant à des excès blâmables d'exaltation, je fus sur le point de sauter sur les épaules du comte. Son grand âge et le nom d'Énée me retinrent seuls. Cependant l'usage était pour moi. Les étrangers ne louent pas autrement. Il fut con-

tent. Pour l'être absolument de mon côté, j'aurais désiré voir ses tableaux dans un jour, sinon meilleur, du moins plus grand. Mais je modérai cette envie, comptant sur une prochaine visite, et heureux de me ménager des jouissances pour la durée de mon séjour à Florence.

— Préparez-vous à contempler, me dit ensuite le comte de Frontifero quand nous fûmes parvenus à la dernière travée de sa galerie, le plus précieux de mes tableaux, celui que je ne montre pas à tous les yeux.

— Un Tintoret ?

— Mieux que cela.

— Un Raphaël ? m'écriai-je, pour couper court.

— Mieux que cela.

— Mieux que Raphaël !

— Ma fille. Regardez !

Le comte tira un rideau, et je vis une jeune personne occupée à peindre une Vénus d'après le Titien.

— Elle s'appelle Vénus, comme son modèle.

La jeune fille se leva.

— Elle est digne de ce nom ! m'écriai-je.

Mlle Vénus rougit, et me pria de lui dire mon avis sur la copie qu'elle peignait.

— Te voilà amoureux, mon pauvre Blaise ! je gage.

— Amoureux fou. O Italie ! pensai-je, patrie du soleil, des arts et de la beauté ! Dieu créa la beauté pour l'Italie et la laideur pour les autres pays. Quels cheveux sabins avait Mlle de Frontifero ! quels regards toscans ! quel cou volsque ! quelles mains samnites! quelle peau campanienne, quelle grace de bas-reliefs dans sa tournure! Odieux! murmurai-je encore en l'admirant ; odieux ! cent fois odieux le souvenir des Françaises, et des Parisiennes surtout ! Il n'y a pas une Parisienne qui soit sculptée, qui ait du style. Ce sont de jolies femmes, voilà. Et qui est-ce qui n'est pas jolie femme ?

— Comme tu étais loin, mon pauvre Blaise ! des blanchisseuses de Gentilly. Et qu'arriva-t-il de cet amour ?

— Attends. Pour m'achever, Mlle Vénus de Frontifero parlait le français comme l'italien...

— C'était un prodige.

— Elle avait même l'accent de Versailles. Je trouvai sa copie

admirable de tous points. Nous allâmes déjeuner ensuite sous un bosquet de ses jardins, les plus ravissans de la terre. Les arbres de France sont des bourgeois à côté de ces princes de la végétation. Quels poèmes que les fleurs d'Italie! Nos roses puent, nos jasmins infectent, comparés à ces fleurs. O Florence! la bien nommée, la ville des fleurs!

— Tu disais toujours cela, Blaise?

— Oui, mon ami. Je ne te parle pas des fruits. De même que le prince Carraccioli trouvait que la lune de Naples était plus chaude que le soleil de Londres, de même, moi, je trouvais que les écorces des citrons de Florence valaient mieux que les pêches de Montreuil.

— Enfin?

— Bourré d'admiration, d'enthousiasme et d'amour à la fin de cette première et délicieuse visite, je pris congé du comte de Frontifero et de sa fille, Mlle Vénus. L'un et l'autre m'accompagnèrent jusqu'à la grille de *la Villa Maravigliosa*, me faisant promettre de venir les revoir bientôt.

Comme je les saluais pour retourner à Florence, le comte de Frontifero me dit: « Le lien des arts est celui de l'amitié. Permettez-moi de vous donner un avis, quelque familier qu'il va vous paraître. Florence est une ruine pour les étrangers. Où est la nécessité de se ruiner? Pardon, encore une fois, de ravaler votre attention à des détails mesquins de la vie. Mais la vie existe. Je sais un hôtel noble, décent, commode, à deux pas d'ici. Vous y serez bien nourri, parfaitement logé, à un prix raisonnable. J'insisterais encore pour que vous y allassiez, quand même je n'aurais pas un éminent intérêt à vous savoir notre voisin.

— Mais comment! comte, je serai trop heureux d'être à deux pas de votre palais. C'est moi qui dois me confondre en excuse de voir un homme de votre rang, de votre naissance, de votre fortune, de votre talent, s'abaisser à me chercher un logement. Je me rends de ce pas à l'hôtel que vous m'indiquez.

— A l'enseigne de *Brutus sacrifiant ses fils*. »

Beau pays! m'écriai-je en saluant le noble comte Énée. Jusqu'aux enseignes de l'Italie qui sont une moralité et une peinture! Question résolue pour l'Italie: ramener à la vertu par les enseignes de cabaret.

— J'oublie de te dire une chose, ajouta Blaise avant de terminer cette première partie de son récit : le comte de Frontifero portait un habit de velours rouge.

Moi, j'ai oublié d'en dire une autre bien plus importante au lecteur. Blaise avait soixante mille livres de rente. Il peignait par goût et non par nécessité.

III.

Je me logeai, comme je te l'ai dit, à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils.* Il n'était pas des plus élégans, mais de mes croisées j'apercevais *la Villa Maravigliosa*, et cet avantage valait bien le plus fastueux mobilier du monde. Ensuite, rien ne m'était facile comme de me figurer que le *Dominiquin* avait occupé ma chambre, et que je me servais du pot à eau de Paul Véronèse. Mon aubergiste n'était pas homme à égorger ma chimère avec son couteau de cuisine. Au contraire; si bien que lorsqu'il m'arrivait de lui dire : Signor Policastro, ne serait-ce pas chez vous que Bramante, se trouvant dans l'impossibilité de payer un plat de haricots à un de vos aïeux fort âpre à l'endroit de la carte, dessina sur le mur le portrait de ce plat et de ces haricots, et s'acquitta de cette manière pittoresque?

— Comment, si c'est ici; où voudriez-vous que ce fût?

— Me montreriez-vous ce souvenir d'un grand homme?

Ici le signor Policastro balbutiait et se rejetait sur les Français, spoliateurs universels de l'Italie. Évidemment les Français avaient emporté le dessin et le mur dans un fourgon. Outre son amour pour les arts, mon aubergiste avait un prodigieux talent de cuisinier. La cuisine italienne! mon ami, rien ne l'égalait à mes yeux. Je souriais de mépris au souvenir de la cuisine parisienne, sans poésie et sans fromage! cuisine de la décadence propre à produire des peintres de genre et une foule d'autres maladies; mais la cuisine historique est là. Du fromage partout, du fromage dans les légumes, du fromage dans la viande, du fromage dans les fruits, du fromage cuit dans du fromage.

— Rien ne manque à notre gloire nationale, s'écria un

jour il signor Policastro en posant devant moi six mets au fromage.

— Rien, ajoutai-je, signor Policastro, si ce n'est de mettre du fromage dans le café.

Je laisse un instant il signor Policastro pour passer à son noble voisin, le comte Énée de Frontifero, et à sa gracieuse fille, *Venere di Frontifero,*

Mes visites à *la villa Maravigliosa* se multiplièrent. Je fus de la maison au bout de deux mois.

Ma passion pour Mlle Vénus marcha du même pas que mon enthousiasme pour la galerie de son père, la cuisine de leur voisin, mon aubergiste Policastro, et que mon ravissement pour l'air bleu et les rayons jaunes. La vérité m'oblige à dire que le comte m'interdit peu à peu, sous divers pretextes, l'antrée de sa galerie.

Tu t'imagines peut-être que j'aimais sa fille à la française, naturellement et avec discrétion, ramassant son gant pour toucher sa main. C'était un amour lyrique et par stances, je lui disais une canzona de Pétrarque, elle me répondait par un sonnet. Il est bien entendu que je ne lui déclarai pas ma flamme dans un salon, sur un prosaïque fauteuil, entre le chambranle d'une cheminée et un cordon de sonnette. Nous nous parlions d'amour italien, chaud, ardent, mêlé de fleurs et de poison, dans les jardins de *la villa Maravigliosa,* tout pleins de ruines, de cyprès, de tombeaux. Le jour fortuné où je lui exprimai un aveu qui la rendit rouge comme un laurier-rose, elle était entourée de pierres funéraires. Sous ses pieds on lisait : DIIS MANIBUS. Sa main droite flottait sur cette inscription :

ÆLIAE. ROMANAE

CONIVGI. DULCISSIMAE.

Et quand je portai mes lèvres à son front, manière antique de recueillir une douce réponse, je lus au-dessus de sa tête :

SUB ASCIA DEDICAVIT.

Que ta pudeur se rassure, bientôt devaient se célébrer mes fiançailles avec Mlle Vénus de Frontifero.

— Et tu l'as épousée? Et la galerie est à toi, et la belle villa Maravigliosa t'appartiendrait ?

— Écoute, je n'étais pas fâché de connaître dans le pays la réputation de mon futur beau-père, avant de me lier pour toujours à sa fille. La villa est un bourg, et chaque maison de ce bourg, hôtellerie, magasin, atelier, dépend de la villa; juge si les locataires me dirent du bien du seigneur Frontifero, leur propriétaire. On me savait son ami, je répéterais les rapports élogieux qu'ils m'en feraient. De là quelque adoucissement au prix de leur loyer. Il y eut apologie universelle.

Mais un événement me fournit les moyens d'apprécier plus directement le caractère et les mœurs du comte, mon futur beau-père.

Un soir que, retiré dans ma chambre, je dessinais un buste d'après l'antique, j'entendis du bruit à côté. Minuit sonnait. Les chiens avaient cessé d'aboyer, les chanteurs de se mêler aux aboiemens des chiens; un calme universel régnait dans la maison et dans les greniers. Conduit par le bruit que faisaient deux voix, je me dirigeai vers la cloison, et à travers les fentes j'aperçus Policastro, mon aubergiste, éclairant le comte de Frontifero qui entra et s'assit dans un fauteuil. Policastro posa la lampe sur la table et s'assit également.

Policastro ouvrit un livre qu'à sa forme et à ses taches de graisse, je reconnus pour être celui des recettes journalières. C'était un grand livre au fromage. Le comte prit une plume, et après avoir parcouru avec une gravité qui semblait alarmer son compagnon, il se mit en posture d'écrire.

— Voyons, messer Policastro, vous dites :

Dîner pour une famille anglaise.

Deux pollastri.	30 fr.
Un jambon rôti	50
Un bricoli stracinato	10
Fegato à la milanaise	12
Pasta frolla	8
Total.	110 fr.

— Rien que 110 francs! Tous les jours donc la hauteur de

vos additions diminue, à l'exemple des pyramides d'Égypte. Vous vous ensablez, signor Policastro. Vous nous ravalez. Les Anglais ne voudront plus venir chez nous. Ils aimeront autant faire des économies en France qu'ici. 110 francs! vous vous imaginez sans doute qu'on obtient des canards avec des œufs d'araignée.

—Mais, seigneur comte, les Anglais ont encore accusé la carte d'être bien pesante.

—Qu'ils restent chez eux, ces voleurs! bientôt ils ne nous laisseront pas un seul Caracalla sur pied, ni un seul tombeau; ils emportent tout à Londres. Dans peu c'est à Londres qu'on ira voir l'Italie. Mais revenons au foie à la milanaise. Une fois pour toutes et par Bacchus, voulez-vous doubler vos prix, oui ou non?

— Mais on dit que j'écorche, que je lapide les voyageurs.

—Lapidez! on leur en montrera des villas comme la mienne! belles eaux, superbe galerie, pour des bricoli stracinati à 10 francs! — Puisque vous n'avez pas le courage de votre profession, Policastro, je vais vous assigner l'invariable prix de chaque mets; si vous y dérogez, je vous chasse.

Et le comte écrivit sur le tableau où étaient gravés les noms de tous les mets qu'on trouvait à l'hôtel de *Brutus sacrifiant ses fils,* les prix de chacun d'eux.

—Mais, signor, s'écriait à chaque ligne l'honnête Policastro, personne ne demandera plus de poisson frit ni de légumes bouillis, si vous les portez si haut. Respectez au moins les ragoûts au fromage; vous les dénaturaliserez par vos exagérations de prix. Vous exilez les *tagliarini,* vous perdez les *ravioli.* Ah! seigneur comte, grace pour les macaroni. Ne les profanez pas. Depuis cinq cents ans, c'est un prix fait. Les peuples antiques n'y ont pas touché. C'est un prix sacré. Vos pères l'ont fondé. Votre aïeul Énée!...

L'impitoyable comte Frontifero, appuyant sa main gauche sur son épée, comme pour soutenir son bon droit, traça sur la carte le prix onéreux et nouveau des macaroni, et il se leva.

Policastro saisit les pans de son habit rouge.

—Je vous dirai tout ce que je pense maintenant. Aucune considération ne me retient plus. Votre conduite est odieuse.

Malheur à la maison d'Énée! Sa destruction approche.

— Taisez-vous, Policastro, ou je saurai vous remplacer.

— Vous ne l'oseriez, comte!

— Qui m'en empêcherait?

— Votre intérêt.

— Bah!

— Voulez-vous donc que je fasse connaître ce qu'est votre villa?

— Policastro, mon ami.

— Voulez-vous que je publie ce qu'est votre galerie?

— Policastro, *mio caro!*

— Faut-il que je dise ce qu'est votre fille?

— Policastro! Policastro! mon associé. Voyons, ne nous fâchons pas, je rabattrai quelque chose sur les macaroni, et que la paix règne entre nous.

D'un trait de plume Frontifero modifia le tarif des macaroni, l'aubergiste et le comte se serrèrent la main, comme deux souverains heureux, après un congrès orageux, de terminer l'entrevue par une plus étroite alliance.

— Blaise, ton comte est fou.

—Pas si fou, tu t'en convaincras plus tard. Je le fus, moi, quand j'eus été témoin de cette scène où mon beau-père, descendant d'Énée, m'était apparu sous les traits d'un restaurateur et où il avait été si mystérieusement question de *la villa Maravigliosa*, de sa galerie et de la belle Vénus, celle qui m'apportait en dot la galerie et la villa. Y avait-il quelque tache à se réputation? *Voulez-vous que je dise ce qu'est votre fille?* cette menace de l'aubergiste Policastro tonnait à mes oreilles. Vénus était-elle coupable?

Quand la paix fut conclue entre l'aubergiste et le comte, celui-ci ôta son habit rouge et l'accrocha au mur, posa son chapeau sur un coin de la cheminée, dénoua son épée, et releva les manches de sa chemise jusqu'aux coudes.

— Quand tu voudras, fit-il ensuite à Policastro, je suis prêt.

Policastro sonna, et aussitôt il courut vers l'escalier où j'entendis du bruit. Il revint; après avoir fermé la porte à triple tours, il vida sur une longue table des légumes, des poissons, des volailles et des fruits en quantité. Il ouvrit ensuite une

armoire dans laquelle il prit des vases de cuivre de toutes façons.

— Mais c'étaient donc des sorciers, Blaise, que ces gens-là ?

— C'étaient des cuisiniers.

Armé d'un coutelas, le comte dépeçait des volailles, taillait des légumes, hachait les uns avec les autres, tandis que mon aubergiste allumait le feu dans l'âtre, et aromatisait avec des épices au fond des casseroles les comestibles que son illustre compagnon y précipitait.

Imagines-tu ma stupéfaction à l'aspect d'un descendant d'Énée transformé en sous-chef de cuisine, et la nature de mes réflexions en voyant le possesseur de la poétique *villa Maraviogliosa* éplucher des carottes? Jusqu'à deux heures de la nuit, il éventra ainsi des poulets sans laisser paraître sur son visage la moindre honte. Quand tout fut en train de cuire et qu'il jugea son ministère accompli, il se lava les mains, rabattit ses manches et ses manchettes, passa son habit, renoua son épée, et le chapeau sur l'oreille, il attendit que Policastro l'éclairât jusqu'à la porte par laquelle ils étaient d'abord sortis tous les deux. Rien ne peut se comparer à la rapidité avec laquelle s'opéra dans l'aubergiste le changement de manières. L'égal du comte une minute auparavant, il redevint, devant l'habit rouge, le vassal respectueux, le locataire timide, le valet le plus empressé. Son bonnet dans la main gauche, le chandelier dans la main droite, le corps en deux doubles, il reconduisit le comte en l'assurant de son éternelle fidélité.

IV.

Je ne renvoyai pas à une seconde entrevue avec Mlle Vénus de Frontifero, tu le penses bien, l'occasion d'éclaircir les étranges choses et les singulières paroles qui m'avaient frappé derrière la cloison. Le difficile était d'entamer le sujet. Il est probable que je ne serais pas arrivé à mes fins sans le hasard d'une promenade dans la villa. Comme nous passions auprès d'une statue de l'empereur Vitellius, je me pris à dire :

— Les souverains ont eu quelquefois des faiblesses auxquelles on a peine à croire ; ainsi

Vitellius lavait sa vaisselle;
Trajan mettait son vin en bouteilles;
Constantin taillait ses sandales;
Louis XIII faisait ses confitures ;
Louis XIV peignait ses chiens;
Louis XV faisait son café.

Je conçois pourtant ces petitesses, ajoutai-je précipitamment, de peur que mon érudition ne voilât pas assez le coup que je portais; elles délassent par leurs trivialités des occupations de la royauté. Il ne faut pas qu'un arc soit toujours tendu; sans cela, il casse, pensait fort judicieusement Socrate, qui dansait, et qui dansait peut-être comme un arc. Votre noble père aime beaucoup Socrate, quoiqu'il ne danse pas, ne lave pas sa vaisselle, ne peigne pas ses chiens, et ne fasse son café ni ses confitures.

— Il a cependant ses manies, répondit en rougissant Mlle Vénus.

— Il fait peut-être des vers? c'est un bien noble travers quand on a son imagination.

— Pas précisément.

— Il s'occupe peut-être d'alchimie?

— Je ne pense pas qu'il se soit élevé aussi haut.

— J'entends. Il s'est arrêté à la chimie.

— A ses applications utiles, répondit Vénus.

— La chimie en a tant, qu'il est difficile de deviner celle qu'honore de ses veilles et de ses recherches le noble comte votre père. C'est de la chimie que de l'eau de Cologne, le vulnéraire suisse, les briquets phosphoriques et la cuisine.

— C'est peut-être à cette dernière branche de la chimie qu'il s'est voué.

— Il n'y aurait rien en cela qui me blessât, m'empressai-je de dire; les erreurs des grands hommes sont sacrées. Celle-là a son coin d'originalité. — Ainsi, votre père est comte le jour....

— Et restaurateur la nuit, ajouta, achevant ma phrase, la naïve Vénus. Je vous devais cet aveu, puisqu'un jour nous n'aurons plus rien de caché l'un pour l'autre. Mais ne parlez jamais à mon père de ces singularités. Il rougirait pour nos aïeux et pour lui.

Je tenais enfin le mot d'une de mes trois énigmes. Mon futur beau-père était aubergiste par originalité. Lalande mangeait des araignées; le comte voulait faire manger des macaroni. Cela n'empêchait pas le premier d'être un grand astronome; ceci n'était pas une raison pour que le second ne fût pas d'une haute naissance, d'une immense fortune, et le possesseur de *la villa Maravigliosa* et de sa galerie de peinture, deux trésors qui m'appartiendraient en acquérant un troisième trésor, sa fille, Vénus de Frontifero.

Quel était le mot de la seconde énigme, où plutôt de la seconde menace de Policastro : *Je dirai ce qu'est votre galerie?*

— Pourquoi votre noble père, charmante Vénus, lui qui m'a comblé de tant de bontés et qui les multiplie sans cesse autour de moi, ne m'a-t-il laissé voir que trois fois sa galerie dont je me suis montré le si juste admirateur?

— Vous le saurez. Mon père entreprit l'an dernier un voyage en France et en Angleterre dans l'unique dessein de connaître les galeries de tableaux qui enrichissent ces deux contrées. Quels furent son étonnement et sa colère quand il se vit repoussé de toutes les portes d'amateurs, d'accord entre eux pour lui ménager cette avanie!

A force de chercher la cause d'une impolitesse si blessante, il apprit qu'un Anglais, irrité contre lui, avait été l'unique machinateur de cette conspiration. Cet Anglais que mon père, pour des raisons particulières, n'avait pas voulu admettre dans sa galerie, s'était vengé à son tour en lui faisant interdire l'entrée de toutes les galeries de l'un et de l'autre côté de la Manche. En homme de cœur, mon père ressentit l'outrage; mais en Italien il sut le retenir dans le fond de sa poitrine. De retour à Florence, il arrêta que sa galerie ne serait plus ouverte à aucun étranger, de quelque rang qu'il fût. Il a fallu toute l'estime que vous lui avez inspirée, jointe à notre affection mutuelle, pour qu'il ait violé en votre faveur une promesse scellée par la vengeance. Maintenant vous comprenez comment, conciliant sa haine pour les amateurs étrangers et son amitié pour vous, il vous a d'abord accordé et ensuite retiré la permission d'admirer ses tableaux.

En voilà encore une d'éclaircie, dis-je en moi. Mais en m'adressant à ma future :

— Quand nous serons mariés, j'espère que l'interdit sera levé. Devenu son gendre, les tableaux m'appartiendront.

— Sans nul doute. Et si je croyais vous être agréable dans ma proposition, j'offrirais de vous introduire dans la galerie par une porte secrète, sous la condition que vous vous contenterez du jour qui y règne, sans tenter d'en augmenter la clarté en tirant les rideaux; car si mon père vous surprenait, il vous serait impossible de remettre sur-le-champ les choses en l'état où vous les auriez trouvées.

Jamais amant entendant un aveu long-temps soupiré, jamais ingénieur voyant sourdre à dix pieds d'un puits artésien l'eau dont il n'attendait le jaillissement qu'après avoir creusé trois cents pieds dans le roc, n'éprouvèrent une joie pareille à la mienne.

Les femmes sont en général plus heureures de la joie qu'elles causent, que de la joie qu'elles éprouvent. C'est encore de l'égoïsme au fond; mais c'est un égoïsme plus intelligent et plus délicat que celui de l'homme.

Vénus partagea mon bonheur, et voulant le doubler, elle me remit la clé de la porte secrète de la galerie. Lovelace eût au moins attendu la nuit pour profiter de la facilité offerte de s'introduire auprès d'un objet aimé ; plus fortuné que Lovelace je n'attendis pas la nuit. Vénus n'était pas encore rentrée dans son palais, que j'étais déjà dans la galerie de *la villa Maravigliosa*, à genoux d'enthousiasme devant trois ou quatre cents tableaux des plus grands maîtres de l'univers, italiens, français, espagnols, flamands, allemands, anglais.

Je vivais dans les siècles de ces rares génies, j'entrais dans leurs ateliers sévères par les marches antiques et dorées des cadres; je sortais de chez Giotto pour saluer Pérugin derrière son portique; Raphaël me souriait de sa fenêtre ciselée; adossé à son mur de cuivre, Michel-Ange, le sombre maître, m'étalait ses démons et ses damnés, tandis que le rude Albrecht Dürer alignait pour moi ses belles vierges allemandes contre des cloisons de chêne.

—Tu étais métaphorique en diable. Tu veux dire que tu passais, dans ton extase, de la peinture sur cuivre à la peinture sur bois.

— Tout simplement. Mais je n'ai pas achevé ma phrase.

— Achève-la.

— Tandis que j'éprouvais ces ineffables jouissances, la porte du fond de la galerie s'ouvre, et je vois rentrer...

— Le comte Énée de Frontifero, je gage, accompagné de sa fille. C'était un guet-apens...

— Accompagné de l'aubergiste Policastro.

— Je n'y suis plus.

— Je n'eus que le temps de me cacher derrière une statue colossale de Pollion. Malheureusement, en vrai Romain, Pollion n'avait pas de manteau. Je maudis sincèrement le nu.

A quelque distance que s'arrêtassent le comte et l'aubergiste, je n'évitais pas de les entendre. Renvoyés par les voussures de la salle, les échos m'apportaient leur conversation, que j'ai retenue avec la plus scrupuleuse fidélité, trop intéressé alors à ne pas en perdre un seul mot.

— Il n'en reste plus que deux, comte, dit le premier l'aubergiste, et ce ne sont pas les moins bons, sauf le respect que je vous dois.

— Hélas! ta remarque n'est que trop cruellement vraie, mon excellent Policastro. Mes aïeux...

— Vos aïeux étaient des prodigues. N'avaient-ils donc rien de mieux à faire que de manger en fêtes, en galas, en soupers, tant de vierges d'un si beau coloris, tant de saints personnages d'un si ravissant dessin? C'est presque de l'anthropophagie.

— Policastro, notre rang a ses exigences. On n'est pas noble pour vivre comme des laboureurs: respect à la mémoire de mon grand aïeul; passons le rideau sur leurs fautes.

— Et sur les tableaux qu'ils vous ont laissés surtout; quoique le jour approche où le rideau sera impuissant pour déguiser leurs fatales substitutions. Si je pardonne à votre aïeul d'avoir dévoré le côté droit de cette galerie, parce qu'il était prince et obligé de figurer à la cour de l'empereur; s'il a falsifié six martyres, deux transfigurations, huit amours, neuf enlèvemens, quatre cloîtres, et dix-sept vues de Venise, pour avoir des carrosses, les premiers cuisiniers de France, et les plus adroits cochers de Londres; je suis impitoyable pour votre père, qui, joueur acharné, a dévalisé le côté gauche de la galerie, oui; et pourquoi? pour mettre à la merci d'une carte

ces trent-neuf portraits du pape qui sont là ; ces vingt-huit portraits d'abbesse des Camaldules, et la collection entière de Flamands de cette travée.

Mais s'ils sont encore là, ces portraits de papes et d'abbés, aussi bien que les tableaux de la galerie de droite, et d'ailleurs je les aperçois d'ici, me disais-je, je ne comprends pas comment le père de mon beau-père a pu les perdre au jeu, pas plus que je ne devine comment son aïeul a dépouillé ce musée pour avoir des carrosses et des cuisiniers, si rien ne manque.

Encore si toutes les copies qu'ils ont fait faire des tableaux vendus étaient bonnes, seigneur comte, reprit Policastro ; mais ce sont de déplorables imitations, sans goût et sans adresse. Je vous le répète, l'ombre de ces rideaux n'a plus la puissance de cacher tant de hideux mensonges.

— Policastro, l'enthousiasme est un grand coloriste ; pour t'en convaincre, je te citerai ce riche jeune homme, qui sera bientôt mon gendre. Il a pris ceci pour un véritable Caravage.

— Bon jeune homme! répliqua l'aubergiste d'un air narquois.

— Ceci pour un Giordano.

— Ame noble et sans fard!

— Ceci pour un Jules Romain.

— Sa mère sera bénie entre toutes les femmes.

— Ceci pour un Michel-Ange.

— C'est un saint.

— Et ceci, Policastro, pour un Raphaël.

— Il ira au paradis ; c'est un dieu.

Et l'aubergiste et le comte se prirent à rire d'une façon si ironique et si bruyante, que, dans ma colère, je crus entendre rire aussi toutes ces exécrables copies, devant lesquelles je m'étais agenouillé. Dieu me pardonne, l'infâme Romain derrière lequel j'étais blotti, riait aussi. Pollion devait être aussi une copie.

— Et s'il savait, reprit l'aubergiste, que ce tableau qu'il croit de Raphaël, l'honnête jeune homme, est de vous et de moi. Je l'ai dessiné, et vous l'avez peint. L'original court les champs depuis dix ans, si je sais bien compter.

—Policastro, vous vous flattez ; vous n'avez presque pas mis la main à cet ouvrage.

—Vous me raviriez ma gloire! c'est peu généreux, seigneur. Est-ce que je ne conviens pas de la part que vous prenez à la confection de mes ragoûts? Vous êtes mon associé en cuisine, que je sois le vôtre en matière d'art.

—Le talent avec lequel tu te seras tiré des deux dernières copies que tu as faites d'après ce Dominiquin et ce Carlo Dolci, décidera de l'estime que je puis t'accorder.

—Il est bien temps, comte, de m'estimer, lorsque nous n'avons plus de copies à exécuter. Que copierions-nous? Il n'y a plus rien à copier ici.

—Je sais ce que je dis. Je marie bientôt ma fille à cet étranger, et j'ai besoin que l'illusion dure jusque-là. Si je ne pouvais plus lui refuser l'entrée de la galerie, et qu'il s'aperçût, par ta maladresse, de l'erreur universelle qui règne ici, je perdrais un gendre et les soixante mille livres de revenus qu'il apporte dans ma maison.

—Ah ça! mais de quelle fille parlez-vous? de Mlle Vénus? mais elle n'est pas votre fille.

—Pas tout-à-fait: elle est ma nièce, la fille de mon frère, mort en France.

—Vous lui feriez épouser une copie, à ce Français!

Vénus n'était pas sa fille! J'étais sur le point de renverser Pollion, et de m'écraser, ou de les écraser sous ses ruines.

—Mais, seigneur comte, pourquoi lui avoir caché qu'elle n'était que votre nièce?

—C'est qu'il est fou de tout ce qui est italien, et n'estime rien de ce qui ne l'est pas : peintres italiens, femmes italiennes, villas italiennes.

— Est-ce qu'elle n'est pas Française, Mlle Vénus ?

—Elle est née, mon cher Policastro, je te l'ai dit cent fois, près de Paris, à Montreuil.

O Poillon! Pollion! une galerie de croûtes prise pour un musée incomparable! et sur le point de se marier avec une demoiselle de Montreuil, croyant épouser une Italienne. Et la taille étrusque, et les pieds volsques, et le cou sabin!

De nouveau le comte et l'empoisonneur au fromage se

prirent à éclater d'une si indécente manière, que je dus devenir plus pâle que le Pollion. Un instant je crus n'être plus qu'une copie aussi.

Quelques minutes après, j'entendis un bruit; j'avançai la tête, et je vis que le comte et son acolyte, l'un grimpant à une échelle, l'autre calant avec le pied, consommaient le dernier sacrifice dont la magnifique galerie Maravigliosa pût être encore victime. Un beau Dominiquin et un divin Carlo Dolci furent décrochés, et à leur place furent installées les deux copies qu'en avait faites Policastro.

— Pas mal, Policastro! pas mal! Tu n'as été qu'ignoble, cette fois-ci. Je te salue le premier copiste de l'Europe.

Cependant, lorsque les deux tableaux furent à terre, le comte ne les vit pas sans regret entre les mains de Policastro, qui allait sans doute les livrer à l'heureux acquéreur. Il les prit, les posa sur un fauteuil, et les regarda long temps avec attendrissement. Des longues poches de son vieil habit rouge, il sortit un mouchir et s'essuya les yeux. Le comte était ému.

— Policastro, ce sont mes deux fils, mes deux plus beaux, mes derniers. Quelle suave couleur! quel dessin! quelles draperies! seraient-ils encore moins beaux, comment les abandonnerait-on sans douleur? C'est tout ce qui me restait, et je les perds? Tous ceux-là ce ne sont pas mes enfans; les étrangers peuvent les admirer, mais pour nous, mais pour moi, ce sont autant de mensonges qui me rappellent de divines réalités. Avant de m'en séparer, j'ai résisté à tout. J'ai vendu mes chevaux. Policastro, ma mule, mes habits je n'ai gardé que ce vieil habit rouge tout déchiré par dessous; regarde, Policastro.

Et comme Policastro, je vis de mon coin l'affreux dénuement du comte Énée. Une larme glissa sous ma paupière. Ce comte, puissant descendant d'Énée, était en lambeaux.

— Tu sais mieux que personne, Policastro, que, pour vivre, j'ai été obligé de m'associer à tes travaux, d'être aubergiste avec toi. Je tourne la broche et épluche les légumes....

— Seigneur comte... Les sanglots étouffaient la voix de Policastro, qui baissait les mains du comte. Seigneur comte, la Providence ne vous laissera pas toujours ainsi. Espérez.

— L'espérance n'est pas même permise aux vieillards, Policastro; mais tous mes maux passés étaient légers comparés à

celui-ci. Adieu, Dominiquin ! adieu, Carlo Dolci ! qu'ont vus mes aïeux, qui avez réjoui les regards de mes pères ! qui avez été mon orgueil devant les étrangers. Adieu ! mes enfans ! adieu !

Et le comte appliqua ses lèvres tantôt sur un tableau, tantôt sur l'autre, les baisant avec toute l'effusion italienne. Au bruit de ces caresses multipliées, on eût dit que les personnages du tableau les lui rendaient.

Une seul pensée jetait son ombre jalouse sur la sensibilité de l'aubergiste. Son amour propre d'auteur (si un copiste est un auteur) était singulièrement torturé par ces admirations du comte pour les deux tableaux dont il croyait avoir au moins égalé le mérite par ses deux copies.

Quant à moi, ma douleur était fort tempérée par l'idée que si le comte n'avait plus de tableaux à vendre, il lui restait néanmoins sa splendide villa qui valait deux millions.

— Celle que tu espérais avoir en épousant la fille du comte ?

— Précisément.

— Courage, seigneur, lui dit Policastro ; montrez-vous plus grand que vos aïeux. S'ils avaient eu votre caractère, ils vous auraient légué un peu plus de tableaux originaux et un peu moins de copies. Encore si ces copies valaient les miennes ! mais pourquoi vous lamenteriez-vous tant ? Est-ce que votre nièce n'est pas sur le point d'épouser ce peintre français ? Eh ! vous serez encore riche comme le grand Énée.

— Ce mariage n'est pas encore fait, Policastro. J'ai des ennemis, si l'un deux révélait à ce Français que la superbe *villa Marivigliosa* ne doit jamais passer aux étrangers ; que la loi m'oblige à la transmettre directement à quelqu'un de mon nom, et par conséquent à l'un de mes neveux ; crois-tu que cet étranger ne renoncerait pas aussitôt à la main de ma nièce, et ne quitterait pas sur-le-champ Florence et l'Italie ?

— Ce n'est que trop vrai, comte. Les villas, fût-ce la villa Borghèse, fût-ce la villa Doria, ne peuvent être vendues, puisque nos lois ne sanctionnent pas, qu'elles réprouvent et cassent au contraire ces sortes de ventes ; à plus forte raison, les villas ne peuvent passer aux étrangers ; elles sont le patrimoine du pays. Ainsi ceux qui comme vous, comte, en possèdent, sont forcés de manquer de tout, de mourir de faim, au milieu

des oiseaux, des fleurs, des eaux, des marbres et de superbes galeries, à moins que, vous imitant, ils ne se fassent aubergistes à la porte de leur palais.

— Après avoir remplacé, ajouta douloureusement le comte, les tableaux originaux de leur galerie inaliénable par autant de copies.

Ces singulières révélations achevées, j'aurais pu, en toute conscience, paraître aux yeux du comte et lui dire en face : « La comédie est jouée, faites-moi ouvrir les portes ; » mais le comte et l'aubergiste se retiraient emportant les deux tableaux.

— Une fois en liberté, j'eus honte de me trouver dans cette infame galerie dont j'avais été dupe. Ma croyance fanatique, surprise et revenue à la raison, s'indignait de la présence de ces faux dieux auxquels elle avait prostitué ses adorations. Une révolution s'était opérée en moi ; il y avait de quoi.

Avoir vénéré des comtes qui font la cuisine !

S'être enthousiasmé pour des galeries de copies !

Avoir aimé une Italienne de Montreuil !

Si je retirais ma parole de mariage donnée à Mlle Vénus de Frontifero, ce n'est pas parce qu'elle n'était ni riche, ni fille de comte, c'est parce qu'elle m'avait rendu ridicule.

Je sortis de la *villa*, mais avant de quitter la Toscane et l'Italie, je montai au dôme de l'église de *Sainte-Marie del Fiore*, à Florence, et, de cette hauteur, je fis tomber un grand éclat de rire, en guise de malédiction, sur cette terre de mystification perpétuelle.

— Tu nous reviens donc pour toujours, Blaise ?

— Pour toujours.

— Tu peindras encore des paysages ?

— Beaucoup de paysages, de blanchisseuses et de choux ; et que je sois de l'Institut si je perds jamais le tours de Montlhéry de vue.

Blaise a tenu parole, il est aujourd'hui un de nos premiers paysagiste.

On lit sur la porte de son atelier :

« Ici on est prié de ne pas parler de l'Italie.

« On est libre de cracher sur la peinture historique. »

LÉON GOZLAN.

DE L'ENSEIGNEMENT

DE

LA MUSIQUE VOCALE

DANS L'ARMÉE.

L'esprit militaire qui a si long-temps dominé le monde, qui a été si long-temps l'instrument le plus actif du mélange des races et de la fondation des nouveaux empires, l'esprit militaire semble aujourd'hui tombé dans une défaillance mortelle dont il ne pourrait se relever que par un de ces *retours imprévus* qui échappent complètement à la prévoyance humaine. On dirait que Napoléon, par la grandeur véritablement épique de ses exploits guerriers, par l'ébranlement fécond qu'il a imprimé au monde politique moderne, par l'incomparable puissance des ressorts qu'il a mis en œuvre, a rendu la gloire des armes désormais impossible, en élevant dans la mémoire des peuples de redoutables souvenirs et d'accablans objets de comparaison. Son règne a été la clôture du drame militaire ; tout ce qui s'est fait après lui n'a paru qu'un maigre épilogue cousu à la la suite, qu'un écho affaibli de ses coups de canon, que des jeux d'enfans succédant aux grands coups de sabre du géant pourfen-

deur. L'industrie, ignorante encore de sa future noblesse, l'industrie conquérante du globe semble appelée aujourd'hui, et par le vœu des penseurs et par l'esprit pratique de l'époque, à hériter de la prépondérance sociale, long-temps attribuée à la guerre. L'esprit militaire languit, les vieux soldats s'ennuient de la vie de caserne, et les jeunes conscrits, devant qui semble se fermer chaque jour plus irrévocablement la carrière de gloire ouverte à leurs anciens, les conscrits se demandent pourquoi on les enlève à leurs familles, aux travaux de la charrue, pour les tenir oisif sept années sous un drapeau que jamais le souffle de la tempête guerrière ne déroulera; pourquoi on interrompt les occupations rustiques de leur jeunesse pour les renvoyer ensuite dans leurs foyers, vieux conscrits de trente ans qui n'auront jamais vu le feu, et qui ne pourront pas même charmer la veillée du récit d'une seule campagne. D'autre part les publicistes murmurent et parlent déjà de rogner les ailes de la gloire avec les ciseaux de l'économie constitutionnelle; enfin, l'armée, cette brave armée dont l'uniforme toujours populaire en France faisait naguère ouvrir de grands yeux aux femmes; l'armée, dont tous les gamins de France imitaient les exercices au son d'un tambour enfantin; l'armée, cette élite de nos hommes, la fleur de notre jeunesse, la force et la beauté de la France; l'armée, si avide de gloire, on l'oublie aujourd'hui, et ses régimens, promenés de garnison en garnison, n'ont plus à opposer aux argumens des philanthropes et aux chiffres des calculateurs ces vieux drapeaux troués de balles et noircis par la poudre, justification glorieuse que la paix lui refuse.

Quelque triste que soit pour l'armée une pareille situation, il servirait de peu de chose de fermer les yeux à l'évidence, et au lieu de se renfermer dans une vaine et stérile dénégation, il vaut mieux se dire que si, dans cette époque de mutation et de renouvellement, l'armée souffre, avec le corps social tout entier, d'une oisiveté prolongée, d'une destination mal définie, de la fin d'un régime qui n'est pas encore remplacé, le seul parti sage et digne des esprits sensés est de chercher à entrer peu à peu dans les voies et les habitudes nouvelles que le mouvement des idées semble amener. On ne peut guère aujourd'hui procéder que par voie d'essai et de tâtonnement; chacun propose ses idées; les mauvaises périssent, les bonnes aussi quelque-

fois, mais quelquefois aussi elles surnagent ; et si elles ne sont point immédiatement comprises et appliquées, le temps, ce grand auxiliaire de la raison, leur vient en aide tôt ou tard, et les sauve de l'oubli.

Or, l'existence de l'armée oisive, cette nécessité d'entretenir, de payer quatre cent mille hommes, tous choisis, les plus sains, les plus robustes du pays, a paru aux économistes un grave inconvénient. Les Romains, qui s'entendaient passablement à faire la guerre, les Romains, ce peuple de laboureurs et de soldats, ne laissaient jamais leurs légions oisives; l'ennemi vaincu, les soldats, de retour dans leurs foyers, creusaient des égoûts, construisaient ces belles routes que nous admirons encore comme des monumens de la durée des fondations du génie romain; et ce n'était pas seulement parce qu'ils trouvaient bon de faire servir les bras de leurs guerriers à l'embellissement de la ville éternelle; parce qu'ils croyaient qu'il appartenait d'embellir Rome à ceux-là surtout qui avaient su la défendre ; ce n'était pas pour épargner les deniers du trésor et pour y faire rentrer sous une autre forme la solde des légions, que les Romains en agissaient ainsi. Les Romains savaient quels soldats on fait avec cette race endurcie aux travaux de la terre,

... Robustorum muscula militum,
Proles, sabellis docta ligonibus
Versare glebas...

et ils ne trouvaient point, au milieu de l'activité de leurs campagnes, de meilleur moyen de tenir les troupes en haleine que de les remettre aux travaux de leur jeunesse. On sait ce que c'était que ces camps romains qui ont été dans nos provinces gauloises, le berceau de tant de villes. Quand Marius mandé d'Afrique par le sénat, fut envoyé par la république au-devant de cette nuée innombrables de Cimbres et de Teutons, qui menaçait l'existence de l'empire, il ne sut rien de mieux pour préparer ses troupes aux périls de cette guerre de géans, que de leur faire creuser d'immenses fossés, et élever des barricades autour de leur camp; il leur fit remuer des masses énormes de terre, sûr qu'après ce rude noviciat, les mains calleuses des légionnaires manierait mieux la pique et le sabre. On connaît

les campagnes de César dans les Gaules, ces villes prises, alors que les assiégans, assiégés eux-mêmes dans leur camp par l'armée gauloise, ne se défendaient contre les attaques de la ville et de la campagne que par une double ligne de fossés prodigieux et de palissades, que l'armée romaine s'occupait à creuser pendant les heures de repos que lui laissait le combat. Le travail de la terre est en effet un noble et viril travail ; l'homme énervé s'y retrempe, l'homme robuste s'y endurcit encore, et peut-être que la fable d'Antée, fils de la Terre, dont le corps épuisé retrouvait toute sa vigueur en touchant sa mère, n'était qu'une forme symbolique de cette vieille vérité.

On s'est donc occupé, dans ces dernières années, d'employer les troupes aux travaux publics, et bien que les allégories mythologiques et les traditions romaines aient eu beaucoup moins de part à cette mesure progressive que le motif d'économie, bien que l'esprit d'utilité bourgeoise qui l'avait dictée n'ait pu la recommander aux yeux de l'armée par aucune raison plus haute et d'une poésie plus populaire, elle a été supportée ; c'est beaucoup ; c'est un premier pas fait, qui pourrait amener de grands résultats si l'idée de la discipline, du devoir, du péril, de la gloire, si tout ce qui fait la noblesse et la grandeur de la condition militaire, venait vivifier la lettre morte, la mesure fiscale.

Depuis long-temps aussi les réglemens de l'armée avaient prescrit la formation d'écoles régimentaires; depuis quelques années, ces écoles ont été l'objet de soins particuliers. On y enseigne, aux soldats, la lecture, l'écriture, la comptabilité, quelques élémens de tactique et l'escrime; voilà pour l'art militaire. Comme d'ailleurs l'idée d'utiliser le temps du service au profit du soldat rentré dans la société, est déjà ancienne, plusieurs colonels ont ajouté à ce programme l'apprentissage de quelques métiers qui préparent l'avenir civil du soldat, en même temps qu'ils peuvent trouver leur emploi dans les chances si diverses de la vie militaire. Les journaux ont cité l'an passé, avec de justes éloges, les efforts tentés avec un si heureux succès par M. le colonel Brack. Une idée en amène une autre. Si les élémens des sciences, si la pratique industrielle sont introduits dans l'armée, pourquoi l'art ne trouverait-il pas sa place dans cette éducation supplémentaire qu'on reçoit sous le

drapeau? où l'art pourrait-il être mieux accueilli que dans les rangs de l'armée française toujours admiratrice du beau, et qui battait des mains à la vue des Pyramides avec le même enthousiasme qu'elle criait : Vive l'empereur !

Mais j'ai tort; l'art occupe sa place dans l'enseignement militaire. On apprend *la danse* à nos soldats, afin, sans doute, de ne pas laisser dépérir entre leurs mains l'héritage de galanterie et de graces chevaleresques que leurs anciens leur ont transmis. Eh bien ! soit, c'est une chance de plus pour qu'il y ait lieu d'espérer qu'on fera bon acceuil à ce projet :

D'INSTITUER DANS LES ÉCOLES RÉGIMENTAIRES L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE VOCALE.

Cette idée, dont je ferai valoir tout à l'heure l'importance et sur laquelle je serais heureux d'appeler l'attention des artistes et des officiers supérieurs de l'armée, pourrait être mise à exécution sans difficulté ; il s'agirait d'ajouter une classe trois fois la semaine à celles qui sont faites tous les jours, pour qu'en peu de mois, on fût à même d'en apprécier les résultats. Une légère indemnité, ajoutée à la solde des musiciens gagistes, serait la seule dépense qui en résulterait, et si l'esai était tenté sur quelques régimens de l'est ou du midi où les facultés musicales et les belles voix sont répandues, il y a tout lieu de croire que l'enseignement de la musique vocale deviendrait bientôt dans l'armée l'objet d'une attention spéciale de la part de l'autorité supérieure.

Si j'ai commencé par l'indication de quelques moyens de détail, c'est qu'aujourd'hui, grace à l'amortissement général de l'esprit public et à l'incrédulité avec laquelle on acceuille tout projet nouveau, si simple qu'il soit, il faut en quelque sorte se faire excuser de la liberté grande qu'on a de désirer quelque amélioration progressive, en prouvant que les élémens de réalisation existent et qu'un peu de bonne volonté (chose rare!) suffit pour mettre la machine en mouvement.

Supposons donc, pour un instant, cette modeste utopie réalisée, et voyons ce qui en résulterait pour l'armée, pour le pays, pour l'art. Nous n'en sommes pas à prouver, j'imagine, la puissance guerrière de la musique. Depuis qu'il y a des armées, il y a des trompettes et des clairons, et du temps de Sésostris, comme aujourd'hui, on croyait nécessaire de *sonner* la charge pour exciter les troupes au combat. Toutefois la voix

humaine a toujours été en possession de produire la plus grande exaltation. Les auteurs anciens ne tarissent pas sur l'effroi qu'inspiraient aux troupes, aguerries pourtant, et savamment instruites, des Grecs et des Romains, les effroyables hurlemens des Barbares, et nos grands-pères, les Gaulois, quand ils allaient chercher fortune au-delà des Alpes, ne manquaient jamais, en face de l'ennemi, de choquer leurs épées contre leurs boucliers en poussant des hurlemens affreux. Les éclats de ces milliers de voix multipliées par les échos sonores des montagnes allaient annoncer aux Romains l'approche de leurs redoutables ennemis; c'était comme une menace formidable qui manquait rarement son effet, et qui, par la crainte, préparait la défaite. C'étaient là sans doute les premiers et barbares rudimens de *la Marseillaise* moderne. De nos jours, les cris forcenés, les hurlemens furieux, assujétis au rhythme et à l'intonation, sont devenus des chants; les clameurs féroces sont devenues un hymne guerrier; et les victoires de nos conscrits républicains sont là pour attester si elles ont perdu beaucoup de leur force à ce changement.

Quelle que soit la puissance incontestable de la musique instrumentale, on conçoit sans peine qu'elle ne peut jamais arriver aux mêmes résultats. Une vingtaine de musiciens par régiment, embarrassés de leurs instrumens, tout occupés de conserver la mesure et le doigté, peuvent-ils avoir un élan égal et souffler l'esprit de la victoire comme une armée toute entière qui marche enveloppée des échos de sa voix comme de la poussière qu'elle soulève, et qui, enivrée de ses propres accens, et rendant présente à chacun la puissance et la force de tous, se monte à ce degré de confiance et d'exaltation qui enlève l'homme à lui-même, au sentiment du danger, et lui inspire, comme dit De Maistre, l'enthousiasme du carnage.

Je me souviens parfaitement qu'en 1815, fort jeune alors, j'étais allé voir, comme tout Paris, les revues du Champ-de-Mai. Un trône s'élevait au milieu, et l'empereur en costume impérial, entouré des grands dignitaires, était venu voir défiler sa jeune armée, dernier effort de la France épuisée, et déjà promise aux funérailles de Waterloo. Je ne sais quoi de triste et d'inquiet était peint sur tous les visages. Il n'y avait rien là de cette triomphante confiance qui si long-temps avait annoncé

les victoires de l'empereur. On doutait, on calculait les chances d'un avenir que Napoléon ne devait plus maîtriser ; on entrevoyait peut-être déjà les défections honteuses et les odieuses machinations qui devaient quelques mois plus tard livrer la France à la merci de l'étranger. Et pourtant le spectacle était beau. Les troupes rangées contre les berges du Champ-de-Mars, partaient au pas de charge et venaient déposer au pied du trône impérial leurs aigles et leurs drapeaux ; les lanciers polonais et les cuirrassiers brillaient d'un éclat que l'œil ne pouvait soutenir. A chaque file qui se détachait, on entendait retentir le cri de *Vive l'empereur!* cri de fidélité plutôt que d'espoir, d'hommes qui ne semblaient plus promettre que de bien mourir. Les nombreux spectateurs de cette dernière solennité de l'empire doivent se rappeler encore l'espèce de voile que la résignation et la défiance semblaient étendre sur ce brillant appareil. Mais quand les troupes revinrent du Champ-de-Mars, et défilèrent sur le boulevard Poissonnière pour regagner leurs casernes, elles se mirent tout à coup à entonner *la Marseillaise*. *La Marseillaise*, long-temps proscrite sous l'empire, venait d'être exhumée ; l'empire épuisé invoquait les souvenirs de la république. Nos braves soldats débarrassés de la foule qui les observait au Champ-de-Mars, encore pleins de la présence de l'empereur, échauffés par la marche et par cette chaleur de résolution qui ne laisse jamais long-temps une armée française sous le poids de la tristesse, s'étaient mise à chanter *la Marseillaise* pour tout de bon. De ma vie, je le crains, je n'entendrai rien d'aussi beau. Ces vingt-cinq mille voix contenues entre les deux files de maisons du boulevard, vibraient avec une puissance qui vous ébranlaient jusqu'au fond des entrailles ; les ondes sonores attardées par la distance, mais grossies par l'écho, arrivaient en roulant comme les vagues furieuses qui déferlent sur le rivage. La parole manque pour rendre de tels effets ; sous le coup de pareilles impressions, une défaite n'est pas possible.

L'introduction de la musique vocale dans l'enseignement de l'armée a déjà, en Allemagne et en Hollande, quelques antécédens, qui mieux que toutes les inductions permettent d'en apprécier les résultats. C'est une sympathie toute nouvelle que la musique établit entre les troupes et les populations ; on connait l'amour et l'aptitude des Allemands pour la musique ; croit-on

que ce soit pour les soldats un titre médiocre à la popularité que d'être les virtuoses, les artistes, les chœurs, à l'usage du peuple? croit-on d'ailleurs que la discipline ne profite pas de ces concerts qui font entrer si profondément dans le soldat le sentiment du rhythme, de la mesure, de l'harmonie; de l'harmonie, qui est la loi suprême du mouvement, dans l'art comme à la guerre, et qui n'est, à vrai dire, que la plus belle et la plus poétique expression de la vie? Les Allemands, ce peuple candide et religieux par essence, ont bien compris la puissance de la musique de l'armée. Chanter en chœur, c'est prier ensemble, et l'on sait que l'armée de Gustave-Adolphe s'agenouillait à Lutzen avant de combattre, et répétait la prière qu'adressait au ciel le héros qui la commandait. Parmi ces populations naturellement recueillies, la musique a remarquablement modifié les mœurs de l'armée; la piété qui leur est propre s'en est accrue, et l'art, ce grand auxiliaire de la religion, est venu initier ces intelligences populaires à des sentimens plus relevés. La musique, sans doute, agirait autrement sur nos armées; à chaque peuple son caractère. L'humeur enjouée et railleuse du soldat français serait peu propre sans doute à s'empreindre du caractère sérieux et grave des troupes allemandes; mais je serais bien étonné si nos armées n'inspiraient pas aux compositeurs qui travailleraient pour elles des hymnes de combat, des chants de marche dont le mouvement et la vérité représenteraient bien tout ce qu'il y a de poésie dans la *furia francese*. Ce serait d'ailleurs une heureuse et puissante diversion opposée aux dangers des loisirs de garnison, et l'amour-propre du soldat ambitieux de paraître avec avantage dans le concert public le porterait à ces distractions, bien préférables à celles qu'il va chercher chez le marchand de vin ou chez les Aspasies de bas étage. Mais je veux citer un exemple pris sur une plus petite échelle et plus près de nous; on jugera si c'était à tort que les Grecs regardaient la musique comme une des bases principales de l'éducation publique.

A Ypres en Belgique, il y a une école de charité où les pauvres enfans du peuple apprennent un métier aux frais de la ville. Leurs parens les envoient à l'école tous les matins; au bout de quelques années ils ont reçu quelques notions d'instruction élémentaire, et sont en état de gagner leur vie. Il y a

quelque temps, un digne prêtre, l'abbé Désir, chargé, si je ne me trompe, de la direction morale de la petite école, je ne sais même s'il n'apprenait pas à lire aux enfans, l'abbé Désir s'avisa qu'il ne serait pas mal d'apprendre à ses enfans un peu de musique. C'était un homme qui savait que la musique est quelque chose de mieux qu'une distraction, et que l'amour de la musique est déjà une bénédiction du ciel et un gage de bonne conduite. La musique d'ailleurs pouvait offrir une profession à ceux qui montreraient le plus de dispositions. Il fit donc sa proposition, la ville accepta, et l'enseignement fut institué.

Mener une école de marmots n'est pas une petite affaire; l'anarchie trouble ou menace sans cesse cette république turbulente. Eh bien! à Ypres l'abbé Désir établit sans s'en douter, et par contre-coup, le règne de cette paix perpétuelle qui, des petites écoles, ne s'est point encore, comme le voulait l'abbé de Saint-Pierre, répandue sur le monde entier. Quand ses enfans n'avaient pas été sages, veut-on savoir quelle punition il leur infligeait? Pour le délinquant plus de musique; on lui retirait son instrument. Aussi je tiens d'un des compositeurs distingués de la Belgique que l'école de l'abbé Désir est un vrai modèle de discipline; sans compter que la musique a marché bon train et que plusieurs de ces pauvres enfans qui apprenaient autrefois un métier bien rude, lequel leur rapportait quarante sous par jour, sont aujourd'hui professeurs de musique dans les régimens et ailleurs, ce qui est un plus doux est plus agréable métier. Pourquoi n'en serait-il pas de nos soldats comme de ces enfans, et pourquoi l'amour de ce bel art n'agirait-il pas sur eux dans un sens favorable à la discipline, au devoir?

M. Guizot, dans sa belle loi sur l'instruction primaire, s'est souvenu de la musique, et il a été ordonné de par le roi que tout les enfans apprendraient la musique dans les petites écoles. Cela a été proposé, approuvé, voté, promulgué, inséré au *Bulletin des lois*; reste une petite difficulté. Il y a à peu près quarante mille communes en France, il faut trouver autant d'instituteurs sachant la musique et capables de l'enseigner. Aussi j'ai bien peur que la loi ne reste long-temps ce qu'elle est déjà, une loi excellente et parfaitement bien faite, sans que les enfans de nos paysans deviennent pour cela beaucoup plus

forts en musique. Eh bien! voilà trois cent mille professeurs tous trouvés qui ne coûteront pas un sous au budget. O Béranger ! ô Charlet! ô vous, le chantre du *Vieux Sergent*, le peintre du troupier! dites, ne trouverez-vous point une dernière chanson, un dernier coup de rayon, pour nous venir en aide? Ce Pacot que nous avons vu si souvent apprendre l'exercice aux gamins du village, et commander la manœuvre à un bataillon coiffé de casques de papier et armé de sabres de bois, Pacot n'a-t-il plus désormais rien à faire pour la patrie? Non, Pacot rentré dans ses foyers, glorieux et triomphant, peut encore gagner un chevron ; il peut encore *se couvrir de gloire sur toute la ligne.* Va, mon vieux troupier, lorsque entouré de ces enfans qui t'aiment, qui sont à toi, qui te grimpent sur les épaules, et qui te tirent la moustache, tu leur battras la mesure de quelque chant populaire ; lorsque tu leur apprendras à chanter juste et en parties la gloire de ton empereur ; tu ne seras pas moins beau, moins poétique, moins digne de nos respects, moins digne des chants de Béranger et du crayon de Charlet, que lorsque tu criais à tes enfans, de ta vieille voix de rogomme : *En route, mauvaise troupe!*

On pourrait faire un livre tout entier si l'on voulait énumérer les conséquences qui résulteraient de la mesure que nous proposons. Mais à quoi bon? la bonne volonté intelligente, empressée au-devant de tout ce qui est utile et beau, complètera, sans peine, l'imperfection de nos aperçus; quant aux esprits routiniers et indifférens, à quoi bon les prêcher? Les hommes auxquels nous nous adressons, ce sont les artistes, les amateurs des arts, ce sont ces militaires instruits et cultivés qui savent utiliser, au profit de leur intelligence, les loisirs de la paix, et ennoblir par le goût et le sentiment des arts l'inutilité momentanée d'une profession qui ne demande qu'à se rajeunir, qu'à se créer des titres à la sympathie et à l'admiration du pays. Voilà les seuls hommes, auxquels nous voulions avoir à faire, et ceux-là, nous en sommes sûrs, nous ont déjà compris.

Nous avons montré avec quelle facilité cet essai pourrait être tenté; nous avons indiqué, en passant, quels résultats il aurait sur le moral des troupes, quelle influence il pourrait exercer par contre-coup sur l'éducation musicale de nos popu-

lations si négligées et si barbares sous ce rapport. Qu'on nous permette encore, avant de finir, une dernière considération.

L'art musical, comme tout le reste, a ses momens de crise et de rénovation. Or, les vingt dernières années que nous venons de parcourir ont été signalées par des progrès tellement importans que ce serait méconnaître les lois même de l'organisation humaine que d'attendre d'ici à long-temps que rien de notable s'accomplisse dans les mêmes voies. La musique dramatique a été renouvelée par Rossini, la symphonie par Beethoven. Au théâtre, Rossini a agrandi le cadre des développemens lyriques. Au système de la déclamation notée, de l'accentuation dramatique suivant les paroles pas à pas, à ce système si grand, si beau, si fécond entre les mains de Gluck et de Méhul, a succédé une forme non moins belle, qui, si elle a entraîné dans de fausses routes le troupeau des faiseurs à la suite, n'a pas moins été, entre les mains de Rossini, la source depuis vingt ans intarissable de tous nos plaisirs. Le génie italien de ce grand homme a fait réaction contre cette espèce de captivité où le poète tenait le musicien, il a laissé ses mélodies s'envoler à tire-d'ailes et planer librement sur l'ensemble de la situation dramatique. Quelquefois, il est vrai, il s'écarte, il divague, sa nonchalance voluptueuse dédaigne de s'astreindre à nos convenances françaises; mais aussi quand il puise dans la situation même le motif de ses inspirations, quelle hauteur! quelle verve! quelle abondance! quel lyrisme! Ce n'est pas un raconteur se traînant note par note, à la suite de ses personnages, c'est un poète inspiré qui chante; c'est un aigle audacieux, qui, des sommets où il vous emporte, vous fait embrasser dans un coup d'œil plein et harmonieux le vaste ensemble de sa pensée. Jamais en lui, le chant ne sommeille; il s'élève à chaque instant comme un concert de voix mélodieuses, et toutes les douleurs, toutes les joies, toutes les émotions sont représentées sur ce clavier divin; soit qu'il prie avec Moïse, qu'il gémisse avec Desdemona, qu'il fredonne avec Figaro, ou qu'à la voix de l'ombre de Ninus, Sémiramis, éperdue, se demande quels sont ces accens plaintifs qui s'échappent de la tombe entr'ouverte et menaçante; toujours il chante, toujours il s'écrie, toujours il se répand en flots intarissables de mélodie, en suaves effusions,

et alors même qu'il fait courir dans nos veines le frisson de l'anxiété, il n'éprouve même pas le besoin de déposer sa lyre, elle a des cordes pour tous les accens de l'ame.

Ce que l'art a gagné aux mains de ce puissant génie, serait trop long à énumérer. Rappelons-nous seulement quels pas il a fait faire à l'instrumentation, quel parti il a tiré des instrumens à vent, avec quel art il a su jeter leurs voix mélodieuses au milieu des agitations de l'orchestre, avec quelle nouveauté et quelle puissance il a su grouper et mêler les voix dans des morceaux d'ensemble qui n'avaient point de modèles, donnant à tous une impulsion, une allure, un caractère propre, et demandons-nous s'il est probable que la nature, prodigue sans mesure et sans relâche, envoie demain un successeur à ce génie encore jeune qui assiste vivant à sa propre apothéose. Est-ce par l'exécution que nous chercherons à renouveler l'art? mais quelles merveilles aussi n'avons-nous pas vu rassemblées? Mmes Malibran, Pasta, Pisaroni, Sontag; puis Lablache, Rubini, Tamburini; trouverez-vous quelque chose de mieux? espérez-vous même tenir long-temps réunis tant de rares et prodigieux talens? non, sans doute, et cependant il faut le reconnaître, le répertoire de Rossini s'épuise, le public n'apprend plus rien à la représentation de ses pièces mille fois entendues, et son successeur où est-il?

Que dirons-nous de la symphonie? Attendrons-nous aussi de ce côté le successeur de Beethoven? Beethoven, ce géant auquel rien peut-être, dans l'histoire de tous les arts, ne se peut comparer; Beethoven, le plus grand génie d'artiste qu'il soit donné aux hommes d'admirer; Beethoven, épique comme Homère et Milton, fort et colossal comme Michel-Ange, tendre comme Virgile ou Racine, impétueux et passionné comme Shakespeare, austère et terrible comme Dante, universel comme lui seul; Beethoven qui a su élever l'expression du moindre de nos sentimens à une grandeur idéale, qui habite, pour ainsi dire, dans le sublime, qui s'y meut et qui s'y retourne comme dans son élément; attendrons-nous son successeur à celui-là? Je ne sais si je me trompe, mais quand j'entends la musique de cet homme, quand je le vois enfermer dans la moindre sonate la matière d'une symphonie, quand j'obéis aux irrésistibles impulsions qu'il vous imprime, il me semble que l'art doit respecter, pour

un temps, le sillon qu'il a creusé et chercher fortune ailleurs; quand je considère, en un mot, ce que Rossini a fait pour le théâtre, ce que Beethoven a fait pour la symphonie, je me dis que ces deux colosses, en résumant sous une forme immortelle tout ce que le génie moderne avait pu préparer d'inspirations musicales, nous avertissent, et quelque sorte, qu'il faut faire fructifier sur un plus vaste théâtre les leçons qu'il nous ont données.

Qu'est-ce aujourd'hui que le théâtre? L'Opéra-Comique, le Théâtre-Italien, l'Opéra lui-même, qu'est-ce que cela? Qui chante et pour qui chante-t-on? Je vois sur le plus vaste et le plus opulent de ces trois théâtres, deux ou trois chanteurs de mérite, une ou deux cantatrices, et, pour auditoire, deux mille personnes. Le Théâtre-Italien, ce sanctuaire de l'exécution achevée, brillante, irréprochable, le Théâtre-Italien centient douze cents spectateurs, et quels spectateurs! Non, non, si le génie de Rossini ne s'était point épanoui aux rayons du soleil d'Italie, si l'enthousiasme populaire de Rome et de Naples ne l'avait nourri et fortifié, ne lui avait renvoyé toute chaude cette ardente admiration qui est le salaire de l'artiste, il aurait jeté à cette foule inerte et sans ressort, ses plus divines inspirations, elle les aurait laissées tomber à terre, sans daigner comprendre qu'il valût la peine de les ramasser.

Le Conservatoire de son côté languit, quoique par de tout autres raisons. Là, ne manque ni l'amour de l'art, ni le respect du beau; là on n'accordera pas à une insipide roulade les applaudissemens refusés aux grandes idées, aux larges développemens; mais les six cents personnes que contient la salle se sont emparées des places pour plusieurs années, c'est toujours le même auditoire à peine renouvelé; la salle est devenue un petit fief inféodé à quelques heureux privilégiés qui s'endorment un peu dans la jouissance paisible et assurée de leurs plaisirs. Le flot populaire ne passe pas par là et n'y peut rien renouveler. Ajoutez l'inamovibilité du répertoire qui répond à l'inamovibilité du public, et vous verrez que le moment est venu ou jamais, de donner une nouvelle et forte impulsion aux développemens de l'art musical en France.

Eh bien! pour donner une semblable impulsion, je ne sache rien de plus efficace que l'éducation musicale de l'armée; il faut

que l'art sorte aujourd'hui de ses petits tabernacles bourgeois, il faut qu'il descende dans le peuple et qu'il aille chercher des recrues dans ses derniers rangs. Or, l'armée c'est le peuple rassemblé, le peuple discipliné, hiérarchisé, organisé; c'est une députation du peuple prête à recevoir le feu sacré pour le porter ensuite sur toute la surface du territoire. Le peuple est aujourd'hui la grande pépinière où les partis épuisés vont se renouveler, rien de grand ne se fait aujourd'hui qu'en son nom, qu'au nom de ses intérêts. La loi la plus féconde en résultats, qu'on ait décrétée depuis la révolution de juillet, c'est la loi de l'instruction primaire, qui consacre l'éducation des enfans du peuple. Que le savoir donc soit distribué au peuple, que l'industrie s'occupe de son bien-être, il y a là pour des siècles de travaux; mais que l'art aussi ait sa part dans les libéralités de ses puissans amis. Nous le demandons pour le peuple et pour l'art, pour le peuple que l'art ennoblira, élèvera, moralisera, pour l'art qui, armé de la voix puissante du peuple, pourra enfin sortir des serres chaudes où il est cultivé, et pousser ses racines en pleine terre, en plein vent, en pleine humanité. Je le dis avec une entière conviction, le jour où l'art quittera les boudoirs pour la place publique, une révolution plus grande aura été accomplie que lorsque de l'église il est monté sur le théâtre. Oui, faisons de la démocratie en musique; ce sera là une démocratie bienfaisante, pacifique, inoffensive, toute à l'avantage de tous.

Ici, en France, nous savons faire parler le cuivre et le bois, la trompette et le violon; nous avons les premiers orchestres du monde, et nous ne savons pas faire parler la voix de l'homme; et dans nos fêtes nationales, quand nous voulons donner au peuple un concert, nous sommes tout surpris que l'Opéra, transporté en plein air devant le château des Tuileries, ne nous offre que des ressources d'une ridicule exiguité. Nous ne connaissons pas la puissance des masses vocales; quand Choron avait rassemblé cent voix d'enfans, nous restions ébahis; trente choristes allemands, qui savaient un peu leur métier, ont émerveillé pendant trois ans tout le dilettantisme parisien. Or, qu'est-ce que cela, je vous prie?

Figurez-vous que l'année prochaine, aux fêtes de juillet, vingt mille hommes sont réunis au Carrousel, et qu'un chant

simple et majestueux est entonné par ce chœur vraiment digne du héros de la fête. Entendez-vous cette masse foudroyante, contenant au dedans d'elle-même la force terrible dont elle est armée, tantôt n'envoyer à votre oreille qu'un murmure doux et puissant comme le grondement lointain d'un tonnerre apaisé, tantôt, comme une mer furieuse, vous couvrir de ses vagues retentissantes? et dites si vous ne sortiriez pas de là plus ému, plus plein de respect pour ce peuple dont vous viendrez d'entendre la voix. Il y a dans la voix de l'homme je ne sais quelle secrète vertu qui saisit l'homme au cœur et l'ébranle malgré lui. Comme tous les instrumens sont faibles à côté de celui-là! Comme tout ce mécanisme, tout ce bois, tout ce cuivre, toutes ces cordes sont froides au prix de ces émotions qui passent sans intermédiaire d'un cœur dans un autre! L'art lui-même a disparu; j'entends la voix de l'homme, sa douleur, sa joie, et à ce cri, toute ma douleur, toute ma joie s'éveille et compâtit.

Beethoven, maître des forces de l'orchestre moderne, a pu concevoir la marche de la symphonie en *ut-mineur*, cette marche qu'ont dû entonner les anges le jour où les étoiles furent lancées dans le ciel. Je prie les compositeurs de se figurer une minute qu'ils écrivent pour un chœur de dix mille voix, et je leur demande si cette seule idée ne leur porte pas à la tête, s'ils ne sentent pas leur imagination s'exalter, et aspirer à des conceptions gigantesque de puissance et de simplicité? Eh bien! si le rêve devenait réalité, si une fois, rien qu'une seule fois, ils avaient entendu, par une soirée calme et lumineuse, sous la voûte du ciel, leur musique chantée par une armée, applaudie par tout un peuple, dites, n'y aurait-il pas là de quoi allumer dans leur cœur un inépuisable foyer d'inspirations?

Il est temps de finir. Je n'ai voulu qu'indiquer une idée que tout le monde achèvera. Je voudrais qu'elle pût fixer l'attention des compositeurs, des artistes; je voudrais que quelques chefs militaires la trouvassent digne d'être mise à l'essai dans quelques régimens. Enfin, je demande aux écrivains, qui ont rêvé quelquefois à l'avenir musical de la France, de relever cette idée, s'ils la jugent digne d'attention; de la critiquer, de la développer, de la compléter, de la pousser dans le monde et de

lui faire faire son chemin, afin qu'améliorée par leurs soins, elle puisse se présenter sans trop de désavantage à l'examen des hommes pratiques, et subir la difficile épreuve de l'application.

AD. GUÉROULT.

HISTOIRE

DES RÉVOLUTIONS

DE PIRMASENTZ,

VILLE DE SOIXANTE-DIX-HUIT MAISONS.

I.

Quand on analyse nos plaisirs, il est bizarre de remarquer que les plus recherchés, les plus fréquens, les plus vifs, pour beaucoup d'entre nous, sont empruntés à la tombe. Le théâtre, le plaisir des gens qui ne savent pas sentir seuls, et ne veulent pas s'exposer, sans complices, à éprouver une émotion; le roman, le plaisir des gens qui ne veulent pas faire partie d'un public, et, par une pudeur morale que j'appelle sainte, ne veulent pas prostituer leurs larmes aux regards, ni permettre au vulgaire de sentir, en même temps qu'eux, la même chose pour le même objet; ces deux œuvres de l'esprit, — je parle en général, sans me laisser arrêter par de nombreux exemples, qui démentiraient ma définition, — ces deux œuvres de l'esprit se font presque toujours en réveillant de la mort des défunts plus ou moins illustres, en les forçant de quitter leur blanc

linceul pour revêtir leurs squelettes décharnés des habits dont ils se paraient durant leur vie, et venir gambader, chanter, et réciter devant nous des vers plus ou moins français. Plus les gens ont été illustres, plus leur vie a été pleine de gloire, de succès, de tourmens, de crimes, plus ils ont droit à la paix du tombeau, et plus ils sont exposés à la voir rompre. Pour nous, en rappelant les lectures qui nous ont le plus vivement intéressé, nous sommes resté convaincu que les drames les plus saisissans ne sont pas empruntés à l'histoire des grandes choses et des grands hommes, et se passent dans notre vie de tous les jours, sous les yeux de tous, sans que personne les voie, tant ils sont embarrassés de circonstances frivoles ou habituelles. Mais quand l'observateur a pu saisir ce fil si ténu d'un intérêt puissant et qu'il l'a suivi à travers les plus vulgaires circonstances, les plus communes situations, sous lesquelles il se dérobe à presque tous les yeux, comme ces fleuves qui disparaissent sous les sables sans perdre une goutte de leurs eaux, il est heureusement étonné de découvrir plus d'intérêt dans l'empreinte d'un petit pied sur le velours vert de la mousse des bois, que dans les fabuleuses histoires des Atrides, famille si féconde en forfaits, plus féconde encore en tragédies.

Ceci est la préface de la narration que nous avons résolu de faire. Peut-être trouvera-t-on que, comme bien d'autres, nous faisons les règles sur nos œuvres, plutôt que nos œuvres sur les règles. Tout bien considéré, c'est un peu notre avis à nous-même.

Ce que je vais raconter est une histoire vraie, qui a commencé et fini dans la plus petite ville du monde, sans que le bruit en ait dépassé ses étroites limites.

II.

A une époque fort rapprochée de nous, Pirmasentz était la capitale des états d'un prince de la maison de Nassau-Usingen. Je ne sais guère de sous-préfet qui se contenterait d'une semblable principauté; mais un prince ne peut donner sa démission.

A entendre le conseiller intime, commandant des troupes et

ministre des relations extérieures, baron de Robrecht, rien n'aurait été plus magnifique que la cour de Pirmasentz. Quand on le voyait sortir de chez lui le matin en habit de cour, parce que le prince recevait ce jour-là dans la *salle du trône*, ou en grand uniforme avec un arc-en-ciel de cordons et une ménagerie d'animaux honorifiques sur la poitrine, parce qu'on passait une grande revue, on eût cru le baron de Robrecht la cheville ouvrière d'un des plus grands empires du monde.

Au jour où il nous plaît de commencer notre histoire, le baron de Robrecht trouva le prince Richard enfoncé dans un grand fauteuil de velours rouge râpé. Le prince était un homme de trente-deux ans, d'une physionomie douce et avenante; de beaux cheveux noirs retombaient bouclés sur ses tempes; ses yeux bleus peignaient la bienveillance et la sérénité: il avait parfois de l'esprit; il avait montré du cœur en diverses circonstances; mais tout cela disparaissait, le plus souvent, sous la nonchalance, qui était sa passion dominante et le fond de son caractère. Il faut joindre à cette nonchalance l'ennui que lui causait parfois sa situation. Ses goûts étaient simples; il chassait, herborisait, pêchait à la ligne, et faisait de la musique. Avec 3,000 florins de rente, il eût été le plus heureux des hommes. Mais son petit revenu était absorbé, et au-delà, par les dépenses de la représentation que lui faisait faire, bien malgré lui, le baron de Robrecht, et par l'entretien de la plus pacifique armée du monde.

Malgré la difficulté qu'il éprouvait par fois à payer cette armée, c'était de ses charges celle qu'il regrettait le moins. Il avait obéi à son goût en y introduisant le plus de musiciens possible. Chaque soldat qui quittait le service par une cause quelconque était remplacé, en cachette du baron, par un instrumentiste, de telle sorte que l'armée de deux cents hommes du prince Richard se composaient de quatre-vingt-dix musiciens, et de cent vingt soldats. Habile musicien lui-même, le prince conduisait sa musique. Les jours de revue étaient des jours de fête pour la ville, et les populations empressées, au nombre de trois à quatre cents habitans, se précipitaient dans les jardins du palais.

— Je vous attendais, Robrecht, dit le prince; je reçois à l'instant une lettre d'un cousin qui m'annonce sa visite pro-

chaine, et s'invite, sans façon, à passer un mois *à ma cour*. Il faut répondre à cette lettre, ensuite aviser aux moyens de recevoir dignement mon cousin. Ce qui m'inquiète, Robrecht, c'est que notre caisse doit être à peu près vide, que mes fermiers ne me paient pas, et que, si je vous abandonne à vos goûts de représentation, vous allez me ruiner et m'endetter. Ne croyez-vous pas convenable de recevoir mon cousin sans façon, ainsi qu'il s'est invité? Notre ordinaire n'est pas mauvais; il partagera mes plaisirs et mes habitudes. Il y a dans la petite rivière des truites superbes; on commence à tuer des cailles; ma musique est aussi bonne qu'on en puisse rencontrer en Allemagne; nous ferons valser les filles.

— Votre altesse me permettra, reprit Robrecht, de lui faire observer qu'il s'agit ici de son honneur et de sa considération dans les cours étrangères. J'étais attaché à la personne du prince votre père, et dans de pareilles circonstances, nous avions coutume de ne rien épargner, dussions-nous, le reste de l'année, réduire notre ordinaire à la soupe, au bouilli, et à un plat de pommes de terre. Plus d'une fois nous avons mis en gage, chez des juifs, les diamans de la princesse votre mère; mais aussi nous avions dans les principautés voisines la réputation de la cour la plus polie et la plus élégante.

— Mon cher Robrecht, mon père était un prince fort à son aise, ma mère lui avait apporté 10,000 florins de revenu.

— Et, interrompit le baron, à qui dut-il ce mariage, si ce n'est aux délices de sa cour, à la bonne réception que nous fîmes au duc votre oncle, qui nous donna sa sœur en mariage. Agissons comme votre père, et un mariage viendra rétablir nos affaires.

Au mot de mariage la prince soupira, et dit : — Allons, Robrecht, tu es toujours sûr d'avoir raison; j'aime mieux te laisser agir à ta fantaisie que de discuter avec toi sur les choses les plus ennuyeuses. Reçois mon cousin comme tu l'entendras.

Le baron s'inclina. Le prince prit une gazette pour changer d'ennui. Pendant qu'il la parcourait des yeux, le baron faisait la longue nomenclature de tout ce qu'il y avait à inventer pour préparer sa réception; et le prince ne l'écoutait pas. Mais quand il en vint à dire : — Et je vais aller chez le tailleur pour faire

habiller de neuf les domestiques du palais, le prince sortit tout à coup de son apathie, et dit : — J'irai moi-même.

— Accompagnerai-je votre altesse?

— Comme vous voudrez, Robrecht.

Dans les petites principautés allemandes, la popularité est une chose presque nécessaire; le prince connaît par leur nom tous les habitans de la capitale.

Ainsi Richard, chemin faisant, parlait à tout le monde.

Bonjour, Vilhem, tes foins sont-ils beaux cette année ?

Bonjour, Ludwig, comment se porte ta femme ?

Bonjour, jolie Marthe, quand vous marie-t-on ? vous savez que je danserai à votre noce.

A chacune de ces interpellations familières, le baron Robrecht, qui suivait le prince à une distance respectueuse, faisait involontairement une petite grimace de mauvaise humeur; mais c'était là une habitude dont il n'avait pu corriger Richard.

La maison du tailleur était, sans contredit, la plus belle de Pirmasentz; on y arrivait par une quadruple rangée d'accias qui étaient alors en fleurs.

— Bonjour, Me Hubert, dit le prince en entrant; Robrecht va vous expliquer le sujet de notre visite; pendant ce temps, je vais me promener sous vos acacias, et ensuite vous me ferez donner un verre de bière.

— Il s'agit, dit Robrecht ! d'habiller de neuf les domestiques du palais; il nous faut quinze habillemens complets d'ici à la fin de la semaine.

— D'ici à la fin de la semaine, c'est impossible.

— Il le faut absolument: son altesse royale, le duc***, nous fait une visite et nos livrées sont hors de service.

— J'attends également mon neveu, et les quelques jours qui vont suivre son arrivée sont destinés à la joie et aux fêtes.

— Allons, Me Hubert, voici une plaisante raison; vous vous amuserez plus tard. — Voilà le fruit des excessives bontés de son altesse; la familiarité qu'il permet à ses sujets les rend impertinens.

— Monsieur le baron, vous avez le droit de donner à un autre tailleur la clientelle du prince; je ne vous la demande pas; je ne vous réclame même pas les quelques centaines de florins

que vous me devez personnellement. Grâce à Dieu, je ne suis pas à en avoir besoin.

— Oh! murmura entre ses dents Robrecht, voilà bien l'insolence de l'*aristocratie financière*. Hubert est le plus riche particulier de Pirmasentz, et un pareil drôle s'arroge le droit de parler sur ce ton, non-seulement au représentant du prince, mais encore au descendant d'une des plus anciennes familles autrichiennes; il faut incliner mon blason devant l'argent de ce tailleur riche des morceaux de drap qu'il a volés à ma famille.

— Mais, ajoute le tailleur, pourquoi me demandez-vous quinze habits, puisqu'il n'y au palais que huit domestiques dont un invalide qui ne sort pas de son lit.

— C'est, reprit Robrecht, que je vais doubler le nombre de nos domestiques pour recevoir notre cousin; — voyons, cher Me Hubert, faites cela pour le prince; on ne regardera pas au prix.

— J'attends mon neveu, qui est allé à Paris après avoir étudié à Gottingue, homme qui, à en juger par l'argent qu'il me coûte, doit être un rare sujet; ainsi, il ne faut pas penser à vos quinze habits; tout ce que je puis faire pour le prince, c'est de vous prêter les habits de mes gens; mon neveu ne trouvera pas mauvais qu'on ne le reçoive pas en grande livrée.

— Allons, Me Hubert, que le prince prenne votre livrée! vous n'y pensez pas.

— Je ne puis offrir davantage. Si cela ne vous convient pas, n'en parlons plus.

— Écoutez, vous ferez changer les collets pour les mettre à la couleur de notre livrée.

— Volontiers, et Me Hubert tendit la main au baron; celui-ci, profondément blessé de cette familiarité, se crut cependant obligé d'en passer par là, et se laissa secouer la main.

— N'oubliez pas, Me Hubert, qu'il nous faut les habits dans trois jours.

— Je tâcherai.

— Il les faut absolument.

— Je tâcherai. Un honnête homme ne promet que ce qu'il peut faire.

— Ah ! dit Robrecht en s'en allant rejoindre Richard, si le prince veut m'en croire, nous établirons sur son peuple quelque impôt qui nous mettra à même de rabattre un peu l'importance que se donnent ces gens à argent. En s'avançant sous les acacias, Robrecht entendit que le prince n'était pas seul et qu'une voix de femme répondait à la sienne; il se retira sans bruit et alla s'occuper des nombreux soins qui venaient de tomber sur lui.

Cependant le prince, par un hasard qu'il espérait bien et qui était le seul et réel but de sa visite chez le tailleur, avait rencontré sous les accias la belle Vilhelmine.

— Je ne sais, Vilhelmine, lui dit-il, ce qui doit arriver de mon amour pour vous, mais il remplit toute ma vie; il est la cause et l'objet de toutes mes actions, de toutes mes pensées. Si je fais orner de fleurs les parterres de mon jardin, c'est parce que vous vous y promenez quelquefois le dimanche et que vos yeux en seront réjouis; je cherche à deviner la musique qui vous fera éprouver les plus douces sensations. Dans les momens où vous êtes le plus loin de moi, vous êtes présente à ma pensée; je vis, je rêve, comme si vous assistiez à mes actions et à mes songes; vous êtes pour moi une douce conscience dont l'approbation récompense de tout. Dans cette ridicule position où le sort m'a placé, forcé d'acheter de ce qui ferait mon bonheur un simulacre de dignité et de grandeur, je ne puis vous épouser; mais je n'épouserai pas une autre femme. Quelques instans passés près de vous me font oublier tous mes ennuis. Du grotesque diadème que la naissance m'a mis au front, chaque fleuron est une épine; mais par votre amour, cette couronne d'épines se pare et se parfume des roses fleurs de l'églantier.

— Et moi aussi, reprit Vilhelmine, je resterai fille; toutes ces joies d'épouse et de mère que la nature m'avait promises, je les ajouterai à votre part de bonheur.

III.

Au jour indiqué pour l'arrivée du prince, Robrecht, magnifiquement vêtu, se para de toutes ses croix, et vint appor-

ter à la signature du prince un papier tout couvert d'écritures, c'était le consentement à la vente d'une ferme.

— Le moyen est violent, dit Robrecht, mais la circonstance le rend nécessaire, nous pourrons ainsi recevoir votre cousin magnifiquement.

Richard signa sans lire.

Vers onze heures, Robrecht vint annoncer qu'on avait vu une chaise de poste relayer à deux lieues de là, que cette chaise de poste était précédée d'un homme à cheval.

Le prince monta lui-même à cheval accompagné de Robrecht. Il était enchanté de sortir de chez lui n'importe sous quel prétexte; depuis deux jours tout y était sens dessus dessous. Son valet-de-chambre avait été, par le baron, métamorphosé en maître-d'hôtel, et le matin même il avait été obligé de s'habiller lui-même. Un horrible bruit rendait le palais inhabitable; il avait fallu, à force d'industrie, meubler tous les appartemens, depuis long-temps abandonnés, avec les meubles qui garnissaient médiocrement l'appartement particulier du prince.

Comme on approchait de la frontière, c'est-à-dire à un quart de lieue environ du palais, un nuage de poussière s'éleva sur la route. Robrecht fit ranger l'armée en bataille, et les musiciens commencèrent à se mettre d'accord.

Après quelques minutes, le nuage s'approcha; Robrecht donna le signal, et une ravissante musique se fit entendre.

Alors sortit du nuage sur un cheval dégouttant de sueur, un jeune homme, vêtu en partie du costume des étudians allemands et partie de celui des fashionables français. Il s'arrêta surpris d'une telle réception. Robreht s'avança vers lui et lui dit :

— Qui êtes-vous ? précédez-vous de beaucoup votre maître.

— Je suis Henreich, le neveu de M. Hubert; je n'ai pas de maître, et si vous voulez savoir qui vient derrière, moi vous n'avez qu'à attendre.

Puis il passa outre sans saluer le prince.

— Henreich est devenu beau garçon, dit Richard qui n'y fit pas attention.

— Henreich est devenu fort impertinent, murmura Robrecht.

Alors on s'avança davantage sur la route. Une heure après, une chaise de poste s'arrêta, et il en sortit, non pas le prince, mais un Français qui salua poliment.

Robrecht s'était tellement occupé de la réception, qu'il avait oublié de répondre à la lettre. Le prince avait changé son itinéraire, ainsi que le certifia le voyageur qui l'avait rencontré.

Robrecht était désespéré, Richard était enchanté. — Monsieur, dit-il à l'étranger, vous dînerez avec moi. Robrecht, la fête que tu avais préparée n'aura pas moins lieu. Invites-y tous les habitans de Pirmasentz.

Richard écrivit de sa main au père de Vilhelmine pour l'inviter à dîner, ainsi que sa fille et son neveu.

Henreich qui, dans son séjour à Paris, avait fait énormément de politique dans les estaminets, répondit fièrement qu'il ne s'asseyait pas à la table des tyrans.

— Mon neveu, dit Me Hubert, vous êtes un imbécile.

— Mon oncle, reprit Henreich, vous êtes un adulateur du pouvoir.

Le dîner fut très beau, on y mangea la ferme dont le prince avait signé le matin l'acte de vente; Me Hubert y fut d'une familiarité désespérante pour Robrecht; le Français y fut un peu bavard, mais amusant; le feu d'artifice manqua, une averse interrompit la musique et les danses, toute la fête alla mal; mais Vilhelmine était là, vêtue de blanc, avec des rubans bleus, parce que le prince aimait le bleu. Richard n'avait jamais été si heureux de sa vie.

— Robrecht, dit-il le soir, ta fête était charmante et je m'y suis beaucoup amusé. Tu peux vendre encore une ferme demain.

IV.

Il faut croire que le Français se trouvait bien à la cour du prince Richard, car il ne parlait plus de s'en aller; Richard trouvait sa société de quelque agrément; il était de première

force aux dominos, savait une infinité d'anecdotes et en inventait encore davantage. M. de Robrecht lui-même voyait sans jalousie sa faveur croissante. M. Rhoseville savait si bien témoigner son respect pour la capacité et la haute naissance du baron ! il se rangeait si noblement à l'avis de M. de Robrecht, même contre le sien propre ! il s'occupait si peu des affaires de l'état.

Un jour, M. Rhoseville trouva le prince et son ministre fort occupés; il voulut se retirer, mais Richard lui dit :

— Entrez donc, M. Rhoseville, il y a une heure et demi que je prie inutilement le ciel d'envoyer quelqu'un nous déranger; Robrecht m'a surpris une audience, et il en abuse d'une façon horrible; voici deux heures qu'il m'explique, de la plus claire façon, que je suis le prince le plus pauvre qu'il y ait en Europe.

Ici M. de Robrecht fit au prince un geste suppliant pour l'empêcher de faire à un étranger de semblables confidences.

— N'ayez donc pas peur, Robrecht; croyez-vous que M. Rhoseville ne s'est pas aperçu de nos misères. Tenez, M. Rhoseville, riez avec moi de ma ridicule position; j'ai dépensé mes revenus pour deux ans à l'avance. Le juif qui me prête de l'argent prétend n'en plus avoir. Je n'ai pas la ressource de mettre ma couronne en gage, attendu que ma couronne n'est qu'une figure, un symbole, un mythe.

Écoute-moi, Robrecht; jusqu'à nouvel ordre, tu vas mettre la plus grande économie dans la dépense de ma maison. Tu vas renvoyer à leur charrue ces nouveaux domestiques que tu as pris. Nous allons vivre comme des étudians.—M. Rhoseville, vous avez été jusqu'ici reçu comme un étranger, si vous voulez rester avez nous, et nous en serons enchantés, il faut que vous passiez à la condition d'ami; il n'y a qu'à un ami que nous puissions faire partager notre pauvreté.

— Votre altesse, dit Robrecht, prend la chose comme un simple bourgeois. N'avez-vous pas une foule de nobles et riches cousines à épouser? et quelque gâtées que soient vos affaires, ne seront-elles pas parfaitement rétablies par votre mariage?

— Certes, dit M. Rhoseville, c'est surtout dans la mauvaise fortune que l'on reconnaît les grands princes, et votre altesse supporte les désagrémens de sa situation avec une rare philo-

sophie; mais que de ressources il vous reste, même sans celle qu'entrevoit avec tant de sagesse et de raison M. le baron de Robrecht! Avant de vous croire ruiné, avez-vous donc tenté les chances de l'industrie et des entreprises commerciales?

—Tenez, M. Rhoseville, regardez sur les lèvres contractées de Robrecht l'effet que produirait, sur la noblesse allemande, l'idée d'un prince allemand se faisant marchand.

— Aussi, reprit M. Rhoseville, n'ai-je pas pensé un moment à faire figurer votre altesse dans une position indigne de son rang; seul je courrai les risques de l'entreprise, quoique je n'en voie aucuns. En France, la noblesse ne déroge plus pour se livrer au commerce. Les plus vieilles familles de France ont des usines; un des plus beaux noms vend des ananas.

Ici M. de Robrecht fit un mouvement de tête et d'épaule qui voulait dire, en allemand, bien des choses désagréables pour la noblesse de France.

— L'entreprise que j'ai à vous proposer, continua M. Rhoseville, est une entreprise colossale. La première année, — comme en toutes choses les commencemens sont difficiles, — la première année, nous ne ferons que doubler nos capitaux; mais, par la suite, les bénéfices deviendront incalculables. Je ne demande à S. A., ajouta-t-il en tirant de sa poche un papier, que l'autorisation de m'établir dans ses états et d'y créer une immense fabrique de papier.

— Mon cher Rhoseville, dit le prince, à quoi servira votre papier, si ce n'est à faire des cornets pour le poivre? Pirmasentz ne fournit guère d'écrivains; on n'y lit pas beaucoup, et il n'y a pas d'imprimerie à dix lieues aux environs.

— Alors, dit M. Rhoseville tirant un autre papier, nous ferons une magnifique entreprise pour l'éducation des vers à soie. Je ne demande que deux arpens de terre pour y planter des mûriers, et une vingtaine de mille francs pour la mise en train.

Ce sera pour vous une grande et belle chose, prince, que d'avoir fait le premier couler dans vos états le Pactole de l'industrie. L'industrie est la reine du monde; c'est une magnifique souveraine qui répand l'or sur ses pas. M. Rhoseville fit, pendant un quart d'heure, sur l'industrie, des phrases d'un goût assez médiocre, que je crois devoir vous épargner.

— Il n'y a à cela qu'une petite difficulté, dit le prince. Vous parlez de doubler mes capitaux, et je n'ai pas de capitaux. Le double de rien est encore rien. Je ne refuse pas de m'associer à votre entreprise, mais je n'ai pas d'argent; je vous ferai baron si vous voulez; je vous décorerai d'un rhinocéros noir ou d'un écureuil blanc, mais c'est tout ce que je puis vous offrir. Misérable comme je suis, je ne puis donner que des honneurs.

— Il n'y a que l'or qui engendre l'or, *aurum auro gignitur.* Cependant nous pourrons alors commencer l'entreprise sur des bases moins larges; quelques milliers de francs suffiront. Et quand vous aurez vu les admirables résultats que nous obtiendrons, vous n'hésiterez pas à chercher de nouvelles ressources.

— Vois, Robrecht, si ton juif veut te prêter quelques milliers de francs. Il a déjà à toucher nos revenus pendant deux ans; il devrait bien se faire prince pendant le même temps, cela me reposerait un peu.

L'homme qui prêtait de l'argent au prince et lui achetait ses terres arpent par arpent était un pauvre juif ouvrier chez le père de Vilhelmine. M. Hubert, qui n'était pas bien sûr qu'on ne traiterait pas d'usure ses opérations d'argent, n'était pas fâché de ne point paraître. Pour quelques florins, le juif endossait tout l'odieux de l'affaire, et ne laissait à son patron que les ducats. Me Hubert était déjà propriétaire d'un tiers des propriétés de Richard; il avait acheté à vil prix des fermes, des bois, des étangs, et il jetait parfois sur le reste un dangereux regard de convoitise.

M. Rhoseville ne tarda pas à faire un nouvel appel de fonds. Les premiers mûriers produisirent des chenilles; il en fallut planter d'autres. Il était nécessaire, pour le succès de l'entreprise, que M. Rhoseville pût recevoir convenablement les négocians avec lesquels il se trouverait en relation. Une sorte de luxe devait inspirer la confiance. Successivement il démontra qu'il lui fallait une maison montée, plusieurs domestiques, un cuisinier français.

Le juif, représentant du tailleur qui avait consenti à prêter la somme qu'on lui demandait, fut encore sollicité, et demanda un gage. Ce gage était le palais du prince. Si, à une époque

fixée, les dernières sommes prêtées n'étaient pas rendues, il devenait *propriétaire du palais*.

Le prince, cependant, faisait comme beaucoup d'autres; à mesure que ses affaires s'embrouillaient, il lui devenait plus désagréable de s'en occuper, et il les laissait aux mains de Robrecht et à celles de Rhoseville; et il vivait paisiblement au milieu de la musique.

D'autre part, l'étudiant Henreich mécontentait un peu tout le monde. Son oncle avait l'intention de lui faire épouser Vilhelmine; et outre que ses façons un peu vulgaires et excessivement bruyantes déplaisaient beaucoup à la jeune fille, il ne faisait de son côté aucun effort pour triompher de cette visible antipathie. Il passait son temps dans les cabarets, à débiter des lieux communs à quelques jeunes désœuvrés. Il leur expliquait les droits des peuples; il leur faisait comprendre que les rois étaient nécessairement des tyrans. Il appliquait à la politique ce que les écrivains dramatiques ont érigé en loi au théâtre :

Ton baron est pour le moins faussaire;

Un comte fait la montre;

Un marquis empoisonne;

Un duc coupe les femmes en morceaux.

Mais les rois et les prêtres! — Ils sont incendiaires, — voleurs, faussaires, — assassins, — empoisonneurs, etc., etc.

Pauvres nobles, — pauvres rois, — pauvres prêtres.

Les nobles ont été tour à tour : — Protecteurs, — oppresseurs, — opprimés.

Aujourd'hui, qui nous délivrera de la tyrannie des faibles et de l'oppression des petits?

Henreich parlait de Brutus, et dans ses discours attribuait au gouvernement, quel qu'il fût, tout ce qui pouvait arriver de fâcheux au gouverné. Quand on est renfermé sans contradiction dans un cercle de gens tous du même avis, on ne tarde pas à pousser les idées beaucoup au-delà de l'absurde. Le club formé par Henreich avait des séances régulières et quotidiennes qui absorbaient la plus grande partie du temps que chacun des membres qui le composaient aurait dû donner à ses affaires ou à la profession qu'il avait embrassée. Ces affaires et cette profession n'en allaient pas mieux pour cela, et l'on aimait mieux attribuer les désagrémens qui en résultaient au prince qu'à

soi-même. Quand on avait développé des théories anarchiques sur les gouvernemens en général, on les appliquait sans hésitation, sans examen, au gouvernement que l'on avait sous la main. De cet axiome, les rois sont des tyrans, on arrivait à ceci : —le prince Richard est un tyran.—De celui-ci, les peuples doivent renverser la tyrannie, il n'y avait qu'un mot à dire : les habitans de Pirmasentz doivent renverser le prince Richard. Puis, sous forme d'amour du peuple et pour montrer du désintéressement, on attribuait au peuple les maux dont on souffrait soi-même. Celui auquel sa stupidité ou sa paresse fermait les moyens de parvenir, s'écriait : Le peuple ne peut arriver à rien. Celui dont les bottes s'usaient, allait criant : Le peuple n'a pas de bottes ; et l'on terminait en maudissant les tyrans.

Or, le peuple de Pirmasentz, comme celui de la plupart des principautés allemandes, se composait de gens fort heureux, tous propriétaires ou fermiers ; tous travaillant et vivant bien ; faisant ce qui leur plaisait sans que Richard songeât jamais à s'en occuper. Tout le monde vivait en famille ; et le soir, sous les acacias ou les tilleuls qui ombrageaient le devant des maisons, on entendait des chants accompagnés par les clavecins.

Il arriva qu'une grosse grêle fit quelque tort à la récolte ; Henreich et ses accolytes se répandirent partout, plaignant les cultivateurs, et leur donnant l'exemple des peuples qui ont reconquis leurs droits ; laissant entendre, sans oser cependant le dire tout-à-fait, qu'un des droits du peuple est de ne pas avoir ses champs hachés par la grêle.

Les plus désagréables des malheurs sont ceux dont on ne peut se prendre à personne. Aussi ne néglige-t-on rien pour éviter cet embarras. C'est pour cela qu'on a inventé *le sort*, espèce de puissance ennemie et taquine qui n'est occupée que de tourmenter notre vie, et que l'on a la consolation de maudire et d'invectiver faute de mieux. Je dis faute de mieux, parce que ce n'est qu'au défaut de tout autre prétexte plus voisin que l'on se résigne à se prendre au sort d'un chagrin que l'on s'est quelquefois donné beaucoup de peine et de fatigue pour s'attirer soi-même. Les malheurs qui n'ont pas de causes, du moins palpables, peuvent durer toujours : ceux dont on connaît l'origine ne dureront que jusqu'au moment où l'on aura détruit cette origine.

On aime mieux être lapidé par un homme dont on peut se venger que de recevoir deux aérolithes dont personne n'est responsable.

Poussés par le club, les fermiers du prince profitèrent de la grêle pour ne pas payer leurs redevances, et par-dessus le marché, ils se plaignirent et jetèrent les hauts cris

Les vers à soie de M. Rhoseville furent attaqués de la dyssenterie, il demanda de l'argent à Richard qui fut forcé de ne lui en pas donner. Il forma alors une société d'actions pour faire un chemin de fer — allant d'un endroit où personne ne demeurait à un endroit où personne n'allait.

Richard supprima trois domestiques et vendit deux des trois chevaux qu'il possédait. Il se consolait de tout cela en faisant apprendre à ses musiciens de nouvelles symphonies, en pêchant à la ligne, en allant herboriser dans les bois qui avoisinaient la maison du tailleur, et où il rencontrait par un hasard fréquent et régulier la belle Vilhelmine.

V.

Un jour, l'étudiant Henreich monta sur une table chargée de pots de bière, et parla ainsi :

« Il est temps, mes amis, que les grands cessent de s'engraisser de la substance du peuple et de s'abreuver de ses sueurs. C'est la lâcheté des peuples qui fait l'insolence des rois. Brisons les fers de *notre belle patrie.* (Pirmasentz, ville de soixante-dix-huit maisons !) Brisons le jong de la tyrannie.

« Marchons à ce palais où le tyran se livre à d'impures délices, entouré de ses féroces satellites ; réclamons nos libertés, et périssons tous s'il le faut. » — *Pulchrum est pro patriâ mori.*

A ce moment, Richard se promenait dans son jardin et s'amusait à débarrasser lui-même ses œillets des feuilles jaunies qui les fatiguaient et diminuaient leur éclat.

Il y a des gens qui n'ont en politique qu'une opinion, qu'un parti, qu'une conviction ; ces gens-là sont nombreux, et meurent volontiers pour la cause qu'ils ont embrassée. Cette opinion, ce parti, cette cause, cette conviction, c'est

le tapage ; il n'y a pas de foi qui puisse compter autant de martyrs.

Aussi les conjurés arrivèrent-ils au nombre de quatre-vingts à la porte du palais.

Les féroces satellites se composaient pour le moment d'un soldat qui jouait de la flûte et achevait d'apprendre sa partie dans la symphonie en *la* de Beethoven, qu'on devait exécuter le sur-lendemain, et qui les laissa passer quand ils eurent dit qu'ils voulaient parler au prince, en leur recommandant seulement de marcher dans les allées.

Le prince fut un peu surpris de ce tumulte ; sa contenance calme et indifférente embarrassa la troupe ; et quand il demanda ce qu'on voulait de lui, personne n'ayant l'aplomb nécessaire pour parler, on répondit tous à la fois par des cris confus et presque inintelligibles, parmi lesquels on discernait cependant : — vive la liberté ! — à bas les tyrans ! A quoi le prince comprit qu'il s'agissait d'une émeute. Il sourit, et dit d'une voix forte qui se fit entendre malgré les murmures des factieux : Que l'un de vous parle pour tout le monde, car si vous parlez tous l'un après l'autre, ce sera trop long ; si vous parlez tous à la fois, ce sera trop bruyant.

Tout le monde se tut et on recula, laissant à l'étudiant Henreich le droit de prendre la parole et d'expliquer des griefs dont personne n'était bien certain.

« Nous venons, dit Henreich, au nom du peuple.

— En êtes-vous bien sûr ? reprit Richard, et surtout le peuple en est-il bien sûr ?

— Nous venons, continua l'orateur, réclamer contre des abus trop long-temps soufferts.

— Mon bon ami, dit le prince, je ne sais d'autre abus à Pirmasentz que celui que vous faites de ma patience. Que diable venez-vous me chanter ? Mon peuple, puisque vous venez me rappeler que j'ai un peuple, n'est pas si nombreux qu'il ait besoin de mandataires. Il voudra bien me parler lui-même ; qu'il se rende demain dans la grande cour du palais, et nous causerons.

— Le peuple ne transige pas, reprit Henreich, irrité de le voir prendre par Richard aussi peu au sérieux ; le peuple commande.

— Je voudrais bien alors être peuple pour pouvoir vous commander de me laisser tranquillement soigner mes œillets ; je ne suis qu'un pauvre prince, je vous en prie.

— C'est ainsi, dit Henreich, que les intérêts du peuple sont sans cesse sacrificés aux intérêts privés. Le peuple n'a pas le temps d'attendre.

— Mon pauvre Henreich, dit Richard, mon métier de prince n'est pas assez amusant pour que je le fasse tous les jours. Je serai prince demain ; aujourd'hui je suis un simple particulier fort inquiet d'un bel œillet qu'il a marcotté lui-même. Comme particulier, je veux être maître chez moi. Ainsi donc, mes amis, allez-vous-en et ne marchez pas sur mes œillets.

Henreich se retourna vers ses amis.

— Vous contenterez-vous de ces réponses évasives et de la farouche ironie qui dicte les paroles du tyran ?

— Mon ami Henreich, vous me traitez en tyran de théâtre — ceux d'entre les hommes auxquels on dit le plus d'injures. — Je vous le répète, c'est comme particulier que je corrige moi-même les impertinences avec ma canne.

— Je le vois, dit Henreich, les défenseurs du peuple entreprennent une tâche périlleuse. Je vois qu'au bout de la carrière que je commence, je ne trouverai que la couronne du martyre ; mais je suis prêt à verser mon sang pour le peuple. Prenez ma tête !

— Que ferais-je de votre tête ? si ce n'est de tirer les oreilles qui y sont attachées. J'attends mon peuple demain au palais, nous boirons de la bière et nous causerons. En cas de mauvais temps, on sera à couvert partout.

Quand ils furent partis, Richard fit un bouquet de ses plus beaux œillets pour Vilhelmine, et lui écrivit pour lui rappeler qu'il devait le soir valser avec elle.

Le lendemain, dès le jour, l'armée vint au palais pour la dernière répétition de la symphonie en *la* de Beethoven, qui devait se jouer le soir.

— Que diable me veut mon peuple ? pensait Richard, et quel accident a pu lui rappeler que j'étais son prince ? Rincez des verres pour mon peuple. — Heureux le souverain qui peut trinquer ainsi avec tous ses sujets.

Il vint une centaine de personnes d'une façon un peu tumultueuse. Une centaine d'autres vinrent pour voir ce que venaient faire les cent premiers, et le reste des habitans de Pirmasentz pour voir ce qu'étaient venus faire les seconds.

— Mes amis, dit Richard, buvez la bière pendant qu'elle est fraîche. Maintenant que venez-vous me demander? Vous ai-je jamais gênés dans vos plaisirs ni dans vos affaires. Sais-je seulement ce que vous faites?

— A bas les tyrans! cria Henreich.

— A bas les tyrans! crièrent les amis d'Henreich.

— A bas les tyrans! cria le peuple.

— Pourquoi le prince est-il entouré de sicaires, demanda Henreich.

— Je suis entouré de mes musiciens; les autres soldats sont, je crois, allés se promener. Faites un moment silence, et écoutez-moi. Avez-vous à vous plaindre? êtes-vous malheureux? Je ne suis pas riche, mais celui d'entre vous qui a voulu venir manger ma soupe, a toujours été le bien-venu.

— Par ma voix, dit Henreich, le peuple réclame ses libertés.

— Vous me trouverez bien ignorant, mon pauvre Henreich, mais je vous jure que je ne sais quels droits le peuple peut réclamer dans un pays où le prince n'en réclame aucun.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit Henreich.

— Nous voulons la liberté de la presse, dit le peuple.

Le prince attendit que le tumulte fût passé, et il dit:

— Que diable ferez-vous de la liberté de la presse? Il n'y a pas de presse à Pirmasentz, et bien peu d'entre vous savent lire.

— Le peuple saura mourir pour ses droits, dit Henreich.

— Oui, nous saurons mourir, dit le peuple.

— Je serais fâché, dit Richard, de vous voir mourir pour cela.

Pendant ce temps, Robrecht avait rassemblé les soldats et avait fait cerner la cour; il revint et dit:

— Je préviens votre altesse que l'armée entoure les factieux, et qu'ils sont en notre pouvoir.

— Eh bon Dieu! dit Richard, que voulez-vous que j'en

fasse de vos factieux ? Il n'y a qu'une prison à Pirmasentz, et j'en ai fait une serre pour mes orangers. Renvoyez les soldats.

— Mais je ferai remarquer à votre altesse que sa sûreté personnelle....

— Ne vous inquiétez de rien, Robrecht, et faites ce que je vous dis.

— Trahison ! cria Henreich, comme les soldats se dispersaient; le palais du tyran va se rougir du sang du peuple.

Le prince fit signe qu'il voulait parler; un long murmure s'apaisa graduellement.

— Vous voulez la liberté de la presse, mais ai-je jamais dit que je m'opposais à ce que vous écrivissiez ce qui peut vous passer par la tête; qu'est-ce que cela me fait à moi ? Seulement je ne vous conseille pas de passer beaucoup de temps à écrire; par la sécheresse qu'il fait, les champs et les jardins n'ont pas trop de bras.

Et tout le monde partit.

Le soir, la symphonie fut admirablement exécutée, puis on valsa, et le prince valsa avec Vilhelmine. Elle avait des œillets à sa ceinture. — Pauvre Richard ! lui dit-elle.

Et Richard, qui avait senti le cœur de Vilhelmine battre si près du sien, ne comprenait pas trop de quoi elle le plaignait.

Tout alla bien pendant quelque temps. — Henreich fit un journal, manuscrit; mais la vie de Richard était si simple, si ordinaire, qu'elle ne prêtait guère aux attaques; cependant il y a pour cela des thèmes tout faits. Robrecht surtout était peu ménagé. Il vint prier le prince de lui permettre de faire aussi son journal.

— On m'a demandé la liberté de la presse, dit Richard; usez-en tout comme vous l'entendrez.

Alors Robrecht et Henreich s'évertuèrent à faire leur journal, chacun de son côté.

Les journaux paraissaient le matin. Mais comme on s'était de tout temps couché de bonne heure à Pirmasentz, et que les deux copistes, qui tiraient chaque journal à deux exemplaires, ne voulaient pas veiller, il fallait en faire une partie d'avance.

Henreich savait que les tyrans ne font rien que de criminel; Robrecht que les rois ne font rien que de sublime. Aussi ne se gênaient-ils ni l'un ni l'autre pour porter et écrire d'avance durant le jour leur jugement sur les événemens de la journée, en laissant des *blancs* pour mentionner lesdits événemens. Les événemens étaient si peu communs à Pirmasentz que c'étaient sur les mêmes qu'ils avaient à parler. Le soir on n'avait qu'à remplir les blancs, et le journal était tout fait pour le lendemain matin.

Journal de Henreich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir. . . . . ? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joug odieux ?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné. Encore aujourd'hui . . . . Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie ?

Puis, si le soir il arrivait qu'il ne fût rien arrivé; si l'homme le mieux instruit disait : — Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que le prince a mangé des haricots verts; — on lisait le lendemain :

Journal de Henreich. — Jusques à quand le peuple muselé souffrira-t-il que le pouvoir mangé des haricots verts? Jusques à quand tiendrons-nous la tête courbée sous un joug odieux ?

Journal de Robrecht. — Chaque jour nous apporte de nouvelles raisons de bénir le prince que le ciel nous a donné : encore aujourd'hui il a mangé des haricots verts. Que répondront à cela les fauteurs de l'anarchie ?

— C'est, ajoutait Robrecht, un encouragement à l'agriculture.

— C'est, disait Henreich, une amère dérision pour le peuple, qui ne peut manger de haricots de primeur.

Vilhelmine montra les deux journaux au prince. Il rit beaucoup de celui d'Henreich, et défendit à Robrecht de continuer le sien.

Richard finit par se trouver fort obéré. Rhoseville s'en alla un matin sans rien dire.

Le prince assembla son armée et dit à ses soldats : — Je n'ai

plus le moyen de payer votre solde. Je vous ai loués à une grande puissance qui va vous emmener en Afrique. Vous aurez double solde.

Mon histoire est la plus vraie de toutes les histoires. — L'armée, en partant, fit sa première station à Zweibrücken (Deux-Ponts), et on s'y rappelle encore la chanson qu'ils chantaient en route, chanson qu'ils avaient composée eux-mêmes :

Aûf, aûf ihr Brüder ûnd seit strak
Der abschits tag ist da

J'ai oublié le troisième vers.

Wir müssen uber land ûnd mehr
Insheissen Afrika.

René d'Anjou a dit : « Un roi sans musique est un âne couronné. »

Richard se trouva, après le départ de son armée, le plus malheureux d'entre les petits potentats ; Vilhelmine seule le consolait. Mais, à quelque temps de là, elle partit avec sa nourrice, et resta un mois absente. La raison du voyage était une visite à une vieille parente.

Pendant ce temps, la ville de Pirmasentz continua de suivre la voie du progrès. On vint un matin, en tumulte, demander à Richard l'autorisation de planter un arbre de la liberté.

— Plantez des arbres tant que vous voudrez. Celui qui plante un arbre fait une bonne action. S'il vous était égal que votre arbre de la liberté produisît des cerises ou des pommes, ce n'en serait que mieux.

On se rassembla sur la place. — Mes amis, dit Henreich, vous voyez comme nous arrachons, un à un, tous ses priviléges à la pâle tyrannie. Quel arbre chosirons-nous ?

Ici un grand bruit commença ; chacun avait son arbre de prédilection.

— Le chêne est l'emblème de la force.

— Le peuplier s'élance vers le ciel.

— Le mélèze est toujours vert.

La discussion s'anima ; beaucoup d'injures et quelques coups furent échangés. Enfin on se décida pour le chêne, et on alla arracher un jeune arbre dans la cour d'un fermier. Le fermier voulut défendre son arbre ; on menaça de le pendre à son arbre.

Ce ne fut que le soir qu'on alla planter l'arbre. Henreich ordonna d'illuminer toutes les maisons en signe de joie, et on cassa, à coups de pierres, les vitres de ceux qui n'illuminaient pas. Puis on chanta autour de l'arbre jusque fort avant dans la nuit.

Le lendemain matin, le juif fit savoir à Richard que, le délai étant expiré, il allait faire vendre le palais pour rentrer dans les sommes qu'il avait avancées. Au même moment, les jardins du prince se trouvèrent pleins de monde ; c'étaient des bourgeois de Pirmasentz d'une part, et d'autre part Henreich et ses partisans. Tout le monde parlait à la fois.

— Nous voulons la liberté de faire illuminer !

— Nous voulons la liberté de ne pas illuminer !

— Nous voulons la liberté d'arracher des arbres !

— Je veux la liberté de garder les miens !

— Nous voulons la liberté de faire du bruit la nuit !

— Nous voulons la liberté de dormir !

— Nous voulons la liberté de casser les vitres !

— Nous voulons la liberté de ne pas avoir nos vitres cassées !

— Vive la liberté !

— Je répondrai à vos demandes demain matin, reprit Richard.

VI.

Quand tout le monde fut parti, il donna une lettre à Robrecht pour son oncle, sans lui en faire connaître le contenu.

« Mon cher oncle,

« Je ne peux ni ne veux plus être prince. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai quitté Pirmasentz. Je vous abandonne tous mes droits, moyennant une pension viagère de 1,500 florins. Je vous ferai savoir où vous aurez à me faire payer cette pension. Gardez auprès de vous Robrecht, c'est un bon et loyal serviteur.

« Je vous embrasse affectueusement.

« Richard. »

Et, le lendemain matin, dès que le soleil levant colora de ses premiers reflets roses la mousseline de ses rideaux, — il n'y avait de rideaux de soie que dans la salle du trône, — il mit dans une valise ses objets les plus preciéux:

Trente ducats;

Une ceinture bleue ayant appartenu à Vilhelmine;

Les lettres de Vilhelmine;

La flûte dont lui Richard jouait fort bien.

Il plaça la valise sur son cheval, et sortit de Pirmasentz pour n'y jamais rentrer.

A la sortie de la ville, il se retourna, et ses yeux s'arrêtèrent sur les acacias qui ombrageaient la maison du tailleur : un long soupir sortit de sa poitrine : — Qu'est-elle devenue? pensa-t-il, — m'a-t-elle donc aussi abandonné? — quel sot préjugé m'a empêché de l'épouser au temps de ma grandeur? — maintenant son père me la refuserait, et ce serait elle qui ferait la mésalliance. — Je lui enverrai une lettre quand je serai loin de Pirmasentz.

Puis il laissa son cheval suivre un sentier dans le bois. Vers le milieu du jour, il dîna chez un bûcheron, et se remit en route pour A....

Mais il s'égara; et comme le jour baissait sensiblement, comme le soleil ne lançait plus que d'obliques et pâles rayons orangés à travers les arbres, la prespective de passer la nuit à la belle étoile lui fit presque un moment regretter Pirmasentz. Mais ce regret s'évanouit lorsqu'il se rappela le bruit qui l'aurait éveillé le lendemain. Alors il se fit un lit de feuilles, mit son

épée nue à côté de lui, et s'endormit. La fraîcheur qui précède le lever du soleil le réveilla le lendemain. Les oiseaux secouaient leurs ailes engourdies, se baignaient dans la rosée scintillante au soleil levant, et chantaient joyeusement. Alors Richard vit qu'il avait passé la nuit à cinquante pas d'une petite maison où il eût pu reposer à couvert.

La petite maison était d'un aspect ravissant : elle était entourée de fossés remplis d'eau, et alimentés par une source vive; elle était entourée d'acacias; et cette vue, qui lui rappelait la maison du tailleur, fit soupirer tristement Richard. Il y avait encore de grandes pelouses vertes et des plates-bandes, des fleurs parfaitement soignées. Richard regretta ses œillets.

Il entra; on le reçut poliment. Il demanda à déjeuner; un domestique lui servit un excellent repas. Comme il finissait de déjeuner, il aperçut, au détour d'une allée, deux femmes qui approchaient. — C'est, dit le domestique, ma maîtresse qui vient de se lever. Richard alla au-devant de ses hôtesses pour les saluer. L'une d'elles était une vieille femme, d'une physionomie douce et avenante; l'autre était une charmante jeune fille, et cette jeune fille était Vilhelmine.

Vilhelmine et Richard s'étonnèrent, et la tante s'étonna de leur étonnement.

Richard, en peu de mots, mit les dames au fait de ce qui lui était arrivé.

— Vilhelmine, Vilhelmine, dit Richard, quelle charmante retraite ! et que la vie y aurait été douce avec vous ! Je ne puis aujourd'hui vous demander votre main, après avoir eu la lâcheté de ne pas vous épouser quand j'étais prince.

Voici aujourd'hui toute ma fortune. J'ai 50 ducats dans ma valise, et je me suis assuré une rente de 1,500 florins.

Mon prince, dit la tante, il n'y a rien de désespéré; Vilhelmine vous aime, restez ici. Vilhelmine viendra me voir tous les mois; et quand j'aurai vu que votre résolution de l'épouser n'est pas le résultat d'un moment d'exaltation; quand je me serai convaincue que vous ne regrettez pas votre palais de Pirmasentz, que vous a si bien volé quelqu'un que je ne nommerai pas, parce qu'il est mon frère, nous arrangerons tout pour le mieux.

Richard ne put faire d'autre réponse que de baiser la main sèche de la vieille dame.

Et quand elle lui eut donné à baiser la petite main de Vilhelmine, il s'écria : — Adieu, adieu à Pirmasentz ! adieu au triste passé, et qu'il soit béni, s'il est le prix de l'avenir. J'ai passé bien des jours d'ennui ; mais un riant horizon m'apparaît.

Il n'y a pas d'épines sans roses.

. . . .

Voici du reste ce qui arriva à Pirmasentz. Le jour où le prince partit, il y avait à midi huit princes de Pirmasentz ; le soir il y en avait trente-deux. Le lendemain matin, l'oncle de Richard, qui avait accepté avec empressement l'offre de son neveu, envoya un caporal et dix hommes qui arrêtèrent, en deux heures, l'élan des révolutions.

ALPHONSE KARR.

MÉMOIRES

DU

MARQUIS DE PAROY[1].

1789.

La cour dite *philanthropique* de Monsieur. — La reine et la famille Polignac. — Portrait de la reine donné à la princesse de Lamballe. — Mme de Buffon, le comte de Sillery et le duc d'Orléans. — Organisation de la cour aux Tuileries. — Jeu de la reine. — Monsieur au Luxembourg. — Cocardes tricolores en fer-blanc. — Le *Veto* traqué par des paysans. — Le duc et la duchesse de Polignac, la comtesse Diane, la duchesse de Guise et la comtesse de Polastron, à Gumelingen. — Le comte d'Artois, le prince de Condé, le duc de Bourbon, le duc d'Enghien et la princesse de Monaco, à Berne. — Mme de Polignac et M. Necker. — M. Vaudreuilh, ses tableaux et ses bijoux. — Le duc de Polignac et son argenterie. — Correspondance secrète de la reine, des princes et des favoris émigrés.

. . . . Pendant tous ces temps de troubles (juillet) j'allais et venais continuellement de Versailles à Paris ; mes re-

(1) Le marquis de Paroy a figuré, comme acteur et agent secret de la cour, dans les premières parties du grand drame de la révolution. Il ne raconte guère que les faits dont il a été témoin, que les scènes où il a joué un rôle.

On trouve souvent dans ses mémoires des choses singulières

lations sociales me mettaient à même de recueillir la vérité des faits. J'avais mon père et mon oncle, le marquis de Vaudreuilh, et nombre de connaissances et amis, qui me mettaient au courant de tout à Paris. Je voyais tous les jours chez elle Mme la duchesse de Polignac, gouvernante des enfans de France : la reine, M. le comte d'Artois y allaient tous les soirs, ainsi que toute la cour. Mme la princesse de Lamballe, surintendante de la maison de la reine, tenait maison ouverte, et la même société circulait de l'une à l'autre. Les ministres et quantité de députés s'y réunissaient; les affaires politiques étaient le sujet de la conversation ; l'inquiétude des événemens en faisait discourir diversement ; les deux maisons ressemblaient à des clubs de nouvelles, et j'y voyais s'y former des intrigues de toute espèce.

La maison de M. le comte de Provence semblait être une autre cour où régnait l'esprit des philosophes économistes, d'ailleurs tous bons royalistes; mais on appelait leur réunion la *cour philanthropique*. Monsieur s'entourait de savans, et vivait beaucoup dans son intérieur : de sorte que la société des deux princes, frères du roi, était bien différente.

A Paris, je voyais beaucoup de membres du parlement et la haute finance. Mon goût pour les arts me mettait aussi à même de voir un grand nombre d'artistes, de bourgeois, de députés du tiers-état, et j'étais au courant de faits qu'on ignorait à la cour.

Je me trouvais partout où je croyais satisfaire mon inquiète curiosité. Je me rendais, plusieurs fois par jour, au club du Palais-Royal, près le théâtre de la Montansier (aujourd'hui Théâtre-Français); il était voisin de celui des chevaliers de

et des détails curieux, la plupart tout-à-fait neufs, les autres peu connus, ou présentés sous un aspect nouveau.

L'auteur, allié à plusieurs familles anciennes, est mort en 1825. Il était fils du marquis de Paroy, grand-bailli de Brie et de Champagne, député de Provins à l'assemblée constituante.

Nous donnerons successivement quelques extraits de ces mémoires autographes, qui font partie de la riche collection de M. Villenave.

Saint-Louis. L'abbé Sieyès et quantité de députés en étaient membres.....

J'avais continué de voir Mme de Buffon qui avait été élevée à l'Abbaye-aux-Bois avec ma femme. Je savais, par elle, bien des choses de l'intérieur du Palais-Royal. Je voyais souvent, chez elle, le comte de Genlis (Sillery), favori de M. le duc d'Orléans. J'avais été avec lui de plusieurs parties de plaisir qui lient en société. Nous parlions des événemens : il n'était pas très rassuré sur leur issue. Je savais qu'il y avait des comités secrets, et qu'il en était membre : il en transpirait toujours quelque chose.....

Mme Gabrielle-Yolande-Martine de Polastron, ayant épousé le comte Jules de Polignac, de l'illustre et ancienne famille de Polignac, de la province d'Auvergne, et dont était issu le cardinal auteur du poème de l'*Anti-Lucrèce*, fut présentée à la cour, suivant l'usage, et s'y fit distinguer d'une manière particulière. Elle plut d'abord singulièrement à la reine par sa conversation à la fois décente et enjouée, par son goût quand elle chantait dans les concerts particuliers de S. M., et par sa danse gracieuse et légère. La reine admit bientôt la comtesse Jules dans toutes les fêtes et réunions de son intérieur, à Versailles et à Trianon; les artistes les plus distingués y étaient appelés.

La comtesse Jules avait une fille de onze ans. La reine, avec sa grace ordinaire, lui dit : « Dans peu nous penserons à la marier; lorsque votre choix sera fait, songez que le roi et moi nous nous chargerons du présent de noces. » Parmi ceux qui se présentèrent, le fils du duc de Gramont fut choisi. Il joignait à l'éclat d'un beau nom une figure agréable; le roi lui permit de prendre le titre de duc de Guiche, et le fit son capitaine des gardes.

La faveur dont jouissait Mme de Polignac excita la jalousie de plusieurs des premières familles de la cour qui avaient l'ambition de fixer sur elles l'attachement et les bontés de la reine. Mais l'ambition n'entrait pour rien dans la faveur dont la comtesse Jules jouissait, et il lui fut aisé de se soutenir.

Louis XVI, qui partageait les sentimens de la reine pour Mme de Polignac, approuva l'idée que cette princesse lui suggéra

de donner au comte Jules le titre de duc héréditaire.............

Mme la princesse de Rohan-Guémené ayant quitté la charge de gouvernante des enfans de France, la reine la voulut confier à l'amitié. Mme de Polignac redoutait d'accepter cet emploi important, et n'ignorait pas combien il était envié par d'illustres rivales, et à combien de jalousies elle serait en butte. Mais la reconnaissance lui fit un devoir d'accepter.

La faible santé du dauphin, qui n'avait alors qu'un an (1), rendait la charge de gouvernante très pénible. Mme de Polignac tremblait tous les jours pour ce précieux rejeton qui faisait le bonheur de la reine et l'espoir de la France. Trois ans après, la naissance du duc de Normandie(2), et ensuite celle d'une seconde princesse (3), vinrent ajouter à ses fatigues et à ses sollicitudes.

La reine voulut que Mme la duchesse de Polignac tînt un état digne de la charge dont elle était revêtue, et que tous les étrangers de distinction et toute la noblesse présentée à la cour fussent admis chez elle. La reine désirait aussi qu'il y eût des jours où la société moins nombreuse, et choisie par elle, lui fît passer des momens plus doux et plus tranquilles. C'est dans cet intérieur qu'elle se plaisait, et S. M. disait comme Henri IV : *Je ne suis plus reine, je suis moi*; c'est dans les douceurs de cette vie privée que la reine se dédommageait de l'ennui de l'étiquette et du cérémonial des cours.

Mais les modiques revenus de Mme de Polignac, et les appointemens attachés à la charge de gouvernante des enfans de France, étaient loin de suffire aux dépenses extraordinaires qu'entraînait l'état de maison tenu par le duc et la duchesse de Polignac. Le roi leur accorda une pension de 80,000 livres, et, peu après, il nomma le duc directeur des postes et haras du royaume, charge dont il ne jouit pas plus d'un an, et dont la suppression fut un des premiers actes qui signalèrent l'avènement de l'archevêque de Toulouse au ministère. Aussi la reine

(1) Il était né le 20 octobre 1781.

(2) Né à Versailles le 27 mars 1785.

(3) Sophie-Hélène-Béatrix de France, née le 9 juillet 1786. L'aînée des enfans de Louis XVI, Marie-Thérèse-Charlotte, aujourd'hui duchesse d'Angoulême, était née le 19 décembre 1778.

disait-elle à ceux que les supressions atteignaient : « Personne n'a droit de se plaindre, puisque le roi a commencé les réformes par l'emploi de l'un des hommes que nous aimons le plus. »

Malgré tous les efforts de l'envie et de la calomnie, l'affection du roi et celle de la reine pour Mme de Polignac n'ont pas varié un moment. Les libelles du temps l'accusaient d'être une des causes de la déprédation des finances; cependant, elle sortit de Versailles sans fortune, et quand, par ordre du roi et de la reine, elle fut pressée de s'enfuir en Suisse pour échapper à la fureur populaire, elle eut de la peine à rassembler l'argent nécessaire pour payer les frais de route dans son émigration et celle de sa famille.

La reine perdit, à Meudon, M. le dauphin, le 4 juin 1789 : il était dans la huitième année de son âge, et il expira dans les bras de sa mère. Depuis quelque temps, sa santé s'était altérée insensiblement : il était devenu rachitique, souffrait les plus cruelles douleurs, et ses cris étaient déchirans. La mort de cet enfant, jointe aux sollicitudes que lui causaient les chagrins et les dangers du roi, affectèrent si vivement la reine, que ses cheveux blanchirent rapidement. Mme la princesse de Lamballe ayant désiré qu'elle lui donnât son portrait, elle le fit peindre, et le remit à son amie avec ces mots, écrits de sa main, au bas de son image :

Ses malheurs l'ont blanchie.

Quand on pense que, peu d'années auparavant, l'amour et l'enthousiasme des Français étaient si prononcés et si vifs, que la reine, ayant fait exécuter, à Lyon, un meuble de satin de la couleur de ses cheveux, qui étaient du plus beau blond, sur-le-champ la mode adopta cette couleur ; et bientôt parures, habits, robes, chaussures, furent partout couleur des cheveux de la reine : on vit même un prélat avoir une voiture blonde et des harnais blonds, tant était dominant l'empire de la mode! mais comme tout alors se trouvait changé.

Le roi, plongé dans la douleur de la mort de son fils, ren-

fermé avec la reine, et s'affligeant avec elle, avait recommandé qu'on le laissât seul. La chambre du tiers, qui s'était formée en assemblée nationale, avait arrêté, ce jour-là, qu'une députation, à la tête de laquelle serait son président (Bailly), irait présenter à sa majesté les doléances de *ses fidèles communes* sur la perte déplorable qu'elle venait de faire. La députation se présenta au château ; et sur le refus qui lui fut fait d'être admise devant le roi, conformément aux ordres qui avaient été donnés, le président insista si vivement, disant qu'il avait un arrêté de l'assemblée à communiquer, qu'on fut obligé d'en aller prévenir le roi. Louis XVI demanda si on avait informé le président du motif qui lui faisait désirer d'être seul. Sur la réponse affirmative, ce prince s'écria douloureusement : « Il n'y a donc pas de pères dans cette chambre du tiers ? » et il ordonna que la députation fût introduite. Elle venait, sans douleur, rouvrir les blessures du roi, en lui parlant de l'objet de ses regrets.

Le corps du jeune dauphin fut déposé à Saint-Denis sans pompe. Ce fut le dernier des princes de son sang qui descendit dans le caveau de ses pères. Hélas ! il n'y reposa pas longtemps : des barbares, qui semblaient vouloir déshonorer la révolution, violèrent le cercueil de ce royal enfant, le jour même où d'autres barbares assassinaient sa mère, le 16 octobre 1793.

Deux ans auparavant, la reine avait perdu sa seconde fille, âgée seulement de onze mois. On se rappelle le mot touchant qu'elle dit aux dames de sa suite, quand elles exposaient le bas-âge de la princesse comme un motif qui devait alléger ses regrets et sa douleur : « *Oubliez-vous qu'elle eût été pour moi une amie !* »

La séance royale (23 juin) devint le signal de l'insurrection. Pour la première fois, les ordres du roi furent méprisés. Sa majesté avait enjoint aux trois ordres de se réunir séparément pour délibérer, par ordre, sur le plan qui venait d'être proposé. Le clergé et la noblesse se rendirent dans leurs chambres respectives. Le tiers-état resta en séance, comme formant seul l'assemblée nationale. Le marquis de Brézé, maître des cérémonies, se présente de la part du roi, et ordonne la levée de la séance. Le comte de Mirabeau, arborant le premier l'éten-

dard de la révolte, fait cette réponse, devenue si célèbre : « Dites à ceux qui vous envoient, que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la puissance des baïonnettes ! » L'abbé Sieyès, résumant froidement, au milieu du trouble général, le discours qu'il avait commencé, dit à l'assemblée : « Messieurs, vous êtes aujourd'hui ce que vous étiez hier. »

La reine, voyant ce mouvement insurrectionnel, les ordres du roi méconnus, et les nouvelles de Paris annonçant que le Palais-Royal retentissait de motions incendiaires, fait appeler M. Necker, et lui demande, de la manière la plus pressante, de renoncer au projet qu'il avait formé de donner sa démission. Le ministre promit de rester.

Cette nouvelle fut reçue, avec acclamation, par la multitude, qui se portait tumultueusement au château ; elle conduisit, comme en triomphe, M. Necker à son logement.

L'intérêt que le peuple témoigna, dans ce jour, au ministre, en fit comme le véritable roi de France. Il traversa les corridors et les galeries du château, suivi d'une foule immense qui l'applaudissait. Rentré dans son appartement, il se montra à une fenêtre, et salua le peuple, qui répondit par mille cris répétés de *vive Necker!* La cour eut la douleur de voir cette ovation sous ses yeux.

Le 18 juillet, le roi exigea que M. le comte d'Artois partît, sa vie n'étant pas en sûreté. Il quitta Versailles, accompagné de M. le comte de Vaudreuilh, du prince d'Hénin, et de deux autres personnes. M. le prince de Condé, MM. les ducs de Bourbon et d'Enghien, et Mme la princesse de Monaco, partirent aussi ce jour-là. Le roi et la reine pressèrent également Mme de Polignac de quitter le royaume avec sa famille. Le prince de Conti et sa suite s'éloignèrent le même jour. Tous les fugitifs gagnèrent la Suisse.

..... Un jour que j'étais chez Mme de Buffon, M. le duc d'Orléans entra : j'allais me retirer ; il me pressa de rester, et me dit obligeamment : « Vous ne venez plus, comme autrefois, au Palais-Royal ? — Monseigneur, vos grandes affaires à l'assemblée doivent rendre circonspect pour venir vous faire la cour. — Voilà une vraie réponse de Normand. » Son altesse me fit

quelques questions relatives aux circonstances. Je vis qu'elle voulait savoir mon opinion : « Monseigneur, je ne m'occupe que des arts. » Le prince me dit que mon père, membre de l'assemblée nationale, avait des opinions trop exagérées, et qu'il serait obligé de les modérer, ainsi que ceux du côté droit. On annonça une visite, et je me retirai.....

Peu à peu les mesures de rigueur et de surveillance sur le château et envers la famille royale se relâchèrent. Le roi eut la liberté de se promener aux environs de Paris, et d'aller passer à Saint-Cloud des semaines entières (octobre).

La cour s'organisa au château des Tuileries comme elle l'était à Versailles. Le roi eut son lever et son coucher. Les personnes présentées obtinrent la liberté de lui faire la cour ; les autres se rangeaient sur deux files, dans les appartemens, au passage du prince, quand il allait à la messe ou qu'il en revenait.

La reine eut aussi sa cour. Il y avait dans ses appartemens, le jeudi et le dimanche, le *jeu* dit *de la reine :* c'était le loto. La princesse désignait les dames qui devaient faire la partie. Tout le monde était admis à assister debout autour de la table, et chacun s'empressait de donner par son assiduité des témoignages d'un respectueux attachement.

Monsieur habitait le Luxembourg ; il y avait sa maison. Ce prince venait tous les jours aux Tuileries voir le roi et la reine.

J'étais très assidu au lever et au coucher du roi. Je ne manquais jamais de me rendre au jeu de la reine

Tout se calma un peu. Je demandai un passeport comme négociant pour aller en Suisse. Je montai en diligence, emportant avec moi les bijoux et autres objets précieux du comte de Vaudreuilh. La reine m'avait remis une lettre pour Mme de Polignac. Je trouvai les villages en insurrection. Nous rencontrâmes près de Dijon, au bas d'une montagne, une voiture de poste renversée avec une caisse brisée pleine de cocardes de fer-blanc peint aux trois couleurs nationales; le conducteur les donnait à vil prix aux habitans des campagnes : c'était, me dit-il, son troisième voyage. Les paysans se paraient à l'instant de ce signe qui devait devenir célèbre dans la révolution. On leur distribuait des espèces de *Catéchisme du citoyen,* où les droits étaient mieux établis que les devoirs. Partout s'organisaient des comités de surveillance qui correspondaient avec ceux des

chefs-lieux ; on visitait avec grand soin les passeports ; mais dans beaucoup de villages on ne savait pas lire. Une fois je présentai une facture imprimée avec le reçu signé , et on me dit : « C'est bon, citoyen, vous êtes en règle. » Je m'étais muni de plusieurs de ces factures, voulant passer pour négociant.

Près de la fontière de Suisse, nous vîmes tout un village en armes autour d'un bois. Les paysans nous dirent qu'ils cherchaient le *veto* qu'on leur avait assuré s'être réfugié dans ce taillis , mais qu'il ne leur échapperait pas, attendu que plusieurs villages s'étaient réunis de l'autre côté pour le cerner. Ces bonnes gens croyaient que le *veto* était une bête ; ils durent apprendre plus tard que c'était le nom par lequel on désignait le roi.

J'arrivai heureusement à Berne, où je m'informai du lieu qu'habitait M. le comte d'Artois. On me dit que son premier page était dans l'auberge où j'étais descendu ; j'allai le trouver, et je reconnus le chevalier de Parny , à qui je confiai le but de mon voyage. « Il faut, me dit-il, une autorisation de l'avoyer, qui, par une attention délicate , et pour que les princes ne soient pas importunés, n'accorde le permis de se rendre au château qu'ils habitent, qu'à ceux dont la présence est désirée par eux. »

Le chevalier me conduisit chez l'avoyer, et, le soir, nous nous rendîmes ensemble à Gumelingen , maison de campagne qu'habitait Mme de Polignac , et où le prince allait passer ses soirées.

Je reçus de M. le comte d'Artois l'accueil le plus flatteur ; toute sa société témoigna sa joie de me voir. Je remis à Mme de Polignac la lettre de la reine que j'avais cachée dans le double fond d'une boîte à poudre de fer-blanc. Le comte de Vaudreuilh reçut ses bijoux. Je satisfis à toutes les demandes du prince et de la duchesse de Polignac. Je dis tout ce que j'avais vu de l'installation aux Tuileries , toutes les nouvelles que je savais et dont les détails furent reçus avec avidité. Je couchai dans le village où l'abbé de Belivière m'offrit un lit dans sa chambre ; tout était plein ailleurs.

Le lendemain, M. le comte d'Artois vint, avec sa suite, dîner chez Mme de Polignac. Après dîner, toute la société se rendit à une demi-lieue de Berne, où nous trouvâmes M. le prince de Condé, M. le duc de Bourdon et M. le duc d'Enghien, avec

Mme la princesse de Monaco. On se communiqua les lettres et les nouvelles, et l'on causa en se promenant sur le grand chemin. Les princes croyaient que les affaires s'arrangeraient bientôt en France. On se sépara après s'être promis de se revoir le lendemain.

M. le prince de Condé et sa famille retournèrent à Berne. M. le comte d'Artois accompagna, avec sa société, Mme la duchesse de Polignac, la comtesse Diane de Polignac, la duchesse de Guiche et la comtesse de Polastron, qui retournèrent à Gumelingen.

Les jours se suivaient et se passaient de même entre le billard, le trictrac et la promenade: c'était une vie de château. Le matin on faisait quelques incursions dans les montagnes des environs.

Mme de Polignac me raconta que le jour de son arrivée à Berne (juillet 1798), elle fut très étonnée d'apprendre que M. Necker s'y trouvait avec sa famille. Ainsi, un premier ministre, fuyant l'animadversion de la cour, et la plus brillante partie de cette cour fuyant l'animadversion publique, se trouvaient réunis dans le même exil. Ainsi, ceux-là même qui avaient fait disgracier ce ministre, n'avaient eu que le temps de le suivre! et ils allaient le conjurer, dans leur propre intérêt, d'aller vite reprendre le poste d'où ils l'avaient chassé.

Mme de Polignac fait prier M. Necker de passer chez elle. M. Necker accourt, et son étonnement est grand de voir en Suisse sa superbe ennemie : « Les choses sont bien changées depuis votre départ, dit la duchesse, et je suis surprise que vous ne soyez pas à Paris, où vous êtes attendu avec la plus extrême impatience. Vous savez sans doute la prise de la Bastille et les événemens qui ont suivi? — Non; il est tout simple que je l'ignore, vivant dans la plus grande retraite, m'isolant des affaires politiques de France, ayant défendu même qu'on m'en parlât, et je ne lis aucun papier. — Eh bien! sachez donc, monsieur, que votre buste a été promené dans tout Paris, ainsi que celui de M. le duc d'Orléans, et que le peuple et l'assemblée se sont prononcés avec tant d'energie pour votre rappel, que le roi a fait dépêcher un courrier pour vous presser de revenir sur-le-champ, afin de calmer la fermentation des esprits. Cette fermentation est telle, que S. M. m'a obligée de partir pour me

sauver de la fureur du peuple, qui m'acuse d'être la cause de votre départ. Cependant, je puis, avec vérité, vous affirmer qu'il n'en est rien. »

M. Necker ne pouvait revenir de sa surprise. Il fallut que Mme de Polignac lui répétât ce qu'elle venait de dire ; et elle ajouta : « Il est instant que vous partiez sur-le-champ ; comment pourriez-vous douter encore de ce qui est arrivé à Paris et à Versailles ? vous me voyez ici ! j'ai quitté la reine par son ordre ! j'ai quitté le dauphin, dont j'étais la gouvernante ; et c'est le roi qui l'a ordonné, pour la sûreté de mes jours ! » M. Necker prit congé de Mme de Polignac, en réfléchissant sur les vicissitudes des choses humaines..... Une heure après, il était parti pour Paris.

Après trois semaines de séjour à Gumelingen, M. le comte d'Artois et Mme de Polignac projetèrent de se rendre en Italie et de se fixer à Rome. Il me fut proposé de les accompagner. J'aurais bien fait d'accepter et de suivre le sort du prince jusqu'à la restauration. Mais ce n'était pas ma destinée, un autre dévouement entrait dans ma pensée ; j'avais réfléchi que, par ma position dans les arts et mon existence sociale, je pourrais servir la cause royale en France plus utilement que dans l'émigration. Je m'engageai à faire savoir exactement au prince la vérité des événemens qui pourraient survenir, sans jamais hasarder rien de douteux ; que je redoublerais d'assiduité au château des Tuileries, que j'emploierais toute sorte de moyens pour que ma correspondance ne fût point interrompue ; mais que j'espérais qu'on y aurait confiance et qu'on ne m'attribuerait pas l'erreur des autres.

Les motifs de mon départ furent accueillis par des éloges flatteurs. Il fut arrêté que mes lettres seraient adressées au comte de Vaudreuilh sous divers noms qui seraient convenus, suivant les lieux et les circonstances.

Mme de Polignac me dit qu'elle avait laissé à Versailles une grande quantité d'argenterie ; qu'elle avait donné ordre, en partant, au gouverneur de son fils, en qui elle avait confiance, de sauver cette argenterie ; mais que depuis elle n'avait entendu parler ni du dépôt, ni du dépositaire. « Je vous prie, ajouta-t-elle, de surveiller cela et de m'en donner des nouvelles. »

Le duc de Polignac et le comte de Vaudreuilh firent l'observation qu'il valait mieux me donner un pouvoir pour vendre cette argenterie, dont je ferais passer de suite le montant. « C'est bien, dis-je, tout à votre service. Mais on saisit l'argenterie des émigrés. Les armes prouveront que celle de M. le duc de Polignac est sa propriété et non la mienne. Le mieux serait donc qu'il me fût fait 300,000 fr. de billets pour argent prêté à diverses époques antérieures à l'émigration, et que M. de Polignac me souscrivît une autorisation de prendre son argenterie à compte de sa dette ; tandis que, de mon côté, je ferais un contre-billet motivé des raisons qui m'autorisent à vendre cette argenterie pour le compte de M. de Polignac, et à la charge de lui en faire tenir le montant. »

Cette mesure fut adoptée. M. de Polignac souscrivit les billets de 300,000 fr., et me donna un pouvoir de vendre son argenterie et d'en garder le produit à compte de ce qu'il me devait. En même temps je fis ma contre-lettre. M. le comte d'Artois entra dans ce moment et dit : « Ah ! je vois que vous êtes bien en affaires. — Monseigneur, je commence mes fonctions d'activité dont il a été parlé devant votre altesse. — C'est bien, » répondit le prince.

Je me chargeai de commissions, pour France, de toute la société. Mme de Polignac me remit une lettre de la reine et une autre pour son médecin. Je partis, le cœur gros de voir tant d'illustres personnages obligés de fuir de leur patrie, malheureux sur la terre étrangère, et je promis de venir partager leur triste destinée, si je ne pouvais rester en France utilement pour eux.

En passant à Berne, j'allai présenter mes hommages au prince de Condé, lui offrir mes services et prendre ses commissions.

Prévoyant, par ce qui se passait à Paris et par les bruits qui circulaient, que l'on devait aller chercher le roi à Versailles pour l'emmener à Paris, j'écrivis au comte de Vaudreuilh, mon cousin-germain, qui était à Versailles, que, par prudence, je l'engageais à me confier ses clés pour qu'en cas de pillage je pusse sauver ce qu'il avait de précieux. Il occupait, à Paris, la maison de l'Orangerie, que le roi lui avait accordée, au bout

de la terrasse des Feuillans (1). Je lui envoyai ma lettre par un de ses agens de confiance, qui était resté à Paris. Le comte de Vaudreuilh me répondit qu'il partait à l'instant avec le comte d'Artois, le roi exigeant qu'il accompagnât le prince pour sa sûreté, et qu'il s'en rapportait à mon amitié pour tout ce qu'il possédait. Il joignit à sa lettre toutes ses clés et une petite instruction, écrite à la hâte. Il me mandait qu'il suivait le comte d'Artois par attachement, qu'il se recommandait à la Providence, et que je recevrais de ses nouvelles dès qu'il connaîtrait où il pourrait s'arrêter.

Le lendemain, 5 octobre, je profitai du départ des habitans des faubourgs, armés de piques, et de la garde nationale, qui se rendaient à Versailles, pour me transporter, avec un de mes frères, chez M. de Vaudreuilh. Je pris, avec l'aide de son frotteur, dans son secrétaire et dans ses armoires, tout ce qu'ils contenaient de bijoux, de tabatières et objets précieux. Je recueillis les papiers les plus importans qu'il m'avait indiqués, et dont je connaissais une partie. Tout fut porté en dépôt chez ma mère. J'avais dit au frotteur de détacher les tableaux de grands maîtres et d'autres auxquels mon cousin tenait beaucoup : j'annonçai que je viendrais les enlever dans la journée, et je sortis.

J'envoyai d'avance, sur la place Louis XV, six porteurs commissionnaires, avec ordre de m'attendre. Je retournai ensuite à la maison de M. de Vaudreuilh; mais déjà un corps-de-garde avait été établi sur ce point (cul-de-sac de l'Orangerie, au bout du Jardin des Tuileries). Contrarié par cet incident, j'hésitais; mais je réfléchis que le lendemain les mesures pourraient être plus sévères, que l'occasion serait perdue, et je me décidai.

Je cherchai à causer avec l'officier du poste, il se promenait dans la cour au bas de l'escalier qui existait alors au bout de la terrasse. Il me parut peiné de tout ce qui se passait. Je lui dis que j'avais acheté des tableaux, que, depuis deux jours, je n'avais pu trouver des commissionnaires pour les faire tran-

(1) Cette orangerie a depuis été supprimée, et le terrain exhaussé comme celui du côté de la Seine, ce qui a rendu le jardin des Tuileries plus régulier.

sporter chez moi, ce qui me faisait tort, car j'en aurais vendu plusieurs à un étranger que la peur des événemens avait décidé à quitter Paris ce matin même; et je lui montrai la maison où j'avais, disais-je, déposé mes tableaux.

L'officier crut à ce conte, et je profitai de l'intérêt qu'il me témoignait pour lui dire que j'allais voir sur la place si je ne trouverais pas quelques portefaix. Je courus, et bientô j'en amenai quatre avec leurs brancards, et je dis aux deux autres qui m'avaient attendu avec leurs camarades, qu'ils recevraient bientôt mes ordres.

« Voici des porteurs, dis-je à l'officier, ma bonne fortune me les a fait trouver; ils me coûtent cher, mais qu'importe ? » — Bien! bien! » répondit-il, et j'entrai dans la maison. Le frotteur avait disposé ces tableaux suivant mes instructions; ils furent bientôt mis sur les brancards, descendus, et, en sortant, je dis à l'officier du poste : « Il y a du mouvement dans Paris. Je voudrais bien avoir deux de vos soldats de bonne volonté pour accompagner ces tableaux. Je leur donnerai trois livres à chacun. » L'officier consentit. Il appela, plusieurs soldats se présentèrent. J'envoyai un des commissionnaires chercher les deux autres qui attendaient sur la place; avec trois brancards bien chargés, j'enlevai tous les tableaux escortés par quatre fusiliers que les patrouilles laissèrent passer.

Je fis faire aussitôt des caisses chez deux layetiers; le lendemain tout était emballé et transporté à Paroy sans encombre.

Mais, le jour suivant, sur le midi, trois commissaires vinrent faire une descente chez moi, et me demandèrent ce que j'avais fait des tableaux par moi enlevés dans une maison attenant au jardin des Tuileries : « Mais, répondis-je, ils étaient à moi, je les avais déposés dans cette maison, n'ayant pas de place dans la mienne; et d'ailleurs voulant les vendre.» J'ajoutai qu'étant depuis plusieurs jours en marché avec un étranger, j'avais conclu, livré, et qu'il les avait fait enlever depuis quelques heures, après m'avoir payé. Un des commissaires se souvint de m'avoir vu, dans une vente, acheter un tableau et en *pousser* d'autres, et dit qu'il me connaissait pour un amateur ou pour un brocanteur. Après quelques pourparlers, les commissaires se retirèrent, et cette affaire, où je pouvais facilement être compromis, n'eut aucune suite fâcheuse.

J'avais eu la précaution de mettre, avec un pinceau à l'huile, derrière les tableaux, *copie par M. le comte de Parvy.* Bien m'en prit ; car, lorsque le scellé fut mis, quelque temps après, chez les émigrés, on n'oublia pas la maison qu'occupait le comte de Vaudreuilh. On lui connaissait plusieurs tableaux de grands maîtres qui ne furent pas trouvés. On apprit qu'il y en avait de *pareils* dans la maison qu'habitait ma mère à Fontainebleau, où mon père les avait fait venir de Parvy, pour en meubler le salon et la salle à manger. Comme on les y avait vus depuis son arrivée, et qu'on savait qu'ils étaient venus non de Paris, mais de Paroy, le maire dit aux commissaires envoyés de Paris que ces tableaux étaient des copies faites par moi. *La preuve en est,* dit-il, *que c'est signé.* On savait d'ailleurs que je peignais, que j'étais associé libre de l'Académie de peinture. Les commissaires repartirent satisfaits, et il ne fut plus question de l'enlèvement de ces tableaux.

Depuis, je les ai envoyés à Londres à M. de Vaudreuilh par l'entreprise de M. de Baguenault, banquier. Ils ont été vendus fort cher par M. de Vaudreuilh, qui a trouvé, par ce moyen, une grande ressource dans les malheurs de l'émigration.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LA COMMUNE.

PREMIER ARTICLE.

Nous avons besoin, dans un travail aussi difficile et aussi scabreux que celui-ci, d'abord que le lecteur nous accorde toute sa bonne volonté; secondement qu'il ait quelque patience dans sa logique, et qu'il attende quelquefois une page, quelquefois deux, les preuves lentes et tardives qui auront souvent peut-être de la peine à se dégager, à se trier, à se classer et à se mettre en ligne; troisièmement, qu'il nous permette d'avancer certaines affirmations générales, dont nous aurons soin d'établir plus tard les élémens, mais qu'il nous sera plus commode d'émettre d'abord sans démonstration; quatrièmement enfin, qu'il veuille bien ne pas discuter avec nous pied à pied toute chose, mais nous laisser un peu le champ libre, et souffrir que nous ayons tout dit, pour juger de ce que nous avons fait.

A l'encontre de l'opinion générale, la commune n'est pas, selon nous, un fait historique appartenant en propre aux temps modernes, ni aux royaumes occidentaux; et c'est s'abuser étrangement de penser, comme pensent beaucoup de gens, que la commune a pris naissance au XII[e] siècle, et qu'elle s'est produite, pour la première fois dans l'histoire, en France, en Allemagne, en Italie, en Espagne et en Angleterre. La commune est un fait humain, c'est-à-dire un fait de tout pays où ont vécu des hommes; un fait qui s'est universellement engendré, dans de certaines circonstances précises, parmi les Hébreux, parmi les Grecs, parmi les Romains, parmi les Gaulois, parmi toutes les nations. Il y a quelque chose, pour ainsi parler, dans la chair et dans les idées de tous les peuples, qui subit une certaine fermentation, une certaine préparation séculaire, et qui, lorsque le moment est venu, se métamorphose régulièrement, infailliblement, et devient la commune. Cette métamorphose se fait en tout pays, parce qu'elle opère sur un élément humain; mais elle ne se fait pas en tout temps, parce qu'elle est l'effet suprême de plusieurs causes successives, auxquelles il faut donner le délai naturel de leur gestation. En admettant ceci, il suit que tout peuple a ses communes, en un temps donné; ce qui nous met dans la nécessité de faire connaître d'abord quel est cet élément humain qui, mûri suffisamment, se transforme en commune; ensuite quelle est cette heure solennelle qui sonne toujours dans l'histoire des peuples, et qui est comme une sorte de beffroi social annonçant la venue universelle des bourgeoisies.

Nous sommes arrivé, après un travail long, sévère, opiniâtre, minutieusement poursuivi en divers sens, à un résultat qui pourra paraître singulier, mais dont nous soumettrons les preuves au public. En prenant l'histoire à ses sources, avant qu'elles n'aient été encore remuées et troublées par les systèmes, nous avons trouvé les traces nombreuses, profondes, flagrantes, irrécusables, de deux classes d'hommes, nous ne disons pas de deux races, qui ont rempli universellement, en tout pays, les premières époques de toute société. L'une de ces classes d'hommes est celle des MAÎTRES, l'autre est celle des ESCLAVES. La première possède, la seconde est possédée. Ce fait-là, disons nous, est universel; il y avait des maitres et des esclaves parmi

les Hébreux; il y en avait parmi les Grecs; il y en avait parmi les Romains; il en avait chez les Germains; il y en avait chez les Gaulois; il y en avait en France au XIIe siècle (1); chose surprenante à dire, il y en avait en Prusse, en 1750 (2); enfin, il y en a encore aux États-Unis d'Amérique, dans tous les pays mahométans et dans tous les royaumes et empires de l'Inde.

Nous n'insistons pas plus long-temps sur ce grand fait historique dont les preuves sont partout, dans tous les livres, dans les poètes, dans les historiens, dans les codes, sous nos yeux; nous allons seulement examiner ses caractères.

D'abord, il est clair, par tous les témoignages qui s'y rapportent, que ce fait est très ancien, si ancien qu'on n'en trouve le commencement nulle part. Lorsque les institutions de tous les peuples prennent naissance, l'esclavage est déjà établi. Moïse fonda les institutions des Hébreux, et l'esclavage se trouve dans les livres de Moïse; Homère est de beaucoup antérieur aux temps historiques de la Grèce, et l'esclavage se trouve dans les livres d'Homère; les douze tables sont la base des institutions romaines, et Romulus, antérieur de plusieurs siècles aux douze tables, ouvrit à Rome un asile pour recevoir tous les esclaves fugitifs du Latium; la loi salique, la loi ripuaire, la loi des Saxons, des Thuringiens, des Allemands et des Angles, sont le point de départ des institutions de tous les peuples modernes, et l'esclavage se trouve dans tous ces codes de l'invasion. Ajoutons une considération fort importante : c'est que dans tous ces monumens législatifs, poétiques ou historiques, que nous venons de mentionner, l'esclavage n'est pas institué pour la première fois, mais mentionné comme un fait existant, comme un fait connu, accepté, posé. Moïse, Homère, les douze tables, les lois de l'invasion ne fondent pas l'esclavage; ils le nomment et ils les règlent. D'ailleurs, il était avant qu'ils fussent.

Ensuite, et ce que nous allons dire est comme la conséquence

(1) Voir les Assises de Jérusalem, cour des bourgeois, art. 32. Copie du manuscrit de Venise, à la Bibliothèque du roi.

(2) Voir le Code général des états prussiens, publié en 1794, vol. II, seconde partie, titre V, art. 196, 197.

de ce que nous avons dit, il ne paraît pas, par l'étude de toutes les traditions, que l'esclavage ait été jamais institué, fondé, créé, et qu'il soit de droit positif, comme disent les juristes. Le droit positif, c'est-à-dire la loi réfléchie et discutée, s'est bien emparé du fait de l'esclavage, ainsi que de tous les autres faits sociaux, lorsqu'il a réglé les sociétés, et il l'a pris ainsi sous son empire, l'a formulé et défini, se l'est entièrement approprié, de telle sorte qu'à l'époque où les institutions des peuples ont pris naissance, l'esclavage est devenu de droit positif; mais il avait une existence propre et, pour ainsi parler, personnelle, avant de tomber sous l'action de la loi civile et politique; et c'est cette existence primitif dont nous disons qu'il ne paraît pas qu'elle soit œuvre de main d'homme. Il y a même plus; revenant plus tard sur les monumens législatifs hébreux, grecs, romains et barbares, qui mentionnent l'esclavage et qui évidemment ne le fondent pas, nous croyons pouvoir annoncer que nous tenons en réserve des considérations irrésistibles, mathématiques, lesquelles se produiront en leur lieu, et qui établiront, d'une manière à ne permettre aucun doute, que non-seulement l'esclavage n'est pas dans le Lévitique, dans l'Iliade, dans les lois des douze-tables, dans les codes de l'invasion, une chose actuellement ou même nouvellement fondée; mais qu'il y est une chose vieille, une chose décrépite une chose usée, une chose en décadence, une chose ayant déjà fait la moitié de son temps, une chose à moitié chemin d'une grande métamorphose sociale et de son anéantissement; de telle sorte que, loin de devoir sa naissance aux institutions humaines, l'esclavage était déjà profondément déchu, profondément ébranlé, quand les plus anciennes institutions virent le jour.

Si la langue de la politique de ces dernières années n'avait pas donné une signification réactionnaire et ridicule aux mots de *droit divin*, nous dirions assez volontiers que l'esclavage est de droit divin; mais nous craindrions, d'abord, de n'être pas compris, ensuite de nous faire supposer quelqu'une de ces idées puériles et entêtées, qui étaient de bonnes raisons en un temps où ceux qui étaient les plus forts n'en pouvaient pas donner de mauvaises. Nous aimons mieux prendre d'autres mots et dire que, d'après toutes les apparences traditionnelles et toutes les réalités historiques, l'esclavage se présente uni-

versellement, dans les temps primitifs de toutes les nations, comme un fait spontané, naïf, autochtone; un fait qui prend naissance avec les peuples, sans leur volonté directe et leur concours réfléchi; un principe mêlé par Dieu même aux mille principes de la société humaine; une espèce de mal absolue blessant la logique civilisée, destiné à satisfaire les instincts primordiaux des associations naissantes; quelque chose enfin, qui a l'air d'une monstruosité en soi, mais qui trouve son explication naturelle et sa place légitime en des lieux et en des temps donnés de l'histoire. Voilà dans quel sens nous aurions dit que l'esclavage était de droit divin; c'eût été uniquement pour faire entendre qu'il est antérieur aux institutions humaines, qu'il vient de plus haut et de plus loin.

Du reste, quoique les preuves que nous avons déjà déduites, aient bien nécessairement quelque valeur aux yeux de tout homme intelligent et de bonne foi, nous n'avons pas l'intention de nous en tenir à elles sur ce que nous venons de dire de la nature spontanée et en quelque sorte providentielle de l'esclavage; cette opinion, qui n'est encore que présentée, sera plus bas justifiée; du moins, nous y tâcherons. Les argumens que nous avons donnés jusqu'ici sont de ceux qu'on appelle négatifs dans les sciences exactes, c'est-à-dire qu'ayant pour but d'établir une certaine conviction générale, qu'une grande quantité de faits comparés a fait naître en nous, et qui est que l'esclavage est un élément spontané et primitif des sociétés, nous nous sommes attaché tout d'abord à faire voir que les hommes ne l'avaient point établi de propos délibéré, qu'il n'était point le résultat des institutions humaines; il nous reste à donner maintenant les argumens positifs et directs, c'est-à-dire à montrer par quels procédés naturels, simples, logiques, successifs, l'esclavage s'est trouvé établi en même temps que les peuples se sont trouvés formés.

On n'aura pas manqué de deviner que la question de l'esclavage contient, à nos yeux du moins, la question de la bourgeoisie et de la commune, et qu'il est comme le cachet qu'il faut rompre avant de pouvoir lire dans les chartes municipales. Peut-être trouvera-t-on, au premier abord, que nous prenons notre sujet de bien haut; nous le prenons à sa racine, à son premier rudiment, à son embryon, au point mathématique d'où

partent toutes ses lignes. Nous avons déjà prévenu le lecteur des nouveautés historiques au milieu desquelles nous nous hasardions ; ceci en est une, une assez importante, qui donnera peut-être la clé de bien des problèmes, jusqu'à présent fort obscurs, et qui mérite au moins la bienveillance que tout homme juste accorde à tout homme grave. Voici donc, selon nous, premièrement d'où procède l'esclave ; nous réservant de montrer en second lieu d'où procède la commune.

On ne peut pas aborder directement l'histoire de l'esclavage, parce que l'esclavage est la négation de la liberté et de la propriété, et qu'une négation n'existe pas pour son propre compte. Il faut donc se retourner vers la propriété et vers la liberté ; dont l'absence constitue l'esclavage, de même que l'absence de la lumière constitue l'ombre ; mais la rigueur de notre théorie n'y perdra rien, parce que nous connaîtrons certainement l'esclave en connaissant le maître. D'où viennent donc les maîtres ?

Après force réflexions et surtout force lectures, entreprises et poursuivies en vue du problème que nous allons essayer de résoudre, il nous a semblé que primitivement, et en se reportant aux premières lueurs des temps historiques, l'idée de maître et l'idée de père se confondaient entièrement. En général, au commencement de la formation de tous les peuples, qui est père est maître, maître absolu. Nous devons dire, ce qui est fort important, qu'il ne suffit pas d'être père selon la chair ; il faut l'être encore avec de certaines conditions de tradition, de durée, de famille, d'aïeux. Dans Homère, les pères qui sont maîtres sont tous fils des dieux ; ils s'appellent *divins, fils des dieux, nourris par les dieux* (1). Il y a même plus : les grandes familles sont hiérarchisées selon l'ordre des dieux qu'elles ont pour ancêtres ; dans le vingtième livre de l'Iliade, Apollon dit à Énée qu'il est de beaucoup au-dessus d'Achille, parce qu'Achille est né de Thétis, et que lui, il est né de Vénus. Dans le vingt-unième, Achille dit à Astérope qu'il a été bien osé, n'étant que fils d'un fleuve, de venir s'attaquer à lui, qui

(1) Δῖος Ἀχιλλεύς, — διοτρεφέων βασιλήων,
Ἕκτορι δίῳ, — Μενέλαος Διογενής.
(Iliade., lib. I, v. 10, 11, v. 100, XXII, v. 322, XXIII, v. 298.)

descendait de Jupiter; et il ajoute qu'il y a autant de distance entre eux, qu'il y en avait entre leurs ancêtres. La même chose se remarque dans les traditions latines : on sait que Romulus était fils de Mars, et Plutarque dit que le premier ancêtre de la maison des Fabiens passait pour être fils d'Hercule. Dans la vie de César, Suétone raconte que César, prononçant l'éloge funèbre de sa tante Julie, rappela les origines de sa famille, qui descendait de Jupiter, par Vénus, mère d'Énée. Voilà pourquoi il s'appelait *divin*, comme Achille, c'est-à-dire *fils de Jupiter*, qui est le vrai sens de *divus* et de *δῖος*. Avant que la flatterie se fût mêlée de troubler la hiérarchie, il n'y avait guère que les membres de la famille des Jules qui s'appelassent *divins*. Il y avait encore un autre mot par lequel se désignaient les anciennes familles latines qui descendaient des dieux ; c'était celui de *pius*, qu'on a traduit à tort par *pieux*. Virgile appelle constamment Énée *pius*, c'est-à-dire *fils de Jupiter,* signification que les nombreux traducteurs qui se sont succédé ont tous ignorée, sans exception. Les preuves de ce que nous disons là sont faciles et concluantes, et nous avons quelque plaisir à les déduire, parce qu'il s'agit d'un point historique assez curieux, qui est en même temps un point littéraire fort piquant. D'abord Suétone raconte qu'après les victoires de Tibère en Illyrie, le sénat voulut lui donner immédiatement le surnom de *pius*, lequel devait avoir une signification plus honorable que celui d'*augustus*, qu'il signait, et qui était héréditaire dans la maison Claudia (1). Ensuite, Virgile alterne habituellement le surnom de *pius* avec plusieurs autres qualifications qui signifient fils des dieux ; au troisième et au cinquième livre de l'Énéide, il appelle Anchise et Énée fils d'une déesse ; au sixième livre, Énée dit lui-même à la Sibylle qu'il est fils des dieux ; au dixième livre, il est qualifié de race divine. D'un autre côté, le mot *pius* se trouve expliqué dans ce même livre où Junon, après avoir dit que ce serait une nécessité bien douloureuse, s'il fallait que Turnus versât son sang *divin* (*pio sanguine*), ajoute : Il est de notre race. Enfin il y a trois passages, l'un dans Tertullien, l'autre dans Papinien, le troisième dans les Pandectes, qui ne laissent aucune sorte de doute relativement à la signification de *pius*.

(1) Suéton. Tranquill. de vitâ Tiberii Neronis, § XX, XXX.

Dans ces trois passages il s'agit d'un mot tiré de *pius*, du mot *pietas*, lequel y sert à désigner la puissance paternelle, c'est-à-dire, comme nous le verrons plus bas, la puissance attachée à la descendance des aïeux. « Piété, dit Tertullien, est plus doux que paternité. » Le texte de Papinien est encore plus explicite (1). Voici en derneir lieu le passage des Pandectes qui lève toute hésitation : « La puissance paternelle consiste dans la PIÉTÉ (2). »

Nous avons dit qu'un assez grand nombre de témoignages comparés nous conduisaient à penser que, dans les temps primitifs de tous les peuples, l'idée d'autorité se liait intimement à l'idée de paternité, et nous avons ajouté que ce n'était pas à toute paternité, mais à celle qui se rattachait à une certaine série d'aïeux *divins*. Quel est le sens de ce mot *divins ?* Nous l'ignorons; peut-être signifie-t-il maître, et qu'il a été donné aux chefs primitifs des familles, précisément parce qu'ils étaient puissans. En l'état où se trouvent encore les études historiques, il y a là quelque chose de mystérieux; mais quelle grande question n'a pas ses mystères? Il paraît certain du reste que la plupart des faits relatifs à la famille antique sont réglés par des dogmes religieux. Il y en a un exemple dans le droit d'aînesse, qui existait déjà parmi les grandes familles de la Grèce du temps d'Homère; ainsi, au quinzième livre de l'Iliade, Iris dit à Neptune : « Vous savez que les furies sont favorables aux aînés ; » ainsi encore, au sixième livre de l'Odyssée, Nausicaa dit à Ulysse que « les hôtes et les pauvres sont sous la protection de Jupiter ». Quand nous en serons venus à ce qui touche les pauvres, peut-être montrerons-nous que Jupiter leur était favorable, précisément en raison de ce qu'il était l'ancêtre éloigné des grandes familles auprès desquelles se réfugiaient les hôtes et les pauvres.

Il n'y a, du reste, rien d'étranger à ce que la famille antique s'appuie ainsi sur des traditions mystiques et sur des dogmes religieux. La famille moderne, c'est-à-dire la famille chrétienne,

(1) Papinian. quæstion., lib. XI, lex ult. et le Commentaire de Cujas. (Cujac. in lib. XI, Quæst. Papinian. Commentar.)

(2) Patria potestas in pietate... consistit. (Digest. lib. LVIII, tit. IX, § V.)

a des bases analogues, dans un autre ordre d'idées. Lorsque Jésus-Christ dit à la foule qui l'avait suivi au-delà du Jourdain qu'il abolissait le divorce, il ne donna pas d'autre raison, sinon que Dieu le voulait ainsi (1); et lorsque saint Paul écrivit aux églises de l'Asie mineure que les rapports domestiques étaient désormais modifiés, que la femme et le fils n'étaient plus soumis absolument au père, il ne donna d'autre autorité à cette doctrine, alors si étrange, que celle de son divin maître : Vous êtes tous égaux devant Dieu (2).

Quoi qu'il en soit de la cause jusqu'à présent inconnue, et que l'histoire découvrira peut-être un jour, qui fait que certaines grandes familles antiques étaient nommées divines, il est certain que les chefs, les pères, dans ces familles, avaient une puissance absolue, et qu'ils possédaient cette puissance en qualité de pères. La grave question qui nous occupe va entrer maintenant dans les temps historiques, et nous marcherons entourés des témoignages les plus précis et les plus clairs.

La puissance absolue des pères de famille est un fait universel de l'histoire primitive, et qui a laissé trace partout. Les témoignages sont à choisir, dans la Bible, dans les tragiques grecs, dans la législation romaine, dans les traditions germaniques. On ne peut pas douter que dans les premiers temps cette puissance n'ait été sans bornes. Les païens, pour donner l'idée la plus haute de la puissance de Jupiter, l'appelaient le père des dieux. C'est parce que la puissance paternelle est un fait universel et humain, que les juifs et les chrétiens ont également nommé Dieu, le Père tout puissant. Le pouvoir paternel était primitivement si étendu, qu'il n'en souffrait pas d'autre, et qu'il absorbait complètement l'existence de la femme et celle des enfans. L'effet de la civilisation a été de l'amoindrir successivement, et d'équilibrer à peu près le père avec les autres membres de la famille. C'est ce que montrent toutes les législations quand on les étudie de ce point de vue. Du temps des patriarches, le pouvoir paternel des Juifs était encore absolu sur les enfans. Le sacrifice d'Abraham en est une preuve. Il est évident que Dieu

(1) Quod Deus conjunxit, homo non separet. (Math., cap. XIX, v. 6.)

(2) Omnes vos unum estis in Jesu Christo.

n'aurait pas ordonné une chose contre la loi positive. Chez les Grecs, il l'était encore du temps de la guerre de Troie; c'est ce que prouve le sacrifice d'Iphigénie. Du reste, l'époque des patriarches et celle de la guerre de Troie sont analogues et correspondantes dans l'histoire des législations comparées. Par exemple, à chacune de ces deux époques, les filles étaient encore la propriété du père, et il fallait les payer un certain prix pour les épouser et les emmener. Ainsi Jacob servit Laban sept années pour obtenir sa fille Rachel; ainsi Othryon s'engagea à servir Priam pendant le siége de Troyes pour obtenir sa fille Cassandre, *sans dot*, c'est-à-dire sans l'acheter autrement que par ses services. Après avoir dit ce mot, *sans dot*, Homère ajoute immédiatement que son amant promit un dévouement sans bornes. La dot, comme nous l'entendons, appartient à l'époque, bien postérieure, où l'existence des enfans dans la famille fut constitué, et où, non-seulement ils ne dépendirent plus absolument du père, mais où ils eurent même une part fixée, un droit dans sa succession. C'est pour n'avoir pas des idées bien nettes sur les matières de la famille, que tous les traducteurs des poètes primitifs commettent de monstrueuses erreurs et défigurent leurs modèles. Nous nous arrêtons du reste à moitié chemin de nos preuves, relativement à l'analogie des législations grecque et hébraïque, aux deux époques dont nous venons de parler : nous disons ici ce qui est indispensable; le reste viendra en son lieu.

La législation romaine est fort riche en souvenirs de l'antique autorité paternelle, et les chroniques confirment amplement tout ce que dit la législation. Dans son histoire des antiquités romaines, au deuxième livre, Denis d'Halicarnasse rappelle la vieille loi du code papyrien qui autorisait les pères à tuer et à vendre leurs enfans (1); le code de Justinien la mentionne pareillement (2), ainsi que le Digeste (3). Denis d'Halicarnasse, qui n'avait pas l'intelligence critique du fait qu'il rapporte, dit que cette loi fut faite par Romulus, et que les décemvirs la

(1) Dion. Halicar. Antiq. lib. II. cap. 27.

(2) ..... Patribus vitæ in liberos necisque potestas olim erat permissa. (Cod., lib. VIII, tit. XLVII, § X.)

(3) .... Licet eos exhæredare, quod et occidere licebat. (D., lib. XXVIII, tit. II, § XI.)

transportèrent dans les douze tables. Ce fait de la puissance absolue des pères, chez les Romains, est environné de tant de preuves, que nous allons en donner encore quelques-unes, les plus curieuses. Plutarque raconte que Rhéa étant accouchée de Romulus et de Rémus, Amulius, son oncle, ordonna de les aller jeter ; ceci rappelle que Moïse fut également exposé, et qu'Œdipe fut pendu à un arbre par les pieds. Denis d'Halicarnasse, en racontant l'histoire si connue des Horaces, dit que le vieil Horace, prenant la défense de son fils, meurtrier de sa sœur, réclama la connaissance de cette affaire, parce qu'*en qualité de père il était juge-né de ses enfans*. Plutarque, dans la Vie de Publicola, rapporte que dans la conspiration des Aquiliens en faveur des Tarquins, Junius Brutus s'arrogea pareillement la connaissance de l'affaire de son fils, et qu'il le jugea, le condamna, le fit exécuter, en vertu de son autorité de père, sans observer les formalités judiciaires qui furent suivies pour les autres conjurés. Cette puissance absolue des pères fut quelque peu bornée par la loi de Sylla, connue des jurisconsultes sous le nom de *Cornelia de sicariis ;* mais Senèque rapporte un exemple fort curieux de juridiction paternelle qui eut lieu du temps d'Auguste (1) ; et la loi qui, la première, défendit positivement aux pères de vendre, ou de donner, ou d'engager leurs enfans est de Dioclétien et de Maximien (2). Du reste l'exposition fut légalement permise sous Dioclétien, sous Maximien, et même sous Constantin.

Il est bien facile de recueillir des faits analogues dans l'histoire des autres peuples. Vico cite un passage d'Aristote où il définit les enfans : les instrumens animés des pères (3). Plutarque rapporte que Solon abolit à Athènes le droit de vie et de mort des pères sur les enfans ; et le même historien raconte qu'à Sparte, à la naissance d'un enfant, il y avait une réunion d'une sorte de conseil de famille, pour savoir si le nouveau-né serait gardé ou tué (4). Il y a encore dans Plutarque un fait analogue, curieux entre bien d'autres, c'est ce qu'il raconte de

(1) Senec. de Clement., lib. I, cap. XV.
(2) Cod., lib. IV, tit. XLIII, § I.
(3) Vico. Science nouvelle, trad. de M. Michelet, p. 186.
(4) Plutarque. Vie de Lycurgue.

la détresse où étaient, après la défaite de Tygrane et l'arrivée de Lucullus, les propriétaires de l'Asie mineure, lesquels, ne pouvant pas payer la taille aux fermiers-généraux romains, ou l'usure de l'argent qu'ils avaient emprunté, étaient forcés, dit le chroniqueur, de vendre leurs petits enfans et leurs filles à marier.

Nous avons insisté quelque peu sur l'histoire des pères de famille et de l'ancienne autorité paternelle, parce que les pères sont les premiers maîtres, et que l'histoire bien établie des premiers maîtres donne tout naturellement l'histoire des premiers esclaves. Ainsi, selon nos idées, idées qui nous sont propres, qu'on trouvera peut-être bien osées et bien étranges, pour lesquelles nous demandons de l'indulgence, et que nous déduisons en tout humilité, mais en toute sincérité; selon nos idées, le premier esclavage qui se soit vu sur la terre n'est que la sujétion à l'antique et primitive paternité; les premiers esclaves, ce sont les enfans.

En admettant cette donnée, que nous avons étayée de quelques preuves, qui s'est fortifiée dans notre esprit à mesure que nous l'avons expérimentée dans nos lectures, à laquelle nous ne connaissons pas un seul fait grave contraire, et qui, nous en sommes convaincu, ne peut pas manquer de s'établir d'une manière inébranlable par une réflexion et un travail plus grands et plus soutenus que les nôtres; avec cette donnée, disons-nous, on se rend compte avec une exactitude et une facilité merveilleuses d'un grand nombre des questions difficiles relatives à l'esclavage; on s'explique comment il est antérieur à toutes les constitutions écrites; comment il est mentionné, et non institué, dans la Genèse, dans l'Iliade, dans le droit papyrien et dans les douze tables; comment il a été, ainsi que nous avons dit plus haut, un fait naturel, primordial, simple, logique; comment il n'enorgueillissait pas les maîtres; comment il n'indignait pas les esclaves; comment il n'a pas été établi de propos délibéré; comment il n'est resté, dans les traditions d'aucun peuple, aucun souvenir d'une violence qui aurait été faite tout d'un coup à une moitié du genre humain; comment enfin, étant une des conditions de la famille, il ne blessait pas les idées morales des anciens, qui étaient tirées de l'état où se trouvait la famille antique.

Nous pouvons dire maintenant que nous avons trouvé les premiers esclaves qui furent; c'étaient les enfans. Par une coïncidence singulière, qui montre que lorsqu'un fait social se réalise, il est entouré par la Providence de toutes les circonstances nécessaires à son développement, l'époque de l'histoire où l'autorité des pères était absolue est pareillement celle où régnait la polygamie. En y réfléchissant un peu, on reconnaît que l'un est la conséquence de l'autre. Les anciens pères de famille avaient donc un grand nombre d'enfans. Les traditions grecques ont conservé le souvenir des cinquante filles de Danaüs. Dans Homère, Priam dit à Achille qu'il avait eu cinquante enfans, dix-neuf de la même mère, d'Hécube, et les autres de diverses concubines. Plutarque raconte que durant les premières guerres de la république, dans une bataille contre les Toscans, il y eut trois cents Fabiens tués. D'un autre côté, la Bible est remplie de témoignages sur la multitude d'enfans qui naissaient aux anciens patriarches, même à une époque si tardive que la leur, et où les concubines étaient, non pas précisément restreintes, mais déjà notablement abaissées. On conçoit donc que le grand nombre de femmes possédées par les premiers pères constituait des familles bien autrement nombreuses que les nôtres, de petites tribus, des sortes de clans où les enfans et les petits-enfans étaient les serviteurs; où le père était le maître.

Ainsi que nous l'avons dit, par toutes sortes de témoignages que nous avons abrégés, par toutes sortes de preuves que nous avons choisies, l'esclavage paraît être né dans la famille. Il y est né spontanément, sans réflexion, sans loi, sans clause écrite, convenue ou imposée. Mais il est arrivé, et les faits l'attestent, que lorsque les familles ont eu des rapports entre elles, par la suite des temps, lorsqu'elles se sont touchées et mêlées, c'est-à-dire lorsque a eu lieu cette généralisation des individus en un ensemble que nous nommons société, ce fait primitif de l'esclavage, né jusqu'alors exclusivement dans la famille, de l'autorité absolue du père, en est sorti et a été pareillement formulé, réglé, généralisé même par la première loi intervenue, et il y a eu de nouvelles sources d'esclavage. Par exemple, ç'a été une occasion d'esclavage d'être pris à la guerre, de se réfugier dans la maison d'autrui, de ne point payer ses

dettes, et, pour les filles, d'être mariées hors de leurs familles ou de leurs tribus.

Le droit de la guerre sur les hommes, dans les temps primitifs, vient de ce que par la *mancipation*, comme disaient les jurisconsultes romains, par la *saisine*, comme disent nos jurisconsultes, le vainqueur était substitué aux droits du père du vaincu. Ce qui paraît le prouver nettement c'est que selon la remarque de Vico, chez les anciens, les vaincus étaient considérés comme des hommes sans dieux (1), et que, ainsi que nous l'avons fait voir, dans la langue des poètes primitifs, les dieux et les ancêtres des grandes familles sont absolument la même chose. C'est ainsi qu'on s'explique comment les anciens peuples cachaient si soigneusement leurs dieux dans leurs citadelles, et comment les ennemis qui assiégeaint une ville cherchaient par-dessus tout à s'emparer de ces dieux. La Pallas troyenne, la Junon d'Argos et les boucliers ancilies de Rome sont des monumens de ces opinions primitives, et le grammairien Macrobe a conservé des formules bien curieuses avec lesquelles les anciens Romains conjuraient les dieux de sortir des villes auxquelles ils allaient livrer l'assaut (2). Le vaincu sans dieux était ce que les jusisconsultes appelaient *exlex*, hors la loi.

Les refuges ou les asiles étaient encore des sources d'esclavage (3); l'homme qui s'y enfermait devenait la *chose* du protecteur auquel il avait recours. Ces asiles, que l'on trouve à toutes les époques primitives, à tous ces momens de confusion où il n'y a pas encore de garanties sociales, attiraient les esclaves maltraités, les malfaiteurs, et cette masse toujours notable d'hommes inquiets et remuans qui ont besoin de courir et de s'aventurer. L'histoire témoigne que tous les fondateurs des villes ouvrirent ainsi des asiles. Moïse détermina des villes dans lesquelles les meurtriers purent se réfugier (4); Thésée ouvrit un refuge à Athènes, et le souvenir s'en conserva si fidèlement que Plutarque pense que les paroles dont se ser-

(1) Science nouv., liv. IV, ch. IV.
(2) Macrob. Saturnal.
(3) Lévitique, ch. XXV, v. 45.
(4) Nombres, ch. XXXV, v. 6.

vaient les crieurs publics de son temps : « tous peuples venez ici, » étaient les paroles mêmes de Thésée ; enfin Romulus en ouvrit un autre à Rome, dans lequel se retirèrent tous les serfs du Latium (1). L'asile de Romulus resta même ouvert durant toute la république, car on lit dans Suétone, que Tibère le fit fermer. Il y a cette observation générale à faire sur les asiles que primitivement, et les preuves de ceci ne seraient pas difficiles, les hommes qui s'y retiraient devenaient les cliens, les fidèles, les sujets de leur protecteur, et que par la suite ces refuges devinrent au contraire de lieux de sauvegarde sociale et de franchise.

C'est au moyen-âge, c'est-à-dire en un temps où les garanties générales avaient cessé, que les asiles reparurent. Il y avait de certaines terres où le séjour entraînait l'esclavage, et les jurisconsultes appelaient « adveu en fait de personnes franches non nobles » la déclaration de liberté que devait faire prudemment toute personne franche entrant sur ces terres (2). Il y avait plusieurs villes en France qui avaient droit d'asile, c'est-à-dire dans lesquelles les maîtres n'avaient pas le droit de poursuivre les esclaves et les serfs fugitifs ; telles étaient, par exemple, Toulouse, Bourges, Issoudun, Melun, Vierzon, Concrestant en Berri, Saint-Malo, Valenciennes. Ce n'est que depuis 1760 que Paris fut ville d'asile. Chopin mentionne, dans son Traité du Domaine, un arrêt qui autorisa un seigneur d'Auvergne à poursuivre son serf à Paris, malgré l'abbé de Sainte-Geneviève, dans la justice duquel il s'était retiré (3) ; mais comme il ne cite pas l'arrêt, il n'est pas posible de le vérifier. Ce qu'il y a de certain en cette matière, c'est que sur l'intervention de la ville au procès, le marquis de La Tournelle fut débouté d'une demande de poursuite de serf réfugié à Paris, par arrêt du 17 juin 1760, et que la ville de Paris obtint ainsi le droit d'asile vingt-neuf ans avant l'époque où la France entière devint un asile pour tous les serfs ou esclaves de l'univers (4).

(1) Æneid. liv. VIII, v. 342.
(2) Loysel., liv. 1, titre 1, règl. 20.
(3) Chopin. De Dom., lib. I, tit. XIII, n° 23.
(4) La Thomassière. Coût. local., liv. I, ch. V et XIII.

Les dettes ont été encore une source d'esclavage. C'est ce qui n'est pas douteux pour ce qui touche l'histoire romaine et pour l'histoire grecque. On lit même dans Tacite que les Germains perdaient quelquefois au jeu jusqu'à la liberté de leur corps, et que dans ce cas, ils se résignaient fort paisiblement à l'esclavage (1). Parmi les Juifs, la législation de Moïse, qui est venue relativement bien tard, il est vrai, ne parle que du cas où un Juif est forcé par la pauvreté de se vendre à un autre (2). Samuel Petit mentionne la vieille loi athénienne abolie par Solon|, qui livrait un débiteur à son créancier, à titre d'esclave (3), et Aulu-Gelle cite les termes de la loi de la troisième table qui établissait une législaton analogue chez les Romains (4). La rigueur de la loi était même telle, que s'il y avait plusieurs créanciers, ils pouvaient à leur choix vendre le débiteur à des étrangers, ou mettre son corps en pièces et se le partager. Ajoutons qu'il faut à de pareils faits des autorités comme celles d'Aulu-Gelle, de Quintilien et de Tertullien (5).

En ce qui touche le mariage des filles, nous n'avons guère de documens que pour l'époque où la fusion des familles primitives dans la vie commune ou civile commençait à s'opérer, et où l'autorité des pères commençait à être limitée. Nous avons donc plutôt des souvenirs que des preuves de l'esclavage où les filles entraient par le mariage. La législation de Moïse sur les filles est fort avancée, et ne nous fournit presque rien pour notre sujet. Tout ce qu'on voit dans les Nombres, à l'occasion du pas immense que fit faire à la loi la demande des filles de Salphaad, c'est qu'une fille qui se mariait hors de sa tribu rompait tous les liens de sa parenté. C'est là certainement un reste de la solution de continuité primitive beaucoup plus complète que le mariage opérait à des époques plus reculées. Par exemple, dans l'*Iliade* qui est, relativement aux développemens de la famille, beaucoup plus ancienne et primordiale que *la Bible*, les témoignages abondent sur l'esclavage où le mariage rédui-

(1) Tacit. De morib. Germ.
(2) Lévitique, ch. XXV, v. 391.
(3) Samuel Petit. De legib. atticis, p. 412.
(4) Aul. Gellii. Noct. attic., lib. XX, c. 1.
(5) Quintilian. Institut., lib. III, cap. VI. — Tertullian. Apologetic., cap. IV.

sait les filles et les femmes. Nous avons déjà cité l'exemple de Cassandre, qu'Othryon achetait à Priam, comme Jacob acheta Lia et Rachel à Laban, leur père ; mais il y en a plusieurs autres encore qui ne sont ni moins claires, ni moins concluans. Au neuvième livre, Agamemnon, regrettant d'avoir occasionné la colère d'Achille, offre de lui donner, pour l'apaiser, des présens magnifiques : d'abord sept esclaves lesbiennes avec Briséis ; puis, lorsque Troie sera prise, vingt captives les plus belles après Hélène ; puis enfin, comme le comble de la générosité, l'une de ses trois propres filles à son choix et *sans dot*, comme disent les traducteurs, ou plutôt *sans en payer le prix*, comme il faudrait dire. Il est évident que si la règle avait été de donner une dot aux filles, Agamemnon ne se serait pas vanté, comme d'un procédé fort magnifique, d'offrir les siennes pour rien. Il est d'ailleurs si certain que, dans la bouche d'Agamemnon, le mot ἀνάεδνον veut dire *sans qu'il la dote*, et non pas *sans que je la dote*, qu'il ajoute immédiatement : « De mon côté, au contraire, je lui ferai des dons comme les pères n'en font pas aux filles, je lui donnerai sept villes superbes. » Il y a du reste, au XVI[e] livre, un exemple qui ne laisse pas de réplique ; Homère parle de Polydora, mère de Menesthée, que son mari avait épousée en l'achetant par beaucoup de richesses. Les témoignages ne sont pas plus rares dans l'Histoire romaine, sur l'esclavage où le mariage primitif réduisait les femmes. Virgile, qui était un homme d'un savoir si profond relativement aux origines italiques, a touché deux ou trois fois cette matière dans ses poëmes. Dans l'Énéïde, Junon propose à Vénus de se réconcilier, et d'accepter Didon comme épouse et servante de son fils Énée. Servius, dans son Commentaire sur Virgile, ajoute à l'occasion de ce passage : « L'auteur touche ici au mariage par achat (1). » Les Géorgiques contiennent un autre fait analogue, et qui n'est pas moins curieux ; Virgile souhaite à César que Thétys l'*achète* pour gendre (2). Seulement, il y a ici cela de particulier, que

(1) Sanè hic coemptionis speciem tangit. (Servius, in Æneid.)

(2) Teque sibi generum Thetys emat omnibus undis.

(Georg., lib I, v. 31.)

Thélys est considérée comme un père de famille qui marie ses enfans. On sait du reste, pour en finir sur ce sujet, qu'il y avait dans l'ancienne jurisprudence romaine trois sortes de mariages, dont l'un gardait le nom d'achat, *coemptio*. Dans la cérémonie, le fiancé donnait une pièce de monnaie; c'était le symbole qui avait succédé à l'achat réel. Pierre Pithou rappelle que par le mariage *coemptione*, aussi bien que par un autre qui s'appelait *confarreatione*, la femme tombait au pouvoir du mari, ou au pouvoir de celui à qui appartenait le mari (1).

Voilà donc, indépendamment de la puissance paternelle, quatre grandes sources d'esclavage ouvertes parmi les anciens. Les esclaves qui en sortirent successivement eurent ceci de particulier, qu'ils ne furent pas esclaves de leur père, et qu'ils commencèrent la longue chaîne des serviteurs étrangers. Tout d'abord, on n'avait pas été maître sans être père, et l'on n'avait possédé que ses propres enfans. Dès que ces quatre sources furent ouvertes, on put être maître sans être père, et l'on posséda des enfans d'autrui. La puissance absolue sortit ainsi du cercle de la famille, où elle s'était primitivement renfermée, et elle s'acquit au dehors des sujets que le sang ne lui avait pas donnés.

Il est évident que quoiqu'il y eût un grand nombre de différences entre l'esclavage appliqué aux enfans et l'esclavage appliqué aux étrangers, l'un procède naturellement de l'autre. L'autorité du maître procéda de l'autorité du père. Long-temps après que l'esclavage dans la famille eut existé comme un fait, les lois et les institutions vinrent, qui en firent la théorie et l'érigèrent en droit. C'est en cet état que nous le trouvons constitué dans l'histoire, et ce n'est qu'avec des souvenirs disséminés dans les traditions primitives des peuples, et recueillis par les poètes héroïques, que nous remontons par induction à sa situation originelle et à sa nature. Il faut en effet, et les témoignages historiques ne seraient pas là pour le dire, il faut

(1) Tam confarreatione quàm coemptione maritus in patris locum, uxor non in matrimonio tantum, sed in familiam quoque mariti... venit, estque in ejus manu, mancipioque... (Pithæo. not. ad titul. XVI. Collation. legum romanar. et mosaycar.)

que l'esclavage ait été un fait avant d'être un droit, sans quoi le passé des nations serait une énigme absurde; sans quoi on ne s'expliquerait pas ce qui s'observe dans toutes les législations relativement à la famille, à savoir que plus on remonte, plus l'autorité du père absorbe et engloutit en soi la personnalité de la mère et des enfans; sans quoi, il serait impossible de se rendre compte de la conviction morale qui faisait consentir les esclaves, qui étaient vingt fois plus nombreux que leurs maîtres, à rester esclaves; sans quoi on ne comprendrait pas comment parmi les centaines de millions d'hommes qui ont été vendus dans les marchés juifs, grecs, romains ou gaulois, il ne s'en trouva jamais qui se soient levés dans leur dignité et dans leur force, et qui aient acheté leurs acheteurs; sans quoi il serait monstrueux, incroyable, inoui, que tant de grands génies de l'antiquité, qui étaient esclaves ou fils d'esclaves; qu'Ésope, qui a été le précepteur de la Grèce; que Phœdon, qui a été le disciple de Socrate; que Térence, qui a été l'écrivain le plus élégant de l'Italie; que Plaute, que Phèdre, qu'Horace, des poètes, d'immortels poètes, qui avaient la raison et la poésie, l'idée et la forme, qui comprenaient et qui pouvaient parler, ne se soient pas récriés une fois, une seule fois, en faveur des esclaves leurs frères; sans quoi enfin il serait resté dans la mémoire des peuples, dans les légendes, dans les hymnes, dans les poëmes, quelque chose de cette époque terrible, sacrilége et abominable, où des hommes auraient enchaîné de propos délibéré d'autres hommes, leur auraient ôté, non-seulement leur liberté, mais beaucoup plus que cela, leurs familles, leurs droits, leur personnalité, leur nom; beaucoup plus que cela encore, la foi en eux-mêmes, la conscience de la noblesse et de la sainteté de leur nature.

Or, en admettant la théorie que nous avons déduite et que les faits justifient, tout s'explique, tout devient simple, facile et naturel. Les législations diverses et les passages des poètes qui se réunissent pour témoigner de la primitive autorité absolue des pères de famille, donnent l'intelligence de la formation spontanée de l'esclavage, lequel se trouve ainsi contemporain de la liberté, c'est-à-dire n'a pas de commencement, et date de la naissance même des hommes. Une fois accepté sans hésitation dans la famille, on comprend sans peine comment l'escla-

vage l'a franchie, et comment un fils, vendu, donné, engagé ou perdu par son père, devient le serviteur d'un maître étranger, sans que rien change dans son état et sans qu'il ait quelque chose à regretter ou quelque chose à craindre; il devient esclave, d'esclave qu'il était. Les choses étant à ce point, arrive la généralisation des familles, leur réunion dans la cité ou dans l'état, et alors les faits déjà existans sont constatés, régularisés et sanctionnés; les mœurs se font lois, les coutumes s'écrivent, l'esclave reste encore esclave. Il n'y a rien dans tous ces changemens qui doive le blesser ou le révolter. La société n'est pour lui que la continuation de la famille; il est ce qu'il faut; et les lois n'ajoutent pas une maille au fouet du père. Voilà une explication, que nous sommes le premier à proposer, des temps primitifs de l'histoire, et pour laquelle nous sommes forcé de restreindre nos preuves. Nous nous sommes convaicu qu'il n'y a pas d'objection grave à lui faire, et nous trouverions certainement des difficultés insolubles à toute théorie qui ne serait pas dans le sens de celle-là.

C'est en suivant le fil de ces idées que nous arrivons à faire comprendre comment, dans l'histoire de tous les peuples, il y a toujours deux races ennemies en présence l'une de l'autre, la race patricienne et la race prébéienne, comme on disait à Rome; les races nobles et les races roturières, comme on dit parmi nous. Les races nobles sont le prolongement historique des anciens pères de famille; les races roturières ou bourgeoises sont le prolongement des esclaves. Nous donnons là notre pensée en masse, nous la donnerons en détail bientôt; l'affirmation d'abord, les preuves ensuite.

L'histoire des races nobles et l'histoire des races esclaves ou bourgeoises contiennent l'histoire même de l'humanité. Tout vient de là, tout s'explique avec cela. Les races nobles sont un sujet magnifique d'étude, plein de choses fécondes, neuves, curieuses au plus haut point. Nous le traiterons certainement et sans tarder, parce que les idées que nous exposons au sujet des esclaves deviendront de la dernière évidence, complétées par les idées que nous exposerons sur les maîtres. Aujourd'hui, nous y renonçons; nous coupons l'une des branches de notre théorie historique pour la reprendre, la rajuster, la regreffer en son lieu. Nous allons poursuivre les races esclaves dans tous

les accidens de leurs fortunes et de leurs métamorphoses sociales, et faire voir par quel chemin ont passé les fils et les serviteurs des héros des temps primitifs pour devenir le peuple souverain des temps présens.

Il est facile de concevoir comment les esclaves se multiplièrent dès les premiers siècles de l'histoire, au point de former beaucoup plus des trois quarts de toutes les populations. En prenant l'esclavage dans la famille, on trouve qu'il n'y avait qu'un maître, qui était le père, tandis qu'il pouvait y avoir cinquante serviteurs dans les enfans. De là le nombre restreint des hommes de race noble, et le nombre infini des hommes de race esclave. Nous nous servons des mots de race libre et de race esclave, quoique l'espèce humaine sorte évidemment du même lit, parce qu'une fois saisis par l'esclavage, les serviteurs ont réellement vécu et multiplié à part, marqués parmi chaque nation d'un sceau indélébile, et qui a résisté à toutes les réhabilitations. Toujours, partout, les anoblis eux-mêmes ont été montrés et moqués. Le mot d'Horace à Ména, affranchi de Pompée et opulent, est d'une profonde vérité historique : « La fortune ne change pas la race ; » ce n'est pas, du reste, encore le moment de nours appesantir sur ceci.

Dès les premiers temps, avons-nous dit, les esclaves se trouvèrent séparés des hommes libres et firent race à part ; ils allèrent nourris et vêtus d'une façon propre et spéciale. Les Juifs leur perçaient l'oreille (1), les Grecs et les Romains les marquaient au front, d'où le nom de Stichus était resté commun et général parmi les esclaves. Dès le temps d'Homère, leur régime alimentaire était réglé et ils ne mangeaient pas de pain. Dans l'Odyssée, le pain est nommé la nourriture des fils de Jupiter, c'est-à-dire des nobles (2), et il y a un passage où Ulysse se vante d'être, après Ajax, le plus remarquable parmi les hommes qui mangent du pain (3). L'usage exclusif du pain parmi les races nobles se trouve confirmé par un passage de Lucien (4), et établi d'une manière générale et péremptoire par

(1) Exode, ch. XXI, v. 6.
(2) Odyss. lib. III, v. 478, 479.
(3) Odyss. lib. VIII, v. 118.
(4) Lucian. Libell. ad Timoclen.

Pline l'ancien, dans ses histoires (1). Il paraît, du reste, que les esclaves se nourrissaient, en Italie et en Grèce, avec de la chair de porc (2), avec des raves (3), avec des cardes (4), avec de l'ail, du persil (5) et des ognons (6). Le fait des ognons est conforme à ce que dit Hérodote dans le livre de ses histoires, intitulé *Euterpe*, que Chéops dépensa mille talens en ognons pour nourrir les ouvriers qui bâtirent la grande pyramide d'Égypte. Un vers de l'Art poétique d'Horace (7) paraît établir que les esclaves et les pauvres gens de Rome vivaient aussi de pois et de noix. On s'explique facilement ainsi comment les races libres par les idées morales, par le travail physique, par le vêtement qui était misérable, par la nourriture qui était malsaine, en se reproduisant entre elles, dans leur abjection et dans leur pauvreté, finissaient par dégénérer, par décroître, moissonnées par des maladies qui leur étaient propres, ainsi que l'attestent Tite-Live et Pline l'ancien, et qui ont disparu, au grand étonnement de la médecine, à proportion que l'esclavage s'est effacé devant la liberté.

Nous n'avons nul moyen d'estimer combien de temps se prolongea dans l'histoire l'esclavage pur, c'est-à-dire l'esclavage sans affranchissement. Il y a déjà des affranchis dans la Bible et dans l'Odyssée. Avant d'arriver à la période où les affranchissemens se multiplièrent, qu'on nous permette quelques considérations importantes sur l'état de la société primitive où tous étaient encore maîtres ou esclaves.

Une chose qui est d'une grande lumière dans l'étude de la formation des sociétés, c'est que durant la période primitive de l'esclavage pur, il n'y avait pas encore de mendians. On n'est mendiant, en effet, qu'autant qu'on n'a pas de quoi vivre; or,

(1) Plin. Histor. lib. XIX, cap. IV.
(2) Odyss. lib. XIV, v, 409.
(3) Plin. Hist. lib. XIX, cap. V.
(4) Ibid., cap. IV.
(5) Thestylis et rapido fessis messoribus æstu
Allia serpillumque, herbas contundit olentes.
(Virgil. Eglog. II, v. 9, 10.)
(6) Plin. lib. XXVI, cap. XII.
(7) Nec, si quid fricti ciceris probat et nucis emptor.
(Horat. ad Pison., v. 249.)

un esclave est nourri par son maître. Il n'y avait pas de mendians dans nos colonies pendant les premières années de leur existence, et il n'y en a même pas encore, malgré l'affranchissement d'un grand nombre d'hommes de couleur. Blackstone fait remarquer judicieusement, dans son commentaire sur les lois anglaises, sans soupçonner toutefois la valeur générale et humaine du fait local qu'il rapporte, que la grande quantité de pauvres qui couvraient déjà l'Angleterre de son temps, et à la subsistance desquels le gouvernement avait jugé nécessaire de pourvoir, dès le règne de Henri IV, par une aumône élevée à la régularité et à la permanence d'une taxe normale, provenait principalement des nombreux affranchis émancipés sans précaution durant le moyen-âge, et jetés sans prévoyance dans la société. Les monastères, avec leur magnifique organisation d'hôtelleries gratuites et de maladreries, les nourrirent et les entretinrent du mieux qu'ils purent pendant long-temps; mais la réforme ferma impitoyablement les monastères, changea les ouvriers en pauvres, et les pauvres en voleurs. L'Angleterre offre même, dans son histoire civile, ce caractère qui lui est propre, que les émancipations s'y sont opérées, beaucoup plus que partout ailleurs, d'une manière prompte, immédiate, pour ainsi dire d'un seul coup et sans faire passer les esclaves par l'intermédiaire du servage. Dans les autres pays, en France par exemple, et les nombreuses chartes inventoriées dans le catalogue de Bréquigny en font foi, les affranchissemens du moyen-âge ont produit moins de pauvres, parce que, sans aucune préméditation certainement, et seulement par l'effet d'une inspiration heureuse, et l'on peut dire providentielle, ils ont été faits graduellement et au moyen du patronat. Ainsi, en Angleterre, il paraît qu'on mettait les esclaves en liberté pure et simple; en France, on ne les affranchissait qu'à demi, et on les mettait en servage, qui était un noviciat de la liberté. On donnait à l'esclave une portion de terre à cultiver, moyennant cens ou rente annuelle; cette espèce de bail fait de maître à esclave, et qui n'était pas de droit civil, mais qui formait l'un des élemens de la législation coutumière à venir, se prolongeait plus ou moins selon l'activité et la probité de l'esclave. On le faisait pour dix ans, pour vingt, pour trente, pour une génération, pour deux, quelquefois pour trois. Il n'est pas à notre

connaissance qu'il existe aujourd'hui aucun de ces contrats faits de maître à esclave, à moins que dans les anciennes études de notaires, mines fécondes pour l'histoire civile, où il n'est pas rare de trouver des titres du XIIIe siècle et que personne encore n'a eu la pensée de fouiller; mais les baux des esclaves se faisaient d'après un système de concessions emphythéotiques, dont les premiers élémens existent dans le code de Théodose, qui se poursuit régulièrement à travers le moyen-âge, qui arrive à son plus grand développement au XIIIe siècle, et sur lequel il y a, dans les chartes, des documens on ne peut pas plus explicites et plus nombreux. Ces sortes de contrats avaient cet avantage que, lorsqu'ils étaient à long terme, par exemple pour trois générations, il se passait un siècle pendant lequel l'action du maître sur l'esclave était bridée et en quelque sorte amortie, tandis que l'esclave, à peu près libre de fait, prenait l'allure et les façons d'un père de famille, devenait industrieux, économe, rangé, prévoyant, accumulait de petits profits et les léguait à ses enfans. Au bout d'un siècle, lorsque trois générations s'étaient éteintes, le maître était bien moins maître, l'esclave bien moins esclave. L'un et l'autre avaient un peu oublié d'où ils venaient, pour ne voir que là où ils étaient. Chose singulière! on peut voir, dès le XIIIe siècle, comme une immense réconciliation des hommes et des choses, que la Providence avait tenues séparées pendant cinq mille ans. Tandis que les fils des anciens esclaves osaient s'approcher un peu moins courbés des fils des anciens maîtres, il se passait autour d'eux un phénomène tout-à-fait pareil. Les petites cabanes, les petites maisons, les petits hameaux, les petites bourgades, commençaient à s'aventurer peu à peu dans les champs, à la face des châteaux-forts debout encore au sommet des collines, comme de noires sentinelles qui veillaient sur la France féodale, et qui, les pieds éperonnés de poternes et la tête morionnée de créneaux, laissaient s'avancer ces voisins nouveaux, timides et ébahis, on eût dit pour se délasser de leur majesté solitaire.

Ce n'est donc guère des esclaves agricoles, lesquels sont à peu près tous devenus de petits propriétaires, que les pauvres qui se voient en France sont originairement sortis, mais des esclaves à métiers, des esclaves industriels, lesquels n'ont pas pu, en raison du genre de leurs travaux, être compris dans le

système des concessions emphytéotiques. Voilà pourquoi il y a moins de pauvres en France qu'en Angleterre; mais, en somme, et d'une manière générale, soit en France, soit en Angleterre, soit ailleurs, soit dans l'histoire moderne, soit dans l'histoire ancienne, partout et toujours, l'émancipation des esclaves est la cause première et universelle du paupérisme et de la mendicité.

Voilà déjà plusieurs années que les économistes écrivent sur les causes du paupérisme, sans avoir trouvé celle-là, qui est la première de toutes, la plus générale, la plus réelle, la plus permanente. Il est vrai que la science dite économique n'est, jusqu'à présent, dans sa partie positive, qu'un grand tas de faits sans lien, et, dans sa partie théorique, qu'un grand fouillis d'idéologie plus ou moins creuse. N'ayant rien étudié sérieusement, elle ne sait rien positivement, ce qui paraît lui avoir été un motif de s'appeler science. Que fallait-il cependant pour découvrir et constater que l'émancipation des esclaves est la cause générale de la mendicité? Il fallait remarquer d'abord que le paupérisme est un fait social, humain, à ce qu'il paraît, puisqu'il se manifeste chez tous les peuples; qu'il n'y a que les peuples à esclaves qui n'en soient pas infestés, c'est-à-dire les peuples à esclaves avant la période des affranchissemens nombreux, et que, dès que les émancipations se multiplient, les mendians se montrent. Ensuite il fallait remarquer encore que la grande irruption des mendians en Europe s'opère du IIe au VIe siècle de l'ère vulgaire, c'est-à-dire au moment où la masse des affranchis chrétiens vint s'ajouter à la masse des affranchis païens, et que cette irruption se manifeste d'une façon bien éclatante par l'organisation régulière des hôpitaux, qui étaient inconnus des anciens, chez lesquels il n'y avait que des maladreries privées, des infirmeries, comme nous disons, où chacun faisait traiter et nourrir ses esclaves. L'histoire, ainsi observée, pouvait fournir des données premières à la science des économistes; mais il a paru beaucoup plus court de passer des faits que de les apprendre.

Toutes les fois donc qu'on trouve un mendiant mentionné dans des livres primitifs, on peut être certain que ces livres appartiennent à une époque où un grand nombre d'esclaves ont déjà été émancipés, c'est-à-dire à une époque secondaire. Il

en est de même des livres où se trouvent mentionnés des mercenaires, car le mercenaire antique n'est autre chose que l'esclave devenu entièrement libre et auquel on achète son travail de gré à gré. Il y a des mercenaires cités dans le Lévitique (1), il y en a dans l'Odyssée (2). Plutarque cite des vers d'Hésiode (3) tirés du poème des *Travaux et des jours*, où il est également fait mention de mercenaires, mais ce passage d'Hésiode ne se trouve pas dans son poème tel qu'il nous est parvenu. En revanche, il y a un autre endroit où il est question de mendians, ce qui revient tout-à-fait au même (4). Nous concluons de ces témoignages que les livres de Moïse, l'Odyssée et les poëmes d'Hésiode forment synchronisme dans le développement de l'histoire civile des Juifs et des Grecs. Nous avons lu l'Iliade mot pour mot, tout préoccupé des idées que nous exposons ici, et nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas un hémistiche où il soit question de pauvres; ce n'est pas le seul motif que nous aurions à alléguer, pour montrer comment il est historiquement impossible que ce poème ne soit pas de quelque peu antérieur à l'Odyssée.

Le seul moyen qu'il y ait de constater avec assez de précision l'époque reculée où commencèrent à s'opérer les premiers affranchissemens, c'est donc de rechercher à quel moment font leur apparition dans l'histoire les pauvres et les mercenaires; car il ne peut y avoir, ainsi que nous l'avons déjà dit, ni pauvres, ni mercenaires aux époques d'esclavage pur, qui sont les époques primitives. Il ne paraît pas que, dans les temps reculés, les affranchissemens se soient faits rapidement et avec profusion. Les esclaves étaient affranchis un à un, selon leurs mérites, et quand il plaisait aux maîtres. On ne remarque nulle part, chez aucun peuple ancien, aucun encombrement de pauvres, aucun embarras de mercenaires, ou même, ce qui est un symptôme de nature tout-à-fait identique, aucune société de voleurs dans les grandes villes. Les grandes villes en effet ne sont jamais infestées de voleurs qu'à l'époque où le système de

(1) Chap. xxv, v. 6.
(2) Odyss., lib. XI, v. 483.
(3) Plutarque. Vie de Thésée.
(4) Opera et Dies, lib. II.

maisons en pâté, en masse, en îles, *insulas,* comme les appelle l'architecture romaine, succède au système des maisons isolées, des hôtels ; et l'agrégation des maisons dans les villes n'arrivant jamais, comme nous le montrerons plus bas, qu'à la formation des bourgeoisies, trouver des voleurs formés en compagnies secrètes et nocturnes dans une ville, c'est constater qu'elle est bâtie dans le système des maisons en pâté, par conséquent que la population en est organisée en bourgeoisie, et qu'il s'est fait antérieurement à cette bourgeoisie un grand nombre d'affranchissemens, puisque, ainsi que nous l'établirons, c'est avec les affranchis que les bourgeoisies se sont constituées. D'ailleurs, il est certain que les voleurs ont été produits primitivement par les mercenaires sans travail, et les mercenaires eux-mêmes ont été produits par les émancipations; d'où il suit, comme nous disions, que l'existence des voleurs prouve le même fait que l'existence des mercenaires. Les premiers voleurs qui se rencontrent dans l'histoire, ce sont les pirates, parce que les bords des fleuves et les bords de la mer ont été les premiers lieux fréquentés ; et il y a dans le sixième livre des *Lois* de Platon un endroit où il est dit positivement que les pirates qui couvraient les côtes de la grande Grèce étaient des esclaves fugitifs.

C'est donc d'une manière individuelle que les affranchissemens se sont faits dans les temps anciens, et c'est là ce qui explique la venue tardive des bourgeoisies, et l'avantage qu'ont eu les peuples anciens de n'être point encombrés de mendians et de voleurs, deux plaies sociales que l'émancipation a ouvertes. Quand on se rapproche de l'ère vulgaire, on rencontre quelques exemples d'émancipations générales faites par des chefs de parti dans les guerres civiles, ou par quelque général d'armée aux abois. Mithridate employa un corps de quinze mille esclaves contre les Romains (1); Marius, dans sa lutte avec Sylla, fit publier à son de trompe qu'il donnerait la liberté aux esclaves qui voudraient s'enrôler, mais il ne s'en présenta que trois (2). Pendant la campagne de Sicile contre Sextus Pompée, Auguste affranchit vingt mille esclaves pour en faire des ma-

(1) Plutarque. Vie de Sylla.
(2) Plutarque. Vie de Marius.

telots (1). Ce sont là quelques exemples d'émancipations par masses, auxquels on en pourrait ajouter quelque autre ; mais en définitive et en somme, lorsque le paganisme livra l'univers ancien au christianisme, les affranchis n'y abondaient pas.

C'est principalement le christianisme qui a multiplié les émancipations. Ajoutez à cela que le bouleversement que subit tout le monde connu par le démembrement de l'empire, favorisa singulièrement les évasions des esclaves. Ce n'est pas néanmoins que le système des émancipations en masse prévalût ; elles continuèrent à se faire une à une, mais elles s'opérèrent d'une manière plus fréquente et plus continue. En quatre mille an , la civilisation antique n'avait pas jeté assez d'affranchis dans la société, pour qu'elle en fût gênée et obstruée, tandis qu'en moins de trois siècles, le christianisme les avait multipliés avec tant d'imprévoyance politique et tant de profusion charitable, que ces pauvres gens, livrés prématurément à eux-mêmes, au milieu d'un monde bouleversé et égoïste, dont ils n'avaient pas l'expérience, se trouvèrent, à leur insu, dans une effroyable misère. C'est en effet dès les trois premiers siècles que les mendians parurent en Europe comme un phénomène jusqu'alors inconnu, et plein de menaces redoutables, qu'il n'a, hélas ! que trop rigoureusement tenues. Dès ce moment, l'aumône individuelle se trouva insuffisante ; il fallut faire intervenir la société tout entière, et l'on trouve dans le code de Théodose deux rescrits de Constantin, des années 315 et 322, qui sont les premiers actes publics sur les pauvres qui se lisent dans les législations de l'occident. Le second, qui est adressé à Ménandre, préfet du prétoire, témoigne, ainsi que nous l'avons dit, que les affranchissemens ayant produit les pauvres, ce furent ceux-ci qui produisirent les voleurs.

D'ailleurs, quelles qu'aient été l'époque et l'abondance des émancipations dans les temps primitifs, leur histoire conduit à poser ce grand principe, que c'est l'affranchissement des esclaves qui a enfanté le prolétariat, c'est-à-dire, sans nous occuper du sens qu'avait le mot *proletarius* dans la langue latine, cette masse d'hommes qui ne possèdent que leur corps et que leur

(1) Suetone. Vie d'Auguste, chap. XVI.

industrie, espèce de trident redoutable, dont les trois branches sont les mercenaires, les mendians et les voleurs. Cette masse d'hommes est commune à tous les peuples, puisque tous les peuples ont eu des esclaves; mais elle a été enflée singulièrement par le christianisme, et elle pèse de tout le poids d'un arriéré de six mille ans sur les sociétés modernes.

Les prolétaires sont donc les fils des anciens esclaves, des anciens fils de famille, donnés, troqués, vendus par les pères de la période héroïque. Cette grande, active, terrible, poétique et malheureuse race, chemine, depuis le commencement du monde, à la conquête du repos, comme Ahasvérus, et peut-être, comme lui, n'y arrivera-t-elle jamais. Elle a aussi sur sa tête une vieille malédiction qui lui ordonne incessamment de marcher. Tout ce qu'elle a gagné à sa fatigue séculaire, c'est qu'Homère et Platon lui disaient: « Marche! tu n'arriveras pas dans ce monde »; et que saint Paul lui a dit: « Marche! tu arriveras dans l'autre. » Elle marche donc, depuis soixante siècles, toute couverte de railleries et d'opprobres, et sans qu'on lui tienne compte de ses vertus ou de ses douleurs; elle n'est pas plus belle pour avoir produit Aspasie; elle n'est pas plus illustre pour avoir produit Phédon; elle n'est pas plus brave pour avoir produit Spartacus. Quelles qu'aient été sa patience, son intelligence et sa vertu, on ne l'a jamais appelée fille des dieux, comme la race noble; et Platon lui-même, qui avait été pourtant l'esclave du roi Denis, lui jetait les vers du poète, où il est dit que l'esclave n'a que la moitié de l'ame humaine (1). Fatalité singulière! les affranchissemens eurent beau venir et rompre la chaîne des esclaves; le cou leur resta pelé, comme au chien de la fable; et un des leurs, un fils d'affranchi, Horace, au plus beau moment de la philosophie et de la civilisation antiques, leur lançait à la face leur éternelle souillure: l'argent ne change pas la race! Qu'ils eussent gagné cet argent par les fatigues du corps ou par les fatigues de l'intelligence, avec la main ou avec la tête; qu'ils eussent

(1) Ἥμιτυ γὰρ τ' ἀρετης ἀποαίνυταο εὐρύοπαΞεὺς
Ἀ'νέρσς, εὖτ' ἄν μεν κατὰ δούλιον ἦμαρ ἔλησιν.
(Odyss. lib. XVII, v. 322, 323.)

été marchands ou soldats, sénateurs ou philosophes, on leur criait également : « L'argent ne change pas la race! » Cette malédiction du sang était implacable. Ventidius Bassus avait beau devenir consul, on lui disait : « Vous avez été décrotteur et palefrenier (1). » Maximin, Galère, Macrin, Pertinax, Auguste même, avaient beau devenir empereurs, on disait à Maximin : « Vous avez été maréchal ferrant (2) ; » à Galère : « Vous avez été porcher (3) ; » à Macrin : « Vous avez été esclave (4) ; » à Pertinax : « Vous avez été potier (5) : » et on allait jusqu'à écrire sur le marbre de la statue d'Auguste, du vivant même de ce maître du monde : « Votre grand-père était mercier, et votre père était usurier (6) ».

Si cette réprobation éternelle et universelle contre les races affranchies ne ménageait pas les plus hautes et les plus illustres têtes, jugez si elle faisait grâce au prolétariat humble, pauvre et dégradé? La famille noble le tenait hors de son foyer, la société civile hors de ses prérogatives. Il naissait, vivait et mourait à part des autres hommes ; et, comme on dit de certains fleuves qui coulent dans le même lit sans mêler leurs eaux, le prolétariat et la gentilité, l'affranchissement et la noblesse se touchaient, se coudoyaient, se côtoyaient sans jamais se combiner et se laisser aller l'un dans l'autre.

Aussi les prolétaires, chassés de la famille et de la cité noble, repoussés du foyer et de l'amphictyonie, devaient-ils être instinctivement, providentiellement conduits à quelque société nouvelle où ils pussent reposer leurs têtes. Dieu leur donna cette société, une société en effet nouvelle, inconnue des anciens pères de famille, des anciens héros, des hommes divins primitifs; une société timide, soumise, dégradée, comme eux, maudite, comme eux, LA COMMUNE! Oui! partout, toujours, dans l'antiquité, au moyen-âge, chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Francs, les affranchis s'or-

(1) Aulus Gell. Noct. attic., lib. XV, cap. IV.
(2) Eutrop, lib. XIX, cap. II.
(3) Aurelius Victor. De vitâ Galeri.
(4) Jul. Capitol. De vitâ Macrini.
(5) *Idem*. De vitâ Pertinacis.
(6) Sueton. de vitâ Cæs.-August., cap. II.

ganisèrent en une société propre aux races esclaves, qui est la commune; la commune, qui s'est développée comme toutes les choses qui naissent; la commune, pauvre petit nid de hiboux, qui est devenu assez grand pour l'envergure des ailes.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

SOUVENIRS

DE VOYAGES.

§ I.

LE CHEMIN EN FER DE BRUXELLES A MALINES.

On compte environ cinq lieues de Bruxelles à Malines. On fait ce chemin en moins d'une demi-heure sur la route en fer. A l'extrémité orientale de Bruxelles, au bord du canal, derrière un mur provisoire en planches, qui sera remplacé, j'imagine, par quelque construction élégante et digne de l'industrie nouvelle, on aperçoit la cheminée des locomotives, d'où s'échappe cette légère fumée dont la force s'évalue en chevaux. D'heure en heure, des voitures, en manière d'omnibus, qui ont recueilli des voyageurs dans les rues de Bruxelles, viennent les verser à une sorte de bureau de péage pratiqué dans la barrière en planches. On monte à la hâte dans les wagons remorqués par la machine, espèce de chars-à-bancs dont les uns sont couverts d'une sorte de capote en cuir, les autres d'une simple toile, le plus grand nombre sans capote ni toile, figurant trois degrés de fortune et trois catégories de prix. Une clochette sonne le départ. Alors la machine s'émeut, et, comme un cheval qui donne un vigoureux coup de collier, fait passer

l'immense foule de wagons du repos au mouvement. La secousse que donnent les wagons en se heurtant les uns les autres serait assez forte pour faire tomber les voyageurs, s'ils n'étaient avertis de se tenir assis. La machine se meut d'abord avec lenteur; mais bientôt elle s'anime, elle s'emporte, elle vole comme si elle fuyait devant le bruit du char qu'elle traîne après soi; elle va aussi vite que l'impatience la plus forte de l'homme; elle mène son corps aussi rapidement que sa pensée.

La route de Bruxelles à Malines traverse un charmant paysage. Ce sont d'immenses prairies, avec des bouquets d'arbres çà et là, une plaine verte et fraîche, où paissent des troupeaux de vaches, à la robe éclatante, qui s'enfuient à l'approche de la puissante machine. Quelques-unes, moins peureuses, ou plus accoutumées à ce bruit, lèvent la tête et mugissent; d'autres continuent de paître sans se déranger. De distance en distance, des ouvriers voyers, préposés au balayage et à l'entretien de la route, présentent les armes aux voyageurs avec leur balai. C'est en passant devant eux qu'on peut apprécier la rapidité de la course. Il n'y a pas de regard si ferme qui les puisse fixer, et je doute qu'on reconnût son propre père sous l'accoutrement d'un de ces ouvriers. Il semble que les yeux vont sortir de la tête, et que le point qu'on veut fixer les attire hors de leur orbite. C'est une douleur vive, comme celle que causent de fortes lunettes à ceux qui ont une bonne vue. Fermez les yeux pour les reposer un moment, puis rouvrez-les; le paysage a changé; des plaines en culture ont succédé aux pâturages, et des charrues aux troupeaux. En cinq minutes, ce qui était l'horizon est devenu le point central d'un autre horizon; la circonférence est devenue le centre.

Un chemin ordinaire de la même longueur ne demanderait pas plus de cantonniers qu'un chemin en fer ne demande de balayeurs. Et quelle différence dans le travail! Qui oserait reprocher à l'industrie nouvelle de donner à l'ouvrier pour un simple travail de propreté, de soin, d'attention, sans fatigues accablantes, sans sueurs, le même salaire que la vieille industrie donne au cantonnier pour casser des pierres sur la route, remplir les fondrières, pousser la brouette tout le jour? Moins de fatigue pour le même salaire, moins de sueurs pour le même

pain, voilà un premier effet de ce grand partage du travail entre l'homme et la machine sur les routes en fer. La nouvelle invention a recueilli tous les bras qui dépendaient de l'ancien système, et a trouvé de nouveaux emplois pour ces forces détournées d'une application reconnue insuffisante. Le chemin en fer a accepté toutes les charges de la route ordinaire.

La route de Bruxelles à Malines est une chaussée, tantôt plus élevée que les terres environnantes, tantôt à leur niveau, tantôt au-dessous. Un large fossé rempli d'eau, et, à quelques endroits, garni de palissades, la cotoie depuis le point de départ jusqu'à l'arrivée. Sauf à la sortie de Bruxelles, où elle fait une légère courbure qui permet aux voyageurs de contempler un moment l'immense file de wagons se déployant majestueusement en demi-cercle; la route est en ligne droite, et marque la distance à vol d'oiseau de Bruxelles à Malines.

A mi-chemin environ, la machine s'arrête un moment devant le beau village de Vilvorde pour prendre ou déposer des voyageurs. Quelques cents pas avant le point d'arrêt on ralentit la course. Au bruit d'une roue qui tourne avec une effrayante rapidité succède le bruit d'une roue qui va s'arrêter. La machine fume et soupire, comme si elle reprenait haleine. Quand les paquets sont pris et rendus, et que les femmes et les vieillards sont descendus ou montés, une clé tournée par le mécanicien remet tout le convoi en mouvement; le piston, pressé par la vapeur, appuie son bras irrésistible sur la roue; celle-ci gémit et fait un bond; les wagons s'ébranlent, se heurtent, l'un contre l'autre, dans un sourd cliquetis, puis se suivent, chacun à sa distance, sans secousse, sans heurt, d'une course égale et douce comme celle de la locomotive. Dans le temps qu'on met à penser à cela, et à se rendre compte de ces sensations inconnues, la belle tour de Malines apparaît dans le lointain. d'abord dans une brume légère, et présentant une masse sans angles; puis peu à peu, de seconde en seconde, s'éclaircissant, montrant ses profils, ses proportions, la couleur de ses pierres, aussi graduellement et presque aussi vite qu'un objet dont on approche la loupe, et qui, confus d'abord et informe, s'éclaircit à mesure qu'on abaisse la main, et finit par apparaître dans tous ses détails.

A l'arrivée, on voit la locomotive qui va partir dans un moment pour Bruxelles, quitter sa place, et venir, par une route qui longe la principale, se placer à la queue du convoi, qui deviendra la tête, puis s'arrêter au point juste, plus docile et plus précise dans ses mouvemens que le limonier le mieux dressé, et attendre immobile qu'on l'attèle à l'immense convoi qui va se remplir de nouveau pour le retour, et où les derniers seront les premiers. Les deux machines vont et viennent ainsi toutes les demi-heures, de Bruxelles à Malines et de Malines à Bruxelles, sans se lasser, sans se rebuter, faisant toutes les volontés de l'homme, mais peut-être à la manière des événemens que nous croyons mener et qui nous mènent. L'homme ne se méfie pas de cette force parce qu'elle est née de lui; mais qui sait si après avoir été si obéissante, elle ne l'entraînera pas où il ne voulait pas aller? Au reste, ce n'est pas encore le temps des mauvais présages. Admirons sans inquiétude cette création nouvelle, et, avant de prévoir les maux attachés à toute œuvre humaine, rêvons à tous les biens dont ils seront peut-être le prix.

Ce chemin est l'ouvrage du gouvernement belge. Il a pris un beau rang en Europe, en accréditant par ses lois et par son exemple une invention qui doit changer le monde moderne. Pendant qu'on dispute en France *de commodo et incommodo*, et qu'on fait des enquêtes solennelles à l'effet de savoir des propriétaires de forges s'il leur convient qu'on introduise en France les fers étrangers, et s'il leur serait agréable de gagner cent pour cent de moins, ou de continuer à gagner la même chose en se donnant cent fois plus de peine; pendant qu'on demande gravement aux gens du Nord s'ils veulent être sacrifiés aux gens du Midi, et à ceux-ci s'ils consentent à ce qu'on favorise ceux-là à leurs dépens; pendant qu'on doute dans les trois quarts des maisons, à Paris, que la houille soit un véritable combustible, la Belgique exécute la première moitié de son chemin en fer, et livrera la seconde moitié, cette année-ci, à la circulation (1). En une heure, on pourra se rendre de la capitale à la première ville maritime du royaume, y faire ses

(1) Depuis que cet article est écrit, cette seconde moitié est terminée.

affaires entre les deux repas, et revenir dîner dans sa famille. Les gens de Malines feront leurs visites à leurs amis d'Anvers et de Bruxelles en moins de temps que nous n'en mettons pour faire les nôtres en fiacre, à Paris. Les marchandises, comme les gens, voleront d'une ville à l'autre. Le dimanche, les Bruxellois pourront s'aller promener sur le quai de l'Escaut, à Anvers, et ce ne sera pas une promenade peu intéressante, si l'Escaut redevient un fleuve belge, ou, ce qui vaudrait mieux, un fleuve libre. Les deux cités n'en feront qu'une; Malines sera un faubourg de Bruxelles, et Anvers la tête de pont de la capitale, du côté de la mer. Maintenant semez les plaines traversées par la route en fer de maisons de campagne, de maisonnettes, que la facilité du transport et la commodité de l'arrivée feront multiplier, Anvers et Bruxelles seront, en peu d'années, les deux quartiers extrêmes d'une ville de huit lieues, séparés par une rue ou une allée de maisons de campagne.

Nous avons un chemin de fer de Lyon à Saint-Étienne. Ce chemin en fer va, mais non sans accidens. Ces accidens, répétés par tous les journaux, se multiplient dans les imaginations: quiconque a lu le même *sinistre*, raconté à deux jours de distance, est persuadé qu'il en est arrivé deux. Notre crédulité, tour à tour, et notre incrédulité, favorisent ces illusions si nuisibles à l'industrie nouvelle. Nous sommes le peuple le plus novateur dans les idées, et le plus routinier dans les faits. Tel qui ne doute pas qu'il a dans la tête un gouvernement modèle et une constitution, dont le simple établissement produirait le bonheur universel, doute que le feu de houille soit du feu, et que la vapeur ne soit pas un canon toujours chargé, dont le hasard tient la mèche. Notre sens critique, si éveillé et si fin, s'il nous fait apercevoir toutes les mauvaises choses, nous cache quelquefois les bonnes. Nous n'avons pas confiance aux chemins en fer, nous nous y résignons; nous montons sur un wagon par bravoure, non par conviction; pour montrer que nous n'avons pas peur de sauter en l'air, mais non pour nous confier naturellement à un système de transport éprouvé. Nos badauds hochent la tête en voyant cet être tout de fer, qui marche en vomissant de la fumée, avec une force, en apparence, ingouvernable. Ici, ce semble, les gens sont pleins de

foi dans les chemins en fer : ils ne s'en rendent pas compte, comme nous de toutes choses, ils ne s'en émeuvent pas, ils n'en dissertent pas, ils y croient. Je voyais assises sur les mêmes bancs que moi, de bonnes paysannes des environs de Malines, qui roulaient pour la première fois sur un chemin en fer, et n'en étaient pas plus surprises. Les enfans seuls riaient d'aise de se sentir aller si vite. Je comparais naturellement ces croyans au chemin en fer, si simples, si convaincus, à quelques Français venus par le même convoi, lesquels spéculaient sur les accidens, et niaient le mouvement que les emportait aussi vite que l'oiseau. Des gens de la campagne, venus de l'intérieur du pays sur le bord du chemin, pour voir passer la machine et sa file de wagons, regardaient le convoi en gens persuadés que ce qui peut faire ainsi cinquante pas sans broncher peut et doit marcher toujours et partout. Les jours de foire, à Bruxelles et à Anvers, ces bonnes gens monteront dans le char, sans se croire hardis ni braves, et sans avoir fait leur testament.

On transporterait une armée entière du centre du pays à la frontière, sur ces wagons. La locomotive est au transport des hommes ce que le télégraphe est au transport des nouvelles. Mais la locomotive doit rendre les guerres impossibles, surtout cette espèce de guerre stérile et absurde que se font les douanes de chaque pays. Qui peut prévoir ce qui résultera de ces versemens incessants des nations l'une dans l'autre, de ces convois de quinze cents personnes à la fois, sillonnant l'Europe dans toutes les directions, confondant les usages, mêlant les nationalités, prenant des habitudes, et peut-être des liens, dans toutes les grandes villes de l'Europe, devenues des points de réunions communs à une grande nation formée de l'élite des petites ? On ne niera pas que les voyages fréquens ne donnent aux individus des idées et une sorte de bienveillance cosmopolite, qu'ils font aimer la civilisation pour elle-même, et préférer parmi les peuples ceux qui ont le plus fait pour elle, qu'ils adoucissent et quelquefois détruisent cet esprit d'exclusion patriotique qu'entretiennent les habitudes sédentaires et la vie emprisonnée dans l'horizon du clocher. Pourquoi donc des masses de pèlerins, renouvelées sans cesse, ne seraient-elles pas, comme les individus, adoucies par le contact des populations étrangères, et ne prendraient-elles pas hors de leur pays cet

amour pour la civilisation générale, qui est la propriété commune du genre humain, et qui fait haïr la guerre comme sa mortelle ennemie? Si l'Europe du xve siècle eût été plus mûre aux idées sociales et politiques, peut-être la communauté des croyances chrétiennes, une langue générale, le latin, et l'habitude des pèlerinages, en eussent fait une république universelle. Pourquoi l'Europe du xixe siècle, où, malgré les différences extérieures des gouvernemens, les mêmes besoins unissent les classes éclairées à qui appartient l'influence, ne deviendrait-elle point, par la civilisation qui est la sociabilité de peuples entre eux, comme la politesse est celle des individus, par la langue française, qui est la langue la plus sociale du monde, par les immenses pèlerinages qui se feront sur les chemins en fer, une patrie commune où les individus de toutes les nations trouveraient partout la sécurité, la liberté civile, la justice, et où toutes les institutions locales, gages de ces différences invétérées de mœurs que la civilisation ne peut effacer, se conserveraient sous une *grande charte* universelle de paix et de droit commun? Ces idées feront peut-être sourire ceux qui me lisent; mais j'aime mieux les faire sourire de mon utopie, que leur faire pitié en affectant une indifférence supérieure pour cette conquête incalculable de l'industrie du xixe siècle. Il faudrait plaindre celui qui, après avoir vu cinq lieues de chemin en fer, sur un point du continent européen, et après avoir fait ce chemin en vingt-cinq minutes, en compagnie de douze cents personnes, ne verrait dans tout cela que des diligences de localité perfectionnées pour l'usage des habitans, et ne sentirait pas son esprit cheminer à la suite de cette machine qui vole comme la foudre, rêvant un avenir qui pourra bien ne pas être celui que j'imagine, mais qui assurément ne sera pas médiocre.

Au reste, s'il est douteux que les chemins en fer tuent la guerre, il l'est moins que les douanes y périssent. Supposez seulement un chemin de fer de Bruxelles à Paris. Voilà quinze cents personnes qui partent chaque matin sur les wagons pour aller d'une cité dans l'autre. Bâtira-t-on un hangar grand comme une ville pour proportionner le local de la douane à la grandeur de ces convois? Équipera-t-on une armée de douaniers pour visiter une armée de voyageurs? Ouvrira-t-on

quinze cents malles, autant de porte-manteaux, autant de boîtes à chapeaux, pour y faire la chasse aux marchandises prohibées, et tiendra-t-on les voyageurs comme au lazaret, pendant quarante-huit heures, sous le hangar de la douane? Et si la visite était possible, ne sera-t-elle pas dérisoire? Peut-on calculer la valeur des fraudes qui échapperont à l'incommode surveillance des préposés? Imaginez un convoi parti de Bruxelles pour Paris. Je veux bien réduire le nombre des voyageurs; au lieu de quinze cents, n'en mettons que mille. Mais ces mille personnes ont toutes dans leurs portefeuilles une pièce de fine dentelle de Bruxelles, de cette dentelle dont on peut envoyer à Paris dans une lettre pour plusieurs centaines de francs, et dont on pourrait cacher dans sa bouche, en y prétextant une gencive enflée, pour quelques cents louis. Or, on ne fouillera pas les portefeuilles ni la bouche; jamais douane n'irait jusque-là, sous peine de voir l'armée des mille voyageurs se révolter contre ses agens, les chasser ou leur faire pis, et entrer tête levée sur le territoire avec le butin fait sur le fisc. Eh bien! calculez la perte que fera le trésor sur ces mille pièces de dentelles échappées aux griffes de la douane. Mais ce n'est pas tout. Il n'est pas dans ces mille personnes un ami si scrupuleux des douanes qui n'ait emporté, outre le beau fusil de Liége et les pièces de coutellerie de Namur, que la douane lui passe, comme objets d'usage particulier, une robe de foulard d'Angleterre pour sa femme, sa fille ou sa sœur, quelques chemises de fine toile de Courtray, même un ample manteau de drap de Verviers, moins cher et plus brillant que nos draps, dont il fera deux ou trois habits complets pour ses enfans. Voilà donc de bon compte, outre les mille pièces de dentelle, représentant une valeur énorme, mille robes de foulard anglais, mille fusils de Liége, mille écrins de belle coutellerie, mille demi-douzaines de chemises de toile de Courtray, mille manteaux, ou trois mille habits complets d'enfans, fraudés en un seul voyage sur lesquels la douane aura perdu sa part du lion! Si cette perte ne résulte pas d'un seul convoi, elle résultera de deux, de trois; tout ce qui sera du commerce transportable, tout ce qui pourra être dérobé à la visite sans précautions extraordinaires, ou grèvera le trésor en ne lui payant pas de droit, ou minera sourdement le commerce in-

digène par une contrebande de détail qui échappera à tous les regards. En cherchant à concilier le maintien des douanes avec l'établissement des chemins en fer, on arrive à l'absurde. Qui veut l'un ne doit pas vouloir l'autre. Il faudra donc que la locomotive passe sur le corps de la douane, et que sur l'emplacement de ses bureaux on établisse des relais de houille. Les gouvernements, qui n'ont guère d'entrailles que pour la douane, même quand ils possèdent dans leurs conseils des ministres enrichis par la contrebande, font bien d'y regarder à deux fois dans leur intérêt, sinon dans le nôtre. Ils prévoient quelques effets de ce genre, et ils ajournent les projets de chemins de fer, tout en faisant semblant de s'y intéresser, jusqu'à payer des vacations à des ingénieurs chargés d'en lever les plans et de les déclarer impraticables. C'est là tout le secret de ces singulières enquêtes où les gouvernemens qui craignent les chemins en fer, parce qu'ils pensent qu'avec les gens et les ballots, les idées aussi pourraient cheminer plus vite, consultent sur l'utilité de ces chemins des assemblées de notables qui n'en veulent pas, parce que leur superflu est hypothéqué sur les douanes et les routes ordinaires. Comment ne demande-t-on pas l'avis et le consentement des maîtres de poste et des propriétaires de messageries? Le résultat de l'enquête serait encore plus sûr.

Les gouvernemens despotiques de l'Allemagne autorisent, dit-on, les chemins en fer. Je ne reconnais pas là leur prévoyance si vantée. Il est vrai qu'ils ne tourneront pas vers Paris la bouche de ces chemins; il est vrai qu'étant les seuls voyers et les seuls maîtres de poste dans leurs royaumes, comme cela se voit en Prusse, ils pourront toujours régler à leur volonté les besoins de voyage de leurs peuples, et réduire le personnel des convois; il est vrai que comme l'imprimerie, qui est la semence de toutes les idées et de toutes les libertés, a pu être frappée de stérilité dans leurs mains avares, de même les chemins en fer pourraient bien n'être pendant long-temps qu'une invention pour les curieux de l'Allemagne. Mais que seulement la France commence, que toutes les intelligences qui y sont libres, que toutes les existences qui y souffrent du monopole, s'entendent d'un bout du royaume à l'autre pour demander pacifiquement, mais avec énergie, un mode de com-

munications intérieures et extérieures qui doit rendre à toutes les denrées nécessaires à la vie leur valeur réelle, au lieu de cette valeur factice et exagérée que leur donnent les douanes; que Bruxelles et Paris se tendent la main, et nous n'avons pas peur que la locomotive, une fois lancée sur un chemin de cent vingt lieues, une fois vue dévorant en un peu plus de douze heures cet immense espace, avec sa banderole de fumée et ses quinze cents voyageurs assis sur de commodes chars-à-bancs, s'arrête même devant le despotisme prussien, autrichien ou russe.

Il y a un reproche à faire au gouvernement belge, ou du moins à ceux de ses agens auxquels est commise l'administration du chemin en fer. J'ai déjà parlé de la secousse qu'impriment aux chariots remorqués la mise en mouvement ou l'arrêt de la locomotive, et j'ai dit que cette secousse est assez forte pour vous faire tomber, si vous êtes debout à l'instant du départ ou de l'arrivée; or, par une précaution dont les places du prix le plus élevé ont été favorisées, cette secousse est presque nulle pour les voitures couvertes ou berlines où sont marquées et numérotées ces places, et qu'une capote met à l'abri des injures de l'air. Cette précaution consiste en des tampons de cuir fixés à la poupe de chaque berline, et contre lesquels vient s'amortir le choc de la proue de la berline qui suit, si les mots proue et poupe peuvent s'appliquer à des berlines. On en est quitte pour un léger mouvement à peine assez fort pour vous faire pencher la tête en avant. Il n'en est pas de même pour les chars-à-bancs découverts, dont les places sont à moindre prix, et où la proue heurte la poupe, bois contre bois, fer contre fer, avec une force qui pourrait mettre en danger même les gens assis, s'il prenait quelque distraction au contre-maître, et que sa main, moins exacte, arrêtât trop brusquement la machine. N'est-ce donc pas assez que ces places soient exposées à l'air, dont la température est rendue plus vive par l'extrême rapidité de la course, qu'on y soit durement assis, et qu'on y reçoive une pluie de poussière fine et desséchante qui s'échappe incessamment du fourneau, et que le vent chasse sur la queue du convoi? C'est ici une précaution contre des accidens; or, tout ce qui est de précaution, sinon de luxe, doit avoir été prévu dans une entreprise exécutée par un gouvernement libéral aux frais de la nation. Au lieu de rendre les inégalités sociales plus cho-

quantes, son devoir est de les adoucir et de donner à bas prix au moins la sécurité, sauf à faire payer un peu plus à la richesse ou à la vanité tout ce qui est d'aisances recherchées.

§ II.

MALINES.

Il y a peu de villes d'un aspect plus agréable que Malines. Ses toits en angles et à pignons, ses corniches peintes, quelques sculptures délicates du dernier siècle, des inscriptions emblématiques, comme sur la magnifique place de l'Hôtel-de-Ville, à Bruxelles; des enseignes caractéristiques, en lettres d'or, restes de l'opulence des anciens corps et métiers; des têtes de bœuf en relief, avec leurs cornes dorées, sur le fronton des boucheries; d'innombrables fenêtres carrées et basses, garnies de pots de fleurs grimpantes, qui en voilent les ouvertures d'un frais treillage de feuilles et de fleurs; d'assez jolies figures flamandes encadrées dans des bonnets de dentelles aux ailes flottantes; un marché animé où se vendent et s'achètent les grains et les bestiaux du pays; un air d'aisance particulier aux villes ecclésiastiques; tout cela réjouit la vue et le cœur, et si ce ne sont que des apparences, peu de villes en offrent de plus propres à faire croire que la santé, le bien-être et l'intelligence, ont leur demeure favorite à Malines. Nous descendons au pied de la grande tour carrée, qui devait supporter une flèche d'une hauteur proportionnée. La flèche de Malines n'aurait pas eu de rivale, si on la mesure par la largeur et la hauteur de la tour d'où elle devait s'élancer dans le ciel. Le manque d'argent qui a tenu la grue suspendue en l'air, au sommet des tours de Cologne, et qui a arrêté tant d'édifices au moment où ils allaient entrer dans la région des nuages, a laissé inachevée la tour de Malines. La cathédrale était digne de cet ornement. C'est une belle nef, avec de larges galeries latérales, et des chapelles amplement garnies de confessionnaux; on y sent l'influence des prêtres dont Malines est la capitale spirituelle, son archevêque étant primat de l'église belgique. C'est là, c'est sous ce dais de velours à franges d'or, que les peuples viennent adorer le pri-

mat ; c'est là que le dernier prince souverain de Liége, de roi devenu archevêque de Malines, a fini ses jours dans des nuages d'encens et de bénédictions populaires, avec une insouciance et un oubli du passé que nous ne supposons guère aux princes déchus, et qui me font croire qu'il n'y a de malheurs dans ce monde que pour qui les voit de loin. L'archevêque actuel, primat régnant, qui n'a pas commencé par être souverain, en a, m'a-t-on dit, tout l'esprit entreprenant et toute l'ambition. Peut-être devrait-il se rappeler qu'on peut tomber, même de moins haut que de la royauté de la ville de Liége. Mais le vent souffle de son côté, et il s'y laisse emporter, tendant trop les ressorts, prenant le respect traditionnel pour l'obéissance aveugle de sujets, avec cette illusion propre aux chefs du clergé catholique, qui, comme toutes les légitimités, ne croient pas aux changemens irrévocables, et font rayer de leur histoire les révolutions.

Des cariatides bien traitées, qui soutiennent la galerie supérieure, entre chaque arcade, et qui représentent des saints et des personnages allégoriques, quelques beaux tombeaux d'archevêques, dont la sculpture manque généralement de simplicité, décorent la cathédrale, où l'on ne montre d'ailleurs aucun tableau de marque. C'est dans l'église Saint-Laurent, dont la tour, beaucoup plus humble, est surmontée d'une statue de saint étendu sur son gril, qu'il faut aller voir *la Pêche Miraculeuse* de Rubens. C'est un tableau à panneaux, de la manière étudiée et calme de ce grand peintre, dont les grandes toiles allégoriques du Musée ne peuvent donner aucune idée. La composition en est d'une belle simplicité. Pendant que l'un des disciples titre le filet, et qu'un autre pousse la barque, montrant naturellement, et non pour l'effet, des membres nus admirablement peints, Jésus sourit doucement à la surprise et à la joie que leur cause une pêche si abondante. Sur le panneau à gauche, sont des vieillards, apparemment du cortége de Jésus, qui regardent avec étonnement un énorme poisson ; à droite, c'est la scène de Tobie et de l'ange, qui lui montre le poisson dont le fiel doit rendre la vue à son père. Le jeune Tobie ramassant le poisson, et regardant l'ange, dont il recueille les paroles avec une expression sublime de foi et d'espérance, est peut-être la plus heureuse figure de ce tableau, dont les details, quoique traités avec facilité, sont très soignés. Cet ouvrage

est une préparation naturelle aux beautés de *la Descente de Croix,* et comme un intermédiaire entre le Rubens de la galerie Médicis et le Rubens de la cathédrale d'Anvers.

§ III.

ANVERS.

Nous arrivons à Anvers au milieu des fêtes de septembre. Quelques bâtimens sur l'Escaut sont pavoisés ; la musique de la garnison joue sur la place Verte des airs d'opéra-comique. De pauvres diables grimpent le long d'un mât de cocagne où sont suspendues autour d'un cerceau, quelques hardes neuves, les prix des vainqueurs. Les ardens et trop pressés, après cinq ou six vigoureux embrassemens, retombent ; les sages qui montent lentement et en reprenant haleine, arrivent jusqu'au haut, et redescendent avec une harde ; image burlesque, mais vraie, de la vie, où ceux qui ont de la tenue et de la suite l'emportent d'ordinaire sur ceux qui n'ont que de l'élan. C'est là le côté philosophique du mât de cocagne. Du reste, les gens honnêtes souffrent dans cette dignité solidaire que chaque homme doit avoir pour tous les hommes, de voir cet inévitable mât de cocagne, espèce de pilori où le peuple grimpe pour tous les gouvernemens, comme le Paillasse de Béranger. Les fêtes populaires sont belles quand elles se font de bas en haut, et que le peuple en est à la fois l'ordonnateur, l'acteur et le témoin ; mais des fêtes décrétées d'en haut, par affiches, proclamations invitations à la joie, où c'est le gouvernement qui ordonne les réjouissances et la police qui les surveille, ces fêtes sont un spectacle dégradant. Il ne manque à ces fêtes par ordre que la judicieuse menace de Schaabaam : « Quiconque ne s'amusera pas sera empalé. »

Ce qu'on appelle la *bonne société* d'Anvers a quitté la ville. La bonne société est orangiste ; elle va bouder dans ses opulentes maisons de campagne les journées de septembre et le roi Léopold. Il n'y a pas une femme de *bon goût,* comme on dit, qui voulût mettre une robe neuve pour la révolution. La rue, le port, la promenade, les églises, tout est livré au peuple

et à l'autorité, les deux seuls acteurs dans les fêtes officielles, l'un faisant sauter, grimper, boire, s'ébattre l'autre, comme un bateleur son dromadaire ou son ours. L'étranger qui vient tout exprès pour les fêtes publiques, croyant y trouver plus de *mœurs*, comme on dit en terme de voyage, qu'aux jours ordinaires, s'en va bien désappointé. Les fêtes publiques sont les mêmes partout. Du mouvement et point de gaieté, de l'oisiveté et point de plaisir, des gens qui badaudent, des maris qui traînent leurs femmes, de l'ennui jusque sur la mine des enfans, qui sont si gais, si criards, les jours ordinaires, au sortir de la classe; ils ont l'air de promener leurs habits des dimanches. Dans ces fêtes, les hommes se font troupeaux; ils vont où vont ceux qui sont devant eux, traversés çà et là par des caporaux qui sont les chiens de garde, et précédés ou harangués par des officiers en épaulettes, qui sont les pasteurs, à la houlette près, qu'ils ont remplacée par une rapière luisante pendue à leur côté.

Après avoir marché processionnellement dans ce troupeau, où j'étais mouton, et m'être fatigué pendant deux heures, au plus fort de la fête, afin de prendre sur le fait les originalités locales, ne trouvant que de plates ressemblances avec tout ce que j'ai vu en France, et la seule différence d'un troupeau moindre de quelques cent mille têtes, je voulus voir Anvers du haut de son clocher, le plus haut des clochers gothiques après celui de Strasboug.

Je ne sais pas si Napoléon, qui a tant fait pour Anvers, est jamais monté sur la tour de la cathédrale; mais je comprends que du haut de cette tour, à la vue de ce grand arc de cercle de l'Escaut, dont le sommet touche à la ville, et dont les deux extrémités se confondent avec le ciel, comme la mer, le moins qui pût venir à l'esprit d'un homme qui pouvait tant, et qui voulait détrôner l'Angleterre, c'était de faire d'Anvers le premier port de l'Europe occidentale.

La vue qu'on a du haut de cette tour est une des plus belles du monde. La cathédrale est au sommet même de ce demi cercle que forme l'Escaut. En face, sur la rive opposée, est la Tête-de-Flandre, village ou faubourg où vient aboutir la route de Gand, qui perce en droite ligne la vaste plaine embrassée par le demi-cercle, et dont quelques parties sont restées inon-

dées depuis la dernière rupture des digues par les Hollandais. Cette plaine s'appelle les Polders. A gauche, vers l'occident, arrive avec tous ses affluens le grand fleuve qu'on a vu si petit à Valenciennes ; à droite, un peu vers l'orient, il longe de vastes pâturages du Brabant septentrional, du milieu desquels s'élève le petit fort de Lillo, qui appartient à la Belgique sur la carte, et à la Hollande dans le fait ; puis, débordant tout à coup sur la rive droite, il s'y étend comme un lac immense, d'où sortent des pointes de clochers et des toits de maisons. Cinq villages sont là sous les eaux depuis la dernière guerre. Il est remarquable que les petits peuples se maltraitent plus que les grands. Dans les batailles entre grandes nations, une certaine générosité lutte contre les instincts de destruction ; les haines sont trop vastes, en quelque sorte, pour être cruelles. Entre petits peuples, la guerre se râpprochant davantage par ses proportions d'une lutte d'individu à individu, l'esprit de destruction est plus sauvage. On ne peut pas calculer tout ce que le petit peuple hollandais, excité par son roi, a fait de mal sournoisement au petit peuple belge, bombardant ses entrepôts, inondant ses plaines, détruisant des villages qui deux jours auparavant lui payaient l'impôt. Si la France n'eût jeté le bâton d'un maréchal entre le lionceau belge et celui de Nassau, ils se seraient déchirés à belles dents, et tout le pays d'Anvers serait peut-être sous les eaux.

Quand on contemple de si haut ce beau pays, involontairement on se sent porté à des rêveries propagandistes. On se demande si c'est pour la petite nation hollandaise que la Providence a placé ce grand cours d'eau à l'entrée de l'Océan et des mers du Nord, comme une sorte de grand chemin pour tout le commerce maritime de l'Europe intermédiaire, et s'il devrait être permis à cette petite nation, dont le passé est d'ailleurs si glorieux, d'avoir des chaloupes canonnières ancrées au beau milieu de l'Escaut sous le prétexte de prétendues garanties ! On se demande pourquoi les fleuves ne sont pas libres comme la mer, pourquoi le commerce ne passe pas librement partout où le vent le pousse, et pourquoi les gouvernemens lèvent des droits de péage sur des chemins qu'ils n'ont pas faits ! On se demande pourquoi l'axiome international *mare liberum* ne s'étend pas à tous les cours d'eau, et pourquoi on n'y ajoute

pas pour corollaire : *liberæ aquæ!* En regardant, d'une part, cette immense nappe d'eau sur laquelle une flotte pourrait voguer en ligne, et dont les affluens sillonnent la Belgique et une partie de la France, et d'autre part, au milieu des pâturages de la rive droite, ce petit fort à peine plus visible que les vaches qui paissent autour de ses glacis, et ces chaloupes canonnières, petits points noirs qu'on aperçoit au milieu du fleuve, à mi-chemin de l'horizon, on se demande si la politique, qui prend plus au sérieux le petit fort et les chaloupes que la grande nappe d'eau, n'est pas une politique qui tire à sa fin, et si la paix entre les peuples ne doit pas faire disparaître tous ces signes des habitudes militaires des gouvernemens! On se demande pour finir, pourquoi ces vaisseaux qui arrivent lentement de la pleine mer, là-bas, à la hauteur du fort Lillo, portée par la marée montante, au lieu d'avoir au bout de leurs mâts les chiffons bariolés qu'on appelle pavillons nationaux, restes des blasons de la féodalité, ne se pavoisent pas d'une banderole commune, celle du libre commerce des eaux!

Je croyais l'Escaut plus large à Anvers que la Garonne ne l'est à Bordeaux. Un négociant bordelais, que le hasard me fit rencontrer sur le quai, me détrompa. Il me dit, à quelques pouces près quel était l'avantage de sa chère Garonne. Il avait apparemment mesuré les deux fleuves au pied-de-roi. Hélas! pensai-je en moi-même, ce qui s'oppose, entre autres obstacles, à la réalisation de ces beaux rêves de pacification et de libertés commerciales, n'est-ce pas beaucoup de ces vanités-là? Et certaines vanités nationales sont-elles plus sérieuses que ces vanités locales? Voilà donc ce qui empêche les grandes choses! Des milliers de petits ennemis qui, pris un à un, sont risibles, mais qui, liés en phalange, peuvent être à peine rompus par les siècles!

J'ai passé tout un dimanche dans les églises. C'est là qu'il faut aller chercher le peuple d'Anvers et des environs. Ce jour-là les devoirs religieux et la pluie avaient rempli les églises de fidèles; le mauvais temps rendait impossible la joûte navale qui devait être le bouquet des fêtes de septembre. Quelques piquets de cavelerie, forcés de représenter le gouvernement dans une fête sans assistans, et d'accomplir le programme en tout ce qui est la part de l'autorité, immobiles dans les rues et

sur le quai, recevaient la pluie sur leurs beaux uniformes de drap de Verviers. Les banderoles belgiques, rouge, noir et jaune, qui ressemblent à notre drapeau tricolore quand le blanc en a été sali par les pluies, pendaient le long des mâts, froides et ruisselantes images de la langueur des fêtes officielles. La foule se pressait dans ces belles églises si vastes, si parées, la cathédrale, l'église Saint-Jacques, et d'autres dont je n'ai pas retenu les noms. Quels beaux cris jetteraient nos catholiques d'érudition qui aiment les cathédrales comme les derniers beaux esprits du paganisme aimaient les temples, s'ils voyaient quel soin l'on prend ici des églises, et en quel honneur y est le badigeon qui leur a inspiré tant d'indignations factices et de phrases toutes faites! Une église n'est pas ici une curiosité de l'art gothique, c'est une maison habitée et fréquentée dont les fidèles ont soin comme un bon père de famille de la sienne, et qu'ils aiment pour son usage quotidien et non pour ses dentelles de pierre. Là où la foi est morte, on peut dire aux villes qui possèdent d'antiques églises: N'y touchez pas, laissez-y la rouille du temps; gardez-vous bien de les assainir; respectez leur belle et mélancolique nudité. Si quelqu'un disait cela, ou quelque chose de ce genre, dans ce pays de pratiques religieuses, on le prendrait pour un fou; et s'il déclamait contre le badigeon, il révolterait tous ces croyans qui tirent de leur cœur toute la poésie de leurs églises, et qui viennent y chercher Dieu et non pas s'y admirer dans l'ouvrage d'hommes comme eux. On continue donc ici à décorer les églises; on les lave, on les tient propres et saines, on y met de la chaux pour empêcher l'écaillement de la pierre c'est preuve qu'on s'en sert sérieusement, et si je fais cette remarque, c'est pour montrer comment, selon les lieux et les gens, ce beau zèle pour les monumens, qui consiste à les laisser en proie au temps et à l'abandon, peut être une thèse de bon goût ou une clameur d'imbécilles.

Pour moi, j'étais plus occupé, dans les églises d'Anvers, des gens que des pierres. Ils entraient, hommes et femmes, avec un air de piété si sincère et si naturel, allant prendre l'eau bénite et faisant le signe de la croix avec tant de précision et si peu de souci du respect humain! En passant devant les chapelles ils s'agenouillaient si franchement sur leurs deux genoux, les femmes sans s'inquiéter de froisser leur robe ou de la salir

contre les dalles! Ils baisaient la patène avec tant de recueillement et de respect! Ils suivaient la procession, le cierge en main, d'un pas si religieux, et chantaient de si bon cœur les psaumes, ceux-ci en latin, ceux-là en flamand! Quel spectacle, à un peu moins de cent lieues de Paris, que des églises où l'on va pour prier, non pour aller où vont les gens de bon ton, où va la reine, où vont les sergens de ville chargés de surveiller les voleurs qui viennent y exploiter des badauds de religion, où de jeunes prédicateurs parlent de la morale et nom du dogme à un auditoire d'amis littéraires! Il y avait là ce qu'on appellerait ici des *messieurs*, appartenant à des confréries religieuses, lesquels lisaient leur livre d'heures comme nos catholiques de Paris lisent un roman. Je n'ose dire que je fusse fort touché de cette piété un peu grossière, ni que les prières lithurgiques marmottées entre les dents, de père en fils, par des gens qui n'en comprennent pas le sens, ne rabaissent pas l'homme qui les récite à jours et heures fixes, au-delà de cette noble humilité qui sied si bien à l'homme dans ses rapports avec Dieu; mais combien j'aimais mieux la simplicité d'intention de ces Flamands, que la piété lettrée de nos jeunes païens du catholicisme battant des mains aux belles expressions d'un prédicateur qui dit *Christ* au lieu de *notre Seigneur*, ou que l'empressement de nos dames de la finance allant dans une église royalement achalandée, étrenner une toilette de la nouvelle saison! Nos néo-catholiques sont dans la plus ridicule contradiction, qui est d'être enfans du siècle par le cœur et les passions, et chrétiens par la tête. Il n'y a, ce semble, que deux beaux rôles pour l'homme né dans une religion qui a perdu la puissance; c'est la foi sincère, naïve, reçue d'une mère et transmise aux enfans, pure de toutes les disputes humaines, ou le doute courageux qui, dans la ruine des croyances religieuses, se replie sur le sentiment moral, cette révélation éternelle de Dieu à l'homme, et qui cherche à remplir par de bonnes actions cet interrègne des religions constituées, si plein de tentations et de périls pour les consciences incertaines. Le milieu entre ces deux états ne peut être que de l'hypocrisie intéressée ou de la religion bel esprit.

La sainte-table reçoit tous les dimanches un grand nombre de convives de tout sexe et de tout âge. J'y voyais des enfans

de moins de douze ans apportant au repas mystique une componction apprise sous laquelle perçaient la légéreté et l'insouciance naturelles à cet âge. Une petite fille, entre autres, m'intéressa vivement par le mélange de gravité et d'enfantillage qu'elle mit à recevoir le sacrement. Elle était chétive, maigre, elle avait la figure fatiguée comme par des jeûnes et des macérations précoces, avec une gravité factice dans tout son visage, sauf les yeux où se trahissait toute la distraction de l'enfance. Je ne lui aurais pas donné plus de dix ans. Elle s'approcha la dernière de la sainte-table, les mains jointes, la tête ramenée sur la poitrine, copiant à ravir les dévotes consommées. Quand le prêtre lui tendit le pain sacré, elle ferma les yeux, reçut l'hostie, puis laissa tomber sa petite tête sur la balustrade avec cet esprit de singerie qu'ont tous les enfans. Après quelques secondes de recueillement, elle descendit les deux marches de la chapelle sur ses genoux, regagna sa place, s'agenouilla sur sa chaise, qui était plus grande qu'elle, marmotta quelques prières, puis, la distraction reprenant le dessus, elle se mit à regarder tout autour d'elle sans s'inquiéter si on la regardait elle-même, à la différence des dévotes qui pensent au monde jusqu'au bout.

Un peu plus loin c'étaient d'autres scènes. A une chapelle opposée, un jeune prêtre de belle mine donnait la patène à baiser à des petits enfans du peuple portés dans les bras de leurs sœurs plus âgées, et qui y mettaient leurs petites lèvres, non sans quelque crainte; à de jeunes filles des villages voisins, vêtues d'une camisole d'étoffe de couleur, ayant une sorte d'étoffe noire autour de la taille, dont elles font au besoin une mantille, et des bonnets de dentelle dont les deux ailes longues battaient contre leurs oreilles. A une chapelle plus bas on disait une messe d'enterrement pour un mort dont le cercueil était placé sur une estrade élevée, au milieu de la chapelle. La messe finie, le prêtre s'approcha du cercueil avec la grande croix d'argent. Il découvrit le drap mortuaire, et traça sur le bois nu, avec l'une des branches de la croix, le signe de la rédemption; après quoi six hommes en habit d'église prirent leur frère sur leurs épaules, appuyant leurs têtes contre les planches du cercueil, la vie contre la mort, de grosses joues flamandes contre un cadavre, et ils le portèrent dehors. Une foule de fidèles, qui n'étaient ni de

la famille ni des amis du défunt, priaient pour lui avec la ferveur de gens qui lui souhaitent de tout leur cœur une éternité bienheureuse, et qui peut-être ne l'auraient pas assisté d'un florin pendant sa vie.

Cela n'est pas une médisance, si j'en crois des coupables qui s'accusent eux-mêmes. On est peu généreux ici : — où l'est-on beaucoup ? je ne puis pas dire que j'aie vu personne mettre un sou de Flandre dans cette boîte en tôle vernie, dont le couvercle invite en français et en flamand les gens à donner et que secouent vainement les collecteurs chargés de la quête dans la cathédrale, espèce d'huissiers d'église, portant un petit collet noir sur les épaules. La tournée est longue pourtant dans cette cathédrale immense, dont la nef et les deux rangs de galeries latérales tiendraient toute la population d'Anvers. Je n'ai pas vu non plus tomber un centime dans la tasse de fer-blanc que l'enfant de chœur, acolyte du jeune prêtre dans la cérémonie de la patène tendait à tous ceux qui l'avaient baisée. Enfin, je doute que l'ouverture des troncs, dont le nombre est en raison inverse de la générosité des fidèles, et qui demandent à tous les piliers, sur leur pancarte en deux colonnes, l'une française, l'autre flamande, pour les besoins de l'église et pour ceux des pauvres, ait donné un centime de recette après une grand'messe, où les fidèles pouvaient se compter par milliers. On est donc très pieux dans ce pays, mais on ne donne rien de son vivant à l'église, ni à personne; et tel qui, en ce moment plein de vie et d'amour pour ce qu'il a, n'a pas encore fait de son libre mouvement la libéralité d'un sou à l'église, à l'heure de la mort, quand il croira faire le meilleur marché de toute sa vie, qui sera le paradis contre sa fortune, lui donnera tous ses biens, au détriment de parens pauvres, comme cela se voit en Belgique. L'église ne se plaint pas de l'arrangement, car elle est d'humeur patiente, et, comme Jean Chouart, elle compte toujours sur son mort. De là son opulence inouie, malgré le vide de ces troncs qui crient sans cesse pour les besoins de l'église.

Croirai-je encore ce qu'on m'a dit, qu'ils sont aussi parcimonieux pour le théâtre que pour l'église? seulement le théâtre ne reçoit pas de legs comme l'église. Ils sifflent les acteurs, et ne donneraient pas un sou pour en avoir qui ne fussent pas sifflables. Ils ont cette tyrannie des parterres de petite ville

contre de pauvres gens dont la médiocrité n'est, après tout, qu'un instinct très perfectionné de justice distributive, puisqu'ils donnent à leurs spectateurs du plaisir pour leur argent. Il n'y a que pour le bon vin de France qu'on n'est pas avare. C'est là le luxe du pays. Une cave bien garnie, et, de temps en temps des compagnons de table pour la vider, ou des rivaux dans l'échelle sociale pour les en rendre jaloux, voilà la générosité des gens. Elle est d'espèce suspecte, soit que le prodigue boive la meilleure part de son bien, soit qu'il prenne un plaisir de vanité à étaler les richesses de sa cave. Mais ces mœurs-là ne sont-elles propres qu'au pays d'Anvers?

Puisque j'ai parlé du théâtre, il faut dire ce que j'en ai vu.— Pour le personnel, c'est comme dans tous les théâtres de province. Des actrices de troupe, endurcies à l'habitude de chanter faux, des acteurs médiocres, des chœurs qui estropient les partitions, et un parterre très difficile, comme si sa sévérité pouvait amener de meilleurs choix, ou comme si le gouvernement était l'intendant de ses plaisirs. Voilà Anvers; hélas! voilà Bruxelles. Mais le théâtre d'Anvers est charmant. Je ne me souviens pas d'avoir vu une salle plus jolie, plus commode, plus élégante. On cherche naturellement dans ces loges dorées les types des nymphes de Rubens. Les dames d'Anvers sont grasses, rondes, abondantes en ces beautés qui vont au cœur de l'honnête marchand éloigné de sa femme, qui ne dit à personne qu'il n'est pas garçon. Il n'y faut pas chercher l'expression et la physionomie; ces belles dames boivent presque autant de vin que les hommes, et mangent en proportion. La culture de l'esprit, qui donne les tailles fines, les expressions de visage délicates, les regards vifs et profonds, est ici inconnue; on prie, on mange et on boit; le reste n'est qu'une imitation de bon ou de mauvais goût des habitudes intellectuelles des autres pays. C'est peut-être ce qui explique que les femmes aient de si belles santés, dans un climat brumeux, froid, et, en apparence, peu propre à les fortifier. L'absence de culture d'esprit serait alors une institution hygiénique qu'on ne saurait trop louer comme l'interdiction de la viande de porc dans les pays de Mahomet.

On se plaint aussi que l'espèce d'esprit qui trouve à se loger dans ces santés rebondies ne soit si bienveillant ni charitable, et que, comme il arrive dans les pays de grande dévo-

tion et de grand bien-être matériel, les conversations féminines soient ici des luttes de médisance sans sel, et de malice sans esprit; on dit que ce défaut d'éducation sérieuse, en ne permettant à personne de vivre de ses propres ressources, et en rendant chacun nécessaire à tout le monde, fait qu'on y dit du mal des gens en proportion de ce qu'on en a besoin, et qu'on n'y sait ni vivre seul ni aimer ceux dont on ne peut pas se passer; on dit encore que toute exception à l'aplatissement général, soit qu'elle se montre par une éducation distinguée, soit qu'elle se trahisse par des manières plus libres et plus naturelles, y excite des révoltes de salon et des réclamations en style de confessionnal. N'est-ce encore que de la ville d'Anvers que ces mœurs-là sont vraies? Pour moi, qui me suis fait l'écho innocent de ces *on dit*, qui n'affirme que ce que j'ai vu, et qui nie sincèrement tout ce qui n'est pas à l'avantage des femmes, je me plaisais à lire sur les visages des Anversoises, dans ce teint mat et fort, parmi ces belles couleurs coupées de taches blêmes, le bon sens grave de la mère de famille, une raison qui peut venir en aide au mari dans les affaires délicates, et la bonté qui vaut mieux que l'esprit, que l'éducation, que les talens, que les tailles fines, que les regards expressifs, que les figures ovales, que toutes les qualités qui ne rendent heureux que celui qui en est doué. Je ne garantis, de tout ce qu'on vient de lire sur les côtés défavorables des mœurs anversoises, que l'ennui général des visages dans la fête commémorative de septembre, malgré les invitations faites par l'autorité de se réjouir; et l'imperceptible produit du baisement de la patène, de la boîte en tôle des quêteurs, et des troncs pour les besoins de l'église et des pauvres; encore ces deux défauts seront-ils des vertus selon certains goûts; pour tout le reste, que la responsabilité en demeure aux aimables indiscrets qui m'ont révélé le secret de leur pays, et qui m'ont peut-être médit des médisans!

§ IV.

RUBENS ET QUINTEN METSYS.

Anvers est plein de la gloire de Rubens. Le tombeau de ce grand peintre est dans une chapelle particulière de la splendide église Saint-Jacques. Trois grandes pierres carrées, qui occupent tout le pavé de la chapelle, et où sont gravées des inscriptions latines surmontées d'une manière de blason, recouvrent plusieurs morts du nom de Rubens. Sur la pierre du milieu on lit la date de la naissance et de la mort du seul Rubens dont la postérité se souvienne, et une sorte d'éloge tumulaire dans lequel on vante, entre autres qualités, sa rare aptitude aux affaires et le talent diplomatique dont il fit preuve dans une négociation entre Philippe IV et Charles Ier. Cette pierre est sans ornemens. Au musée on montre sa chaise, conservée sous verre, vieux meuble que son souvenir a rendu sacré. Elle est garnie en cuir et piquée de clous dorés, avec des dorures en relief, comme sur les reliures. Elle annonce un grand état. On a mis sur le siége une couronne d'immortelles flétries, symbole d'immortalités moins solides que la sienne. C'est sur cette chaise que le merveilleux coloriste s'est assis. Pourquoi n'y fait-on pas asseoir tous les jeunes peintres lauréats, comme à Montpellier on fait endosser à tous les docteurs en médecine la prétendue robe de Rabelais ? Le contact de la vieille relique leur donnerait peut-être, sinon le génie de Rubens, du moins le respect de l'art, qui est déjà du talent.

Le musée d'Anvers a de Rubens quatorze tableaux ou portraits, tous remarquables, quoique diversement, et qui appartiennent à ses deux manières, l'une fougueuse et de premier jet, l'autre calme et étudiée. Je ne sais si on lui reconnaît deux manières, et si ce n'est pas une nouveauté que je dis là. Au reste, pour ne pas entreprendre sur le droit des hommes spéciaux, à qui appartiennent ces sujets de distinction, je dirai qu'il faut l'entendre dans un sens moral, et qu'il y a, dans ce grand maître, des tableaux où le coloris est la seule beauté, et

d'autres où on le trouve joint à d'admirables qualités de dessin, de composition et d'expression. Si je pouvais hasarder une distinction encore plus humble et plus convenable à mon ignorance en peinture, je dirais que les uns ont été très travaillés et les autres très peu, ou, si cela paraît encore trop péremptoire, que les uns sont les enfans de l'habitude et les autres ceux de l'inspiration. Ainsi *le Sauveur mort entre les bras de son père*, au numéro 74; *la Vierge, l'Enfant Jésus et saint Joseph*, au numéro 85, appartiendraient à l'habitude; *la Communion de saint François d'Assise, l'Adoration des Mages, le Sauveur en croix,* aux numéros 76, 77, 86, appartiendraient à l'inspiration. Dans les premiers je n'admirerais que les qualités qui ne font jamais défaut à Rubens, la couleur, la vivacité du pinceau; dans les seconds j'admirerais, outre ces dons naturels, des beautés où la méditation a perfectionné l'instinct, des figures long-temps mûries, des expressions de visage étudiées, de la modération dans le pinceau, une composition calculée, le travail enfin, ce cachet qui imprime la durée à tous les ouvrages, et qui place l'artiste et l'écrivain, déjà supérieurs par les qualités naturelles, à une hauteur où ils sont aperçus de tous les points du monde.

C'est parmi les plus beaux de sa manière calme et réfléchie qu'il faudrait mettre le *Jésus-Christ montrant ses plaies à saint Thomas*, tableau d'une expression si simple et si noble, où la surprise de Thomas est rendue si naturellement, et avec une nuance si profonde de foi et d'affection pour l'ancien maître qu'il croyait mort, et où l'on croit lire sur le visage de Jésus-Christ retrouvant le disciple incrédule quelques ombres des dernières souffrances de la croix, que la résurrection n'a pas encore effacées. Les deux portraits d'homme et de femme qui font pendant de chaque côté, et qui sont deux chefs-d'œuvre, servaient de volets à ce tableau. L'ouvrage entier formait l'épitaphe de Nicolas Rockox, bourgmestre d'Anvers, et ami de Rubens. Le portrait d'homme est celui de ce bourgmestre; l'autre est celui d'Adrienne Perez, sa femme. Le chef-d'œuvre de Rubens dans cette manière, et l'un des plus grands monumens de l'art de la peinture, c'est la fameuse *Descente de croix*. Des exclamations et des phrases en interjections, en présence de ce merveilleux tableau, seraient ridicules. Il n'y a

plus à le louer dignement. Il en est de certains monumens de l'art comme de certains grands hommes ; comme on n'en veut pas parler ordinairement, on en parle avec prétention, et on se donne une chaleur factice pour exprimer une émotion vraie; le mieux est d'inviter les gens à y aller voir. Quand le spectacle est tel qu'avec quelque peine de rédaction on en puisse donner une idée suffisante au lecteur, il faut n'y rien épargner; car c'est comme une sorte de devoir pour celui qui a vu de grandes choses dans les pays étrangers, de donner une partie de son plaisir à ceux que les nécessités de la vie retiennent chez eux. Mais quelle plume pourrait rendre l'effet de cette *Descente de Croix*, quand le bedeau de la cathédrale, spécialement chargé de l'ostension, après vous avoir placés dans le vrai jour, ouvre solennellement les vastes panneaux qui le recouvrent, et que ce joyau de la peinture religieuse vous apparaît, frappant à la fois vos regards et votre ame par la grandeur de ses proportions, l'éclat savant de ses couleurs, la hardiesse et l'harmomie de ses lignes, l'expression pathétique de ses figures. Quelle divinité dans ce cadavre ! Quel idéal des inconcevables douleurs maternelles dans cette mère, dont les deux mains tendues vers le corps, semblent craindre qu'on ne le laisse tomber, et n'osent pourtant pas le toucher, tant ce contact serait douloureux! Rubens n'a pas su peindre la figure de la Vierge, soit que, jeune mère, sans avoir cessé d'être vierge, elle tienne Jésus enfant sur ses genoux et lui sourie avec un respect involontaire, soit que, dans le mystère de l'assomption, revêtue d'une immortelle jeunesse, elle monte au ciel dans un nuage d'anges. Mais Rubens a trouvé le type de la mère des douleurs. C'est que les douleurs étant plus des choses de la terre que la maternité immaculée, ou que la béatitude dans le ciel, le pinceau essentiellement terrestre de Rubens devait y mieux réussir qu'à ces expressions intermédiaires entre l'homme et Dieu, dont le secret n'a jamais été partagé avec Raphaël.

Il manque pourtant quelque chose à ce magnifique ouvrage; c'est peut-être une teinte de tristesse générale, non pas sur les visages, où, sauf celui de la Madeleine dont l'expression est incertaine, cette tristesse est imprimée profondément, mais sur l'ensemble du tableau, dont les couleurs éblouissantes peu-

vent blesser les ames plus particulièrement touchées du côté spiritualiste de la religion chrétienne. Il est certain que, dans la réalité, les ajustemens des personnages témoins ou acteurs de cette lugubre scène ne devraient point pâlir par l'effet de leurs douleurs, et que la lumière du ciel ne tombe pas moins belle et moins pure sur nos chagrins que sur nos joies, sur le visage qui pleure que sur le visage qui sourit. Mais dans l'idéal, où le peintre doit aspirer, il faut une certaine convenance délicate entre les sentimens et les costumes, entre la scène et le théâtre, entre le ciel et l'homme, qui n'est pas contraire à la réalité, mais qui la modifie dans une limite permise. Cette convenance n'a pas été rendue par Rubens. Quelles couleurs imaginera-t-il pour peindre une fête, s'il prodigue les plus riantes de sa palette pour une scène de supplicié descendu de la croix? C'est là ce qui sépare l'art de Rubens de l'art de Raphaël; c'est par là qu'une école idéaliste sera toujours supérieure à une école matérielle, et que les Italiens resteront les maîtres des Espagnols et des Flamands. Mais, sauf ce défaut qui peut choquer une piété exigeante et tant soit peu érudite, quelles perfections éclatent dans le tableau de *la Descente de croix*, soit qu'on le juge au point de vue des conditions absolues de l'art, soit qu'on le compare aux autres ouvrages de Rubens!

C'est, je le répète, un sujet d'inexprimable surprise pour ceux qui ne connaissent Rubens que par les tableaux si désagréablement beaux de la galerie Médicis. Tout ce qu'on regrettait de n'y pas voir, une composition méditée, de l'expression, une pensée profonde, un dessin scrupuleux, et ce quelque chose qui est au-delà de l'horizon des yeux, et qui nous fait penser que le grand artiste, comme le grand peintre, n'a pas tout dit, empêché qu'il était par l'imperfection des moyens humains, tout cela se voit ou se sent dans la *Descente de croix*. Ce tableau est du petit nombre de ceux de l'école flamande qui vous remuent au-delà de cette première impression forte et toute physique que cause l'éclat saisissant des couleurs; un peu de ciel bleu et profond s'y découvre derrière les magnificences de la beauté terrestre. On y revient et on y rêve, ce qui est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un tableau flamand. La plupart des ouvrages de Rubens, et notamment ceux de la galerie Médicis, ont l'air d'être des enfans de sa fantaisie et des

amusemens de son pinceau. Il ne cherche pas à plaire au-delà des imaginations contemporaines, qu'il satisfait par ses seules qualités d'instinct et qu'il peut ravir sans travail; il ne pense pas plus loin que son temps et son succès du jour. Dans la *Descente de croix*, il est descendu en lui-même, il a fait et défait de nombreuses esquisses, il a vu, au fond de sa pensée, des apparitions soudaines de la beauté qu'il cherchait, et puis, dans l'exécution, il a senti des désenchantemens et d'amères difficultés; il a douté, il a souffert, il a eu des lassitudes, il a produit son chef-d'œuvre, comme la mère met au monde son enfant, comme se font tous les ouvrages immortels, au milieu de grandes douleurs; il a pensé à des générations dont il n'entendrait pas les applaudissemens; il a voulu peut-être que les images sacrées de son tableau survécussent aux croyances qui les avaient inspirées, et que l'art soutînt à son tour la religion après avoir été soutenu par elle. Il a réalisé, pour tout dire, la perfection, qui est l'appropriation des œuvres de l'art à toutes les intelligences, à tous les lieux, à tous les temps. Aussi les systèmes ne se montrent-ils pas devant ce tableau. C'est la propriété de tous; nul n'en est exclu. Le voyageur qui a fait cent lieues pour le voir, l'ouvrier, le paysan des environs, qui, après la messe, avant de sortir de l'église, le regarde un moment et le salue, les femmes du peuple qui se signent en passant devant, l'admirent également, quoique, j'en conviens, par des raisons très diverses. C'est de l'art incontestable; c'est du *beau* pour tout le monde. Les systèmes n'élèvent la voix qu'en présence des ouvrages équivoques; alors on imagine des distinctions, des subdivisions, des manières; les qualités deviennent des défauts, les défauts deviennent des qualités; on dispute, on ne s'entend plus; autant de têtes, autant d'opinions; les admirations jalouses ou intéressées des connaisseurs, remplacent l'émotion instinctive et l'applaudissement éternel de la foule!

Quoique le talent de coloriste ne soit en aucun peintre plus visiblement un don qu'en Rubens, il faut faire une bonne part, dans sa magnifique palette, aux traditions et aux procédés de l'école vénitienne que ce grand peintre avait particulièrement étudiée, ayant été plusieurs fois à Venise, et y ayant fait de longs séjours dans ce dessein. Mais où Quenten Metsys, autre-

ment dit Quinten Mathys, ou Maltys, ou Malthys, car on n'est pas d'accord sur ce nom qu'ont omis les dictionnaires biographiques les plus complets, avait-il pris le secret des couleurs, à la fois si délicates et si éblouissantes de son *Inhumation de Jésus-Christ?* Titien était à peine arrivé à l'âge mûr, quand Metsys était déjà sexagénaire, et il n'est pas probable que le vieillard eût appris son art dans les ouvrages du jeune homme; les plus grands coloristes du monde, Paul Véronèse, le Tintoret, Vélasquez, Murillo, Ribeira, n'étaient pas encore nés· Albert Durer, né vingt ans après Metsys, et mort vers la même époque, en 1529, avait pu connaître les tableaux de Metsys, avant que Metsys connût qu'Albert Durer fût au monde. Qui donna donc à Metsys cette belle lumière, cet éclat, cette fraîcheur incomparable, qui font de son *Inhumation du Christ* le plus curieux morceau du musée d'Anvers, et l'un des plus beaux monumens de la peinture du XVe siècle? La chronique des peintres d'Anvers dit que ce fut l'amour. On lit gravé sur la muraille, à côté de l'entrée principale de la cathédrale, ce pentamètre latin, qui fait partie de l'épitaphe de Quinten Metsys :

Connubialis amor de Mulcibre fecit Apellem.

« L'amour d'une épouse fit de ce Vulcain un Apelle. » Quinten Metsys, appelé encore aujourd'hui le *maréchal d'Avers*, était forgeron de son état. En face de son atelier habitait un peintre, père d'une fille charmante; Metsys osa l'aimer. Du temps des corps et métiers, la hardiesse était peut-être moindre qu'elle ne le serait aujourd'hui. Un maître forgeron, un maître maréchal ferrant pouvaient porter l'épée. Cependant le peintre trouva que ce mariage serait une mésalliance, et dit à Metsys qu'il ne donnerait sa fille qu'à un homme de sa profession. Metsys, dès ce moment, quitta le marteau et l'enclume pour prendre le pinceau et la brosse. Il fit de grands efforts pour réussir : il réussit. Le premier tableau qu'il osa montrer au peintre fut un portrait de sa fille. Celui-ci, qui était homme de parole, la lui donna pour femme. Metsys s'appliqua plus fortement que jamais à cet art, auquel il devait une femme aimée :

il y devint bientôt célèbre. Tel est l'intéressant commentaire de l'épitaphe.

Quoique ce pentamètre soit très lisible, j'ai vu, dans je ne sais quel touriste anglais, le mot *muliere* substitué à *Mulcibre*, et naturellement l'épitaphe traduite comme elle aurait pu l'être par les domestiques de Michel de Montaigne : « L'amour conjugal d'une femme en a fait un Apelle. » Le mal n'était pas de faire du latin de cuisine, mais de supprimer d'un trait toute l'histoire de Metsys, de forgeron devenu grand peintre, par un de ces mille prodiges que peut faire faire l'amour, en compensation des mille sottises qu'il fait faire du reste.

L'inhumation de Jésus-Christ est un tableau avec volets. Sur le volet de droite, on voit la tête de saint Jean-Baptiste, dans un plat, sur la table d'Hérode. Le volet de gauche représente saint Jean dans l'huile bouillante. Dans le tableau du centre, les amis de Jésus-Christ se préparent à le mettre dans le tombeau. La Vierge, soutenue par saint Jean, est prosternée devant les restes inanimés de son fils. Deux vieillards soulèvent la tête et la partie supérieure du corps de Jésus, pendant que les saintes femmes embaument les plaies. Sur le second plan, on voit le sépulcre qui va recevoir Jésus, et, dans le lointain, à gauche, le Calvaire et la ville de Jérusalem. Il manque peut-être à ce bel ouvrage quelques qualités d'expression et de perspective, et ces convenances de vérité historique qui semblent n'appartenir qu'aux époques les plus spiritualistes et les plus savantes de l'art ; on sent bien que ce grand peintre est surtout préoccupé de l'imitation matérielle, que c'est pour lui, comme pour son époque, le point le plus pressant, et qu'il songe à donner un corps à l'art avant de lui donner une ame. Mais, pour l'éclat des couleurs, pour la lumière, pour la finesse de la touche, pour le relief, je doute que les combinaisons ultérieures de la science aient rien ajouté à l'art du forgeron d'Anvers. Et même pour l'expression, si elle n'est pas pleinement rendue, elle est toujours vraie et bien indiquée, et l'intention y est déjà, sinon la perfection. C'est cette simplicité de la foi du XVe siècle, qui se représente ses images révérées, non point avec cette richesse d'expression et de physionomie que leur prêtera l'imagination plus épurée et plus subtile du XVIe siècle, mais avec quelques traits sommaires, généraux,

et avec cette beauté, plus grave que noble, qu'elles avaient alors dans les imaginations populaires. Il semble que les peintres du xve siècle, et Metsys en particulier, aient craint de donner à Jésus, à Marie, aux apôtres, objets de leur foi, des visages trop ressemblans à ceux des hommes. Au contraire les peintres du xvie siéle comprendront la Vierge, comme Apelle comprenait sa Vénus. Ils lui donneront des traits et des grâces empruntées aux filles des hommes, et ils en feront la plus belle et la plus aimable d'entre les femmes : aussi les peuples s'éprendront pour Marie d'une sorte d'amour physique, dont les transports idolâtres amèneront, avec d'autres causes, la réaction iconoclaste du protestantisme. Pour Jésus et les saints, ils leur donneront de si belles formes et de si majestueuses nudités, comme Titien à son *Christ au roseau*, ou comme Fra Bartholoméo à son *Saint Sébastien*, qui se voit dans la cathédrale de Besançon, que toutes les nonnes d'un couvent deviendront amoureuses de leur saint, et qu'on ne pourra les guérir qu'en l'arrachant du maître-autel et en le mettant au grenier.

D'après la chronique des peintres d'Anvers, le tableau de l'*Inhumation de Jésus-Christ* fut commandé à Quinten Metsys par le corps des menuisiers de la ville, pour la somme de 300 fl. Metsys n'en reçut qu'une partie; le reste fut converti en une rente perpétuelle au profit de ses enfans. Philippe II, roi d'Espagne, en fit offrir une somme considérable au corps des menuisiers, qui aima mieux garder le tableau que de le revendre avec profit. Ce bel ouvrage eut à craindre deux espèces d'iconoclastes, ceux du xvie siècle et ceux de 1794, les uns qui voulaient le détruire, les autres qui ne voulaient que l'enlever comme dépouille de guerre, et le transporter en France. Grace au zèle de ses différens possesseurs, il fut sauvé de la dévastation et de l'exil.

Un peuple d'où sont sortis de si grands artistes, et qui a dans ses églises et ses musées particuliers de si beaux ouvrages, ne peut pas être un peuple tout matériel, et je crois qu'en cela l'apparence trompe beaucoup de voyageurs. Certes, si on s'en tient à l'extérieur, aux physionomies, aux paroles, quoiqu'en Belgique même il y ait de belles figures et de spirituels causeurs, et si l'on a cette promptitude et cette impatience de ju-

gement qui emporte nos voyageurs français, on pourra croire que *la chair et le sang* y ont étouffé la pensée. Mais, outre qu'en pénétrant plus avant dans les hommes, on y reconnaît des qualités qui ne se livrent point tout d'abord, et qui, soit paresse, soit défiance devant des étrangers qui sont venus avec un parti pris, semblent reculer à mesure qu'on les poursuit, mais se montrent à la fin et se déploient avec une liberté inattendue, les choses doivent faire surseoir au jugement sévère qu'on serait disposé à porter sur les hommes. On ne peut pas avoir une opinion médiocre d'un peuple qui a bâti la flèche de Bruxelles et celle d'Anvers, l'hôtel-de-ville de Louvain, qui a des peintres comme Rubens, Van Dick et Quinten Metsys, qui a porté le luxe architectonique des maisons, la grace et la variété de leurs formes, l'art d'en approprier les ornemens à la profession ou à la dignité de leurs habitans, à un point où sont parvenues peu de nations, même parmi les plus grandes et les plus civilisées; et si nous personnifions ce petit peuple dans un homme, il ne faut pas dire du mal d'un homme qui a su si bien embellir sa demeure, tout en ne la regardant que comme une hôtellerie terrestre où il ne devait passer qu'un jour. En France, nous dépensons notre esprit en paroles qui volent, et qui, j'en conviens, remuent le monde, ou en écrits qui conservent les plus précieuses et les plus durables de ces paroles. En Belgique, on en dépense, non la même somme assurément, mais une bonne somme, vu la petitesse du peuple, en monumens, en tableaux, en travaux incomparables d'agriculture, de canalisation, d'industrie, de commerce; et ce que nous donnons aux idées, ils le donnent aux faits. J'aime mieux être citoyen du pays des idées; mais à Dieu ne plaise que je parle légèrement du pays des faits!

Il y a, pour ne parler que des arts, il y a dans le peuple belge une flamme intérieure et cachée qui perce difficilement à travers l'épaisseur de sa constitution physique et de la langue bâtarde dans laquelle il exprime si gauchement des choses si saines et si pratiques. C'est cette flamme qui fait vibrer le violon de Bériot; qui anime l'éclatant pinceau de Wappers, un de leurs plus jeunes peintres, vrai enfant du pays de Rubens; qui attendrit le marbre de Geef, représentant le plus illustre de leurs martyrs de septembre, Mérode, frappé à mort par une

balle hollandaise, et mourant pour sa foi et pour son pays; c'est cette flamme qui fait briller dans le passé, d'un éclat extraordinaire, quelques époques de l'histoire de ce peuple, dont le sol a été depuis tant de siècles le champ de bataille de l'Occident, histoire souvent interrompue par la conquête, mais qui offre au XIVe siècle le phénomène d'une grande civilisation, au milieu de l'Europe encore barbare, et trop loin de l'Italie pour être le produit de l'imitation.

Tous ceux qui suivent les concerts ont pu entendre un violoniste belge dont je n'ai jamais su le nom, mais qui est compté parmi les plus habiles dans son art. C'est un homme d'environ trente-cinq ans dont les cheveux sont coupés en faux toupet, d'une figure lourde, sans traits, sans expression, sauf dans les yeux pourtant qui sont profonds, d'une allure gauche, pesante, mal découpé pour faire des révérences, pour entrer de son pied léger dans un salon, pour bien mesurer l'arc concave que tous les invités viennent décrire successivement devant la maîtresse du logis, recevant sans émotion apparente et presque sans remercîments les battements de main qui accueillent ses majestueux andante; en somme un Belge, non de l'espèce cosmopolite qui a ses types élégants à Bruxelles, et ses muguets qui n'ont rien à apprendre des nôtres, mais un vrai Belge, sorti du peuple, enfant né sous le pignon triangulaire, enfumé de houille et blémi de bière, qui a pris le goût de la musique dans une sacristie, et a étudié son art dans un conservatoire de province. Il y a quelque temps que j'assistais à un concert où ce violoniste devait être entendu. Il joua un morceau de sa composition avec une force, une largeur, une vivacité, une sobriété d'ornemens, une chaleur graduée et continue, qui furent fort admirées. Il répondit aux applaudissemens par un brusque salut de tête, et se retira. Je le suivis dans la chambre qui servait de coulisse, et je le regardai avec une curiosité qui ne parut ni le choquer ni l'occuper. Or, ce même homme que je venais de voir dans la salle du concert, calme, impassible en apparence, le visage muet, le seul de toute l'assemblée qui ne fût pas ému de sa musique, je le trouvai dans la chambre d'attente tout haletant, la bouche ouverte, les yeux animés, essuyant avec son mouchoir la sueur qui sortait par grosses gouttes de tout son visage, tout

à l'heure aride et froid comme un masque. Cette agitation contenue, cette sueur soudaine et abondante, c'était là une manifestation de cette flamme intérieure qui couve sourdement dans la race belge; cet artiste, c'est la personnification du génie de son pays.

NISARD.

LE

BAL DE SENLIS.

Ce fragment est extrait du *Notaire de Chantilly*, de M. Léon Gozlan. *Le Notaire de Chantilly* est le premier anneau d'une série de romans, qui auront pour but de mettre en évidence et d'apprécier sous le rapport de leur moralité les diverses *influences* qui agissent sur notre société ; influence du médecin, influence du prêtre, influence du notaire. M. Léon Gozlan a compris tout ce qu'il pouvait y avoir de dangers dans ces *influences*, et sans accuser la société, sans proposer de remède, ce qui appartient au législateur, sans regretter le passé, sans prophétiser l'avenir ni vanter le règne de l'industrie, il a fait une œuvre d'art qui est en même temps un enseignement; il a mis le doigt sur la réalité; puis, après s'être bien assuré de son principe, il en a saisi tous les côtés dramatiques, il a revêtu une foule d'observations vraies et de charmantes imaginations d'un style clair et suffisamment concis.

Maurice, le notaire de Chantilly, est un homme de courage et de probité; Léonide sa femme, poussée par son frère Victor Reynier, homme d'affaires et de bourse, s'est approprié, pour satisfaire une coupable jalousie, les secrets de l'étude de son

mari. Maurice a un ami, Édouard de Calvaincourt, Vendéen et condamné à mort, qui est venu chercher un asile sous son toit hospitalier. Léonide aime Édouard de Calvaincourt, et c'est pendant une absence de Maurice que tous deux se rendent déguisés au bal de Senlis. Mais Édouard n'aime point Léonide ; il a rencontré un jour Caroline de Meilhan, dernier rejeton d'une famille noble. M. Clavier, ancien terroriste, après avoir été pendant la révolution le bourreau de la famille de Meilhan, a épargné cette jeune enfant et l'a élevée comme sa fille. Édouard aime Caroline. Quant à Hortense Lefort, la haine de Léonide contre elle remonte à une source plus ancienne ; Léonide a aimé Jules Lefort avant d'être la femme de Maurice, et celui-ci lui a échappé comme Édouard va lui échapper tout-à-l'heure. Il ne nous appartient pas de louer tout ce que cette scène a de dramatique et de saisissant.

Dans la rue de Paris, on entend un bruit à faire vaciller le clocher de la cathédrale; des voitures roulent d'une porte de la ville à l'autre porte, chacune avec son fracas particulier, mais dominé pourtant par le grincement du char-à-banc non suspendu. Pour la solennité du jour, on a sorti de la remise tout ce qui a forme humaine de voiture : diligences détournées de leur ligne de direction ; tapissières qui rapportent le bois des forêts de Chantilly, de Saint-Leu et de Compiègne ; landaus en osier, et enfin quelques véritables landaus qui sentent leur Paris. Ce pêle-mêle bruyant ne manquerait pas d'originalité ; mais les fêtes de province ont le malheur de ressembler à la cohue d'un baptême, et les belles dames qui en sont l'ornement ont l'air d'autant de nouvelles mariées. La province en est encore au bouquet de fleurs d'oranger.

La salle où a lieu le bal de la sous-préfecture est resplendissante de lumières ; il y en a à profusion. On s'aperçoit tout de suite que les frais de lumières sont à la charge des contribuables, si la disposition des flambeaux est abandonnée au bon goût des receveurs. C'est à la fois prodigue et détestable. Par une alliance profane, les candélabres des loges maçonniques et

des paroisses de la ville ont été recrutés et accouplés pour embellir la cérémonie ; ils sont inondés de cire de la bobèche au trépied. On étouffe de chaleur. Cédant à la dilatation qui les décompose sans altérer leur maintien , les autorités constituées commencent à déboutonner leur habit à la française : la tenue plie devant la cuisson ; le col de la chemise s'abat de langueur sur le passepoil du collet ; les épées d'acier fondent dans le fourreau ; les glaces filent.

Le beau côté des fêtes données par la ville, ce sont les rafraichissemens après la cire : on dirait que l'administré se venge d'un fait personnel en cherchant à établir la balance entre l'impôt foncier qu'il paie et l'orgeat dont il se gorge.

Le luxe des salles, quoique porté au plus haut degré de magnificence, a un caractère qui frappe d'abord, mais qui appelle le sourire au lieu d'étonner. Quelque art que le tapissier ait déployé, conjointement avec le valet de ville, pour déguiser les emprunts faits à tous les établissemens publics , afin de suffire à la monstrueuse quantité de décors , quelque adresse qu'ils aient apportée l'un et l'autre à métamorphoser la destination quotidienne du local, il perce de toutes parts un démenti de mobilier qui effraie. Arrachés aux tringles de la mairie , les rideaux rouges sont un peu courts pour les croisées de la sous-préfecture; et, quoique adoucis par le drap des tables du conseil municipal, les gradins qui règnent autour de la salle trahissent la dureté des bancs du tribunal de première instance. Au plafond pèsent, à donner des craintes sur la soliditié des solives, les lustres à girandole de la paroisse, en cuivre jaune, au rameau de cristal. Les fauteuils du conseil de révision de la garde nationale sont rangés avec symétrie aux deux bouts de la salle de jeu.

En pénétrant dans les appartemens plus éloignés, le luxe décroît à raison des difficultés qui se sont présentées pour le répartir avec une égale justice. Aux rideaux rouges succèdent les rideaux pâles ; aux murs ornés de guirlandes embaumées, succèdent les murs ornés d'affiches portant expresse défense de vendre sur la voie publique, et de laisser le fumier exposé devant les maisons ; enfin la dernière cloison qui limite cette enfilade de salle est couverte de la liste nominale des électeurs de l'Oise. Il résulte de ces disparates un ensemble confus de joie

et de bureaucratie, de contributions directes, d'église, de conseil de révision, qui fait que le contribuable, en dansant, n'oublie pas un instant ses obligations envers l'état, et qu'il se rappelle, au contraire, son droit à se réjouir et à ne pas refuser l'impôt.

On danse depuis dix heures, les timidités sont vaincues. Déjà les toilettes des femmes n'ont plus cette raideur du neuf qui prête aux bals de province, dans les premiers momens, l'aspect gauffré d'un magasin de modes. Des rumeurs flatteuses entourent d'un nuage d'éloges celles des plus belles personnes qui, autant hardies que belles, se sont délivrées de la contrainte du masque; qui ne l'avaient gardé qu'afin de se ménager plus sûrement le triomphe de l'admiration en le dépouillant. Celles qui, reculant devant l'effet du contraste, le conservent encore, ont des prétextes de coquetterie pour ne laisser jouir les curiosités impatientes que de la simple vue d'une taille qu'on n'a pas travestie, et d'un bas de visage, plus frais, plus tendrement enluminé par la barbe de satin qui l'effleure. Ce sont plus que de beaux visages, ce sont des visages inconnus. Les jeunes gens qui ont de l'imagination se prennent à ces séductions calculées; les femmes qui ont de l'esprit ne les négligent pas. L'illusion durera autant que le cordon de soie retiendra cette cire inanimée. Malheur! si elle tombe! Désenchantement! si le visage cède aux prières que le masque a inspirées.

Attentive auprès d'un vieillard entouré de jeunes gens intéressés aux éloges qu'ils lui adressent, une jeune personne, qui n'a singularisé son costume de soie blanche que par quelques fleurs semées à l'entour, jouit de la fête avec toute la naïveté de son âge et l'étonnnement de la retraite où elle est habituée de vivre. C'est Caroline, mademoiselle de Meilhan. Elle est devenue le but des remarques lointaines et rapprochées; on s'entretient de ses cheveux blonds si bien en harmonie avec la délicatesse de ses traits, éclairés par ses yeux d'un bleu tendre sans langueur, animés par sa bouche si heureusement ouverte, qu'elle fait mentir ce vieux préjugé d'adoration pour les bouches miniatures de Petitot, sans expression comme sans baisers. De longues paupières, éternelle beauté du visage, décrivent une ellipse d'ombre mobile sur ses joues, toutes chaudement empreintes de virginité et de soleil comme ces fruits haut-venus

à la cime des arbres, qui ont les premiers rayons de l'été, et que n'étouffent ni les feuilles ni les vapeurs de la terre. On admire encore la ligne à chaque instant brisée, à chaque instant reprise de son corps : le regard tourne comme un collier, sans être renvoyé par aucun angle, autour de son cou, se divise et coule doucement, ainsi que l'eau sur les anses d'une urne, de ses épaules sur ses bras, et se prolonge, comme un trait du Pérugin, jusqu'à l'extrémité de ses doigts. Ce contour serpente ensuite, avec la même ondulation, quelque attitude que Caroline imprime à ses poses, jusqu'à ses genoux, et de là à ses pieds, limites où le dessin finit, mais où l'idéal reste suspendu. Après, sans que l'on puisse s'en rendre compte, on se laisse surprendre, en regardant mademoiselle de Meilhan, à ces charmes sans nom, parce qu'ils n'ont rien d'arrêté, qui naissent d'un pli, d'une lueur qui passe dans les yeux, d'une larme qui s'évapore en sourire : car tout est bien dans ce qui est beau.

M. Clavier semble remercier chacun des hommages adressés à Caroline ; il passe sa belle tête de vieillard au-dessus de cette charmante figure de jeune fille. C'est bien là une de ces monumentales têtes à la Danton, aussi forte, mais plus intelligente que les types militaires qui nous sont restés de la génération impériale. Toutes martiales qu'elles soient, les figures balafrées de l'empire ne portent que la résolution du courage ; bien peu adoucissent la dureté de leurs traits par quelques signes de haute réflexion et d'indépendance. Elles n'ont pas la mélancolie guerrière, la tristesse héroïque des Polonais, hommes de conseil et d'épée, parlant latin à la tribune avec une bouche fendue d'un coup de lance. A défaut du sceau de la pensée, ce qui manque encore à la dignité des têtes impériales, c'est le caractère d'une noble origine : elles viennent d'en bas. Ce sont des têtes de halle où la révolution alla les prendre. Aussi, mettez un vieux colonel français à côté d'un vieux tambour français, vous n'apercevrez aucune différence. Nous les avons vus l'un et l'autre, déchus et mendiant glorieusement leur pain à travers nos jeunes générations ; et, pleins de nos souvenirs de colléges, nous les avons souvent comparés à ces prisonniers barbares dont parle Tacite, mais jamais au Spartacus.

Les ruines encore vivantes de la révolution sont complètes ; tout s'y trouve : le coup de sabre au front et la harangue dans

les yeux. Appelez ces vieux républicains à l'assaut ou à la tribune, et ils vont vous foudroyer. Ces hommes ont tenu tête à la Gironde et à Brunswick; ils ont long-temps porté dans une poche la mèche du canon de leur section, et dans l'autre leurs discours contre Pitt, leur réponse à Burke. Ils furent grands orateurs quand tout le monde était éloquent, et braves soldats lorsque Napoléon était encore écolier à Brienne. Ce sont les vieux druides de nos générations sanglantes; les êtres anté-diluviens de la primitive société; des sujets d'étonnement et de puissances. Leur origine est écrite sur leurs visages de pierre. La science politique les classe comme la science anatomique a classé les phénomènes éteints des premiers âges du monde. Ce sont les hommes conventionnels.

L'ivresse du bal augmente; les épaules nues volent; un cercle tissu de lumières, de soie, d'ardentes paroles tourbillonne, poussé sous le plafond par un vent harmonieux devenu l'ame de tous. On dirait l'immobilité, tant la vitesse est grande. Le mouvement n'est sensible que par l'attitude comparée des autorités locales qui se sont adossées contre la cheminée, pleines de respect envers elles-mêmes; jalouses de ne compromettre par aucun pli l'uniforme de grande tenue. Ce dernier trait nous dispense d'ajouter que le sous-préfet, le maire, le président du tribunal, le juge-de-paix, le colonel de la gendarmerie, assistent au bal; mais qu'ils l'honorent sans tremper dans la joie générale par un travestissement coupable.

Personne ne remarque, à leur entrée dans la salle, Léonide et Édouard qui se faufilent dans les groupes désunis par le galop; chacun de son côté, par arrangement convenu, va poursuivre ses chances d'amusement.

Un coup de surprise arrête Édouard dans sa tournée; son regard s'est croisé avec celui de Caroline. Caroline est ici. Il est à deux pas d'elle; il va l'effleurer en passant. Si elle savait!... si le masque tombait du visage qui se cache! Quel coup de poignard la jalousie n'enfoncerait-elle pas dans le cœur de cette enfant, si étrangère à la violence des passions; venue au bal avec le même calme dont elle jouit, lorsqu'elle se promène sous les vertes allées du bois de Chantilly! Cette pensée importune comme un remords la raison d'Édouard. De quel droit, après tout, exigera-t-il désormais de la confiance d'une jeune

fille bonne, aimante, dévouée, lorsqu'il la trahit, lorsqu'il se joue d'elle sous ses yeux même, lorsqu'il va la coudoyer d'un bras encore tiède du poids d'une autre femme? Il voudrait être puni, afin de se rappeler éternellement sa faute par la douleur du châtiment. Il désirerait presque qu'un rival d'un instant l'effaçât pendant cette soirée de l'esprit de Caroline; ses torts auraient du moins quelques torts à reprocher : ils seraient quittes. Mais avoir tout le fardeau d'une infidélité à supporter en face d'un visage sincère qui n'aura pas même demain au réveil la tristesse du doute! Quel supplice! s'il n'existait, pense Édouard, aucun danger pour Caroline à s'approcher d'elle, à lui dire tout bas : Je suis ici, Caroline, je suis venu à ce bal pour vous y voir, pour vous surveiller; car je suis défiant : pardonnez-moi, je n'ai pu résister aux conseils de la jalousie; mais cela serait un odieux mensonge! N'avoir le courage d'avouer sa présence que pour mieux tromper, ne serait-ce pas d'une faute faire un crime? Tout dire à Caroline, lui confesser l'infidélité, lui en détailler l'histoire, lui dénoncer sa rivale, ne serait-ce pas s'exposer à n'obtenir jamais de pardon? car il en est d'impossibles.

Je me tairai, se dit Édouard, mais la leçon ne sera pas perdue.

Son espoir, si peu réfléchi, de se voir disputer en forme de punition le cœur de Caroline, ne sera pas même exaucé. Caroline préfère la conversation de quelques personnes qui l'entourent au plaisir de la danse; d'ailleurs Caroline ne sait pas danser. Elle ne s'éloigne pas de M. Clavier.

Un flux tumultueux, ondulant sans cesse vers le même point, de manière à laisser dégarni un côté de la salle, tandis que l'autre s'encombrait, éveilla l'attention d'Édouard.

Caché parmi des groupes grossis à chaque instant par de nouveaux groupes, il aperçut au milieu d'un isolement que faisait respecter avec sa latte un officieux arlequin, sa hardie bohémienne qui débitait avec effronterie la bonne aventure à tous ceux qui tendaient la main.

Selon toute probabilité, la divination était commencée depuis quelques minutes, car déjà plusieurs dames à qui la bohémienne avait méchamment raconté le passé au lieu de l'avenir, étaient retournées un peu décontenancées à leur place. Meur-

tries au cœur de quelque bonne vérité : « A votre tour, mesdames, » disaient-elles aux autres avec malice.

Et les autres dames, pour ne pas avoir l'air de craindre les oracles, offraient la main, mais non sans hésiter.

Toujours invisible derrière la foule, Édouard rassura les cordons de son masque, et, les bras croisés sur la poitrine, il observa.

Vêtue en danseuse basque, une jeune femme s'élança dans l'ovale magique, et, retroussant ses manchettes brodées, elle abandonna sa petite main de dix-huit ans à la devineresse.

Les cous furent tendus; les épaules s'étaient écartées pour laisser un passage aux têtes les plus impatientes de voir.

— Ne tremble pas ainsi, mon enfant, dit la bohémienne. A ton âge, de quel mauvais sort serais-tu menacée? Tu prodigues des sermens de fidélité à deux hommes : hé bien! où est le si grand mal, si tu les aimes tous les deux?

— C'est faux, bohémienne! Je te couperai la langue.

— Charmante! Ce n'est pas ma langue qui a menti, c'est ta main; elle est trop jolie pour qu'on la coupe.

En la lui baisant, la bohémienne ajouta : — Calme-toi. J'ai dit deux hommes; il y a erreur. Soit; tu n'en aimes qu'un, tu trompes l'autre. L'oracle est-il si menteur pour cela?

— C'est encore faux!

— Veux-tu n'aimer ni l'un ni l'autre? très bien : passe!

Des applaudissemens ricaneurs accompagnèrent la danseuse basque jusqu'à sa place; elle était très peu satisfaite de l'oracle.

Édouard eut sous le masque un sourire d'amère pitié pour cette malignité des femmes qui ne pardonne à rien. Il était loin de partager l'enthousiasme qu'éprouvait la majorité de la salle à écouter Léonide. A l'empressement qu'on apportait à encourager l'ivresse de ses propos, il jugea que la médisance mourrait si personne n'y prêtait complaisamment l'oreille. Édouard n'est pas profond moraliste : il oublie que l'éloge n'est possible qu'aux conditions d'existence de la calomnie.

— Serais-je plus heureuse, moi? balbutia une toute petite charmante femme déguisée en mère Gigogne, que son cavalier, grotesque pierrot, déposa dans le champ de l'oracle, ainsi qu'on

le ferait du gracieux fardeau d'un enfant. — Lis dans ma main, bohémienne!

— Dans ta main? répondit Léonide en rejetant la tête en arrière et en riant follement aux éclats; oh! dans ta main!

— Pourquoi pas dans ma main, bohémienne?

— C'est que je ne l'oserais jamais.

— Ne serait-elle pas assez blanche?

— Vaniteuse! C'est la plus mignonne et la plus blanche que j'aie touchée de la soirée. L'impossibilité n'est pas là.

On ne respirait plus de curiosité : les conjectures se croisaient dans l'air, se heurtaient, s'enflammaient, et éclataient en fine pluie bruyante de rires et de petits propos empoisonnés; et l'on se criait d'un bout de la salle à l'autre bout :

—C'est la femme d'un receveur de l'Oise, cette bohémienne!

— Faux! c'est celle de l'ex-inspecteur forestier; c'est sa taille!

— Non, elle est plus grande.

— Je le nie. Qui est-ce qui a dans la société une taille de femme d'inspecteur forestier? Comparons.

Un monte-au-ciel de six pieds s'avançait.

— Ce n'est pas cela. La bohémienne est la veuve d'un maître de poste retiré à Vineuil, tout simplement.

— Bravo! c'est la vérité : même taille, même tournure.

— Ajoutez, poursuivait un autre, même voix.

— Elle parle vite comme elle.

— Elle rit comme elle.

— C'est elle. On te connaît, bohémienne!

— Et de plus, ajoutez encore que je ne boite pas comme elle. Et la confrontation s'arrêta de honte, se perdit dans un hourra universel, sur cette simple observation de la bohémienne.

Les curieux, battus dans leurs conjectures, ne s'accordèrent que sur un point incontestable : la bohémienne était une éblouissante brune.

— Où donc est la raison de ton refus? reprit la mère Gigogne.

— Dans tes doigts, petite mère.

— Dans mes doigts?

La mère Gigogne retira furtivement son bras : elle voulut s'éloigner. Elle avait enfin compris.

Son cavalier, le pierrot qui l'avait introduite dans le cercle, s'avança, brusque et silencieux, vers la bohémienne; il était derrière elle.

Cet homme, qui était masqué, avait la main droite dans sa poche.

Édouard se plaça derrière cet homme.

—Tu as dit, crièrent tous les masques, que ses doigts t'empêchaient de lire dans sa main. Explique-toi donc, bohémienne!

Comme la mère Gigogne cherchait toujours à se retirer, ceux-ci la forcèrent à rester sur la sellette pour subir sa sentence, et à offrir de nouveau la main à Léonide. Ils s'étaient constitués les exécuteurs de ses burlesques réquisitoires.

—C'est vous qui m'y forcez, à vous la faute. Mère Gigogne, continua solennellement Léonide, ta main m'annonce que tu es baronne de Haut-Lieu.

— Très bien! Après, bohémienne?

— Oui, mais ses doigts m'apprennent qu'elle a été lingère. Perplexité de ma science : dans la paume je vois un blason, et au bout de ce doigt un dé à coudre. Est-ce la lingère Louise Bougival ou la baronne de Haut-Lieu que je dois prophétiser?

L'homme placé derrière la bohémienne sortit un petit canif tout ouvert de sa poche, et le glissa du côté du tranchant sous le cordon du masque de Léonide. Le masque allait tomber.

Un bras comprima aussitôt ce mouvement, tordit le poignet qui l'exécutait, et cassa la lame du canif jusqu'au manche.

Nul ne s'aperçut de l'incident. Le pierrot, tout en colère, se retourne; sa figure blafarde ne rencontre que l'énorme nez d'un monstrueux polichinelle. La rage du baron de Haut-Lieu n'ayant point d'issue, elle s'exhale par des gestes dont la foule ne saisit que le côté comique. Furieux, il tire par les larges plis de sa robe, en dehors de la mêlée, madame la baronne, lui jette un manteau sur les épaules, et, jurant, menaçant, pleurant, ils descendent tous deux, enveloppés d'un nuage de poudre, dans la cour de la sous-préfecture. On riait encore qu'une voiture à quatre chevaux brisait le pavé de Senlis.

Ce dernier épisode avait répandu une sueur d'impatience sur les membres d'Édouard; il frémissait encore à l'idée de voir tomber le masque de Léonide et chacun reconnaître dans cette femme, qui en avait déjà immolé tant d'autres en public,

l'épouse de Maurice, le dépositaire du secret de tous, celle qu'il a conduite, lui, à cet épouvantable spectacle. Sa fermeté commençait à l'abandonner. Un instant il fut tenté de l'emporter par violence hors du bal; mais il réfléchit aussitôt que la malignité de Léonide ayant créé à celle-ci de nombreux amis, il se la verrait disputer au passage. Cette résolution avait mille autres chances contre elle. Peu après il faillit compromettre bien plus gravement celle qu'il cherchait à sauver de ses propres excès. Dans un moment où Léonide portait, par une préoccupation d'habitude, ses doigts à ses boucles de cheveux, geste qui allait la trahir, il poussa, dans un cri, la première syllabe de son nom. Il n'acheva pas, ses lèvres furent déchirées; le cri, sorti à moitié, rentra dans sa poitrine. Léonide avait chancelé; elle se remit aussitôt. Édouard froissa son masque et son visage.

C'était merveille que le courage de toutes les femmes qui, loin de reculer maintenant devant le feu du trépied de la pythonisse, se faisaient un point d'honneur de l'affronter. La raison en était facile; le secret qu'elles tenaient le plus à garder n'était connu, selon elles, que de deux ou trois personnes dont, après Dieu, l'impénétrabilité était la moins suspecte. Elles abandonnaient le reste aux feuillets de la magicienne: il en résulterait du rire, point de scandale; on se risquait. Le raisonnement était faux autant que périlleux: on sait pourquoi.

Un intérêt si universel s'attachait à des étranges révélations, que le sous-préfet, le maire, tous les maires de l'arrondissement, le juge de paix, le colonel de la gendarmerie et le greffier avaient déserté les alentours de la cheminée pour venir rire et s'amuser, comme de simples mortels, au sein de la population du bal. Eux aussi faisaient galerie à Léonide.

Les musiciens jouaient dans le vide; ils proclamaient les figures pour l'acquit de leur archet.

La salle ne fut bientôt plus qu'un point, ce point était Léonide. Tout aboutissait à elle; regards irrités, attentions scrutatrices, vanités blessées, joies haineuses, gaietés ironiques; elle tenait tête à tout. Depuis long-temps les perspicacités les plus subtiles avaient renoncé à deviner quelle était la femme ou plutôt le démon caché sous ce gracieux costume de bohé-

mienne. Heureux de la satisfaction de ses administrés, le sous-préfet encourageait de ses suffrages cet intermède du bal. Le colonel de la gendarmerie départementale ne trouvait rien à reprendre. En carnaval, tout est permis, pensait-il, même quatre brigadiers placés à la porte d'entrée.

Conduite par un Pluton dont la lenteur du pas indiquait l'âge, une jeune personne, déguisée en laitière suisse , tendit la main à la bohémienne.

— Prends garde à toi! cria-t-on de toutes parts à la bohémienne; ne vas pas te compromettre cette fois-ci. Point de scandale. Cet honorable Pluton est un père, et cette laitière est sa fille.

Je serai réservée, semblait promettre Léonide avec des airs de tête et des gestes respectueux.

— Voyons ta main, ma laitière.

Après quelques minutes d'inspection, elle s'écria : — Il me faut deux témoins, sans quoi ma magie serait sans effet. Ces deux témoins sont ici, rassurez-vous.

Léonide s'ouvrit un passage , courut au fond de la salle et entraîna avec elle, au milieu du cercle où elle s'installa de nouveau, deux jeunes gens, en costume de ville, tous deux fort étonnés du rôle qu'on les forçait de jouer.

— Comédie complète, messieurs.

Voici le vieillard. — Léonide désigna le Pluton, — voici le tuteur, le barbon, l'homme dont on attend la mort et l'héritage.

Pluton eut une faiblesse.

— Il a soixante ans, la goutte ou toute autre affection , et une nièce.

Sa nièce, la voilà.

Vous dites que c'est sa fille, moi je soutiens que c'est sa nièce ; dans trois mois le monde dira : C'est sa femme!

Les quatre personnages se regardaient avec un ébahissement stupide. Le vieux Pluton s'affaissait de honte sous ses jambes.

— Ah! bah! ah! bah! Bohémienne, tu veux rire, tu es folle.

— La folle, ce n'est pas moi ; c'est la sœur de monsieur, de ce respectable dieu des enfers. Elle n'est pas ici, malheureuse-

ment. Si elle s'y trouvait, ces deux beaux cavaliers, ses cousins, lui apprendraient, ou je lui apprendrais pour eux, qu'ils ont le projet de présenter une requête au tribunal pour la faire interdire, afin qu'elle ne laisse pas ses biens à sa vénérable servante.

— Tu as donc parlé, mon frère ?

— Non, c'est toi !

— Je n'ai rien dit.

— Tu as tout dit.

Les deux frères étaient prêts à se déchirer.

— Ainsi, poursuivit Léonide, monsieur Pluton épousera mademoiselle la laitière, sa nièce ; ses biens passeront sous le nez de sa sœur, et sa sœur sera mise en interdiction par ces deux messieurs qui sont interdits.

— Quoi! notre cousin, vous épouseriez votre nièce ? Est-ce vrai ?

— Cela ne vous regarde pas, répond le vieux Pluton.

Et la laitière pleure, et la bohémienne rit.

Et les cousins montrent les poings à la nièce spoliatrice des héritages.

Et la foule se baigne dans le scandale, se tient les côtes, embrasse Léonide et la promène en triomphe autour du bal.

Édouard se ronge le cœur.

— Ne croyez-vous pas comme moi, demande un domino vert à Édouard qui avait de grandes raisons pour ne lier conversation avec personne, que cette dame mériterait une correction ? C'est sans doute quelque délurée de Paris qui d'avance aura fait espionner le canton pour venir ensuite le dénoncer ici.

Édouard ne crut devoir aucune réponse au domino vert.

— Ce serait chose due que de connaître quelques sanglantes particularités de l'existence de cette femme et de lui en barbouiller le visage. La surprise éteindrait peut-être ce beau feu d'invectives.

Un rire faux, un oui inarticulé, faillirent étrangler Édouard.

— Où serait le mal, continua le domino vert, d'inventer quelque bon mensonge qui remplirait le même but ? Il serait trop rigoureux, vous comprenez, de s'en tenir à la vérité sur le compte de cette femme pour la punir. Le propos qui la bâil-

lonnera sera le meilleur. Elle est tellement abandonnée ici, que je lui cherche depuis une heure l'ombre d'un défenseur ; si son insolence finissait par en nécessiter un, je ne vois pas qui se lèverait.

— Monsieur, répondit Édouard à la fin, compterait-il sur son isolement pour la maltraiter? A des outrages de femme, ce serait répondre par une vengeance de femme. J'aime mieux croire, continua Édouard d'une voix sourde, que monsieur serait le premier son défenseur si une colère assez basse blessait d'un geste ou d'une parole cette dame que vous supposez abandonnée de tous. A défaut, je ne serais pas le dernier à ramasser son masque. Qui touche à un masque touche à tous ; au vôtre, monsieur, au mien. Nous ne sommes, je pense, d'un caractère, ni vous ni moi, à permettre ces libertés.

— Sans doute, sans doute, reprit beaucoup plus radouci le vengeur des blessés de Léonide, le causeur domino vert. Le bal a ses libertés que je respecte : m'a proposition n'était qu'une plaisanterie; au bal, elles sont permises aussi.

Le domino vert alla à la découverte d'un meilleur complice.

Édouard n'écoutait plus. Il promenait son attention de Léonide à Caroline qu'un mouvement ondulatoire avait portée, ainsi que M. Clavier, au milieu du joyeux rassemblement. Le vieillard et la jeune fille se partageaient la surprise que leur causait l'intarissable fécondité de paroles aiguës, de mots à double tranchant, de sourires contraints, de silences sarcastiques, dont ils étaient sillonnés, éblouis et étourdis. C'était un monde tout aussi nouveau pour l'innocence septuagénaire de M. Clavier, que pour l'ingénuité de Caroline : ils auraient rougi l'un et l'autre s'ils avaient tout compris. Ils s'amusaient tout simplement.

Trois jeunes filles s'avancèrent et offrirent toutes trois leurs mains à Léonide : mille applaudissemens récompensèrent ce triple courage. On se monta sur les épaules, on s'étagea, on se disputa un angle de tabouret pour recueillir des fragmens de la nouvelle méchanceté qui allait probablement éclater.

— Toutes trois fort jolies, sœurs toutes trois, que voulez-vous savoir? leur demanda Léonide ; votre sort? il est dans le ciel; suivez-moi. — Le bal entier la suivit; la foule se précipita comme une avalanche de l'autre côté de la salle. Léonide ouvrit

une croisée; on vit le ciel. — Regardez ces étoiles.—Son doigt était levé.

Édouard remarqua indifféremment que la croisée s'ouvrait sur le perron du jardin de la sous-préfecture, au-delà duquel rayonnait, au niveau du mur de clôture, la ligne des équipages avec leur cordon de lanternes allumées.

— Regardez ces étoiles. Celle-là, c'est le *Cocher :* elle a présidé à la naissance de votre père; celle-là, c'est *la Bacchante*: votre mère est sous sa protection immédiate; vos maris sont dans *la voie Lactée,* et le bon sens de ceux qui me consultent est dans la lune.

Tempérant ainsi par de folles moqueries, souvent même par de gracieux complimens, les dures vérités qu'elle cognait dans la tête de chacun, Léonide se ménageait de nouvelles victimes ainsi que l'appui des rieurs, appui plus précaire de quart d'heure en quart d'heure, car il était aisé de voir que le bal était déjà divisé en deux opinions bien tranchées sur l'opportunité de plus longues révélations.

— Sommes-nous ici pour danser, murmurait une partie de la salle, pour nous amuser, ou bien pour écouter les extravagances de ce masque ?

— Si ces extravagances nous amusent! — D'autres répondaient.

— Oui! oui! elles nous amusent.

— Place à la valse! Assez de méchans propos!

— Silence! aux musiciens et aux maris! Va ton train, bohémienne : déchire; il y a encore plus d'un habit à mordre, plus d'une peau à entamer.

— Nous danserons!

— Elle parlera!

— C'est ce que nous allons voir.

— C'est ce que nous allons entendre.

Peine perdue pour les malheureux danseurs. Les appels de : *A vos places, mesdames! En avant deux!* ne ralliaient personne.

— Voyons, dit-il, à notre tour; les hommes maintenant.

— Si les hommes s'en mêlent, riposta Léonide, vous me défendrez, mesdames, n'est-ce pas? Promettez-moi aide et soutien.

— Bohémienne, ma bonne aventure ! La main est un peu noire, mais c'est fait pour toi ; exerce ta sagacité.

— Tu es maître de forges.

— Va, bohémienne, tu n'es guère fine. Que n'apprends-tu aussi à ce colonel qu'il est militaire, et à ce sous-préfet qu'il est magistrat.

Cette fois, les rieurs ne furent pas pour Léonide.

— Tu es maître de forges, répéta, piquée au vif, la bohémienne ; et, tout bas à l'oreille du cyclope : Ne vaut-il pas mieux pour toi que je divulgue ce que tout le monde sait, que de dire ce qu'il ne connaît pas ? Tu es maître de forges, et non mari jaloux, soupçonneux, plein de projets de vengeance, peut-être. Tu ne vis pas sur l'idée de tuer ta femme et de te tuer ; et tu n'as pas mis d'avance ta fortune à l'abri de la justice : tu es maître de forges.

— Oui ! oui ! elle a raison, avoua le cyclope se tournant vers la galerie. Réparation à sa vue perçante. Je la remercie de ses bonnes prophéties.

Il aurait voulu la tenir entre l'enclume et le marteau. Il riait : c'était plaisir à le voir.

— Quel démon m'a trahi ? murmura-t-il. Mon secret n'est qu'à mon confesseur et à mon notaire. Je me vengerai.

— Parlez-vous quelquefois en rêvant ? lui dit quelqu'un en lui frappant sur l'épaule.

Ce fut un éclair dans l'esprit du maître de forges.

— J'aurai tout dit dans mon sommeil. Cette femme est une amie de la mienne.

Le maître de forges chercha derrière lui, à ses côtés, l'homme qui lui avait lancé cette idée : l'homme avait disparu.

Édouard venait de sauver la vie à Maurice.

L'imagination de l'assemblée commençant à tourner au sérieux, et Édouard s'apercevant qu'une coalition de mécontens menaçait de près l'incognito de Léonide, il jugea que le moment était arrivé de la sauver à elle-même, à quelque prix que ce fût. Il s'avança pour l'entraîner hors de la salle ; un obstacle l'arrêta : Caroline de Meilhan avait la main dans celle de la Bohémienne.

Elle avait enfin cédé au désir de ceux qui l'entouraient ; son bras tremblant était soutenu par une foule de personnes amies.

Édouard sentit fondre son cœur dans sa poitrine. Dans ce moment, à la haine profonde que lui inspira Léonide, il comprit qu'il était faux qu'on pût aimer deux femmes à la fois. Il regretta de n'avoir pas laissé faire justice au canif, lorsque la baronne de Haut-Lieu avait été outragée. Maintenant il aurait le courage de rester immobile et muet à ce masque tombant sous les pieds d'un vengeur de tout le monde. Léonide se recueillit.

— Charmante enfant, dit-elle, ta place n'est pas ici : cette ligne de ta main le dit clairement. Cette ligne, c'est l'allée du bois, bien sombre, bien silencieuse, bien longue, que tu aimes à parcourir à minuit, quand la lune argente les clairs étangs de la reine Blanche. Ce milieu entre ces autres lignes qui y aboutissent, c'est le carrefour de *Diane* où tu t'assieds avec l'être imaginaire, trésor de tes rêves; et voici le rond-point des *Lions* où vous vous dîtes adieu !

— Cruauté! cruauté ! Léonide sait tout. Où me cacher maintenant? Oh ! vivre entre une femme jalouse et un ami déshonoré pour elle, c'est étouffer entre deux mensonges ; c'est à porter plutôt sa vie, ma vie sur l'échafaud qui la réclame. Tombe, éclate ce que voudra le Ciel sur ta tête, Léonide, je ne tirerai pas ce gant pour te défendre. Parle! parle! n'y a-t-il pas ton père aux cheveux blancs ici, — parle! pour lui reprocher son existence, celle qu'il t'a donnée? Livre ta race au dard de ces vipères, si tu n'as plus rien à leur jeter.

— Je te disais, poursuivit Léonide en regardant Caroline plus pâle que son voile, que ta place n'était pas ici. Ces lampes te fatiguent, ce bruit t'accable. Nous autres femmes qui aimons ces tristes réalités, nous n'accourons ici que pour nous voler un amant; mais toi, tu ne connais cela que par les romans; toi, tu es pure, innocente, bonne ; tu es à la femme ce que l'idéal est à la grossière vérité, ce qu'est à l'homme hypocrite, ingrat et sans cœur, ce portrait — Léonide mit un médaillon dans la main ouverte de Caroline — ce portrait céleste, angélique et malheureusement sans modèle.

Caroline ne le vit pas ce portrait ! Édouard l'avait saisi, arraché, répétant : — Ce portrait! ce portrait !

Oh ! elle joue ma vie à sa vengeance : mon portrait ici, mon portrait !

Le procureur du roi pria Édouard de lui faire passer le portrait; la galerie était impatiente de le voir.

Édouard remit le portrait; il arma silencieusement ses pistolets engagés à sa ceinture, derrière les pans de son habit.

Le portrait fut trouvé charmant; le colonel de la gendarmerie remarqua qu'il ressemblait à un de ses cousins; il passa de main en main, accompagné d'éloges et de réflexions sur le fortuné séminariste qui avait servi de modèle.

— Nous direz-vous son nom, madame? demanda le juge de paix.

— C'est saint Édouard, répondit Léonide en laissant glisser le médaillon dans le corsage de sa robe; oui, saint Édouard : c'est un cadeau de notre excellent archevêque.

La bouffonnerie fit fortune, l'exclamation grotesque qu'elle produisit amena une diversion à la faveur de laquelle Caroline retourna à sa place sans être trop étudiée. M. Clavier n'avait pas saisi le moindre sens aux paroles de Léonide. Au bout de ces mots : Forêts, Diane, rêves, idéal, il ajouta mentalement: Enfantillage!

Édouard ne vivait plus, ne pensait plus; il était pétrifié. Rendu un instant à lui-même par les sons de la musique qui, pour secouer l'apathie des danseurs, était passée à la gamme la plus criante, il songea par quel moyen naturel il apprendrait à Maurice l'impossibilité de rentrer jamais chez lui. Après bien des projets rejetés aussitôt que conçus, il s'arrêta au plus dangereux pour sa propre vie, décidé à ne plus reparaître à Chantilly. Il écrirait un billet dans lequel il apprendrait à son ami, que la police ayant découvert sa retraite, il y était allé de sa délicatesse, de changer de lieu de refuge. Édouard se disposa ensuite à quitter le bal, après avoir donné à ces deux femmes un regard tout plein d'amour et de haine.

A son début, Léonide n'avait eu besoin de faire aucune avance pour débiter sa science augurale : les mains avait plu par deux et par quatre; mais depuis que, de propos insignifians, Léonide avait passé à des allusions qui ne laissaient rien à faire à l'interprétation, son rôle avait été pris au sérieux : on eut peur. Nul n'osait effleurer le cercle divinatoire; les plus hardis se tenaient sur la défensive. Le rire était morne; les mains se cachaient comme les consciences.

— Enfin !

Tel fut le cri de hyène que poussa Léonide.

D'un bond elle s'élança à l'extrémité de la salle pour entraîner avec elle une jeune femme tout épouvantée, qui se défendit de son mieux pour ne pas servir de plastron aux dernières agaceries de la bohémienne.

La jeune femme fut la plus faible. Morte de frayeur, couverte de larmes qu'elle cherchait à éteindre sous un sourire impossible, elle fut placée, par violence, au milieu du cercle agrandi prodigieusement par la lutte qui s'était établie entre elle et Léonide.

Pressés contre le mur, les derniers rangs de spectateurs montèrent sur les chaises.

Les autorités reprirent leurs places le long de la cheminée.

De nouveau les gendarmes se postèrent à l'entrée.

On eût dit que le bal allait s'ouvrir.

Au milieu de la salle, les deux femmes étaient seules, tremblantes toutes deux, l'une d'effroi, l'autre d'ironie et de colère.

La victime de Léonide était démasquée, et sa pâleur était grande sous le domino blanc qu'elle avait revêtu ; délicieux costume dont elle s'était parée moins pour se déguiser que pour faire ressortir avec avantage la pureté de son teint. Mariée depuis peu, elle avait encore la fraîcheur du pensionnat sur le visage. Son mari l'adorait ; leur ménage était parfaitement heureux, à la joie près d'avoir des enfans. On connaissait sa famille, celle de son mari ; le plus vif intérêt l'entourait. Plusieurs personnes insistèrent pour qu'on interdît d'avance toute raillerie à la bohémienne. Un jeune homme, dont personne ne jugea à propos de repousser l'avis, s'opposa à cette mesure, objectant avec raison que la délicatesse de cette jeune dame souffrirait plus de cette demande en grace, que de quelques plaisanteries qu'il aimait à croire de peu de portée.

— O mon Dieu ! ne vous alarmez pas tant, mesdames ; je n'ai encore tué personne, dit Léonide d'un ton amer, mais dont la voix tremblait. Que sais-je sur madame, que vous ne connaissiez pas ?

Édouard fut encore forcé de subir cette scène avant de quitter le bal. Il eut bientôt la fatale conviction que la femme exposée au poteau des railleries de Léonide était la femme du né-

gociant en laines de Beauvais, Hortense Lefort, celle contre laquelle Léonide lui avait juré de ne se venger que dédaigneusement, après tant de pressantes protestations.

Édouard s'était flatté jusqu'ici que la collision des deux cousines n'aurait pas lieu, comptant sur l'impossibilité d'une rencontre au milieu de tant de visages divers, si bien déguisés, et surtout sur la pudeur de Léonide, femme, comme toutes les autres, plus méchante en théorie qu'en pratique.

Il était écrit que cette soirée favoriserait toutes les détestables machinations de Léonide et détruirait les plus sages espérances d'Édouard.

Il était appuyé sur le tranchant de l'une des deux portes d'entrée, mâchant des réponses aussi décousues qu'étaient stupides les questions que lui adressaient les quatre gendarmes de service, en manière de passe-temps.

Léonide voulut parler.

On écouta.

Et quel silence! un silence d'échafaud.

— Je n'ai aucun sort à lire pour toi dans l'avenir ténébreux. Bel arbuste, tu as porté avant la saison, et, la saison venue, personne n'a vu tes fruits.

— Obscur! obscur!

— Aussi bien que moi, blanche Hortense, tu savais que tu serais mère avant le mariage; tu savais cela autant que tu prévoyais peu que tu cesserais d'être mère après t'être mariée.

— L'oracle n'est pas clair, cria-t-on de toutes les parties de la salle; nous savons tous que Mme Lefort n'a pas d'enfant.

— Un flambeau!

— Voici qui éclaircira tout, répliqua insolemment Léonide en ramassant, pour fuir plus vite, les plis de sa robe traînante, et en déposant sur les bras de sa victime une poupée de carton, symbole accusateur de maternité, que les moins intelligens comprirent.

D'un mouvement unanime, toutes les femmes se masquèrent d'horreur, indignées de l'outrage qu'on faisait à leur sexe, indignées d'être aussi impitoyablement fouettées en public devant leurs frères, devant leurs maris, et dans la réputation d'une personne des plus honorées du pays.

Un long cri de pitié pour la femme qui, frappée comme par

la malédiction, était tombée sur le carreau, un long cri de souffrance sortit de toutes les bouches. On frissonnait à voir là une femme évanouie, à terre; là, des femmes se cachant le visage; là, une femme se précipitant vers la porte, que, dans son trouble, elle ne trouvait pas.

Et pas un vengeur pour terrasser cette apparition!

Un homme se présenta, qui, saisissant Léonide par le bras, lui dit: « Visage à visage, poitrine contre poitrine, souffle sur souffle, comme le cauchemar sur le sommeil: A moi! »

— A mon tour! Ma prédiction, la voici: Tu n'en as livré qu'une à chacun; j'en tiens deux en réserve pour toi, belle bohémienne, beau masque!

Ne les devines-tu pas?

La première, c'est que tu n'es pas une femme; non, tu n'es pas une femme! Il est encore, à dix-huit ans, des figures roses et fraîches parmi les hommes; de ces figures que le hasard a voulu peindre en femme, pour que la lâcheté s'y cachât mieux.

Vois! tu n'as pas eu de pudeur, c'est vrai; de pitié, j'en appelle à tous; de bonté, que ces dames le disent; de prudence même: considère où tu es. Tu n'es pas une femme!

Tu as ri des mortelles tristesses que tu as fait naître tout à coup comme une maladie, au milieu de la joie; tu as ri des pâleurs répandues par toi sur tous ces visages bons et heureux, de ces pâleurs dont les étrangers mêmes ont souffert; tu as ri de ces rougeurs qu'à peine la sellette des tribunaux fait monter aux joues des prévenus. Or, tu n'es pas une femme!

T'es-tu seulement mêlée à nos danses que tu as brisées? Non tu n'es pas une femme! Voit-on ici pour te protéger le regard armé d'un mari, la présence d'un père, le voisinage sacré d'un frère? rien, pas même le bras obscur, le visage masqué d'un mercenaire, pas même la main française d'un inconnu pour mendier ton pardon à ces dames, pour échanger son nom avec nos noms. Or donc, une dernière fois, tu n'es pas une femme!

A bas le masque, monsieur!

Voilà ma première prédiction, beau masque!

Ne devines-tu pas la seconde?

Alors, c'est que tu n'as pas prévu, femme sans esprit, que dans la salle se trouverait le mari de la femme outragée, et que ce ne devait pas être assez de tout ton sang pour payer le mal

fait à l'épouse à terre, le mal fait au mari debout. Monsieur, vous êtes un lâche! Si vous êtes une femme, à genoux! Si vous êtes un homme, à genoux encore! car vous avez trop attendu pour me prouver que vous étiez un homme.

Vous croyez sans doute, faible comme je vous tiens, maître de vous comme je le suis, sans qu'aucune puissance au monde vous enlève d'ici, que je vais vous arracher le masque du visage, sans me soucier plus de l'un que de l'autre, mais seulement afin que chacun découvre une place vivante où cracher? Détrompe-toi, beau masque, je t'ai dit que ton art serait en défaut avec moi : garde ton visage!

Mais voyons ta poitrine; là aussi on reconnaît les hommes.

Et, d'un mouvement calculé, Jules Lefort déchira le corsage de la robe de Léonide, mit à nu sa poitrine, emportant dans la brutalité du geste les pattes, les rubans et les agrafes.

Le sein de Léonide resta découvert, tout enflammé, par places, des ongles qui venaient de le déchirer.

Léonide tomba sur Hortense.

— Je le savais, s'écria Jules Lefort : je suis vengé!

— Et moi, monsieur?

— Qui donc êtes-vous, vous qui vous présentez si tard? demanda, l'écume aux lèvres, l'insulteur de Léonide à Édouard.

— Qui je suis? A quoi bon le dire, s'en informer? Mon nom n'a rien à faire ici, pas plus que le vôtre. Vous trouveriez commode, monsieur, de connaître par moi cette femme; moi je trouverais lâche de me dévoiler lorsque cette femme s'est tue.

— Elle cache son visage, vous votre nom; vous êtes donc tous deux de moitié dans l'offense? Distinguez vos parts dans la réparation que je me suis donnée.

— Monsieur, vous êtes un insolent.

— Monsieur, vous êtes masqué, et mon visage est découvert.

— Je vous insulte.

— Vous ne m'insultez pas : je vous apprends mon nom, que tout le monde connaît ici. Vous ne m'insultez pas : vous êtes masqué, et vous taisez le vôtre.

— Mais sortons! Venez!... ou bien!...

— Monsieur, vous êtes masqué : je ne sotirai pas. Pourquoi ne seriez-vous pas un assassin?

—Vous êtes bien heureux, vous, monsieur, répliqua Édouard en contractant le masque fondu, décoloré, qui pantelait à son visage ; vous êtes heureux de n'être pas masqué !...

— Pas si heureux que vous de l'être.

— Ah ! vous prenez pour une lâche prudence l'immobilité de ce masque qui m'oppresse et me fait mourir ! Mais la supposition est atroce, monsieur ; croyez qu'il y a un homme sous ce simulacre étouffant. C'est parce que je ne suis ici ni le frère, ni le mari, ni le père de cette dame que j'ai toléré jusqu'à présent votre souffle injurieux aussi près de mon visage. Reculez-vous ?

— Est-ce donc parce que vous êtes l'amant de cette femme que vous ne vous démasquez pas ? L'excuse est assez bonne, si le mari est dans la salle.

— Il y est, dit Édouard.

Qu'on juge de la rumeur que l'affirmation d'Édouard produisit. Ainsi que des cartes égarées qu'on accouple dans leurs couleurs pour compléter un jeu, les femmes se hâtèrent de rejoindre leurs maris, tandis que les maris, de leur côté, exécutaient le même mouvement pour se rallier à elles.

Jusque-là la présence d'esprit d'Édouard avait parfaitement réussi et paraissait devoir le tirer de ce pas périlleux; mais, par un accident qui aurait trouvé en défaut le plus subtil, six maris, qui n'avaient pas amené leurs femmes au bal, furent obligés, afin de prévenir les interprétations du lendemain, de sommer Édouard de se démasquer sur-le-champ ou de montrer le visage de la femme évanouie.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua Édouard furieux. Vous êtes, par ma foi, bien peu confians dans vos femmes pour risquer leur réputation à cette enquête ? Je ne suis pas si présomptueux que vous êtes défians. Ai-je dit que j'étais l'amant de quelque dame présente ou absente? Je ne suis celui d'aucune d'elles, sachez-le. J'ai révélé que le mari de la femme frappée par monsieur se trouvait dans la salle : c'est tout. Ne vaut-il pas mieux, consultez-vous, que l'offense et la réparation restent plongées dans le doute que de les en tirer pour ne punir personne ; car que ferez-vous à la femme quand elle sera debout, et de quel reproche m'accablerez-vous, moi qui l'aurai défen-

due? Que gagneriez-vous enfin à découvrir que je suis son amant, si je l'étais?

— Convaincus tous les six, fut-il répondu à Édouard, que ce n'est point là la femme à l'un de nous, vos subterfuges et vos menaces sont de méprisables prétextes. Vous nous avez mis en cause, monsieur, nous y restons. Demain, cette femme serait à coup sûr celle de l'un de nous du plein droit de la calomnie. Que personne donc ne sorte du bal! Que nul n'emporte d'ici l'idée d'un soupçon infâme que vingt ans n'effaceraient pas. Fermez les portes.

Les portes furent fermées.

— Ne touchez pas au visage de cette femme, par la vie de tous les six, de tout le monde, que je tiens au bout de cette arme! n'y touchez pas!

La terreur et le désespoir sont dans la salle. Les femmes poussent des hurlemens d'effroi à la vue de deux pistolets qui les menacent; il appuie ensuite son pied dans toute sa largeur sur le masque de Léonide.

Le mouvement est prompt, pas assez pourtant pour empêcher deux bras qui, saisissant Édouard par derrière, neutrali sent l'articulation de ses poignets. Aussitôt quatre personnes s'attachent à sa jambe, toujours posée sur le visage masqué de Léonide; elles vont lui faire perdre la résistance et l'équilibre, lorsque Édouard s'écrie avec désespoir : — Sur votre honneur! vous avez juré, messieurs, de vous contenter du visage de l'un de nous, de celui de cette femme ou du mien : Regardez!

Le masque d'Édouard tombe à terre.

— Édouard de Calvaincourt! s'écrie Caroline de Meilhan. Et elle cache son visage dans ses mains.

— Tu l'as tué, infâme! s'écrie Léonide en se relevant d'un bond.

Le colonel de gendarmerie semble se souvenir de ce nom.

Le greffier regarde le colonel, et l'un par l'autre ils acquièrent une certitude dans cette fatale interrogation rapide et muette.

Le colonel ajoute aussitôt : — Édouard de Calvaincourt, condamné à mort par le tribunal de Poitiers. Gendarmes, emparez-vous de cet homme! Faites votre devoir.

Quatre gendarmes tirent leur sabre et s'avancent sur Édouard: il est perdu.

Édouard lâche au-dessus de leurs têtes ses deux coups de pistolet dans la glace ; des milliers d'étincelles jaillissent. Hommes et femmes tombent sur le parquet. Eux-mêmes, épouvantés, blessés par les éclats du talc et du verre, qui ont frappé leurs yeux, les gendarmes opèrent un mouvement de recul. Édouard en profite pour se lancer sur le perron du jardin, le franchit, grimpe au mur de clôture, se trouve en pleine rue, en race campagne, à la lisière du bois : il est sauvé.

Son cœur bat, ses jambes tremblent, son front est en sueur, ses dents se choquent ; mais Léonide?

Il revient sur ses pas avec la même vitesse; il entend passer à ses côtés des chevaux de gendarmerie haletans; il voit courir dans tous les sens les voitures en désordre qui abandonnent la ville troublée; le voilà de nouveau dans Senlis, à la porte de la sous-préfecture. Mais au lieu de s'introduire dans la salle par le mur du jardin du côté du perron, il entre tout simplement par la porte. La salle est vide : la peur a chassé le plus grand nombre, et ceux qui cherchent à rattrapper Édouard ne sont pas restés là à l'attendre. Naturellement, l'endroit le plus sûr pour lui dans ce moment est celui même où, il y a quelques minutes, il avait couru le danger de laisser la vie.

Trois personnes étaient restées dans la salle : Léonide, toujours masquée, M. Clavier et Caroline.

— Venez, dit Édouard à Léonide, venez!

— Vous ici!

— Pas un mot, madame, venez !

— Un seul mot, monsieur, reprit solennellement M. Clavier. Demain, à quatre heures du soir, à la Table du Roi, dans la forêt de Chantilly.

— J'y serai, mort ou vif.

LÉON GOZLAN.

TRÉSOR
DE NUMISMATIQUE
ET DE GLYPTIQUE.

Depuis la publication de notre premier article sur le *Trésor de Numismatique*, cet ouvrage s'est continué avec un beau succès. Pas une livraison n'a manqué de venir à son jour; tous les engagements ont été loyalement tenus; l'exécution, loin de s'affaiblir, comme il arrive trop souvent dans ces grandes opérations, est peut-être mieux qu'elle n'était au commencement; les éditeurs, semblables à leurs vieux frères de la renaissance, plus artistes encore qu'industriels, se sont pris d'amour pour leur entreprise et la poussent en avant avec une conscience toujours moins facile à se satisfaire. On voit que ce sont des hommes de cœur et de mérite auxquels les sacrifices nécessaires ne paraissent point impossibles. Deux années d'un zèle égal sont une garantie maintenant suffisante pour l'avenir, et, comme nous l'avons dit, le XIXe siècle, que l'on calomnie beaucoup, mais qui ne s'en livre pas moins à des travaux aussi sévères qu'en puisse offrir nul autre, fournira, là encore, à la postérité, un monument d'une utilité essentielle, une large source où pourra puiser avec abondance

et sûreté celui qui se chargera un jour d'écrire l'histoire de l'art.

On a fort abusé des louanges encyclopédiques ; cependant nous n'hésitons pas à le dire, parce que notre conviction nous paraît chaque jour mieux éclairée sur ce point, le *Trésor de Numismatique et de Glyptique* est un ouvrage d'une immense portée. Sans doute le procédé de M. Collas pouvait seul mettre à même de l'entreprendre, mais on doit se réjouir que les éditeurs aient si bien deviné la grande chose que recélait la découverte de l'habile mécanicien français. — A toutes les époques on a senti la nécessité de recueillir en faisceau les monumens de l'art comme ceux de la pensée ; de rassembler dans un même lieu les trésors des connaissances et des créations humaines, afin que notre oublieuse nature n'en perdît point le profit, et aussi afin que les travailleurs n'allassent point épuiser leur sève à la recherche de problèmes déjà trouvés. Le temps brise, mutile, efface, réduit en poudre les figures de marbre, de fer et de bronze. Il fallait tout graver si l'on en voulait garder souvenir dans les livres ; les livres, plus forts que le marbre, le fer et le bronze ; les livres, arches saintes destinées désormais à surnager toujours au-dessus de l'oubli et de la décrépitude. Pour les productions des arts, rien n'était plus difficile que d'atteindre un semblable but ; toutefois, le besoin était si pressant, qu'on enferma de côté et d'autre, dans des in-folio, les sceaux des rois et des seigneurs, les médailles de la Grèce et de Rome, celles des empires et de la papauté, de même que les magnifiques ouvrages des Pisans, et tout imparfaits que fussent les simples traits au moyen desquels on constatait l'existence de la forme de ces monumens, on dépensa des sommes énormes pour les obtenir. Il est inutile de citer *le Traité du Blason* du père Ménétrier, le *musée* Mazucelli, l'*Iconographie grecque et romaine* de Visconti, les *Médaillles de la révolution* par Hennin, etc., etc. Ceux qui s'occupent de numismatique savent que ces ouvrages, encore aujourd'hui d'un haut prix, et d'ailleurs pleins d'une admirable érudition, laissent tout, absolument tout à désirer sous le rapport de l'exactitude des planches, et ne donnent qu'une idée très éloignée des pièces qu'ils représentent. Le *Trésor*, armé de la découverte nouvelle, les remplace à un prix très modique ; il

les résume, les complète, les absorbe dans une large unité; il fait enfin ce qu'ils voulaient faire.

Le plan sur lequel les éditeurs du *Trésor* ont conçu leur entreprise est aussi vaste que le commandait le nouveau moyen mis à leur disposition; nous l'avons déjà indiqué en lui donnant tout ce que notre approbation peut avoir de valeur, et nous sommes obligé de renvoyer à notre premier article ceux qui voudraient le connaître. Aujourd'hui, nous voulons seulement examiner chacune des séries particulières qui composent les trois grandes divisions générales de l'ouvrage, *Monumens antiques, Monumens du moyen-âge et de l'histoire moderne, Monumens de l'histoire contemporaine.* Nous les prendrons l'une après l'autre et nous dirons, au point où elles sont arrivées, comment elles nous paraissent bien ou mal remplies.

MONUMENS ANTIQUES.

Nouvelle galerie mythologique.

Il n'a encore été publié qu'une livraison de cette série, mais M. Lenormant a donné une telle portée à son texte, qu'il lui a communiqué une extrême importance. A toute la science acquise par ses devanciers, il a joint les vues que les études contemporaines ont développées, et il applique à ce qui a été fait jusqu'à ce jour une critique assez judicieuse et assez forte pour avoir le droit de présenter ses conjectures sur les points qui font encore l'objet des doutes et des discussions de tous les numismatistes. Nous n'avons pas, assurément, la prétention de juger le travail du jeune archéologue; notre ignorance complète des matières qu'il a traitées nous empêche d'en avoir même la pensée; nous souhaitons qu'un homme spécial le soumette au creuset de l'investigation pour lui donner force de chose jugée, mais nous pouvons du moins constater qu'il porte tous les caractères d'un jugement solide établi sur de longues études. Pour éclairer l'intéressant sujet des deux religions classiques grecque et romaine, le *Trésor* promet tous les matériaux imaginables. Aux médailles, aux pierres gravées en creux ou en relief (1), il joindra, suivant qu'il deviendra né-

(1) On sait que la glyptique est l'art de tailler les pierres dures en creux et en relief.

cessaire, des ivoires, des terres cuites et même de grands bas-reliefs dont le perfectionnement de sa machine lui permet d'obtenir d'exactes réductions; jamais, pour mettre la question dans tout son jour, on n'aura recueilli tant de matériaux. Les quatre planches de la première livraison contiennent à elles seules plus de cent pièces tirées de tous les cabinets du monde et classées par M. Lenormant avec le zèle amoureux d'un antiquaire. Est-il un moyen plus efficace d'arriver à la vérité que de pouvoir ainsi appliquer immédiatement la critique sur des monumens irrécusables. Quelle que soit la portée d'esprit d'Eckhel, de Wilkelmann et de Millin, on conçoit sans peine que des matériaux si nouveaux et si abondans laissent leur ouvrage loin de ce qu'on peut désirer et de ce que fait le *Trésor*.

Numismatique des rois grecs.

Cette collection aura les mêmes avantages que la précédente; beaucoup plus complète que toutes celles déjà publiées, elle ne supprime aucune des pièces utiles à l'histoire générale. Elle ne se contente pas de donner une seule médaille d'un roi, elle en donne toutes les variétés intéressantes; et ce que la main d'un graveur n'a jamais pu faire, elle le fait; elle traduit les pierres gravées dans les dimensions de l'original, quelque petites qu'elles puissent être. M. Lenormant a profité, comme dans sa galerie mythologique, de l'occasion qui s'offrait d'un travail étendu. Le conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque a jeté dans le *Trésor* ses connaissances spéciales. Il a fourni des recherches bien faites; il a présenté des données plus ou moins spécieuses; il s'est livré à des commentaires ingénieux, et il va faire la joie de ces hommes d'une admirable patience qui lisent vingt volumes in-folio et se blanchissent les cheveux de fatigue, pour savoir si telle médaille appartient aux Édomiens, plutôt qu'aux Bisaltes ou aux Osséens, toutes grandes nations dont l'histoire elle-même sait à peine le nom, et qui habitaient comme personne n'ignore, les montagnes de la Macédoine. Je ne méprise pas ces recherches, je sais les grandes gerbes de lumières qui peuvent encore jaillir de leur petite obscurité;

mais je voudrais qu'elles eussent un caractère moins sec, et je regrette que M. Lenormant n'ait pas consenti à descendre jusqu'aux dernières limites de l'explication. En général, le défaut de M. Lenormant est de prêter à son lecteur beaucoup trop de connaissances. Il vous suppose toujours initié. Cette érudition orgueilleuse, sans pitié pour l'ignorance, n'est à sa place nulle part, et moins que partout ailleurs dans le *Trésor,* qui est fait pour les ignorans, et qui a pour devise : UTILITÉ. Il est possible qu'il soit très honteux de ne pas connaître la signification des mots Tetradrachme, Triquetra, Cornupète, Aplustre; mais j'avoue que je ne la connais pas. Or, le *Trésor* devrait me l'apprendre, car il vient, dit-il, en aide à ceux qui ne savent pas, et c'est pour cela que nous l'aimons tant. D'un autre côté, que veut dire M. Lenormant quand, après la description de chaque médaille, il ajoute : Av. 3 1/2 mionnet, nº *44*? ou quelque chose de semblable? Il eût été charitable de nous donner la clé de ces rebus. Cela ne gênerait pas le moins du monde ceux qui la possèdent, et servirait extrêmement les autres. Pourquoi non plus ne pas nous écrire un mot d'histoire sur Hicetas, Gelon, Phontias, etc.? Le *Trésor* s'est imposé cette loi pour les moindres personnages des Pisans, de Dupré et de Varin; comment peut-on s'en croire dispensé pour tous ces roitelets grecs? Si M. Lenormant répond qu'il ne peut se faire notre maître d'école, nous déclarons ne pas nous payer d'une semblable défaite. Nous savons très bien ce que nous exigeons, non pas un cours d'histoire grecque, mais quelques renseignemens succincts, quelques mots commémoratifs sur Agatocle et Hieron, ainsi qu'on a fait pour Charles X et Louis-Philippe dans la collection des sceaux. Est-ce encore trop demander que la traduction des inscriptions helléniques? Cent fois vous avez trouvé au bas des médailles de l'empire : *Gatteaux fecit,* et cent fois vous avez répété : Gatteaux a fait; et voilà que vous vous dispensez de donner le sens des légendes grecques! Je suis d'autant moins disposé à vous excuser, que cette morgue scientifique nous fait perdre une grande partie des faits que nous recueillerions de votre beau travail. Puisque vous nous donniez tant de pièces de monnaie grecque, n'était-il pas opportun d'introduire aussi dans votre texte quelques lignes sur l'origine des monnaies, leur transformation et leur valeur?

Pourquoi vous éloigner d'une universalité qui se présente si naturellement à vous? Nous rendons pleinement justice à l'étendue de votre érudition , à la sagacité de vos recherches ; mais il fallait un peu les humaniser. La chose est encore facile; réparez ces torts dans ce qui vous reste à faire. L'insuffisance que nous signalons empêche votre ouvrage d'aller au grand nombre; il n'est bon que pour les numismatistes. Ceux-ci, un peu égoïstes et jaloux de leur nature, comme sont souvent avares les hommes qui ont gagné leur fortune à la sueur de leur front, pourront bien vous remercier d'avoir tenu la science loin de notre portée ; mais quelle triste compensation à la popularité qu'il aurait eue autrement , et au glorieux bonheur d'être généralement utile !

Iconographie romaine.

Ainsi que dans la galerie mythologique et dans la numismatique des rois grecs, les éditeurs, entraînés par l'importance du sujet, ont poussé cette série beaucoup plus loin qu'ils ne s'y étaient engagés. Nous aimons à louer cette probité, ne fût-ce que pour stimuler la plupart des libraires contemporains, trop peu curieux de leur réputatiou et de la bonté de leurs livres. Le *Trésor* ne devait donner en texte que la description des morceaux gravés et quelques renseignemens explicatifs; mais ici, comme plus haut, le texte est devenu un ouvrage d'une grande valeur. M. Lenormant a résumé tout ce que l'on sait sur la matière, et n'a mérité aucun reproche. Son iconographie romaine est entendue avec beaucoup de libéralité ; chaque événement écrit sur une médaille est simplement et clairement analysé. C'est de l'histoire preuves sur table.

Le *Trésor* place sous nos yeux de la sorte les médailles , les camées et les plus belles entailles qu'on garde en Europe. Le cabinet de la Bibliothèque et tous les cabinets étrangers sont mis à contribution, et déjà nous avons vu le grand aigle appartenant à une sardonix de Vienne, dont la possession par les princes de la maison d'Autriche remonte à l'empereur Rodolphe II (1600). Nous trouvons aussi, dans la deuxième livraison, le fameux triomphe de Tibère, connu sous le nom

de grand camée de Vienne. Cette sardonix à deux couches est, avec celle dite la Sainte-Chapelle, qu'on peut voir à la Bibliothèque, la plus grande qu'ait laissée l'antiquité. S'il faut en croire, dit le texte, une tradition conservée par Gassendi, les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem avaient acquis ce camée dans la Palestine; Philippe-le-Bel, qui le tenait d'eux, en fit don à l'abbaye de Poissy ; mais durant les guerres civiles du XVIe siècle le camée fut enlevé à ce monastère et transporté en Allemagne, où l'empereur Rodolphe l'acheta 12,000 ducats, à peu près 360,000 francs de notre monnaie. Depuis cette époque, le camée n'est point sorti du cabinet de Vienne. On estime le nôtre deux millions.

Rien n'était plus curieux et à la fois plus intéressant pour l'histoire de l'art que la reproduction de ces monumens. Ils avaient bien été publiés, mais d'une manière imparfaite, et dans des ouvrages si dispendieux, que la dernière planche du triomphe de Tibère (Iconographie de Visconti) représente une valeur de 60 francs. Celle du *Trésor* coûte 20 sols!

On craignit un instant que l'aveugle machine ne pût rendre l'extrême délicatesse de la numismatique et surtout de la glyptique ancienne. On oubliait qu'elle avait gravé les sceaux, malgré la finesse de leur ornement. Le fait est qu'à cet égard la gravure du *Trésor* a tant de relief et de fidélité, qu'on ne peut rien souhaiter de plus. Nons devons dire en outre que M. Collas a fait de son procédé une si prodigieuse application, qu'il a obtenu diverses teintes. Elles servent au jeu de la lumière avec une réussite parfaite ; il a par ce moyen accentué d'une manière saisissante les différentes couches d'un camée. Si nous étions d'humeur à nous étonner de quelque chose, nous nous étonnerions d'un pareil résultat. Comment ne pas admirer le génie de la civilisation, qui parvient à rendre une machine coloriste? La gravure du *Trésor* a évidemment fait des progrès pour surmonter l'énorme relief de quelques camées et l'excessive ténuité de plusieurs entailles. Du reste, il faut le confesser, à moins d'avoir vu les merveilles de l'art grec et romain, il est impossible de se faire une idée de la supériorité des anciens sur nous. Ces morceaux de numismatique sont presque tous d'une admirable beauté. Certes, nous aimons passionnément l'œuvre de Dupré et de Varin ; mais qui ne pré-

férerait Dioscoride ? A toutes leurs qualités de vie et d'élégance, celui-ci ajoute une élévation de style, un caractère de pureté et de noblesse, qui est bien ce qu'il y a de plus beau à voir au monde.

Bas-reliefs du Parthénon et du temple de Phigalie.

On sait déjà notre avis sur cette curieuse collection, terminée depuis long-temps ; nous aurions souhaité qu'il existât une réduction des bas-reliefs du Parthénon sans les malencontreuses restaurations anglaises.

MONUMENS DU MOYEN-AGE ET DE L'HISTOIRE MODERNE.

Sceaux des rois et reines de France.

Cette série est également achevée : elle commence à Dagobert Ier, et finit à Louis Philippe Ier. Les éditeurs, en ayant le soin de ranger chronologiquement les sceaux qu'ils ont pu rassembler, nous ont donné l'intéressant plaisir de suivre dans une de ses branches, pas à pas, et, pour ainsi dire, année par année, l'histoire de l'art, d'étudier ses progrès comme ses défaillances. C'est un avantage que leur procédé de gravure offre avec toute garantie, et dont l'imperfection forcée des planches nous privait entièrement dans les ouvrages précédens.

Une seconde série renferme les sceaux des feudataires ; on ne les possède partout ailleurs que dispersés et mal disposés ; ils sont ici rangés par province. Ils rappellent les noms des plus grands princes de France, et ils amènent naturellement dans le texte, par le récit des choses auxquelles ces princes ont assisté, l'historique de l'institution de leurs fiefs, du retour de ces fiefs à la couronne, et postérieurement de leur formation en provinces. Ce texte difficile est rédigé avec tant de conscience et de lumière, qu'un homme versé dans ces matières nous a dit qu'on le pouvait regarder comme un répertoire infaillible. Au point de vue artiste, les sceaux des feudataires ne sont pas moins précieux que ceux des rois et reines. Il y a dans la naïveté de mouvement et dans l'agencement des draperies des moindres figures une fantaisie gracieuse, un charme ingénu

et une finesse de travail qui ravissent l'esprit. Nous avons aussi été frappés, en repassant la collection entière, d'une singulière observation. Il n'est pas un de ces hommes qui ne soit représenté l'armure sur la poitrine, la tête casquée, le bouclier en avant, l'épée au poing et lancé sur un cheval en plein galop. La guerre, toujours la guerre, ils n'avaient pas d'autre vie.

Médailles des papes.

Il existe des ouvrages contenant la suite non interrompue des souverains pontifes depuis saint Pierre jusqu'aux temps les plus rapprochés. Inutile de faire remarquer que les médailles des premiers papes sont inventées. Le *Trésor*, qui veut, avant tout, fournir des documens irrécusables, a mis de côté les restitutions, et a pris la suite des papes au commencement du XVe siècle. Ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle devient authentique, puisque c'est là, comme nous l'avons noté dans notre premier article, la date de la renaissance de l'art numismatique. Il y a déjà quatre livraisons des papes, commençant à Martin V, élu le 16 novembre 1417; c'est une magnifique assemblée. Les artistes les plus distingués ont aimé à représenter les traits de ceux qui venaient occuper le saint-siége de leur temps, et ils ont consacré les événemens de leurs règnes dans les revers où brillent l'invention, la liberté et la sûreté de leur génie. Les collections du *Trésor*, n'eussent-elles pas d'autre mérite, seraient encore très utiles, car elles fournissent la contre-preuve des monumens, et il n'était donné qu'à son procédé de le pouvoir faire. Nous regrettons que le rédacteur du texte ne se soit pas attaché avec instance à découvrir, autant qu'il était possible, le nom des auteurs de ces belles choses. On sait que les grands maîtres ne dédaignent aucune des branches de l'art, et l'on aimerait à voir leurs mains puissantes se jouer dans les délicatesses de ces charmantes miniatures, coulées en or et en bronze. Nous avons retrouvé par exemple, avec un vif plaisir de curiosité, la médaille de la Paix (1), dont parle Benvenuto dans ses mémoires, celle avec laquelle il paya à

(1) Planche 6.

Clément VII le pardon de l'assassinat de l'orfèvre Pompeo. Beau siècle, ma foi, et que les artistes ont fort raison de regretter, que celui où l'on obtenait des lettres de grace pour un morceau de cuivre bien taillé !

Médailles des écoles italiennes.

Le choix des médailles des écoles italiennes est peut-être plus riche encore que celui des papes. On ne perd rien de la pensée des artistes ; on suit avec un intérêt de découverte les diverses phases de ce bel art, créé par Pisanello, surnommé Pisan, et cultivé par une foule d'hommes, ses dignes rivaux, dont les noms se perdent sous l'appellation générique du chef de l'école. Nulle part il n'aura encore été rassemblé un aussi grand nombre de modèles de ce genre pour l'enseignement de nos médaillistes, sans compter qu'ils offrent les portraits de presque tous les hommes qui honorèrent l'Italie pendant le XVe siècle. Les notices du texte font connaître une foule de personnages intéressans. Toutes les recherches imaginables ont été faites pour savoir la vie des hommes les plus obscurs de la galerie, et elle devient un répertoire facile à consulter, où l'on obtiendra beaucoup de renseignemens impossibles à rencontrer ailleurs ; car les circonstances d'une pareille publication pouvaient seules amener quelqu'un à s'en occuper. Toutefois, nous devons encore nous plaindre qu'on ait laissé beaucoup de revers sans explication. Peut-être, en poussant le zèle des investigations jusqu'au bout, serait-on parvenu à lever le voile des mystérieuses allégories. *Le chat aux yeux bandés*, derrière le prince souverain Lionel d'Este, a certainement un sens comme *le livre ouvert sur un rocher* derrière Pierre Candide « honneur des études d'humanité, » et l'on s'étonne que les éditeurs, avec leur religieux amour d'art et de science, ne se soient pas imposé la loi de le découvrir.

Médailles françaises.

Les médailles françaises sont, au point de vue de l'art, généralement moins belles que celles dont nous venons de parler, mais elles nous attirent bien davantage. En effet, par un ha-

sard assez étrange, aucun savant n'avait encore pensé à rassembler notre histoire métallique; c'est le *Trésor* qui en forme la première collection, et il ne se montre pas au-dessous de la tâche dans laquelle nul autre ne l'avait précédé. Au moyen de ces nombreuses pièces justificatives d'une nouvelle espèce, il dévoile bien des petits faits dédaignés qui n'en méritent pas moins notre attention, propres qu'ils sont souvent à constater, par les coutumes et les usages qu'ils indiquent, l'état de civilisation d'une époque. Nous ne voulons pas faire ici un travail de dépouillement, on le pense bien : contentons-nous de citer un exemple pour mettre notre observation en plein jour. Nous remarquons sous Charles VIII une médaille représentant les outils du monnayage avec cette exergue : *Bari peag. potani. lesses. pase. mon.* Barriers, peagiers, pontaniers, laissez passer les monnayeurs. Cette exemption du droit de transit, ce privilége que les ouvriers des monnaies partagent avec les gentilshommes, n'indiquent-ils pas l'importance qu'ils avaient alors et par conséquent les difficultés que l'on éprouvait encore à avoir de belles monnaies? Les éditeurs du *Trésor* ont bien compris ce qu'ils faisaient, et l'ordonnance comme le texte des médailles françaises, dû, je crois, à M. Anatole Chabouillet, nous a paru satisfaisante, bien qu'il y ait encore quelques revers sans explication, comme celui où l'on trouve superposés en profil, Henri II, Charles-Quint, *Jules César* et Ferdinand, frère de Charles-Quint. Qui nous dira ce que vient faire là Jules César? A propos de quoi ces quatre personnages sont-ils ainsi rapprochés? Peut-être la trace de quelque événement inconnu est-elle cachée sous cette énigme.

Il y a dans le génie de notre nation une telle souplesse et une si grande ouverture d'intelligence, que nous pouvons offrir en toutes choses des hommes à mettre à côté de ceux dont les autres peuples s'enorgueillissent le plus. La France a aussi donné le jour à deux graveurs en médailles dont la place est marquée au plus haut rang dans les fastes de l'art, Dupré et Varin. On ne possède pas plus de renseignemens sur leur vie que sur celle de Jean Cousin, de Jean Goujon, de Bernard Palissy et de la plupart de nos grands artistes. C'est à peine si l'on connaît la date de leur mort. Ces gens-là étaient trop peu de chose aux yeux de leur siècle, pour qu'il s'occupât d'eux. Il

n'y avait de place alors dans la mémoire et la considération des hommes que pour les politiques et les guerriers. L'intelligence et le génie étaient absorbés dans l'égoïsme brutal de la société aristocratique, il fallait que le peuple s'émancipât et devînt souverain pour les porter selon qu'il est dû à la tête du monde. — Nous pouvons dire que George Dupré était contemporain de Henri IV, parce qu'il cisela les portraits des plus illustres personnages de ce temps. Varin commença à se distinguer sous Louis XIII et mourut graveur-général des monnaies de France en 1672.

Dans l'intention sans doute de satisfaire plus particulièrement le goût et les besoins des artistes, le *Trésor* a formé une série à part des ouvrages de ces deux hommes; ils ont l'abondance du génie; le volume est fort et magnifique. Nous disions, il y a peu d'instans, que les médailles antiques étaient supérieures aux nôtres, il faut nous excuser; il nous est arrivé ce qui arrive toujours devant les belles choses, on se passionne, on s'exalte, on arrive naturellement à être exclusif, et le chef-d'œuvre est toujours le sublime morceau dont l'ame échauffée vient de se repaître. Maintenant que nous avons sous les yeux les travaux de nos compatriotes, nous serions presque disposés à dire qu'ils l'emportent sur leurs rivaux, tant ils ont de vie, d'élégance, d'expression, de fermeté; mais toujours est-il certain qu'ils peuvent être comparés aux plus riches morceaux du Pisan et de l'antiquité.

MONUMENS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.

Médailles de la révolution française.

Il existait déjà un recueil très précieux des médailles de la révolution française, celui de M. Hennin, fait avec l'érudition persévérante d'un savant voué à une idée; mais outre que le *Trésor* a pu, par ses relations avec tous les cabinets de l'Europe, ramasser beaucoup de pièces qui ont nécessairement échappé aux recherches d'un seul homme, l'ouvrage de M. Hennin ne fournit qu'un trait, c'est-à-dire un dessin livré aux chances des soins et de l'habileté du graveur. Un pareil moyen de reproduction, il n'est pas difficile de le concevoir, sera tou-

jours peu satisfaisant. Pour grande que soit l'adresse de l'artiste, son trait pourra bien donner une idée générale de la composition, mais jamais de l'état de conservation du monument. Or, c'est un des grands avantages du procédé Collas : au lieu d'une copie presque arbitraire, il donne une *fac-simile* qui rend défauts et beautés avec un inexorable scrupule ; son intelligente machine n'oublie rien ; c'est, dirions-nous, un moulage gravé, si l'on voulait nous permettre de nous exprimer ainsi. Le bel ouvrage de M. Hennin ne cessera donc pas de valoir la plus haute considération à son auteur ; mais il éprouvera la fatalité des temps et des progrès, il sera remplacé par la publication que nous cherchons à apprécier. Du reste, la galerie révolutionnaire suffirait seule à montrer combien un pareil ouvrage était nécessaire. Croirait-on que plusieurs pièces d'une époque aussi rapprochée de la nôtre sont déjà perdues ? on n'en trouve plus que les traits conservés par M. Hennin, traits auxquels la sévère conscience de cet auteur ordonne d'ajouter foi. On peut se former par-là une idée de la quantité de monumens à jamais détruits, et l'on a de nouveaux motifs d'aimer la publication du *Trésor* en songeant à tous ceux dont sa gravure éternise l'existence pour l'instruction des historiens à venir.

On ne se doutait pas non plus de l'énorme profusion de médailles faites pendant notre révolution ; c'est la plus singulière frénésie numismatique que l'on puisse imaginer ; le moindre événement trouve son graveur ; à la grossièreté de ces monumens et à leur nombre, on dirait que chacun avait alors un petit balancier et frappait pour son plaisir particulier. M. Palloy a représenté de vingt manières différentes la prise de la Bastille avec le plomb et le fer de cette forteresse dont il avait acheté les démolitions. On s'étonne de voir la numismatique, ordinairement calme et austère, respirer l'énergie des passions du temps. Il n'est guère de province qui n'ait consacré par une médaille la fédération de l'assemblée générale. Ce grand fait qui consomma la ruine des idées passées, eut, on le voit, dès les premiers jours, tout son effet moral : il alla remuer l'ame de ceux qui, par leur éloignement et notre indifférence politique habituelle, paraissaient devoir y rester les plus étrangers. Mais alors cette coupable indifférence n'existait pas. Tout le monde

songeait à la chose publique, de même que tout servait à exalter le sentiment patriotique. Au milieu de la fièvre numismate, si l'on donne un prix à un enfant, ce sera encore une médaille, mais il y verra un génie lisant et debout, avec cet exergue : *La patrie encourage et récompense le talent.* L'enfant a ainsi constamment sous les yeux la patrie qui le regarde, qui s'occupe de lui, qui l'attend, la patrie qui aime et honore le travail.

Avec cet ouvrage tout-à-fait nouveau par son caractère, on entre fort avant dans l'étude de notre révolution, et l'on rencontre des faits intéressans qui ne pouvaient guère prendre place dans l'histoire. Nous n'avons trouvé que là un souvenir consacré à Barra et Viala. Il faudrait peut-être recourir aux procès-verbaux de la Convention nationale qui leur décréta l'apothéose du Panthéon, pour connaître ces deux généreux enfans dont l'un, âgé de treize ans, après avoir couru à une mort certaine, s'écrie en expirant : « Ils ne m'ont pas manqué, mais je meurs pour la liberté. » Plus nous avons sympathisé avec toutes ces nobles reliques, plus nous devons être peinés que le rédacteur du texte se soit trop souvent dispensé de donner des notes explicatives sur les compositions des médailles. Il est à souhaiter que M. Felmann revienne sur une pareille faute, afin que son travail ait, sous tous les points de vue, la distinction qu'il a dans sa partie historique.

COLLECTION DES MÉDAILLES DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

Cette série, dont la première livraison vient d'être mise en vente, obtiendra sans doute un grand succès, car si elle rappelle une époque de despotisme militaire, elle retrace aussi ce que les guerres et les victoires de l'empire ont de plus enivrant. Après les médailles françaises qui commencent à Charles VII et s'arrêtent à Louis XVI, la série de la révolution amène les choses jusqu'au couronnement de Bonaparte ; celle de l'empire les conduira jusqu'à son abdication. C'est, de la sorte, une longue et authentique histoire de France écrite par les contemporains de chaque époque et recueillie dans toute la simplicité des faits. En vérité, ne fallait-il pas que l'art de la gravure offrît

des difficultés et une lenteur d'exécution insurmontables pour qu'un ouvrage aussi national n'eût pas encore été entrepris chez nous !

RECUEIL GÉNÉRAL DES BAS-RELIEFS ET ORNEMENS.

Ici les temps et les écoles sont confondus. Le *Trésor* s'est proposé de faire, pour les bas-reliefs qui ne dépassent point les forces et l'étendue de sa machine, ce qu'il avait fait pour les médailles ; il les reproduit dans leur intégrité. Toutes ces merveilleuses broderies, que le génie fécond des artistes de la renaissance et du moyen-âge se plaisait à répandre sur les meubles, les armes, les bijoux ; toutes ces charmantes inventions de dessins si peu connus et si difficiles à connaître, il veut les populariser par la gravure, et il en fournira un cahier plein de gracieuses études pour les artistes, et de curieuses images pour les amateurs. Nous avons déjà vu par ce moyen le plan de la reliure d'un livre persan, des ouvrages orientaux, des fragmens d'armes, des ivoires du moyen-âge, et aussi des productions de la glyptique italienne et française qui sont réellement d'un grand intérêt. Les diverses teintes que peut donner maintenant le procédé Collas, et dont nous avons déjà loué l'emploi tout à l'heure, prête à cette collection une variété d'aspect et une couleur que l'on ne pouvait guère attendre des résultats d'une machine.

Maintenant résumons-nous en peu de mots.

Les quatre-vingt-onze livraisons du *Trésor* que nous venons d'examiner contiennent près de trois mille pièces, dont plus de la moitié n'avaient jamais été gravées, et dont un assez grand nombre n'existent pas en France. Tout ce que l'amour des antiquaires et les richesses des nations civilisées ont recueilli en fait de numismatique et de glyptique se trouve là resserré en un faisceau puissant. « Jamais, comme a dit quelque part M. Lenormant, on n'a jeté d'un coup, et à la fois, une aussi grande masse de monumens dans la circulation des idées ; jamais on n'a livré aux intelligences reléguées loin des grandes collections tant d'élémens de discussion dont les descriptions les plus fidèles ne donnent toujours que des idées imparfaites. »

—On a crié à la barbarie, on a prétendu que c'était une chose honteuse et digne de toute colère que de faire entrer la mécanique dans l'art ; mais n'est-ce pas se méprendre étrangement sur la valeur et la position du *Trésor?* D'abord, eût-il même montré l'intention de rivaliser avec la gravure en taille-douce pour copier les bas-reliefs, nous ne verrions pas grand mal à cela : la taille-douce aura toujours assez de beaux tableaux à multiplier que la mécanique ne pourra jamais approcher; mais il n'a jamais eu une pareille prétention et ne peut l'avoir ; il a seulement mis à profit une découverte qui lui permettait de reproduire exactement, et à très peu de frais, une foule de matériaux historiques. Il a voulu remplacer les collections d'empreintes, toujours embarrassantes et dispendieuses, les livrer au public par le moyen de l'impression au lieu du moulage. C'est là ce qu'il faut voir dans le *Trésor,* et pas autre chose. Il fait ce que tous les graveurs du monde n'auraient pas pu faire, même avec des millions de dépenses, et ne témoigne nulle envie d'établir avec eux une ridicule et impossible rivalité. Que les éditeurs du *Trésor* aient donc bon courage et ne se laissent point refroidir par les critiques injustes et malveillantes; ils réussiront.

V. Schoelcher.

LES
DEUX PERLES.

I.

Les églises de Madrid sonnaient à toute volée pour la fête des rogations, la foule bourdonnait joyeuse dans les rues où les processions matinales allaient passer; l'air était doux, embaumé d'une suave odeur de printemps ; de légers nuages flottaient au ciel comme une blanche gaze à travers laquelle tombaient affaiblis les rayons ardens du soleil d'Espagne.

Il y avait peu de monde au *Prado*. Cette promenade, tant célébrée par les poètes espagnols, était alors un vaste parc dont les sinueux bosquets touchaient au palais de Buen-Retiro ; l'orme et le platane ombrageaient ses pentes gazonnées, ses parterres semblables à des corbeilles de fleurs, et le vent courait toujours frais et parfumé sous ces immenses feuillées, témoins de tant de rendez-vous d'amour. La grande allée servait d'avenue au Buen-Retiro ; cette résidence royale n'était pas d'une somptueuse apparence ; ses constructions irrégulières dominaient le *Prado*, et de hautes murailles au-dessus desquelles débordaient les cimes touffues des marronniers environnaient ses jardins.

La magnificence de Charles-Quint, les habitudes austères de Philippe II régnaient encore dans ce séjour qu'ils élevèrent.

Une morne et minutieuse étiquette présidait à la vie de ceux qui l'habitaient, dictait tous les actes de leur volonté, réglait leurs occupations, leurs plaisirs, leur imposait leur entourage, leurs préférences et leurs amitiés. Quand ils étaient malades, l'étiquette choisissait le médecin et le confesseur qui devaient venir près de leur lit ; après avoir assisté à leur baptême et dominé toute leur existence, elle ordonnait leurs funérailles et les conduisait jusqu'à la sépulture que d'avance elle leur avait assignée. Les premiers sujets de cette despotique puissance étaient le roi et la reine d'Espagne. Sans doute la vie d'un couvent n'était pas plus triste et plus monotone que cette vie pleine de splendeur et de fatigante représentation ; sans doute, la robe de bure, le voile noir de la carmélite n'imposaient pas plus de contrainte et de plus minutieux devoirs que cette *couronne fermée*, enrichie des diamans et des perles des deux Indes.

Quelques femmes couvertes de mantes noires et accompagnées d'un écuyer, espèce de valet sans livrée, quelques *cavalleros* drapés de leurs larges manteaux, suivaient lentement les allées par lesquelles la procession devait passer. Selon un ancien usage, l'évêque de Madrid et le chapitre royal de San-Isidro venaient le jour des rogations bénir les fruits de la terre dans les jardins de Buen-Retiro. La faveur d'y suivre le clergé, la tête découverte et un cierge à la main, était fort briguée et difficilement obtenue ; ordinairement les portes de cette royale demeure ne s'ouvraient que devant les grands d'Espagne qu'y appelait leur service.

Quand neuf heures sonnèrent à la grande horloge du palais, la procession parut à l'entrée de l'avenue ; aussitôt les portes s'ouvrirent, la garde wallonne prit les armes et les cloches de la chapelle tintèrent à double carillon. Le catholicisme, qui célèbre si pompeusement ses fêtes en Espagne, déploie une magnifique simplicité dans celle des rogations ; point de cierges ni de palmes semées de nœuds d'argent ; point d'autels étincelans portés par de robustes lévites ni de panonceaux armoriés ; l'encens et les fleurs sont les seules offrandes. D'abord marchaient en larges surplis blancs les prêtres et les chantres, puis les chanoines de San-Isidro vêtus de leurs amples robes de taffetas cramoisi et coiffés de la barrette verte ; l'évêque de Madrid venait ensuite, il portait ses ornemens blancs ; une

chasuble de satin des Indes retombait sur son aube de dentelle, sa mitre était de drap d'argent ; cinq blanches perles formaient sa croix pectorale, sa crosse était émaillée de blanc et d'argent, et son anneau pastoral n'avait qu'un seul et limpide diamant monté sur or mât. Quelques cavalleros vêtus de noir, l'épée au côté et le cierge à la main, allaient à la suite du prélat. La voix des chantres, les sons graves du basson résonnaient plus solennels sous ces vastes ombrages ; on eût dit une de ces fêtes que la primitive église célébrait dans les champs, lorsque les temples des dieux de l'antiquité étaient encore debout.

Quelques groupes de promeneurs s'étaient réunis devant le palais dont la grille venait de s'ouvrir. A l'extrémité du premier vestibule, on distinguait la cour d'honneur; puis au-delà, un autre vestibule dont les portes donnaient sur les jardins intérieurs.

Un cavalier qui avait précédé la procession de quelques pas depuis qu'elle était entrée au Prado vint se placer en avant de tous les curieux dont les regards se tournaient vers l'intérieur de Buen-Retiro. C'était un homme de trente ans environ, de de très haute taille, et d'une noble tournure. Son manteau, bordé d'un léger galon d'or, cachait à demi un pourpoint de drap de soie noire sur le côté gauche duquel était brodée la croix rouge de Calatrava ; un chapeau à larges bords, orné d'un nœud d'émeraudes, ombrageait ses traits sévères et réguliers. Quoiqu'il portât sur sa poitrine les insignes de l'un des quatre ordres militaires et religieux du royaume d'Espagne, il était aisé de reconnaître à son teint d'une fraîche blancheur, à sa blonde chevelure, que ce cavalier n'était point espagnol et qu'il descendait de ces races du Nord dont le sang ne se mêla jamais au sang arabe.

Il leva un moment les yeux vers les fenêtres du palais ; puis il avança encore et se rangea à l'entrée du vestibule, devant la porte que gardaient des sentinelles armées de luisantes hallebardes.

La procession arrivait, elle passa lentement entre deux haies de spectateurs qui s'genouillèrent pour recevoir la bénédiction pastorale de l'évêque. Le chevalier s'était aussi prosterné, il se releva au moment où les gentilshommes qui avaient obtenu la faveur de suivre le prélat venaient d'entrer ; une sorte de

combinaison instinctive le fit aller en avant ; il marcha sans être bien sûr de ce qu'il allait faire, de ce qu'il allait répondre si on l'arrêtait au passage. Le chapeau bas, la contenance fière, impassible, il franchit le seuil. Aussitôt, les deux hallebardes des sentinelles retombèrent croisées derrière lui, il était entré. On pouvait payer de la vie une pareille témérité.

II.

Une heure plus tard, les tambours battaient aux champs ; cent hommes du régiment de la *Chamberga* étaient sous les armes. La reine régente, Marie-Anne d'Autriche, sortait de Buen-Retiro pour aller à Notre-Dame-d'Atocha finir une neuvaine. L'étiquette avait réglé quel serait ce jour-là le vêtement de la reine, quelle route elle devait parcourir, quelles dames l'accompagneraient et combien de carrosses suivraient le sien. Cette souveraine, dont le sceptre touchait aux quatre parties du monde, n'avait pas même le pouvoir de faire asseoir devant elle quelqu'un pour lui faire compagnie durant le chemin.

Quand le royal cortége eut disparu au bout de l'avenue, tout sembla s'endormir dans le palais. De temps en temps une légère clameur s'élevait de la salle des gardes wallonnes et troublait seule le silence des vastes appartemens où quelques dames de service passaient comme des ombres. Au dehors, les oiseaux chantaient sous ces sombres allées du Prado, au pied desquelles semblaient venir s'éteindre le mouvement et le bruit de la grande ville de Madrid. Plus de silence encore et plus de solitude régnaient dans les jardins du palais ; leurs riches parterres, leurs bosquets irréguliers, leurs immenses charmilles, étaient embaumés des doux parfums de mai; un vent tiède bruissait sous les larges feuilles du marronnier, et semait sur les gazons les blanches grappes de l'acacia.

Au-delà du grand parterre, sous un berceau de grénadilles et de roses de Gueldre, quelques voix de femmes s'élevaient doucement; puis, parfois, une vague plainte d'enfant et quelque refrain monotone. A l'abri de ces feuillages sombres, semés de tant de fleurs, plusieurs dames étaient assises par terre sur des coussins; elles formaient un cercle au centre duquel un enfant

de quatre ou cinq ans essayait de se tenir debout; une jeune dame agenouillée près de lui ne lâchait pas ses lisières de soie.

La pauvre petite créature avait un aspect chétif et triste, son teint, d'un blanc livide, sa bouche pâle et entr'ouverte, accusaient des souffrances continuelles; son corps amaigri semblait perdu dans les immenses plis d'un fourreau de satin bleu, et son front disparaissait sous un béguin garni de dentelles de Flandre.

Un peu à l'écart et cachée sous les larges touffes d'un laurier-rose, une jeune fille lisait debout, elle avait quinze ou seize ans; sa taille frêle était encore celle d'un enfant, mais les traits de son visage, l'expression de sa physionomie annonçaient une de ces organisations hâtives qui n'ont point d'adolescence. Ses cheveux, d'un blond cendré, étaient cachés sous une petite calotte de velours noir, une robe de damas violet à manches justes retombait sur sa jupe de taffetas blanc; elle ne portait d'autres bijoux que deux magnifiques perles aux oreilles. Cet enfant, c'était le roi d'Espagne, Charles II; cette jeune fille, c'était sa sœur, l'infante dona Marguerite d'Autriche, la fiancée de l'empereur Léopold.

— Dona Séraphina, dit une des dames à la berceuse qui tenait les lisières du roi Charles II, dona Séraphina, avancez un peu par ici; sa majesté me paraît incommodée du soleil.

— Sainte Vierge, ne parlez pas ainsi tout haut, dona Catalina; sinon, le savantissime docteur don Antonio de la Muleta va nous faire rentrer sur-le-champ.

— Il s'en garderait! répliqua une des menines de l'infante en ouvrant un petit parasol si ingénieusement fait, que plié il représentait un oiseau; le grave docteur est à cheval sur ses ordonnances, celle de ce matin porte une promenade de deux heures après le déjeuner de sa majesté.

— Le déjeuner aussi était une ordonnance de sa façon. Dieu nous assiste! l'apothicaire, maître Bartholomé Sanguijuela aura, pour peu que ceci dure, la place de maître-d'hôtel du roi... Doucement donc, dona Séraphina, si vous lâchez ainsi les lisières de sa majesté, elle va tomber.

La berceuse roula autour de son bras le large cordon de soie, et s'agenouillant devant le roi qui pleurait et criaillait, elle lui dit: — Votre majesté ne peut marcher seule; elle a

failli se laisser tomber l'autre jour ; si un pareil malheur arrivait, madame la gouvernante serait capable de me faire mettre à la tour de Ségovie ; et puis, il ne faut pas que votre majesté se fatigue ; elle donne demain audience aux ambassadeurs, et il faut que du moins elle puisse se tenir debout.

Le roi se prit à crier si fort, qu'il coupa la parole à la berceuse ; on essaya de l'apaiser ; sa sous-gouvernante, sa nourrice, toutes les dames de service, s'empressèrent autour de lui ; le médecin, qui ne s'éloignait jamais, accourut.

— Ce n'est rien, dit-il, en tâtant gravement le pouls du petit roi dont le visage un moment animé redevenait blème et stupide, ce n'est rien ; il faut encore à sa majesté une promenade de trois quarts d'heure dans la grande allée.

Les dames se levèrent, la sous-gouvernante prit le roi dans ses bras, et quelques valets de pied qui se tenaient à distance vinrent transporter les tapis et les coussins. La berceuse et la nourrice déployèrent une espèce de dais sous lequel marcha la sous-gouvenante assistée du médecin ; tous deux contenaient à grand'peine le pauvre petit roitelet qui, contrarié de cette promenade, pleurait, jetait les hauts cris, et voulait absolument marcher.

La menine avait couru vers l'infante. — Madame, dit-elle, votre altesse royale va venir dans la grande allée : telle est la suprême ordonnance du célèbre docteur don Antonio de la Muleta ; il l'a très distinctement prononcée, non en latin, mais en assez bon espagnol... Ah ! le maudit Catalan !

La princesse mit en souriant un doigt sur sa bouche, et attira sa menine vers elle ; toutes deux se blottirent sous les branches touffues du laurier-rose, et regardèrent à travers le feuillage le groupe qui s'éloignait ; par une distraction inouïe on les avait oubliées.

La princesse se leva, fit lentement le tour du berceau appuyée sur la menine, et s'écria : — Il n'y a plus ame qui vive... Nous sommes seules ; je peux m'asseoir sur ce gazon... Ritta, qu'on est bien ici !...

Pour la première fois de sa vie, son regard ne trouvait personne dans un rayon de cinquante pas autour d'elle ; cette solitude inaccoutumée lui donna comme un frisson de crainte et de joie ; elle se serrait contre la menine, qui avait aussi presque

peur, en répétant : — nous sommes seules, Ritta !... Puis, rassurée, elle s'assit sur une pente où l'herbe croissait verte et menue. Au-dessus de sa tête un rosier de Gueldre étendait ses rameaux flexibles à l'extrémité desquels s'épanouissaient des fleurs d'un blanc neigeux; la grenadille mêlait ses étoiles rouges aux grappes d'un jeune cytise, et secouait ses parfums autour de la princesse. Elle cueillit une rose de Gueldre, et dit avec mélancolie :

— Ritta, j'aimerais mieux cette fleur dans mes cheveux que la couronne qui m'attend.

— Ah! madame, s'écria la menine, une couronne impériale!...

— Oui, reprit la princesse, j'aime mieux cette pauvre fleur si blanche, si frêle; tu n'en voudrais pas toi, Ritta, pour remplacer ta couronne ducale...

La menine cueillit une rose, la mit dans ses cheveux un moment, puis elle la jeta et secoua la tête avec un geste charmant d'orgueil et de coquetterie enfantine. La princesse sourit tristement, et dit : — Ma belle duchesse de Sandoval, quel est l'heureux cavalier auquel tu donneras le chapeau de grand d'Espagne, et le droit de se couvrir devant le roi?

— Je supplie votre altesse de croire que je n'en sais encore rien, répondit la menine en rougissant; je n'y ai même pas encore songé... Je me trouve si heureuse sans seigneur et maître !

— Oui, tu es heureuse, plus heureuse que moi, Ritta, murmura la princesse en laissant aller sa tête fatiguée sur l'épaule de la menine : elles restèrent ainsi gracieusement enlacées et immobiles comme les statues de marbre qui décoraient les jardins.

Une tendre amitié unissait le cœur de ces deux jeunes filles dont l'une était née sur le trône, et l'autre appartenait au plus noble sang espagnol; elles formaient pourtant un parfait contraste; peut-être par cette seule raison s'aimaient-elles si sincèrement. Dona Christina de Sandoval, l'unique héritière d'une des plus anciennes familles de la monarchie, était une grande et belle fille aux yeux noirs, au teint espagnol; le sourire errait toujours sur sa bouche gracieuse; elle ignorait les larmes, et n'avait encore trouvé que des joies dans ce monde où le hasard lui donna une place si enviée; son regard riant était celui

d'un enfant, et les passions n'avaient marqué d'aucune ride précoce ce front de vingt ans. Orpheline, dès le berceau, et menine de l'infante, elle n'était jamais sortie du palais, et ignorait tout ce qui se passait hors du splendide horizon de la cour. Marguerite d'Autriche, plus jeune de quatre ans, était grave et pensive, comme si une longue expérience lui eût déjà appris la vie. Il y avait la trace de profonds soucis sur ce front si jeune, et ces yeux mélancoliques révélaient les pensées et les passions d'un autre âge : cette frêle existence avait trop rapidement mûri.

L'infante demeura ainsi quelques momens comme absorbée dans une idée fixe; il y avait des larmes sous ses paupières, ses petites mains jointes reposaient sur un volume des œuvres de sainte Thérèse, ouvert sur ses genoux; on eût dit qu'elle priait. La menine n'osait interrompre ce silence et cette profonde rêverie; son regard distrait suivait des oiseaux sous les branches d'un marronnier. Tout à coup elle serra vivement le bras de l'infante, et s'écria :

— Madame! oh! mon Dieu! madame! que Notre-Dame-del-Pilar nous protége!

— Qu'as-tu, Ritta? dit la princesse en se levant avec une sorte d'effroi.

— Il y a un homme ici! répondit la menine toute tremblante et en se serrant contre la princesse. Il est là.... là, sous ce marronnier....

— N'aie pas peur, Ritta, n'aie pas peur! s'écria la princesse; son regard fier et irrité chercha un moment devant elle; puis il s'arrêta sur un cavalier qui sortit du bosquet et demeura debout à dix pas, la tête découverte et une main sur sa poitrine. A cet aspect elle pâlit, ses genoux ployèrent, et elle dit en mettant sa main sur la bouche de la menine, qui criait et appelait à l'aide : – Tais-toi, Ritta, tais-toi!

Le cavalier s'approcha lentement; on sentait son cœur battre violemment sous la croix de Calatrava : il mit un genou en terre devant la princesse et ne put parler.

— Blomberg, dit-elle en abaissant un regard ineffable d'inquiétude et de joie sur cet homme qui tremblait, prosterné devant elle, Blomberg, comment êtes-vous entré ici?.... Pourquoi y êtes-vous venu?... Hélas! imprudent! il y va de votre vie.

— Je le sais, madame, répondit-il d'une voix brève et triste; mais que vaut ma vie à présent ?...

Un bruit de pas et de voix qui s'approchaient fit taire brusquement le cavalier. L'infante lui tendit une main qu'il toucha de ses lèvres, et de l'autre lui montra vivement les branches touffues du laurier-rose; puis, passant son bras sous celui de la menine stupéfaite, elle alla au-devant de ceux qui la cherchaient.

La gouvernante accourait, suivie de plusieurs dames. Elle fit mine de se jeter aux pieds de l'infante, et s'écria tout effarée :

— Que Dieu me pardonne cette inconcevable distraction. Votre altesse était seule !...

— Le malheur n'est pas grand, répondit la princesse; d'ailleurs j'avais Ritta...

— Mais l'étiquette ! madame, interrompit vivement la gouvernante, l'étiquette a été oubliée !... Nous ne devons jamais quitter votre altesse... Puis, tournant ses petits yeux fauves sur la menine, elle ajouta :

— Dona Christina est bien pâle !... Jésus ! mon Dieu ! votre altesse aussi me paraît troublée.... Nous avions cru entendre des cris...

— Un enfantillage de Ritta, dit froidement la princesse, déjà rassurée et maîtresse d'elle-même; elle a eu peur d'une abeille qui est venue étourdiment se jeter dans ses cheveux.

La menine secoua sa belle chevelure noire et dit, en essayant de rire : — Oh ! oui, j'ai eu peur ! et j'ai crié comme une sotte.

La gouvernante passa sa main sèche sur les boucles soyeuses qui retombaient gracieusement autour du visage de la jeune fille, et dit avec sévérité :

— Il n'y a rien de si malséant et de si laid que de montrer ainsi ses cheveux. Selon l'usage établi sous la reine Anne, quatrième épouse du roi Philippe II, les menines doivent porter, pour l'ordinaire, l'escofion de velours violet, relevé de passepoils et nœuds d'argent.

— L'escofion avec des nœuds tombans ! murmura Ritta, c'est ainsi que se coiffait ma grand'mère au temps qu'elle était menine de l'infante dona Maria : je ne veux pas ressembler à un portrait de famille.

— Votre altesse va rentrer, dit la gouvernante; le roi est dans ses appartemens.

— Déjà! s'écria l'infante, en jetant autour d'elle un regard inquiet et rapide.

— L'*Angelus* vient de sonner, madame, et, le jour des rogations, il est d'usage que les infantes d'Espagne aillent dire l'*Ave Maria* dans la chapelle.

III.

Aussitôt après l'*Angelus* l'infante s'était retirée dans sa chambre à coucher. Cette vaste et somptueuse pièce ressemblait plutôt à une chapelle qu'à l'asile mystérieux où une jeune fille se plaît à endormir ses rêves. Les chefs-d'œuvre de Velasquez et de Murillo couvraient les panneaux encadrés de dorures; les vastes candélabres avançaient entre les boiseries leurs bras chargés de bougies; de tous côtés semblaient sortir d'austères figures de martyrs et de saints dont les regards veillaient sur ce sanctuaire. Un dais de velours rouge, empanaché de longues plumes blanches et brodé aux armes de Castille, surmontait le lit, placé sur une estrade; devant, il y avait un fauteuil et un prie-dieu. La toilette, recouverte d'un tapis frangé d'or et toute jonchée de fleurs artificielles, ne ressemblait pas mal à un reposoir. On ne voyait d'ailleurs autour de la chambre point d'autres siéges que des coussins : l'étiquette voulait que, chez l'infante, personne ne pût s'asseoir autrement que par terre. D'épais rideaux, devant lesquels retombait encore une double jalousie, arrêtaient le jour et ne laissaient pas pénétrer un rayon de soleil dans cette chambre fraîche et sombre comme une vieille église.

L'infante venait de se mettre au lit pour faire la sieste; Ritta, debout à son chevet, agitait lentement un large éventail de plumes; quelques dames jasaient ou sommeillaient à l'autre extrémité de la chambre. Un petit chien lion était couché sur le carreau du prie-dieu; de temps en temps il secouait ses longues soies blanches et s'agitait avec un sourd grognement : alors Ritta lui imposait silence d'un coup d'éventail, et regardait les dames d'honneur en mettant un doigt sur sa bouche.

Bientôt elles crurent que la princesse s'était endormie : elle pleurait tout bas, les mains jointes, le visage tourné vers un Christ d'ivoire suspendu à son chevet. Tout à coup elle se tourna, et, attirant la menine, elle la fit asseoir au bord du lit; elles étaient ainsi cachées toutes deux sous les vastes plis du velours, et leurs voix pouvaient murmurer sans écho entre les oreillers de satin :

Alors l'infante dit tout bas : — Je ne veux pas aller en Allemagne, Ritta ; je ne le veux pas !

La menine ouvrit ses grands yeux et hocha la tête d'un air inquiet et effrayé qui allait mal à sa riante figure.

— Hélas ! continua la princesse en répondant à cette muette interrogation, je t'avais caché quelque chose, ma Ritta. Combien de fois, quand tu me demandais la cause de mes tristesses, j'ai eu sur les lèvres le récit de ce qui s'est passé pendant ce voyage de l'Escurial, où tu ne m'as pas suivie. Oh ! si tu savais !... Ces dames n'écoutent-elles pas, Ritta?

La menine jeta un coup d'œil dans la chambre et fit un geste négatif; puis elle se pencha sur la princesse; leurs joues se touchaient. Elle attendait avec une naïve anxiété quelque grande confidence; mais d'abord elle n'ouït, entre des sanglots étouffés, que ces mots étranges :

— Je n'irai pas en Allemagne; je veux entrer au monastère de *las Hualgas !*... D'autres infantes d'Espagne y sont mortes... Que ces bienheureuses prient pour moi !

La jeune duchesse de Sandoval avait une de ces bonnes ames qui compatissent facilement aux peines d'autrui. Elle se prit à pleurer aussi et à baiser les mains de l'infante, en disant :

— Seigneur Jésus ! qu'est-ce donc que ceci ? Votre altesse va se rendre malade avec ce grand chagrin.

Puis, rapprochant dans son esprit l'événement du matin et cette mystérieuse explosion de larmes et de résolutions étranges, elle ajouta, n'osant faire la moindre question :

— Votre altesse a été si effrayée à la vue de ce cavalier...

L'infante se souleva, joignit les mains avec angoisse, et dit d'une voix brisée :

— Il est là maintenant ! Que faire, mon Dieu ! que faire? Ritta, il court risque de la vie ; il faut le sauver ; il le faut ! Mais comment ?...

— Hélas ! je n'en sais rien, répondit la menine toute déconcertée. Il y a des corps-de-garde à chaque porte, et quant à passer par dessus les murs, à moins que son ange gardien ne lui prête ses ailes...

— Tu crois que c'est impossible? Mais, Ritta, on se sauve de la plus étroite prison, on trompe la plus vigilante sentinelle. Des prisonniers d'état ont pu s'échapper de la tour de Ségovie...

— L'entrée du palais est mieux gardée que la porte d'une prison, observa naïvement la menine. Dans les livres que j'ai lus, il y a bien des exemples de cavaliers qui s'échappent de captivité; mais ils ne sont pas enfermés dans des jardins clos d'une grande muraille. Ils ont des cordes, des échelles de soie; ils passent par-dessus des balcons...

— Ritta, interrompit l'infante, avec de l'or, beaucoup d'or, il sera aisé de gagner quelque valet de pied. Blomberg, revêtu de sa livrée, pourrait passer sans être remarqué.

— Blomberg ! répéta la menine, comme si elle eût cherché dans sa mémoire quelque parenté espagnole à ce nom étranger; mais il ne lui revint pas que de près ou de loin il appartînt à la grandesse.

— N'y a-t-il pas ici un homme à qui l'on puisse se fier? continua la princesse. Ne connais-tu personne, Ritta?

— Peut-être Périco. C'est un grand nègre qui sert dans les appartemens de votre altesse. Ce matin, il portait le coussin de madame la gouvernante. Je lui ai parlé une fois.

— Eh bien ! il faut le gagner. Tu lui donneras cent, deux cents doublons; tu lui feras jurer par son baptême de garder ce secret, même en confession. Il cherchera Blomberg, il lui mettra sa casaque galonnée, son chapeau monté, et ce soir, ce soir encore...

— Et si je m'adressais plutôt à quelque valet allemand? dit la menine avec intention. Ce cavalier est allemand.

— Non, non ! interrompit vivement la princesse, ils sont tous des créatures du père Nitardho; et que Dieu me garde qu'il vienne à savoir ceci ! Blomberg est son parent, son proche parent.

— Eh bien alors ! que craint votre altesse? dit la menine qui ne devinait absolument rien.

— Ah ! Ritta, le père Nitardho est un homme ambitieux !

— Il est dévoué aux intérêts de l'empereur ; il désire passionnément le mariage de votre altesse.

— Hélas ! ma pauvre Ritta, dit tristement la princesse, moins que tu ne crois ; mais sur un soupçon de ce qui s'est passé, il sacrifierait Blomberg pour se justifier. Tu es trop simple et trop candide pour voir le fond de ces grandes menées politiques au succès desquelles un homme ambitieux sacrifie tout, tout, jusqu'aux liens du sang et ses plus chères affections. Oh ! que de malheurs je vois venir sur moi ! Mais que Blomberg soit sauvé, et je saurai avoir une volonté, Ritta... Je resterai en Espagne.

— Le roi est si faible et si souffrant ! fit la menine avec un soupir qui n'était point triste.

— Reine ! reine d'Espagne ! dit l'infante, dont les yeux s'animèrent. Mon frère ! pauvre enfant ! Dieu lui donne longue vie ! Mais s'il venait à mourir !... Ritta, ma sœur de France songe déjà à son héritage. Mais, sur mon ame, je ferais comme la reine Isabelle, je soutiendrais mon droit à la tête des miens, et la couronne d'Espagne ne passerait pas sur une tête française.

— Dieu et le testament du feu roi nous en préserveront, dit la menine avec gravité.

— Si j'étais reine ! interrompit l'infante avec émotion, si j'étais reine ! Va, Ritta, je n'oublierais pas ceux qui m'ont bien servie, ceux qui m'ont aimée. Le cœur des souverains doit avoir bonne mémoire ; il doit être fidèle à ses amis et à ses ennemis.

En ce moment on entendit sous les fenêtres comme un bruit de pas et de voix qui venaient des jardins. L'infante pâlit et serra le bras de Ritta ; toutes deux écoutèrent un moment ; le bruit passa.

— Qu'est-ce donc? demanda la menine en avançant la tête avec précaution hors des rideaux ; ces gens qui viennent de passer ont failli éveiller son altesse.

— C'est l'infant don Juan d'Autriche qui se rend chez la reine, répondit une dame à voix basse.

— Comment ! par les jardins ?

— Il aurait dû, selon l'usage, entrer par la grande galerie ; mais une contestation est survenue au sujet de la préséance ;

et, pour ne pas faire brèche au cérémonial, le prince est entré au palais par les jardins.

La menine rentra sous les rideaux, et sourit d'un air rassuré.

— Quel supplice! murmura l'infante, si on l'avait vu!... Ritta, il faut se décider... Comment vas-tu faire?

Elle se leva.

— Je vais, dit-elle, me glisser dans la première salle, et de là, j'aviserai au moyen de parler à Périco; je lui donnerai une grosse somme.

— Tout ce qu'il te demandera, Ritta; paie bien sa discrétion, que je puisse y compter.

— Oui, madame, avec de l'or, beaucoup d'or, je l'aurai corps et ame. Je vais l'aller trouver, le temps presse...

Elle s'interrompit subitement, passa ses mains dans les larges poches de sa jupe, les secoua d'un air consterné, et dit après un moment de silence: — Mais je n'ai pas un maravedis, ni votre altesse non plus!

L'infante se souleva vivement, et s'écria:

— Que dis-tu? et la bourse de mes aumônes, et l'argent qui sert à payer mes vêtemens, mes bijoux?... la caisse de mes dépenses?...

— Madame la gouvernante en a la clef; jamais votre altesse n'a manié une seule pistole, ni moi non plus...

La princesse baissa la tête sur ses mains, et dit avec amertume:

— C'est vrai!... Au milieu de la souveraine puissance, une complète pauvreté, une dépendance continuelle... Des trésors sous ma main, autour de moi des gens qui me parlent à genoux, et je ne peux disposer de rien, et je subis la loi de tous ces respects qui m'environnent!.... Ritta, ceci changerait, je le jure, si jamais.....

Elle s'interrompit, porta les mains à sa tête, et détachant les deux perles qui retenaient derrière l'oreille les boucles dorées de ses cheveux, elle les donna à la menine en disant:

— Ceci vaut bien plus de deux cents doublons. Va trouver Périco, et dis-lui que c'est moi, moi l'infante, qui paie ainsi sa discrétion....

— Sainte Vierge! de si riches bijoux! J'ai ouï dire que ces perles étaient d'un prix inestimable...

Un bruit soudain fit taire la menine ; les fenêtres s'ouvrirent tout à coup, le grand jour pénétra dans la chambre, et la voix de madame la gouvernante s'éleva, exacte et monotone comme une horloge.

— Quatre heures viennent de sonner, dit-elle, votre altesse va s'habiller pour se rendre chez la reine.

Ritta tira les rideaux d'une main ; de l'autre elle serra vivement les deux perles. L'infante resta assise sur son lit, les cheveux en désordre, les yeux fatigués de pleurs. On la revêtit d'une robe de satin gris et d'une espèce de manteau noir qui retombait par derrière en s'arrondissant comme une chasuble; sa longue chevelure fut emprisonnée sous un toquet de velours que surmontait une magnifique plume de héron; une chaîne de pierreries, attachée autour de son collet fermé, soutenait un précieux reliquaire. Quand les menines eurent achevé sa toilette, sa gouvernante lui présenta les gants, l'éventail et le mouchoir; puis, donnant son dernier coup d'œil d'inspection, elle s'écria : — Jésus, Maria ! votre altesse est sans boucles d'oreilles !...

— Je mettrai mes boutons d'opale.

— Votre altesse portait ce matin ses perles.

— Je les ai quittées.

— Cherchez-les, dona Séraphina, dit la gouvernante à une dame qui s'empressa de regarder sur la toilette et sur le lit.

L'infante s'avança vivement.

— Assez! dit-elle, et son regard irrité fit baisser la vue à toutes, assez ! Suis-je un enfant à la lisière, qu'on veuille me diriger ainsi dans les plus puériles actions ?.... Ne m'est-il pas même permis de choisir entre deux parures?..... Silence! madame la gouvernante; je défends qu'on reparle de ceci.

Ritta s'empressa d'apporter les opales; l'infante les mit elle-même, et dit en serrant la main de sa menine : — Je te dispense de me suivre chez la reine; va m'attendre dans la grande salle.

On ouvrit les portes; l'infante sortit avec sa suite; la menine se glissa derrière le nègre, qui vint prendre le chien-lion de la princesse, et lui dit rapidement : — Dans une heure, au grand salon.... j'ai des ordres à te donner.... à toi seule.

L'infante traversa lentement la grande galerie qui séparait

ses appartemens de ceux de la reine. Il y avait dans sa contenance quelque chose de résolu, de profondément triste, qui frappa tout le monde. Quand elle fut à la porte du cabinet de la reine, elle commanda à sa suite de s'éloigner, et resta seule en face de la camarera-mayor, qui se tenait debout contre la porte entr'ouverte du cabinet. De cette place on pouvait voir et entendre tout ce qui s'y passait.

La reine était assise devant une table et sa main fouillait avec distraction un morceau de lettres et de papiers; ses traits sombres et mesquins étaient comme encadrés dans les amples barbes noires de sa coiffe; elle portait le deuil rigoureux que l'étiquette impose pour la vie aux veuves des rois d'Espagne. Don Juan d'Autriche, le bâtard légitimé de Philippe IV et de la Calderona, était debout à son côté. C'était l'homme du monde qu'elle haïssait et redoutait le plus; il l'avait blessée dans son orgueil et dans ses affections; le testament du feu roi lui donnait, malgré elle, place au conseil, et il s'était hautement déclaré contre le père Nitardho.

Don Juan représentait un parti puissant qui avait résolu de rabaisser l'influence étrangère, et de renvoyer le confesseur de la reine; sa popularité était grande; les *madrilenos* l'aimaient pour sa bonne mine; car, il n'avait pas la taille chétive et le visage étiolé des derniers princes de la maison d'Autriche; ce sang dégénéré se ravivait en lui; il était brun et beau comme sa mère. La reine le comparait, malgré elle, aux enfans issus de son union avec le feu roi, et s'étonnait que la plus noble souche eût produit de si pâles rejetons.

Don Juan avait long-temps sollicité cette audience que redoutait la régente; les premières paroles furent de part et d'autre politiques et mesurées; mais il s'agissait d'intérêts trop présens, d'inimitiés trop vives, de prétentions trop tenaces, pour que l'entretien pût se passer en vagues propos. Don Juan posa nettement la question, et demanda le renvoi du père Nitardho, au nom du conseil, de la grandesse et du peuple.

— Que votre majesté y prenne garde, dit-il, elle perdra de son autorité si elle persiste à maintenir des étrangers dans le gouvernement de l'état; l'empereur Charles-Quint, de glorieuse mémoire, ne fit que cette seule faute; elle lui suscita des années de guerre intérieure. On ne veut que des Espagnols en

Espagne. Que le bon père retourne en Allemagne, et son départ pacifiera cette cour où il n'a que des ennemis.

— Des ennemis! interrompit la reine, jusqu'ici il ne s'en est déclaré qu'un seul, et c'est vous...

— J'ai porté la parole pour tous devant votre majesté, personne ne me démentira : Castrillo, Loyala, Penaranda, Oropeza, tous les grands du conseil, demandent l'exil du père Nitardho ; ils l'exigent...

— Ils l'exigent! interrompit la reine en dissimulant mal sa colère et ses inquiétudes sous une froide hauteur ; ils l'exigent!... Et c'est à moi, la reine régente, qu'on ose parler ainsi! Le conseil de Castille outrepasse ses prérogatives ; il va jusqu'à l'insolence et à la rébellion....

— A Dieu ne plaise, madame! tel est son respect pour les décisions de votre majesté, que si elle persiste, messieurs du conseil se démettront de leurs charges, et laisseront le père Nitardho seul à la tête du gouvernement.

Cette menace épouvanta la reine, elle l'avait déjà pressentie dans la fière attitude que les membres du conseil prenaient avec son confesseur. Un profond dépit perçait à travers sa contenance impassible ; elle froissa le papier qui se trouva sous sa main, et dit après un silence : — On s'est expliqué par votre voix ; on prétend que je choisisse entre mon confesseur et le conseil de Castille ; je m'explique à mon tour, et je dis que si je me vois forcée d'éloigner l'homme de ma confiance, celui dont les conseils me soutiennent dans les peines amères de ma grandeur, j'abdiquerai mon titre de régente, et je me retirerai en Allemagne.

— Votre majesté a mal réfléchi sur un tel projet, répliqua don Juan peu ému de cette menace ; elle oublie que les reines veuves ne sortent pas d'Espagne : si le séjour de la cour, si le soin des affaires leur semblent trop pesans, une retraite leur est ouverte ; le couvent de *las Descalzas reales* a été fondé pour les recevoir.

La reine se leva, son visage ordinairement si pâle s'était animé ; elle dit d'une voix brève : — J'aviserai... Bientôt le conseil saura ma décision, et vous aussi, monsieur le grand-prieur de Malte.... Assez.

Mais don Juan n'était point homme à ne pas achever ce qu'il

avait à dire, et au lieu de se laisser congédier, il répliqua d'un ton respectueux : — Quelle que soit la volonté de votre majesté, elle me trouvera toujours soumis. J'ai parlé au nom du conseil, et je la supplie de croire qu'aucune inimitié personnelle ne m'anime contre le père Nitardho. Je ne me plains que de son élévation et de ses menées pour éloigner une alliance que toute l'Espagne désire. Je sais tout ce qu'il a fait pour rompre le mariage de l'infante...

— Ceci est une calomnie insigne! interrompit la reine; tous les jours le père Nitardho me presse d'accomplir mes promesses à l'empereur.

— Alors pourquoi a-t-il environné la princesse de gens qui ne lui parlent que de la mauvaise santé du roi? Pourquoi lui a-t-il donné pour professeur de langue allemande un certain Blomberg, son parent, qui a osé entretenir son altesse des droits que lui donne, au préjudice de sa sœur aînée, le testament du feu roi?...

A ces mots, il se fit un léger bruit dans la galerie, et don Juan levant les yeux vit l'infante à dix pas devant lui; elle s'avança et vint se prosterner aux pieds de la reine qui se hâta de la relever.

— Madame, dit-elle en lui baisant les mains, que ne dépend-il de moi qu'il ne vous soit fait aucun déplaisir!...

Puis se tournant vers don Juan, elle le mesura d'un regard qui semblait le défier.

Alors il ajouta sans s'émouvoir : — Toutes ces intrigues ne sauraient influencer son altesse; elle sait que ce n'est pas en Espagne qu'il y a pour elle une couronne : le roi, Dieu garde sa vie! régnera sur nous long-temps....

Don Juan n'avait pas achevé ces mots, qu'un gentilhomme de la chambre accourut tout pâle et troublé; il s'adressa à la camarera-mayor, qui entra sur-le-champ chez la reine. Le roi venait d'être saisi de convulsions entre les bras de sa gouvernante, la marquise de los Velez.

A cette nouvelle, l'infante et don Juan se regardèrent; tous deux avaient pâli. La reine s'écria!

— Jésus! mon Sauveur! cette croix est-elle la dernière! Vous m'éprouvez, mon Dieu, que votre volonté soit faite!...

Elle retomba affaissée sur son fauteuil. Don Juan s'inclina devant l'infante et lui dit d'une voix émue :

— Dieu protége l'Espagne, il nous conservera le roi... Si sa volonté nous l'ôtait, la grandesse et le conseil de Castille prouveraient à votre altesse quel est leur dévouement au bien de l'état...

— La grandesse, oui, elle est loyale et fidèle, interrompit l'infante ; mais le conseil !... Ses prétentions sont une injure à la majesté royale, et vous avez été bien hardi de vous en faire l'interprète... Point de réplique, don Juan ! songez devant qui vous parlez, et souvenez-vous que le moment est peut-être venu où il faudra que l'on m'obéisse.

Le sang de Philippe II venait de se révéler dans l'attitude et dans la menace de cette jeune fille ; son front calme et hautain, ses prunelles sombres et changeantes rappelaient les traits de son bis-aïeul. Don Juan baissa le regard devant elle, mais ce mouvement de crainte passa comme la rougeur subite qui était montée à son front. Imprudente ! pensa-t-il, tu m'as menacé trop haut !

Et saluant fièrement, il sortit pour se rendre dans les appartemens du roi.

A minuit, personne encore ne dormait dans le palais, le roi était à l'agonie. Cette fatale nouvelle n'avait pas encore transpiré au dehors, mais les gens attachés à la cour étaient dans l'inquiétude d'un événement qui eût troublé la paix de toute l'Europe et changé en Espagne l'ordre de succession.

L'infante veillait dans sa chambre à coucher. On n'avait pu la décider à se mettre au lit ; de quart d'heure en quart d'heure, elle envoyait demander des nouvelles du roi. Assise devant son prie-dieu, les mains jointes sur un livre de prières, elle reposait sa tête sur l'épaule de la menine agenouillée à ses côtés ; plus loin, deux dames parlaient à voix basse. Une profusion de bougies éclairait la chambre comme une chapelle ardente, et leurs clartés mouvantes semblaient donner la vie à ces pâles figures de saints qui se dressaient entre les lambris. A travers les fenêtres entr'ouvertes on sentait venir le parfum des jardins ; un silence profond régnait au dehors, et depuis long-temps l'oreille attentive de la menine n'entendait plus rien que le bruit du vent et le murmure lointain des fontaines.

Tout à coup le chien-lion qui sommeillait aux pieds de l'infante hérissa ses longues soies et s'élançant sur le balcon, il aboya avec fureur. Au même instant, il sembla qu'un chapeau d'homme passait devant les persiennes entr'ouvertes, ce fut comme une apparition.

— Qu'est-ce? Qui va là? cria une des dames épouvantées.

— Personne, il n'y a absolument personne, fit la menine en allant au balcon.

Une pâleur subite avait couvert le visage de l'infante.

— Es-tu folle, Séraphina, avec tes visions? dit-elle d'une voix fort émue, tu m'as fait peur...

— Que votre altesse se rassure, dit l'autre dame en souriant; s'il y a par ici quelque fantôme, don Juan va le conjurer; le voilà qui passe sortant de chez le roi.

Alors la lueur des flambeaux, et le bruit des pas arriva jusqu'à l'infante, qui s'était levée; puis, après dix minutes, elle entendit comme une plainte éloignée. Ritta quitta le balcon, elle était tremblante.

— Jésus, Marie! fit-elle, j'ai eu froid par là. Il va pleuvoir, la nuit est si obscure, qu'on ne voit rien à deux pas devant soi....

— Fais fermer les fenêtres, Ritta, dit la princesse en tombant à genoux sur son prie-dieu.

IV.

Charles II fut, pendant plusieurs jours, entre la vie et la mort, et quand une pénible convalescence succéda à cette agonie, il parut à tous que jamais ce débile enfant, rejeton sans sève de la vieillesse du feu roi, ne pourrait devenir un homme. Toutes les ambitions restèrent éveillées devant sa succession; le parti français, qui prenait pour chef don Juan d'Autriche, tournait ses regards vers la reine, épouse de Louis XIV, et voulait marier l'infante en Allemagne, afin qu'épouse d'un souverain étranger elle devînt étrangère aussi aux Espagnols; le parti allemand allait par la même voie à un but différent, il voulait donner l'infante et la couronne d'Espagne à l'empereur Léopold. Au milieu de ce conflit d'intérêts passionnés, de sourdes menées,

le père Nitardho, ostensiblement dévoué au parti allemand, agissait secrètement pour rompre cette alliance; la volonté de la reine, l'opinion nettement formulée du conseil, avaient forcément entraîné son adhésion, mais il comptait sur la résistance de l'infante. Dès que le danger de son frère lui eut montré le trône si proche, elle avait en effet supplié la reine de rompre les négociations du mariage. A cette déclaration, toute la cour s'était émue; elle mécontentait également les deux partis. Alors le père Nitardho, fort de la volonté de l'infante, se déclara pour elle et se disposa à la soutenir près de la reine, dont il gouvernait toutes les décisions. La maladie du roi avait fait trêve aux hostilités du conseil, et le père Nitardho profitait de cette espèce de trêve; mais sa position devint très difficile quand le danger du roi fut passé; les deux partis se réunirent contre lui, ils l'accusèrent de la résistance de l'infante et n'attendirent qu'un prétexte pour le précipiter du haut de sa faveur; les courtisans étaient unanimes dans leur haine, la reine seule le soutenait contre tous.

Cependant, l'infante vivait plongée dans une morne langueur; ni les graves intérêts, ni la sourde lutte qui s'engageait autour d'elle ne pouvaient la tirer de son abattement; elle se laissait conduire à travers les devoirs minutieux que lui imposait l'étiquette, avec une docilité indifférente qu'on ne lui avait guère connue; elle ne parlait volontiers qu'à Ritta et passait chaque jour de longues heures en prières. La menine avait tout à coup perdu son insouciante gaieté; elle portait au cercle de la reine une contenance aussi grave que celle de madame la gouvernante, et donnait une attention inquiète à toutes les nouvelles qui y circulaient; souvent son regard troublé interrogeait la physionomie plus contenue de l'infante, et elle semblait se rassurer en la trouvant fière et tranquille. Il y avait alors entre ces deux jeunes filles le poids d'un terrible secret et les anxiétés d'une incertitude que rien ne venait éclairer. Depuis cette fatale nuit qui suivit le jour des rogations, le nègre Périco avait disparu, et qui pouvait dire comment il avait accompli les ordres qui lui avaient été confiés?

Don Juan d'Autriche n'était pas retourné dans son prieuré de Consuegra; la maladie du roi lui servait de prétexte pour rester à la cour; il s'y posa fièrement contre le père Nitardho. La reine

s'en vengeait en le traitant publiquement avec une froide hauteur, et parfois en l'attaquant d'amères paroles. Don Juan opposait une impassible opiniâtreté à ces dépits de femme; il se montrait assidu au cercle de la reine, et semblait ne pas s'apercevoir qu'elle ne l'y voyait qu'avec une craintive colère.

Un soir d'audience, la reine était avec beaucoup de gens de la cour dans la grande galerie. Cette magnifique pièce, qui servait à la réception des ambassadeurs, donnait sur les jardins. Le plafond, peint en bleu d'outre-mer et sillonné d'arabesques d'or, s'appuyait sur une corniche au-dessous de laquelle retombaient les larges plis d'une tenture de damas. On n'y trouvait point cet admirable pêle-mêle de sujets sacrés et profanes que les grands maîtres de l'école espagnole jetèrent sur les murs du Buen-Retiro. Une longue file de portraits régnait seule sur les lambris dorés: c'étaient tous les rois et les princes de la monarchie. Don Pelayo, le brave montagnard, commençait cette noble série, qui finissait à Phlippe IV. Le génie de Velasquez avait admirablement rendu le mélancolique visage du dernier roi; il semblait sortir de son cadre et présider encore aux fêtes cérémonieuses de cette cour sur laquelle il régna si long-temps.

L'infante était assise à la droite de sa mère; le cercle de dames qui les environnait se tenait à distance; plus près, don Juan et le père confesseur entretenaient alternativement la reine. Il y avait dans le silence qu'ils gardaient l'un envers l'autre une singulière expression de hauteur et de mauvais vouloir. Don Juan, avec sa riche taille, son costume de cour, sur le manteau duquel était brodée la croix de Malte, semblait dominer la figure commune et blême du père Nitardho. Parfois ses yeux se tournaient avec une attention marquée sur la duchesse de Sandoval, assise derrière l'infante. D'abord la jeune fille rougit sous ce regard, puis elle le soutint fièrement. Dans sa pensée elle défia don Juan; elle sentait en lui l'ennemi de tous ceux qu'aimait sa souveraine. Mais que pouvait-elle craindre de cette haine qui faisait peur à un favori parvenu, comme le père Nitardho, elle, la marquise de Denia, duchesse de Sandoval, grande d'Espagne? Sa position n'était pas de celles que fait ou détruit la faveur des princes.

Don Juan saisit le moment où la reine était en conversation avec le père Nitardho et l'archevêque de Tolède pour se rappro-

cher de l'infante. Il passa derrière son siége et sembla attendre l'occasion de lui adresser la parole; mais elle détourna obstinément le regard et ne sortit de son attitude immobile que pour dire quelques mots à la menine. Alors don Juan se tourna vers le comte de Castrillo, et lui dit d'un certain ton mystérieux :

— Dieu sait de quelles nouvelles le bon père confesseur entretient en ce moment la reine ! Monseigneur de Tolède en a l'air triomphant. J'en sais une, moi, qui ne serait pas des moins curieuses à entendre, si je voulais la raconter.

— Quelque nouvelle de Portugal ? fit le comte finement. C'est vieux de ce matin. Deux espions arrêtés dans une hôtellerie de la *Puerta del Sol*, où ils étaient descendus habillés en femmes. Votre altesse voit que je suis informé....

— Eh ! non, interrompit don Juan. Ils s'agit d'une aventure qui ne s'est pas ébruitée dans le cabinet de l'*alcade de Corte*. Je veux t'en raconter quelque chose sous le secret, Castrillo ; note que je n'en suis pas le héros.

— Votre altesse en est alors le confident.

— Ni l'un ni l'autre. Hier, passant par les allées basses du Prado avec don José de Malladès et quelques autres gentilshommes, j'avisai devant moi un homme qui cheminait lentement. Son manteau, rejeté sur l'épaule, l'enveloppait à la mode des étudians de Salamanque, qui n'ont ni chausses ni pourpoint ; les rebords de son chapeau plat battaient sur son collet ; un large bandeau noir traversait son visage et ne faisait pas tache sur sa joue couleur de suie. Je le reconnus sur-le-champ, quoique je ne l'eusse vu que de nuit, à la lueur des flambeaux ; mais mon épée lui avait mis au front une marque qui devait me le faire retrouver.

A ces mots, la menine, qui écoutait avec une vague épouvante, serra imperceptiblement le bras de la princesse.

— Votre altesse avait blessé ce cavalier dans ses campagnes d'Italie ou de Portugal ? dit le comte de Castrillo.

— Non ; ce n'est pas sur un champ de bataille que je l'ai rencontré : c'est la nuit, dans un jardin, au bord d'une pièce d'eau.

— Hum, fit le comte, voilà qui est fort mystérieux. Sans doute le galant se promenait pour les beaux yeux de quelque dame, et votre altesse a interrompu sa sérénade.

Don Juan haussa les épaules et répliqua :

—C'était un nègre de la plus horrible figure. Se sentant blessé, il se mit à mes genoux et confessa qu'il rôdait la nuit dans ce jardin pour sauver l'honneur d'une noble dame. Je l'emmenai dans ma propre litière, et remettant au lendemain pour l'interroger, tant il semblait souffrant, je commandai qu'il fût couché dans une salle basse du palais neuf. La même nuit il s'échappa. Je l'ai retrouvé hier. Le misérable a fait semblant de ne pas me reconnaître, il est resté muet à toutes mes questions. Alors j'ai ordonné qu'on le dépouillât, et dans ses poches, où il n'y avait pas un maravedis, s'est trouvé un trésor, deux perles, qui m'ont appris quelle est la noble dame dont il devait sauver l'honneur. Cette aventure ne te paraît-elle pas étrange?

— Fort étrange! fit le comte, qui n'y avait rien trouvé que de très obscur. Je n'ai pas tout-à-fait compris...

— C'est que je n'ai pas achevé, répliqua don Juan en abaissant un regard profond sur l'infante.

Elle était pâle comme une morte. La menine attérée s'était réfugiée à ses genoux.

Don Juan leur laissa un moment de réflexion; puis, s'inclinant vers la princesse, il lui dit à demi-voix :

— Faut-il que j'achève?

Elle comprit qu'elle était à la merci de don Juan, et pliant devant cette terrible situation, elle murmura :

— Que voulez-vous de moi, monsieur le grand-prieur?

— Dites mon frère, interrompit-il fièrement; je m'appelle don Juan d'Autriche.

— Mon frère, reprit-elle avec terreur, plus bas!... On nous écoute!

Don Juan était vain, irascible, rusé; mais il n'avait pas l'ame méchante. L'appui que l'infante accordait au père confesseur l'animait seul contre elle. En ce moment il oublia son ressentiment, et dit plus doucement :

— Avez-vous confiance en moi, Marguerite?

Elle baissa la tête; la menine tourna un regard suppliant sur don Juan.

— Le nègre a tout confessé, dit-il à l'oreille de l'infante, tout confessé à moi seul, et sa confession est morte avec lui...

— Il est mort?

— Oui, répondit froidement don Juan, il y a des secrets sous le poids desquels un homme ne peut pas vivre. Tout est fini, il est muet maintenant; les deux perles que lui donna la duchesse de Sandoval vous seront rendues; mais il faut auparavant me dire quel est l'homme qui a osé pénétrer dans les jardins, comment il en est sorti?

— Comment! répéta l'infante en frémissant, comment! je ne le sais! Le nègre ne vous l'a-t-il pas dit?...

— Le nègre l'y a laissé, répondit don Juan en observant la princesse avec un étonnement mêlé de défiance, ne le saviez-vous pas, Marguerite?

Elle secoua la tête, joignit les mains et s'écria : Il est encore là!!

— Plus bas! fit don Juan, plus bas! la reine écoute....

— Mon frère, dit l'infante en contenant son désespoir, sous les regards qui l'observaient; mon frère, qu'exigez-vous de moi, pour qu'à mon tour je puisse exiger et me fier à vous?

Il tourne lentement les yeux vers le père Nitardho.

— Oui, dit-elle, je l'abandonne.

— Le consentement que vous refusiez...

— Je l'accorde. Est-ce tout?

— Oui.

— Eh bien! mon frère, jurez maintenant de faire ce que je vais vous demander.

— Je le jure sur mon honneur de gentilhomme.

— Cette nuit même vous irez dans les jardins, vous chercherez, vous trouverez Blomberg...

— Blomberg! C'était Blomberg!!...

— Plus bas! mon frère, plus bas! le père Nitardho vous a entendu...

Don Juan se releva vivement. La reine que ce nom avait aussi frappée dit à son confesseur : Le cavallero Blomberg est-il à Madrid ou à Calatrava?

— La charge dont votre majesté l'a honoré, répondit froidement le père Nitardho, le retient dans le couvent de Calatrava; il y est depuis les rogations.

V.

Il était deux heures du matin. Une seule lampe éclairait la chambre à coucher de l'infante, et ses clartés indécises tombaient sur la menine, assoupie au pied du lit. Les rideaux étaient fermés, et Marguerite d'Autriche agenouillée sur sa couche, les cheveux épars, le cœur plein de sanglots, attendait la fin de cette longue nuit. Deux dames dormaient profondément à quelques pas; selon l'usage, elles étaient couchées au seuil de la porte, et il aurait fallu passer sur leur corps pour entrer dans la chambre.

L'infante se leva sans bruit : chaque heure avait pesé sur elle comme un siècle de torture. En vain elle essaya de prier pour celui dont la vie avait peut-être fini pour elle dans une si terrible agonie : la prière mourait sur ses lèvres immobiles. En vain elle élevait son regard vers le Christ, elle ne voyait que l'image de Blomberg have, défiguré, mort de faim au milieu de ces jardins couronnés de tant de fleurs, sous ces bosquets devant lesquels, la veille encore, elle passait environnée des dames de sá cour.

Elle éveilla la menine; le silence de cette vaste chambre lui faisait peur.

— Ritta, dit-elle, ne saurais-tu pas ouvrir une de ces fenêtres?

— J'essaierai, madame, répondit la menine en lui jetant un manteau de nuit sur ses épaules. Jésus mon Dieu! Votre altesse ne résistera pas à ces angoisses... Au nom du ciel! un peu de courage... Tout est fini sans doute...

—Ouvre cette fenêtre, murmura la princesse; si tu ne peux, je t'aiderai.

La menine essaya doucement; après quelques efforts, ses faibles mains parvinrent à tourner les lourdes espagnolettes. La princesse gagna en chancelant le balcon, et son regard troublé plongea dans les jardins. La lune éclairait leur enceinte immense, le noir feuillage des charmilles encadrait ces parterres où s'épanouissaient des monceaux de roses, et les tilleuls de la grande allée avançaient leurs ombres jusque sur la blan-

che façade du palais; puis, au-delà des bosquets et des parterres la grande pièce d'eau étincelait au milieu des gazons comme une glace limpide dans un cadre d'ébène. Partout régnaient le silence et la solitude; la voix plaintive du rossignol se mêlait seule au murmure lointain des fontaines.

—Mon Dieu ! don Juan l'a-t-il trouvé vivant ? murmura l'infante en élevant vers le ciel son morne regard; un mois entier d'un tel supplice ! La faim, Ritta, la faim ! Mon Dieu, je fais vœu de jeûner tous les jours de ma vie en expiation de ce qu'il a souffert.

— Il y avait quelques oranges dans le jardin, dit la menine, il les aura mangées; on peut vivre un mois entier en ne prenant qu'un peu d'eau; le bienheureux saint Jean de la Croix faisait ainsi le carême.

L'infante s'agenouilla, et appuyant sont front sur la balustrade de marbre, elle regarda et écouta encore long-temps. Il n'y avait personne dans l'espace où sa vue plongeait, et le vent seul gémissait à la cime des arbres.

Tout à coup le chien-lion couché dans la chambre aboya sourdement; la menine, effrayée, se pencha hors du balcon; elle vit comme des ombres se mouvoir au-delà du parterre.

— Don Juan! voilà don Juan! dit-elle en le reconnaissant à la longue plume noire de son chapeau; il y a un autre cavalier avec lui... C'est Malladès... Jésus! que portent-ils ainsi !...

La princesse se leva, ses yeux secs et fixes suivirent le groupe qui se dirigeait vers la grande pièce d'eau. Un nuage passa et pendant quelques momens toutes les ombres se confondirent; puis un pâle rayon de lune luisit encore au ciel. Alors l'infante retrouva don Juan et Malladès au bord de la pièce d'eau; ils étaient penchés sur quelque chose de blanc étendu sur le gazon.

— C'est Blomberg ! s'écria-t-elle tremblante.

La menine leva les mains au ciel avec terreur ; sa vue plus nette distinguait un corps immobile que Malladès roulait dans un manteau, et elle se souvint de ces paroles de don Juan : il y a des secrets sous le poids desquels un homme ne peut vivre.

— C'est Blomberg ! répéta l'infante, c'est lui ! évanoui, mourant ! Ils le secourent... ils le soulèvent! Ah !!...

Elle jeta un cri étouffé et tomba en arrière ; le corps de Blomberg venait d'être lancé au fond de la pièce d'eau.

. . . .

. . . .

. . . .

Deux mois plus tard, l'infante dona Marguerite d'Autriche quittait pour toujours l'Espagne. Les galères qui l'emmenaient sortaient du port de Barcelone saluées par les canons des forts et les acclamations de la multitude. Debout sur le pont pavoisé de drapeaux aux armes impériales, elle recevait les adieux de sa maison et de ses serviteurs. La duchesse Sandoval se jeta la dernière à ses genoux ; son visage était inondé de larmes.

— Hélas ! madame, s'écria-t-elle en lui baisant les mains, c'en est fait !... pour toujours... en Allemagne...

— Ne pleure pas, Ritta, dit la nouvelle impératrice avec un triste sourire, j'y mourrai jeune !

H. Arnaud.

DOCUMENS HISTORIQUES.

RÉCEPTION DES AMBASSADEURS DU ROI DE SIAM EN 1686 (1).

Le 18 juin, trois ambassadeurs du roi de Siam, accompagnés de huit mandarins et de vingt domestiques, étant arrivés à la rade de Brest, furent aussitôt visités par le sieur Descluseaux, intendant de marine. On fit équiper une espèce de galère, à laquelle quantité de chaloupes, ornées de différentes parures, se joignirent, pour mettre les ambassadeurs à terre.

A leur entrée, ils furent salués de plus de soixante volées de canon, auquel celui du château répondit. Ils trouvèrent à leur descente, sur le bord de la mer, la bourgeoisie sous les armes. On les conduisit dans la maison du roi, où ils furent logés avec leur suite, et traités par le sieur Descluseaux jusqu'à l'arrivée du sieur Stolf, gentilhomme ordinaire de la maison du roi, qui avait amené un maître-d'hôtel pour leur traitement et pour la

(1) Tous les Mémoires du règne de Louis XIV ont fait mention de cette fameuse ambassade ; mais on trouve nulle part les détails curieux de cérémonial qui sont rapportés dans cet extrait des manuscrits de M. de Breteuil, introducteur des ambassadeurs. Il s'agit ici de la troisième ambassade envoyée par le roi de Siam à Louis XIV : la première avait péri sur mer en 1680, et la seconde avait été reçue à Versailles en 1684.

dépense qu'on serait obligé de faire pendant tout leur séjour en France.

Ce jour-là même, le premier ambassadeur ne fut pas plus tôt dans la chambre qu'on lui avait destinée, qu'il suspendit la lettre que le roi de Siam écrivait au roi à une hauteur fort élevée au-dessus de lui. La lettre était écrite sur une lame d'or, les rois de Siam n'écrivant jamais autrement. Elle était enfermée dans trois boîtes : celle par-dessus était de bois de vernis du Japon; la seconde, d'argent, et la troisième, d'or. Toutes ces boîtes étaient couvertes d'un brocard d'or, enfermées avec le sceau du premier ambassadeur, qui était en cire blanche. Aucun des Siamois ne prit, par respect pour la lettre, de chambre qui fût au-dessus de celle de cet ambassadeur, ce qu'ils ont observé par tous les lieux où ils ont logé.

Au départ de Brest, qui fut le 9 juillet, on se servit jusqu'à Nantes, de litières, et de là jusqu'à Orléans, de voitures ordinaires. Comme il fallait que la lettre du roi, leur maître, fût plus élevée qu'eux, ils faisaient attacher dans le carrosse, au-dessus de leur tête, un placet sur lequel ils plaçaient la lettre.

Le sieur Stolf avait eu ordre de leur faire rendre tous les honneurs dans toutes les villes où ils avaient à passer. Les intendans allaient au-devant d'eux; on les saluait de canon à leur entrée; une compagnie de la bourgeoisie se mettait sous les armes à la sortie de leur logis; la chambre des comptes à Nantes envoya des députés les complimenter, ce qu'elle ne devait pas faire. Il faut que les compagnies en dernier ressort aient des ordres exprès, quand elles ont à saluer même des souverains. Les présidiaux et autres corps, par tous les lieux de leur passage, envoyèrent aussi des députés leur faire des complimens. C'était trop faire pour des ambassadeurs; les corps des villes doivent aller seuls les complimenter chez eux, et non à la porte de la ville. Ce dernier honneur est réservé aux rois, aux reines et aux princes, qui n'ont personne au-dessus d'eux, et qui sont d'un rang distingué.

Il n'y eut qu'à Orléans que l'intendant n'alla point au-devant des ambassadeurs et qu'on ne tira pas le canon. On pouvait cependant suivre l'exemple des autres villes.

Ils arrivèrent à Vincennes le 27 juillet. Le *Mercure galant* dit qu'ils ne furent point logés au château, parce qu'il était

rempli d'ouvriers. L'auteur se trompe : on ne logea jamais les ambassadeurs dans le corps-de-logis du roi, mais ils peuvent être logés dans les avant-cours des maisons royales. Le duc de Pastrana, ambassadeur extraordinaire d'Espagne en 1679, eut à Fontainebleau, dans la cour du Cheval-Blanc, l'appartement de M. de Louvois, qui était absent.

Avant Henri IV, personne n'était logé dans la maison du roi que les fils naturels, les princesses, qui y logeaient leurs maris avec elles, le grand-maître de la maison du roi, le premier gentilhomme de la chambre, le capitaine des gardes et le maître de la garde-robe. Ces officiers y logeaient avec leurs femmes ; les survivanciers de ces charges y avaient aussi leurs logemens. Les cardinaux n'y logeaient point. Il n'y eut jamais que le cardinal de Lorraine qui, comme pair de France, y eut un logement marqué à la craie. Les favoris d'Henri III en eurent aussi. Anne de Montmorency, qui était grand-maître de la maison, y avait un appartement par sa charge ; son fils, qui en avait la survivance, après avoir été fait maréchal de France, donna la démission de sa charge au duc de Guise, et demanda au roi la grace de lui vouloir conserver son logement.

Le 30, le sieur de Bonneuil vint à Vincennes faire compliment de la part du roi aux ambassadeurs. Ils lui donnèrent la main. Les ambassadeurs avaient des Suisses de la compagnie des cent-suisses de la garde du roi, pour empêcher aux portes la trop grande foule de monde qui venait les voir : ils les eurent pendant tout leur séjour à Paris.

De Vincennes on les mena à Berny, où ils furent long-temps, en attendant leurs ballots, qui avaient été embarqués à Brest pour Rouen. Ils ne pouvaient se résoudre à demander audience, que les présens qu'ils avaient à faire au roi de la part du roi leur maître, et ceux qu'ils faisaient de leur chef, ne fussent exposés dans la chambre d'audience selon l'usage de leur pays. Tous les ballots étant arrivés, les ambassadeurs firent leur entrée à Paris le 12 août. Ils partirent ce jour-là de bonne heure de Berny, et se rendirent à Rambouillet.

Le maréchal duc de La Feuillade alla avec le sieur de Bonneuil, dans les carrosses du roi et de madame la dauphine, les prendre. Les ambassadeurs, étant avertis de leur arrivée, vinrent les recevoir dans la première pièce en entrant de leur ap-

partement, qui était au rez-de-chaussée. Après les civilités rendues de part et d'autre, le premier ambassadeur monta dans le carrosse du roi, se mit au fond de derrière à droite, ayant le duc de La Feuillade à côté de lui; le sieur de Bonneuil occupa le fond de devant avec le sieur Stolf. Les deux autres ambassadeurs se placèrent dans les carrosses de madame la dauphine avec le sieur Girault et l'abbé de Lyonne, qui devait servir d'interprète.

On marcha dans cet ordre :

Deux carrosses du maréchal duc de La Feuillade, remplis de ses gentilshommes;

Quelques carrosses de louage, où les domestiques des ambassadeurs étaient;

Huit trompettes de la chambre du roi sonnant. Les ambassadeurs les avaient demandés pour faire honneur à la lettre du roi de Siam. On a bien voulu leur faire ce plaisir, contre l'usage, les trompettes ne sonnant jamais aux entrées des ambassadeurs.

Le carrosse du roi, entouré de laquais du maréchal duc de La Feuillade et de ceux de l'introducteur;

Le carrosse de madame la dauphine;

Le carrosse de Monsieur et celui de Madame;

Les carrosses de la famille royale;

Les carrosses des princes et des princesses de la maison royale;

Le carrosse du secrétaire-d'état des affaires étrangères;

Le carrosse de l'introducteur.

Le carrosse du chevalier de Chaumont et de l'abbé de Choisy, qui avaient été en ambassade à Siam;

Le carrosse de l'abbé de Lyonne.

Un carrosse des missionnaires étrangers fermait la marche.

Les ambassadeurs descendirent à l'hôtel des ambassadeurs extraordinaires, où étant arrivés, le maréchal duc de La Feuillade les accompagna jusque dans leur chambre; et, après quelques momens de conversation, il se retira. Les ambassadeurs le conduisirent jusqu'à son carrosse, qu'ils virent partir.

Dès le soir même, ils furent traités par présens. Le sieur Chanteloup, un des maîtres-d'hôtel du roi, et un des contrôleurs d'office, furent chargés de leur traitement, qui fut pendant trois jours et demi, après lesquels le maître-d'hôtel qui était

venu à Brest continua d'avoir soin d'eux. C'est un usage que tous les ambassadeurs envoyés par des maîtres dont les états sont hors de l'Europe, sont défrayés, pendant tout leur séjour, aux dépens du roi.

La première action que le premier ambassadeur fit fut de placer la lettre du roi son maître, à la ruelle du lit de la chambre des parades, dans une machine qu'ils appellent en leur langue: *mordoc pratinan.*

Tous les ambassadeurs mettaient tous les jours des fleurs nouvelles, dessus la lettre du roi, et toutes les fois qu'ils passaient devant ce *lieu royal*, ils faisaient de profondes révérences. Ce respect ne doit point paraître extraordinaire. Tous les vieux courtisans de mon jeune temps saluaient le lit du roi, en entrant dans la chambre, et la nef. Quelques dames de la vieille cour les saluent encore.

La fièvre quarte qui survint au roi, le jour de leur entrée, fut cause que l'audience, qu'ils devaient avoir le 14 , fut différée.

Le 15 août, les ambassadeurs se rendirent à Notre-Dame pour voir la procession qui se fait tous les ans le jour d'Assomption.

Le roi étant entièrement guéri, il donna audience aux ambassadeurs, le 1er septembre. Le sieur de Bonneuil conduisit, dans les carrosses du roi et de Mme la dauphine, à l'hôtel des ambassadeurs, le maréchal de La Feuillade qu'il avait été prendre chez lui. Les ambassadeurs vinrent au-devant de lui, mais le maréchal ne voulut point entrer dans leur appartement; il reçut leurs complimens sur les degrés, et les pria, parce que l'heure pressait, de monter dans les carrosses du roi, de peur d'arriver trop tard. Chacun prit la même place qu'il avait occupée le jour de l'entrée, dans la marche de Paris à Versailles.

Le roi, en envoyant le maréchal de La Feuillade, voulut les recevoir moins bien que les autres ambassadeurs des têtes couronnées, à qui il envoie des princes étrangers, les jours qu'ils ont leur première audience : on leur fit valoir le titre de colonel des gardes que le duc de La Feuillade possédait.

Sur les dix heures, les ambassadeurs arrivés à Versailles, trouvèrent dans l'avant-cour du château, les gardes françaises et suisses, sous les armes, tant de celle qui relevait que celle qui devait être relevée, tambours appelans. Ils mirent pied à

terre à la salle de descente des ambassadeurs; ils attendirent l'heure de l'audience. Après s'être lavés selon leur coutume, ils mirent des bonnets de mousseline, faits en pyramides, au bas desquels étaient des couronnes d'or larges de deux doigts, qui marquaient leurs dignités; de ces couronnes, il sortait des fleurs, des feuilles d'or minces, ou quelques rubis en forme de grains. Ces feuilles étaient si légères, que le moindre mouvement les agitait. Le troisième ambassadeur n'avait point de fleurs d'or au cercle d'or de sa couronne. Les huit mandarins avaient une pareille coiffure de mousseline sans couronne.

On avait préparé au bout de la grande galerie du château, du côté de l'appartement de Mme la dauphine, un trône élevé de six degrés, le tout couvert d'un tapis de Perse à fond d'or, enrichi de fleurs d'argent et de soie. Sur les degrés, on avait placé de grandes torchères et de grands guéridons d'argent; au bas du trône, à droite et à gauche, en avant, on avait mis, d'espace en espace, de grandes cassolettes d'argent, chargées de vases d'argent. On avait ménagé un espace vide de quatre à cinq toises, où les mandarins qui étaient à la suite des ambassadeurs, pussent être pendant l'audience, sans être pressés par les courtisans.

On marcha à l'audience en cet ordre :

Le sieur Girault à la tête des deux secrétaires de l'ambassade, nu-tête;

Six mandarins vêtus de vestes avec des écharpes, le poignard au côté, leurs bonnets de soie fine en tête, faits en pointes pyramidales : douze tambours de la chambre du roi, battant la marche;

Huit trompettes de la chambre du roi précédaient une machine de bois doré, faite en pyramide, appelée *lieu royal*, où la lettre du roi de Siam était posée : elle était portée par des suisses du régiment des gardes; quatre Siamois marchaient autour, avec de grands de bâtons deux toises de haut, portant quatre espèces de parasols,

Les trois ambassadeurs, de front sur une même ligne, avec le duc de La Feuillade à droite, et le sieur de Bonneuil à gauche.

Deux officiers portaient de grandes boîtes rondes, ciselées avec des couvercles relevés. Ce sont des marques de leurs titres

et de leurs dignités, que le roi de Siam leur donne lui-même, en présence duquel ils ne paraissent jamais sans ces marques de distinction.

On passa, en cet ordre, par la cour du château où les gardes de la prévôté étaient en haie; une partie des cent-suisses de la garde hors la porte de l'escalier du grand appartement, et l'autre sur les degrés.

Le sieur de Blainville, grand-maître des cérémonies, et le sieur de Saintot, maître des cérémonies, à la tête des cent-suisses, reçurent les ambassadenrs, l'un marchant à droite, et l'autre à gauche dans la marche.

La machine du *lieu royal* arrêta en dehors de la porte de la salle des gardes du corps, où elle resta. Le premier ambassadeur en tira une boîte d'or, dans laquelle la lettre du roi de Siam était enfermée. Il la donna à un mandarin, pour la porter sur une soucoupe d'or, le faisant marcher devant lui.

Les tambours et les trompettes restèrent en cet endroit. Le maréchal duc de Luxembourg, capitaine des gardes-du-corps, reçut les ambassadeurs à la porte de la salle des gardes, tous en haie et sous les armes. Il prit sa place ordinaire à droite, en avant, partageant avec le duc de La Feuillade l'honneur de la main de l'ambassadeur.

A l'entrée de la galerie, ceux de la suite et du cortége de l'ambassadeur se prosternèrent, aussitôt que le secrétaire ordinaire du roi à la conduite des ambassadeurs les eut rangés à droite et à gauche : ils auraient toujours eu le visage contre terre, si le roi ne leur eût permis qu'ils le regardassent. Il dit qu'ils étaient venus de trop loin pour ne leur pas permettre de le voir. Les mandarins voyant de loin le roi sur son trône, le saluèrent sans ôter leurs bonnets, tenant leurs mains jointes à la hauteur de leur bouche. A chaque salut qu'ils faisaient, ils s'inclinaient par trois différentes fois sans sortir de leur place; ce qu'ils firent de temps en temps, s'approchant du trône, au pied duquel ils se mirent à genoux. En cette posture, ils saluèrent le roi par trois profondes inclinations de corps, après quoi ils s'assirent contre terre, et y demeurèrent pendant toute l'audience.

Les ambassadeurs, du moment qu'ils aperçurent aussi le roi, firent trois profondes révérences, pliant leur corps, et élevant

leurs mains jointes à la hauteur de leur tête. Ils marchèrent ensuite, toujours les mains élevées, et firent, de distance en distance, de très profonds saluts, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au pied du trône. Alors le roi, sans se lever, se découvrit pour les saluer. Sa Majesté était accompagnée de monseigneur le dauphin et de Monsieur, de M. de Chartres, de M. le duc de Bourbon, de M. le duc du Maine et de M. le comte de Toulouse, qui tous se couvrirent pendant l'audience; elle avait derrière son fauteuil le grand-chambellan, les premiers gentilshommes de la chambre, les grands-maîtres de la garde-robe, et le maître de la garde-robe. Le chef de l'ambassade, qui tenait la place du milieu, sans ôter ses mains élevées à la hauteur de son visage, fit un compliment au roi. Les deux autres ambassadeurs étaient dans la même posture et dans la même situation que lui.

Son discours fait, l'abbé de Lyonne, qui avait appris la langue siamoise à la maison des missionnaires de Siam, s'approcha du roi pour lui dire la harangue de l'ambassadeur; à quoi le roi répondit avec des termes très honnêtes. Quand le roi eut répondu au compliment de l'ambassadeur, le premier ambassadeur monta sur le trône, ayant pris la lettre du roi son maître d'un des mandarins qui le suivait; il la présenta au roi, qui se leva pour la recevoir, et la mit entre les mains de M. de Croissy. Les deux autres ambassadeurs qui accompagnaient le premier ministre de l'ambassade, étant au trône, laissèrent une marche entre eux et lui. Le roi leur parla assez de temps, l'abbé de Lyonne interprétant ce qui se disait de part et d'autre.

L'audience finie, les ambassadeurs, avant que de descendre du trône, firent de profonds saluts qu'ils réitérèrent au pied du trône pendant que les mandarins saluaient à genoux le roi, tous pliant le corps; après quoi, les mandarins étant levés, ils se placèrent derrière les ambassadeurs, et tous ensemble firent, en se retirant, les mêmes saluts qu'ils avaient faits en entrant dans la galerie, avec cette discrétion de ne point tourner le dos au roi que lorsqu'ils virent au bout de la galerie que les courtisans, qui faisaient haie de deux côtés, eussent fermé l'ouverture du passage.

Les ambassadeurs sortirent de la grande galerie, précédés comme ils étaient venus, et accompagnés du maréchal de La

Feuillade, du maréchal duc de Luxembourg, qui les quitta à la porte de la salle des gardes-du-corps.

Le grand-maître et le maître des cérémonies prirent congé d'eux au bas du grand escalier, et le duc de La Feuillade, avec le comte de Bonneuil, les conduisant à la salle de descente, où l'on les vint prendre peu de temps après pour les mener dîner en la salle du conseil, avec table de vingt couverts, dont le duc de La Feuillade fit les honneurs, les sieurs Bonneuil, Girault et Stolf dînant avec eux. Après le dîner, les ambassadeurs eurent une audience de monseigneur le dauphin, et y furent conduits par le maréchal de La Feuillade, par le grand-maître des cérémonies, par le sieur de Bonneuil, et par l'officier des gardes-du-corps, avec les mêmes cérémonies qu'ils avaient été conduits chez le roi. Ils étaient précédés des mandarins, qui firent leurs révérences avec le même respect qu'ils les avaient faites au roi, s'agenouillant ensuite, et s'asseyant par terre pendant l'audience.

Monseigneur reçut les ambassadeurs assis et couvert, et ne se découvrit que dans le temps que les ambassadeurs firent les dernières révérences.

Le compliment de l'ambassadeur fini, l'abbé de Lyonne le lut en français, et servit d'interprète.

Les ambassadeurs ne virent point Mme la dauphine : elle venait d'accoucher. Le duc de La Feuillade, après les avoir conduits à la salle de descente, prit congé d'eux, sa fonction cessant.

Les ambassadeurs allèrent, accompagnés de l'introducteur, du grand-maître et du maître des cérémonies, du sieur Girault et du sieur Stolf, chez M. le duc de Bourgogne, chez M. le duc d'Anjou, et chez M. le duc de Berri, chez Monsieur, chez Madame, les visitant tous les uns après les autres dans leurs appartemens avec les mêmes cérémonies.

Leurs visites faites, ils partirent pour Paris dans les carrosses du roi, sans être accompagnés du duc de La Feuillade; les gardes françaises et suisses étant, à leur passage, sous les armes, tambours appelans.

Ce même jour, à leur retour, le prévôt des marchands les envoya prier, par le greffier de la ville, de vouloir se trouver, le lendemain, au feu d'artifice qu'on devait tirer devant l'Hôtel-

de-Ville pour la naissance de monseigneur le duc de Berri ; mais comme il ne parla qu'au chef de l'ambassade, qui se mettait au lit, l'ambassadeur s'excusa de ne pouvoir rendre réponse qu'après avoir conféré avec les autres ambassadeurs. Le lendemain, ils envoyèrent dire qu'ils ne pouvaient prendre aucun plaisir qu'ils ne fussent auparavant acquittés, envers les princes et princesses, de leurs devoirs.

Le 7, ils allèrent à Saint-Cloud voir M. de Chartres et Mademoiselle, et firent ensuite les autres visites, sans observer les mêmes révérences qu'ils avaient faites à monseigneur le dauphin, à Monsieur et à Madame.

ÉTUDES

Sur le Drame Espagnol.

ALARCON.

II.

De 1620 à 1660. — France espagnole. — Les femmes et les romans. — Magnétisme social. — Terreur espagnole. — Costumes. — Callot. — Poésie. — Le chocolat et le hoc. — Théâtre.—Galons et Galan.—Voiture, Balzac, Saint-Amand. —Corneille, Espagnol.—Futilité de la critique au XVIIIe siècle. — Vie d'Alarcon. — *Le Menteur*.

Nous avons beau nous dire exclusivement Français : toutes les générations que Dieu a poussées et mêlées sur la route du monde, nous ont faits ce que nous sommes. Les Romains, grand peuple, se reconnaissaient Étrusques et Hellènes. Avouons nos ancêtres. Rome nous allaita de ses mamelles puissantes et de son lait héroïque ; l'Italie nous apprit à épeler ; l'Espagne éveilla l'imagination passionnée de notre adolescence ; l'Angle-

terre enseigna la vie politique à notre maturité. La mobile facilité du génie gaulois est allée se tremper tour à tour à ces sources diverses ; ces empreintes nous sont restées ; ces races sont nos créancières. Nous devons quelque chose à toutes ces civilisations.

Trivialité ridicule, que l'exclusive prétention du patriotisme littéraire. Les pensées des peuples, soumises à la loi de la nature, ne se fécondent que par l'alliance. Si vous adoptez une nationalité pédantesque et chinoise, il faudra reprocher à Racine d'être Grec ; à Bossuet d'être Hébreu ; au Génevois Rousseau d'être Allemand ; à Milton d'être Italien. Toutes les nations se sont élevées et agrandies de cette manière. La France normande a imprégné de son génie conteur le génie observateur et analytique de l'Angleterre. Spenser et Shakespeare sont les écoliers de l'Italie. L'Espagne a fait son éducation à deux écoles opposées; les Arabes et les Romains sont ses précepteurs : elle tient des deux races. Ce double caractère compose son caractère.

Dans ce vaste enseignement mutuel des peuples, on voit chaque nation puissante s'élever tour à tour au rang d'institutrice. Les Arabes et les Provençaux succèdent aux Romains, qui eux-mêmes avaient succédé aux Grecs. Du XIVe au XVe siècle l'Italie donne la loi au monde intellectuel.

Le tour de l'Espagne vint sous Louis XIII. Ce monarque, qui, à l'exemple des rois d'Espagne, bannit les Juifs de son royaume, se parait d'une gravité creuse, d'un sérieux vide et mélancolique, qui rappelait la formalité castillane. Tout, à cette époque, était espagnol en France. L'Espagne, en effet, attirait les regards du globe; nation conquérante, poète, aventurière, toute-puissante, sans repos, qui avait découvert un monde, et qui le gardait; qui posait un pied sur le Pérou, l'autre sur l'Allemagne et la Flandre. Dès 1590, le génie espagnol suscite la Ligue française; on le retrouve à Bruxelles, à Naples, à Rome, à Vienne, à Mexico, à Hispaniola, dans la Floride : il est partout détesté, craint, admiré; j'allais dire aimé ; on aime ce qu'on redoute. La terreur est un sentiment que les nations mêlent volontiers à l'enthousiasme. Une affection pure pour ce qui est faible est bassesse vulgaire. Au mo-

ment même où les imprécations du monde civilisé se mêlaient aux larmes lointaines des Indiens et aux gémissemens des esclaves, l'Europe se modelait sur l'Espagne. On avait autant d'admiration que de malédictions pour cette Espagne.

« ...... Mère de l'Orgueil,
« Qui préparait notre cercueil
« Et de la corde et de la roue ;
« Et venait avec ses vaisseaux ,
« Qui portaient peints dessus la proue,
« Des potences et des bourreaux (1). »

Cette terreur espagnole règne encore à Paris lorsque Louis XIV va naître.. — « Les Espagnols sont si près de moi, dit un écrivain parisien (1637), que quand je n'en sortiroys pas par amour de vous, madame , je ne pourrois le faire par amour de moy : on rompt tous les ponts d'alentour ; on est prest à toute heure de tendre les chaînes. » Conquérante en 1806, la France répandait une terreur semblable. On a peur, mais on admire ; on tremble devant les vainqueurs, et on les imite.

Un peuple dominateur associe tous les peuples à sa pensée et à son langage. Au commencement du XVIIe siècle , le dictionnaire espagnol nous envahit. Il charge du poids de ses mots sonores notre langage flexible. On ne dit plus alors la subtilité, mais la *pointe* de l'esprit; *agudezza.* Le mot *manganilla* (*intrigue , tour d'adresse*), mot à peu près perdu en Espagne aujourd'hui, devient *manigance,* et se conserve parmi nous. Un amant , en France, n'est plus un amant , mais un *galàn,* comme en Espagne. Le jeune homme à la mode se transforme en *cavalier,* « caballero. » On adopte le mot *bizarro, bizarre,* qui pour nous devient un demi-outrage, et dont l'Espagne avait fait un éloge. « A Madrid, dit un voyageur du XVIIe siècle, les jolies femmes se piquent toutes d'avoir des inventions singulières et d'être *bizarras.* Rien de plus flatteur que de dire à une galante qu'elle est *bizarra.* »

Nous ne déroulerons pas tous les emprunts que notre dictionnaire fit à l'Espagne, sous Anne d'Autriche l'Espagnole et

(1) Théophile Viaud.

pendant la jeunesse de son fils. La phrase castillane encombre de ses pompeuses circonlocutions les *Mémoires* de Richelieu et ceux de Mme de Motteville. On reconnaît l'Espagne chez Richelieu lui-même. Il aime et il imite, en les combattant, ces terribles Romains du christianisme; Seïdes de la monarchie religieuse; qui enlaçaient d'une même chaîne les bourgeois d'Anvers et les Péruviens de *Cuzco;* guerriers qui allaient, la croix à la main,

« *Picorer* au bout du monde (1). »

Balzac est Espagnol. Ses sermons laïques offrent le second tome des verbeuses et solennelles amplifications de *Balthazar Graziam;* les mignardises galantes de Voiture gardent encore un peu la teinte italienne; mais elles sont surtout castillanes. Depuis 1610, l'emphase s'empare du discours familier et du style épistolaire. « *Il est reçu de notre temps,* dit un écrivain de l'époque, qu'avoir de la passion *pour quelqu'un, se prend ordinairement pour le simple mouvement d'une légère affection sans apparence de convoitise* (2). » La *passion* est devenue bien peu de chose; détournée de son sens par la courtoisie espagnole, refroidie par la sociabilité des mœurs françaises, elle va se perdre dans le *très humble serviteur.*

A Paris, en 1640, on n'adresse plus aux femmes et aux grands, que des complimens harmonieux et vides; une pompe élogieuse; une flatterie banale que les Espagnols ont spirituellement nommée la *musique céleste.* Tous les salons retentissent de cette harmonie caressante et vaine. On ne salue plus les gens; on *baise les pieds à l'espagnole. Dadmi essos piés,* comme dans les pièces espagnoles.

Le costume des vainqueurs séduit l'Europe; Callot, qui *brouillait l'histoire par son burin* (à ce que prétend Voiture); artiste plus historien que les historiens; multiplie la parodie délicieuse de ces gentilshommes au poing sur la hanche; de ces poétiques gueux; de ces mendians que le soleil échauffe; de ces estafiers superbes, vrais enfans de la Castille. Nous lui

(1) Saint-Amand.
(2) Garasse.

devons le portrait de ces immenses chaussures, urnes de cuir précieusement travaillées, remplies de dentelles qui s'extravasent ; nous lui devons encore l'image de ces pourpoints tailladés, de ces poses plus que guerrières, de ces attitudes plus qu'insolentes, de ces fatuités inimitables qui nous venaient d'Espagne. Hélas ! qu'en reste-t-il ? La gonille est morte, et la fraise a disparu. Quelque soir, à la lueur de deux chandelles fumeuses, vous apercevez, au centre d'un carrefour, dans la boue des grandes villes, sur la corde lâche ou tendue, au milieu des oripeaux et des paillettes, une plume sale sur un chapeau sale, un manteau court en guenilles que les taches et les trous se disputent. C'est la pourpre de Castille, le manteau du Cid ; ce qui reste du costume espagnol.

Cependant la domination de ce costume, livré maintenant aux saltimbanques, a été si universelle, qu'un peuple sauvage, qui n'a pas varié depuis six cents ans, le conserve encore, comme insigne de souveraineté. En 1813, un colonel français visitait le Montenegro. Il rendit visite au gouverneur, et vit avec surprise ce petit monarque barbare, revêtir dans les jours de cérémonie l'habit complet de Pizarre. Cet habit brodé, qui se conserve, de père et fils, au milieu des forêts et des rochers inaccessibles de la Transylvanie, est le triste et dernier symbole d'un pouvoir qui a effrayé le monde, et qui n'est plus qu'un haillon.

Le *Galàn* (amoureux), que nous avons vu émigrer d'Espagne en France, donna son nom à ces rubans d'or et de soie qu'on appelait *galans* sous Louis XIV, qui sont devenus pour nous des *galons*, et, qui, réservés aujourd'hui aux laquais et aux voitures, jouèrent un beau rôle pendant le grand règne. Voici comment on s'y prenait pour envoyer des rubans ou *galons* à sa belle : « Je vous adresse (dit *Voiture*), douze *galans* d'Espagne. Puisque la discrétion est une des principales parties du *galan*, je crois qu'en vous en envoyant douze, je vous paie bien libéralement ce que je vous dois. Ne craignez pas d'en predre un si grand nombre, vous qui, jusqu'ici, n'en avez voulu recevoir pas un ! » Très joli, sur ma parole !

En un mot, il n'y avait plus de France française. L'Espagne débordait. On se mit à prendre du *chocolate* à l'espagnole, à jouer *au hoc* comme les Espagnols. On donna des *fiestas* sur

l'eau, à leur exemple. Mille expressions castillanes nous sont restées. *Aimer en cinq ou six lieux à la fois* est une locution espagnole qui se représente chez tous les écrivains de sonnets et sornettes que Molière a expulsés du bout de sa plume victorieuse. Les femmes prennent la mantille. Amadis fait fureur. Le goût des aventures romanesques charme le peuple le plus raisonnable de la terre. Des paroles familières sont empruntées aux beaux *romans d'Espagne*. Veut-on parler des anciens temps? c'est le siècle d'*Uterpandragon*. Balzac se plaint gravement que le public « court indifféremment après tous les romans espagnols. Quoi que l'on ait pu dire, don Quichotte n'avait pas tué les Amadis et les Palmerin : sa parodie n'avait fait que rehausser la saveur de ces délices nationales. Une femme que l'on trouvait jolie était belle comme l'*infante Briane*, amoureuse comme *Arlande*, forte et membrue comme *Gradafilée*. Un vieillard s'appelait un *barbon*, comme dans les Comedias de Figuron (*una barba*). Les seuls chevaux estimés étaient genets d'Espagne. « *J'ai des voisines*, dit un épistolaire, *qui travaillent leurs chevaux d'Espagne merveilleusement.* » On se frisait, on se rasait et l'on filait sa moustache *à l'espagnole*. « Votre beau guerrier (dit Voiture à une dame), consiste tout en la pointe de sa barbe espagnole et de ses deux moustaches de même. Pour le défaire, il ne s'agit que de trois coups de ciseau. » Cet engouement espagnol dura jusqu'au milieu du règne de Louis XIV : l'immensité des canons et des collets à *grande marge* n'eut pas d'autre origine.

Ce reflet de l'Espagne va tomber sur Versailles, sur ses mœurs solennelles, ses costumes, son admirable mélange de noblesse et d'élégance, sa littérature si gravement douce, si parfaitement et si noblement belle. Un peuple qui a été grand, même un jour, est puissant sur l'avenir. Par une singulière dispensation de la providence, l'Espagne, qui dominait tout par son exemple, ses mœurs, son langage, allait mourir dans sa splendeur; mourir au milieu de son triomphe. Son agonie se préparait par l'ignorance, l'orgueil et la paresse. Elle avait conquis la source de l'or, le berceau des diamans; elle possédait de grands écrivains, de sublimes peintres, de grands caractères; elle se vit sublime, se crut immortelle et s'endormit.

Un voyageur français, homme d'esprit, qui visitait l'Espagne de 1628 à 1633, au temps d'Alarcon, décrit aussi l'étrange apathie de ce peuple glorieux qui s'enfermait dans une tombe : « La paresse des Espagnols d'aujourd'hui est si grande, dit-il, qu'on ne peut contraindre les gens de Madrid à balayer devant leurs portes. Quand il pleut, il en coûte quatre-vingt mille écus à la ville de Madrid. Ceux qui apportent communément du pain à cette ville, ne viennent point de leurs villages quand le temps est mauvais, quoiqu'ils pussent le vendre mieux qu'à l'ordinaire. Souvent on est forcé de leur envoyer la justice. Le blé est-il cher en Andalousie? S'il y en a en Castille, à bon marché, ceux de Castille ne prennent pas la peine de l'envoyer, ni ceux d'Andalousie d'en venir quérir; il faut qu'on le leur porte de France et d'ailleurs. »

C'est là un triste suicide de peuple. Périr ainsi, après avoir créé le premier poème épique de la nouvelle Europe, le premier roman de la nouvelle civilisation, après avoir ouvert les portes de l'Amérique aux nations modernes !

Ni l'Espagne ni l'Europe ne s'aperçoivent de cette décadence. Elle s'admire, et ses voisins la copient. Les œuvres créées par elle servent d'enseignement à tous. En France, ces germes se fécondent ; Scarron leur emprunte les grossières trames d'une intrigue embrouillée et la facétie populaire des *Picaros ;* D'Urfey amuse les femmes, en imitant les fantaisies bergeresques ; Saint-Amand trouve belle avant tout l'exagération des images; Voiture imite l'*Estilo culto ;* Corneille trouve dans cette mine d'or l'élément primitif de son génie; une grandeur surhumaine, et les énergiques combats de la passion et du devoir.

Son frère, intelligence qui ne manquait pas de souplesse et d'habileté, Thomas Corneille, qui terminait le vers du grand homme, et qui ouvrait son vasistas pour lui passer la rime, du second au premier étage; Thomas Corneille demande à l'Espagne ce qu'elle a de moins profond et de moins puissant ; l'intrigue habilement nouée ; l'imprévu des mouvemens ; le jeu des événemens bizarres ; la lutte du sort contre lui-même ; l'amour et la haine, le bonheur et le malheur s'entrelaçant dans un tissu fragile ; un mouvement vif et rapide plutôt qu'une imitation sérieuse de la vie; déguisemens et coups d'épées ; rencontres extraordinaires, cachettes merveilleuses ; et la fa-

cile ressource des *aposantos,* dans lesquels se tapissent les ennemis et les amans. Tout cela est amusant, futile, périssable. Vous diriez ces tissus de vapeurs, ces *fils de la Vierge* dont la ténuité est la grace, et qui font voltiger leur draperie au-dessus des feuillages verts, lorsque soufflent les vents d'été. C'est la poésie enfantine des incidens et des surprises, qui traverse les mers et les continens, brille à la surface, ne s'arrête nulle part, ne pénètre rien; se jouant de la religion comme de l'amour, de la guerre comme de la gloire, du bonheur comme du malheur. Elle glisse sur toutes choses, resplendissante et légère, étincelant sur les cuirasses et sur les soutanes, admirable par sa rapidité seule. Il y a, dans Shakespeare, des traces de cette aventureuse et frivole poésie. *Tristan, Mairet, Hardy*, nous en ont donné la parodie sans grace. Elle se perpétua jusqu'à Quinault, dont le *Timocrate* est une vraie pièce espagnole. Elle survécut à Louis XIV : *Rhadamiste et Zénobie* a recueilli la même succession. Les *Visionnaires* de Desmarets, et les lubies amusantes de notre ami *Cyrano de Bergerac,* sont les fruits du même sol.

Mais il restait encore à exploiter la plus difficile, la plus intime, la plus noble, la plus sérieuse portion du génie espagnol. Elle appartenait à Corneille-le-Grand. Puissance de passion, puissance de pensée, puissance de combinaison, voilà ce qu'il demande au théâtre de l'Espagne. Il pénètre dans ces eaux brillantes, dont ses contemporains n'ont vu que la superficie et l'écume, les vagues mobiles et le reflet lumineux. *Las Mocedades del Cid* lui fournissent la plus belle tragédie moderne : il l'étudie, l'imite, la copie; il la donne, non pour son œuvre, mais pour l'œuvre de Guilhem de Castro. Un autre drame pseudonyme, la *Verdad sospechosa,* lui offre une comédie vraie, des mœurs réelles, une découverte dans le caractère humain, une haute moralité, une verve délicieuse. Il étudie encore, lui, homme de génie! il traduit, lui, créateur! Il ne prétend, modeste et consciencieux grand homme, qu'au mérite d'avoir trouvé ces pierres précieuses, de les avoir appréciées à leur valeur, et de les avoir serties, selon le goût de la nation. Il sait que *Polyeucte* ou les *Horaces* sortiront quand il voudra de sa plume de traducteur. Mais il dit la vérité avec une humilité fière. Aussi Pierre a-t-il été traité comme le talent modeste est

toujours traité : il n'avait pas de quoi raccommoder ses bas dans sa vieillesse.

Vers 1641, une pièce espagnole, portant le nom de Lope de Vega, tombe entre ses mains. Il la trouve si belle qu'il se met à l'œuvre et l'imite. « Je donnerais, dit-il, tous mes ouvrages pour avoir inventé ce beau sujet. » — La pièce réussit beaucoup. Le premier soin de Corneille, dans sa préface, c'est d'avouer l'emprunt et de s'en glorifier. — « Je me suis laissé conduire, dit-il, au fameux Lope de Vega. Ceci n'est qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour, sous le nom de la *Sospechosa Verdad*. Que l'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez nos ennemis (les Espagnols). » — Corneille était donc loin de prétendre, comme l'a fait Voltaire et comme tous les talens plus vains que sincères, à la création de l'œuvre qu'il reproduisait. Sincère et simple; il était juste que Richelieu le dédaignât et que M. de Montauron ait laissé tomber sur lui sa protection insultante.

Le *Menteur*, comme le *Cid*, est un chef-d'œuvre de bon sens, d'arrangement et d'imitation : Corneille n'a rien voulu de plus. Il a découvert la source; il en a fait jaillir la comédie et la tragédie françaises (1).

(1) L'un des premiers, l'auteur de cet article a fixé l'attention publique sur cette ère bizarre de la France, sur notre époque espagnole, dont il a esquissé l'année dernière, dans son cours public de l'Athénée, les traits principaux. Cette année, l'Académie française a proposé pour sujet de prix le même sujet à traiter. Elle ne pouvait faire meilleur usage de sa haute position et de l'argent dont elle dispose; et nous croyons reconnaître, dans cette heureuse et nouvelle tendance, l'esprit sagace et lumineux du Secrétaire perpétuel qu'elle s'est donné. Mais, en premier lieu, le nombre des écrivains qui possèdent à la fois les deux littératures est fort peu étendu, puis la récompense qui leur est offerte nous semble à peine suffisante pour défrayer les dépenses matérielles qu'un tel labeur exige. Il ne faudrait pas justifier ceux qui prétendent que le système représentatif est le plus mesquin et le plus avare de tous les gouvernemens. Ce n'est pas ainsi que l'Autriche despotique et la Prusse guerrière encouragent les travaux

Admirez la curieuse frivolité de la critique française, pendant les XVIIe et XVIIIe siècles; elle, mère de dix mille volumes; elle, si babillarde, alors, quand tout le monde n'admirait qu'elle; elle si prétentieuse, si insolente, si pimpante, si habile au persiflage! Fréron, La Harpe, Lévizac, ont porté son sceptre avec majesté! Elle s'est obstinée, l'ignorante, à ne pas écouter Corneille; à pérorer, comme le marquis fat des anciens jours, sur le mérite et le démérite de ce que Pierre Corneille *n'a pas fait*, sur la bonne ou mauvaises création de ce qu'*il n'a pas créé.* En vain montrait-il du doigt le fleuve espagnol où son génie allait puiser, à la vue de tous : personne, jusqu'à ce jour, n'a voulu savoir ce que le *Menteur* devait à Corneille, et ce que Corneille devait au *Menteur*. On dirait que l'art de parler et d'amuser est tout en France, et que la recherche de la vérité ne compte pour rien. La Futilité, parée de rubans, a donné la main au Pédantisme, en rabat et en calotte, et la célébration de leurs noces a été fort applaudie. Elle a fait naître ces dissertations sans nombre qui heureusement ne sont plus à la mode, que l'on admira long-temps et qui sont à notre littérature ce que les sonnets sont à la littérature italienne, et les glosses à littérature de l'Espagne.

Mais quel était ce poète comique, auteur du *Menteur;* modèle de Corneille, créateur d'une œuvre à laquelle Molière a dû, comme il l'avoue, sa première inspiration? «*Si je n'avais pas lu* LE MENTEUR (dit Molière), *je crois que je n'aurais pas fait de comédies.* » D'où est sortie cette conception puissante qui a guidé le grand Corneille?

On l'a ignoré long-temps.

des Von Hammer et des Raumer. Je suis heureux de livrer dans ces études aux concurrens (s'il s'en présente, comme je l'espère) quelques faits importans, quelques documens utiles sur un sujet curieux. J'apporte, comme toujours, en ouvrier modeste, ma pierre au grand travail des connaissances sincères et philosophiques, que le siècle actuel n'augmentera guère et dont le siècle prochain saura faire un noble ensemble. Dans cette époque de recherche et de pillage intellectuels, il est rare qu'une idée ou un fait ne soient pas dérobés aussitôt que jetés en circulation; et je n'ai pas la prétention d'exiger que chacun veuille inscrire, sur l'idée qu'il s'approprie, le nom du maître de l'idée.

Alarcon, le père du *Menteur*, est un écrivain à peu près inconnu. Son talent, suspendu, et balancé entre l'esprit et le génie, est à peine inscrit sur les tables de la Renommée. Vous découvrez ses œuvres dans une ou deux bibliothèques d'Europe : les biographes se taisent sur sa vie. Lisez ses drames, vous êtes tenté de croire qu'un long roman et de singuliers orages l'ont agité. La bizarrerie de la fortune est son point de vue favori ; son drame est une grande escarpolette, dans ses œuvres, le haut et le bas de la vie humaine s'offrent tour à tour à vos yeux, sous un aspect douloureux ou plaisant. Le sentiment de l'honneur soutient cette machine dramatique, Alarcon fait surtout valoir les ressources inattendues de l'intelligence, la bravoure dans le péril et le sang-froid dans les embarras.

La facilité de l'invention distingue plus spécialement Lope. Il y a dans Caldéron une vive ardeur religieuse, une puissance folle d'images qui me rappelle l'Orient, et une verve de situations extraordinaire. *Alarcon*, moins connu, est plus étrange. Il met en scène les Maures et les juifs, les sorciers et les sorcières, les Péruviens et les Mexicains. Il jette, à travers ses fictions, mille inventions audacieuses. Il aime le hasard, et porte cet amour de la lutte avec le destin jusqu'à l'exaltation poëtique. Intelligence distinguée, mais non populaire, il écrit plus purement, plus nettement, que la plupart de ses contemporains. Son langage est ferme, hardi, brûlant, et ne se couvre pas de ces masses de métaphores et de ces forêts d'épithètes qui surchargent Caldéron. Il aime l'action, dédaigne la phrase, et témoigne souvent son mépris pour le vulgaire.

J'imagine, quand je pense à cet Alarcon oublié (mais qui a fait *le Menteur*), quelque gentilhomme qui a couru le monde ; quitté de bonne heure le Mexique, sa patrie ; subi l'ingratitude des grands, et subi leur faveur souvent plus dure ; un esprit élevé, plein de mépris pour les masses ignorantes, et n'estimant que son art. Cette incuriosité du succès et de la vogue, cet esprit fier qui ne daigne pas gagner la gloire par des bassesses se retrouvent dans ses préfaces et ses dédicaces. Quiconque a beaucoup vu, beaucoup appris, beaucoup comparé, rapporte de ce grand voyage à travers les folies humaines bien du mépris et de la douleur. C'est un malheur pour l'artiste. Il voit de trop

près le néant qui l'environne, et juge trop bien ses juges.

Alarcon traite assez mal le public lorsqu'il fait imprimer, en 1628, le premier volume de ses œuvres? Voici l'allocution qui précède ses huit premières comédies.

AU VULGAIRE.

« *A toi, Vulgaire, à toi, bête redoutable* (1) ! *c'est à toi que je parle! Quant à l'élite des hommes, je n'ai rien à leur dire; ce serait à eux de m'instruire. Je te jette donc, ô Vulgaire, mes comédies. Tu peux les traiter selon ton caprice et selon ta coutume, non selon la justice. Elles fixent sur toi un regard de mépris, non de terreur. Elles ont traversé le péril de tes forêts épaisses, elles peuvent bien s'aventurer dans tes repaires secrets* (2). *Te déplaisent-elles? je me réjouirais de savoir qu'elles sont bonnes. Les trouveras-tu bonnes? elles seront mauvaises alors; mais l'argent qu'elles t'auront coûté me consolera* »

L'auteur de ces rodomontades se dresse devant nous avec une de ces attitudes soldatesques que Callot rendait si bien. Ne croyez-vous pas voir,

Ce jeune cavalier, relevé de panache,
La botte blanche en jambe et la Gaule à la main,
D'un cure-dent de Rose entretenant sa faim (3)?

Don Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza, qui adressait ces beaux complimens à son public; suzerain, qui parlait à la canaille, se croyait au-dessus d'elle. La canaille a pris sa revanche : elle a si bien caché le nom d'Alarcon dans *ses forêts et dans ses repaires*, que l'homme de génie est mort tout entier.

On a peu parler de lui pendant sa vie : on a imprimé ses meilleures pièces sous des noms supposés. Un de ses drames fonde la comédie française; Corneille, en le copiant, se trompe

(1) *Bestia fiera.*
(2) *Tus rincones.*
(3) *Espadon satirique.*

sur le nom de l'auteur. Dans ses heures le loisir, Alarcon jetait ses pièces sur les théâtres de Madrid. Elles réussissaient parmi tant d'autres. Les drames espagnols, depuis le milieu du XVIe siècle, germaient comme les épis dans un sol fertile : une fois la récolte faite, personne s'y songeait plus. C'était un plaisir plutôt qu'un art. Le génie inculte, l'invention, une verve facile fournissaient à cette grande consommation : le bourgeois, le noble et l'artisan ne distinguaient pas avec beaucoup de soin l'œuvre médiocre de l'œuvre estimable. Pourvu que de curieuses aventures, de grands coups d'épée, des travestissemens et des intrigues se renouvelassent sur leurs théâtres, ils étaient satisfaits.

Les drames d'Alarcon passèrent, réussirent et s'éclipsèrent dans la foule. Le rapporteur du conseil des Indes (tel était son titre) occupait un rang honorable dans le monde; peut-être attachait-il peu d'importance à la renommée et à la poésie; indifférence qui lui serait commune avec Shakespeare. Un Français, le grand Corneille, a deviné et rendu populaire une création d'Alarcon : après deux siècles, l'érudition patiente d'un Français est parvenue à soulever un coin du triple voile dont ce nom a été couvert pendant sa vie et après sa mort. M. Ferdinand Denis a heureusement éclairci les nombreux problèmes relatifs à la vie d'Alarcon : nous devons les renseignemens suivans à cet écrivain, l'un des jeunes et modestes savans qui travaillent dans le silence, enrichissant leur pensée, recueillant les trésors de l'intelligence et croyant encore à la science et à l'avenir.

. . . .

« Ce que nous avons sur *Juan Ruiz de Alarcon y Mendoza* se réduit à peu près aux détails incomplets que donne Nicolas Antonio : encore ce biographe met-il des restrictions prudentes dans le peu de faits qu'il nous présente. Selon lui, Juan Ruiz de Alarcon serait né au Mexique. Mais il indique cette circonstance comme une opinion qui lui est propre; il ne donne pas même l'année de la naissance de cet auteur. Nous avouons que les recherches, qui ont été faites à ce sujet, n'offrent rien de concluant. Les registres de Mexico se taisent sur Alarcon. Ce qui pourrait faire supposer que la tradition acceptée par le biographe espagnol n'est pas dénuée de fondement, ou que

tout au moins Ruiz est né en Amérique, c'est que Léon Pinello parle d'un Juan Ruiz de Alarcon, auquel il donna le titre de colonel, et qui a, dit-il, laissé une histoire manuscrite des guerres du Chili. Ovalle mentionne fréquemment les Alarcon, qui se distinguèrent dans ce pays, et y occupèrent un rang émiment.

« Tout porte donc à croire que l'auteur des drames appartient à cette famille, dont une branche se serait fixée au Mexique. Il n'eut pas besoin de venir faire ses études en Espagne. Dès le XVIIe siècle, le prince d'Esquillace avait fondé, à Mexico, un excellent collége.

« En 1628, Ruiz de Alarcon est en Europe; il prend le titre de *licencié*, occupe un emploi lucratif, et le titre dont il est revêtu donne encore quelque probabilité à son origine américaine. On le qualifie de *relator del real consejo de las Indias*. Tout peut donc faire présumer qu'il vécut dans une sorte de repos, à l'abri de cette pauvreté poignante qui renouvelle chaque jour ses angoisses. Il dédie ses comédies à *Ramiro Felipe de Guzman, grand chancelier des Indes;* et, si l'on en juge par la dédicace, il se trouve avec lui dans les termes d'une familiarité noble. Il l'appelle son Mécène, il se plaint de l'envie contre laquelle il cherche un appui, et il ne s'y dissimule point que, bien qu'elles aient subi l'épreuve de la représentation, ses pièces ont grand besoin de la protection d'un grand-seigneur.

« Un critique espagnol, qui a tenté d'apprécier le caractère poétique d'Alarcon, mais qui malheureusement semble ne pas avoir connu même les faibles ressources biographiques auxquelles nous avons puisé, l'éditeur de la collection de comédies, imprimée en 1826, affirme que Juan Ruiz est un de ces génies malheureux qui manque toujours leur célébrité. « Pendant son « vivant, on ne craignait pas de s'attribuer ses œuvres; après « sa mort, personne ne se rappelle son nom, si ce n'est quel- « ques gens de lettres. » Oubli prévu ou dédaigné par Alarcon. Le poëte sut prendre gaiement son parti contre les emprunts forcés : cette insouciance, qui lui fait parler au public de Madrid d'une façon si dégagée et si hautaine, se montre sans cesse en lui. Il y a plus; par une de ces circonstances bizarres dues au hasard de la parole, tandis qu'il croit ne s'adresser qu'à se

contemporains, et qu'il emploie gaiement une de ces formules proverbiales familières à la langue espagnole, il prophétise ce qui doit lui arriver vingt ans plus tard. Il ne sait pas encore que la meilleure partie de sa célébrité lui viendra du grand Corneille, et il s'exprime ainsi :

« Quoi que tu sois, mécontent ou mal intentionné, sache « que les comédies de ma première partie et les douze qui com« posent cette seconde sont toutes de moi, bien que quelques« unes soient devenues la proie *d'autres* CORNEILLES; *le Tis« serand de Ségovie, la Vérité douteuse, l'Examen des « maris*, sont imprimés sous le nom d'autres patrons ; c'est la « faute, à coup sûr, des imprimeurs, qui font, en ce genre, « ce que bon leur semble, et non ce que voudraient les auteurs « auxquels ils les ont attribués..... J'ai voulu déclarer cette « vérité bien plus pour leur honneur que pour le mien, car il « n'est pas juste que leur renommée souffre de mes fautes. »

. . . .

Nous essaierons une liaison intime avec cet homme que Corneille imita sans le connaître et qui put se glorifier d'un tel emprunteur. Entrons à Madrid, en 1630, et assistons à la représentation de la *comédie fameuse* d'Alarcon : *la Vérité douteuse*. Pour rendre l'énergie de ces mots, une longue phrase française serait indispensable : par exemple ce proverbe : *Le menteur qui dit vrai ne se fait jamais croire*.

Tel est le sens et le fond du drame. C'est une comédie de caractère, chose rare en Espagne.

N'attendez pas ordinairement des hommes que le soleil brûle, et que la passion et la paresse se disputent, l'analyse de nuances caractéristiques de l'humanité, que nous estimons nous hommes du Nord. Le *caractère* (et je prends ce mot dans le sens allemand et anglais), disparaît et fond pour ainsi dire, au sein de la passion qui l'absorbe. Il n'y a de Labruyère qu'en France ; il n'y a de Shakespeare qu'en Angleterre. L'appréciation des teintes dont la vie intellectuelle et morale se compose ; la réflexion s'attachant à l'émotion, pour la comprendre et l'analyser ; l'homme étudié curieusement comme on étudie une horloge compliquée ; ce sont là nos mérites et nos gloires, à nous enfans des latitudes froides ou tempérées : œuvre de génie, mais de patience ; œuvre grande et douloureuse, qui fait sai-

gner les dernières veines et trembler les dernières fibres de l'humanité.

A cette œuvre s'opposent l'ardente impatience de l'imagination, la ferveur de l'ame, l'émotion irrésistible. Pour l'homme méridional, tout se couvre d'un nuage splendide; tout s'environne d'une vapeur dorée. Les traits de la femme que l'on aime ne se détaillent pas : on les adore.

Le théâtre d'Espagne analyse rarement les caractères. Il jette sous vos yeux des jeunes gens qui s'amusent, qui aiment, qui tuent, qui se vengent, des vieillards graves (*viejo grave*), des bouffons insolens, des femmes amoureuses, hardies, des princes entourés de leur cour. Ce sont moins des individus que des généralités, des hommes que des pièces d'échecs dont la marche est voulue et nécessaire. Le *caractère* n'existe plus; la sensation domine. L'*émotion* s'empare du *caractère*, le saisit, l'assimile et le détruit; elle plane sur le drame, le transformant en actes terribles et aventureux, ou en émotions impétueuses. Les personnages d'Alarcon, sont les vassaux dévoués de la passion et du destin; ceux de Calderon, les esclaves éloquens de l'imagination et du sort; ceux de Lope de Vega, les jouets du hasard. Mais sur ces nuances, sur ces hommes différens créés par le poète, le même soleil règne, le même orage gronde.

Tels sont en général les chefs-d'œuvre du théâtre espagnol. Le *Menteur*, comédie de caractère, est un phénomène. Alarcon, une seule fois dans sa vie littéraire, a saisi un vice de caractère et l'a jeté dans une intrigue brillante.

Voici ce drame.

Don Garcia, fils de famille, noble, brave et beau, avait terminé ses études à Salamanque. Accompagné du licencié, homme d'âge et de mérite, auquel son père l'avait confié, il vint retrouver l'asile paternel; c'était un fils bien-aimé, un aîné qui attendait le majorat et sur lequel reposaient toutes les espérances de don Beltran. A peine fut-il arrivé, le père se rendit dans la chambre du précepteur et voulut savoir quel genre d'homme était son fils. Son ame répondait-elle à la haute noblesse de ses aïeux? Le vieil *estudiante*, après avoir fait un peu de pathos

sur la magnanimité de la race et les vertus du fils avoua qu'un petit défaut, un seul, obscurcissait toutes ces vertus, et qu'il n'avait pu s'en corriger.

— *Lequel?*

— *No decir siempre verdad.* — Ne pas toujours dire la vérité. — Mais peut-être cette habitude de mensonge se corrigerait à la cour, véritable école de l'honneur.

— Vous voilà bien tombé, s'écrie don Beltran! C'est précisément là qu'on apprend à mentir. Mais c'est égal; ce que vous me dites là me désespère. Il dissiperait toute ma fortune en folles amours, il passerait la nuit et le jour au jeu, il aurait six duels par semaine, je lui pardonnerais tout, excepté le mensonge. J'aimerais mieux qu'il fût mort. »

Là-dessus, notre vieux gentilhomme entra dans un superbe courroux qui allait fort bien à un Castillan. Mentir! mentir! Et les ancêtres! et l'honneur!

Pendant que le père s'irritait ainsi, le fils ne songeait qu'à jouir de la vie nouvelle qu'il pressentait. Il avait revêtu un magnifique ceinturon, une immense collerette ou fraise à confusion, et se trouvait semblable aux héros de Callot, dont j'ai déjà parlé, que vous connaissez, et qui représentent l'Espagnol complet, dans sa gloire et sa galerie. Jeune homme aux belles paroles et à l'imagination féconde, il ne rêve plus que belles aventures et nobles dames à conquérir. Pour ce faire, il compte sur l'énorme fraise de fine toile de Hollande, au milieu de laquelle la tête apparaît comme un melon au milieu d'une corbeille. Nulle femme ne résistera, telle vertueuse qu'elle puisse être, à la séduction de cette fraise!

Belle époque en effet pour la galanterie! « Toutes les femmes, et des plus hupées, dit un voyageur du temps (1), vous arrêtent dans la rue si vous leur plaisez : elles vous prient de leur payer une glace, un bouquet, une limonade. Elles ne vont plus aujourd'hui *tapées* (*entapadas*, voilées) dans les rues. Toute leur dévotion consiste à prier Dieu de leur envoyer de bons galans; dès que vous arrivez dans une maison, on vous demande si vous faites la cour en qualité d'époux

(1) Aarsen.

futur ou d'amant actuel (*o marido, o amancebado*). *Si c'est comme mari, non*, disent-elles; *si c'est comme amant, oui*!

Heureux d'arriver dans ce pays de Cocagne amoureuse, don Garcia consulte, sur ses grands desseins, son valet, le premier ministre des amours. Tristan, c'est son nom, lui offre des renseignemens détaillés et rédigés dans le style astronomique et figuré de l'Espagne. Il lui dit combien d'espèces « d'étoiles fémines brillent à Madrid; grandes dames, anges étoilés, substances éclatantes et corruptibles; belles, mariées, mais *conversables*, et qui, en conjonction avec leur mari, exercent sur l'étranger de bizarres influences; d'autres dont les époux ont des commissions délicates dans les Indes, en Italie ou en Flandre; d'autres, par milliers, qui font semblant d'être mariées pour vivre en liberté. Vous en verrez, continue le rapporteur, jeunes et belles, qui restent à la maison, étoiles fixes, pendant que leurs mères sont errantes. Je vous nommerai, si vous voulez, les *tusonas* et les *busconas*, astres inférieurs, dont il faut bien s'accommoder quelquefois dans l'occasion et dans la nécessité. Vous en trouverez qui s'évaporent comme des météores rapides; mais le point fixe de ces astres mortels, leur pôle magnétique, c'est l'argent; si vous en avez....

« — Parbleu, si j'en ai!

« — Vous êtes sauvé.

« — J'ai de l'or!

« — Vive Dieu! le monde fémin est à vous : vous êtes le César des Espagnes; vierges et mariées, rien ne vous résistera. Marchez! »

Au moment où le valet et le maître devisaient ainsi, un coche vint à passer. L'Espagne était alors le pays des voitures; deux femmes vêtues avec élégance s'y trouvaient; les rideaux du coche, entr'ouverts, les laissaient apercevoir; deux belles mules traînaient l'équipage. Les deux femmes en descendirent; et l'une d'elles, en mettant le pied hors du coche, fit un faux pas; occasion trop belle pour que don Garcia la perdît. Il se précipita et soutint la jeune femme. Bientôt s'établit entre le jeune homme et la dame un de ces assauts de galanterie et de belles paroles que les Espagnols ont en-

seignés à l'Europe entière et que Corneille a complaisamment traduits.

C'est bien là toute l'exposition de Corneille. Forcé de changer le lieu de la scène, notre grand homme a perdu le beau contraste qui se trouve entre la ferveur enthousiaste de l'honneur castillan et l'habitude servile du mensonge. Nous verrons (chose digne d'observation) quelle a été l'œuvre de Corneille, à quelle laborieuse et attentive élaboration de l'œuvre espagnole ce génie puissant, patient, s'est condamné; quelle netteté française il a jetée dans certains détails; ne perdant rien des heureuses combinaisons de l'intrigue; traduisant avec modestie ce qui était excellent; corrigeant enfin les jets excessifs de l'emphase mauresque. Curieuse recherche que la légèreté des Batteux et des Laharpe m'a laissée tout entière.

Dois-je protester d'avance contre ceux qui verraient, dans cette étude sévère et désintéressée, une injure essayée contre la France? La France a parcouru le diamètre de la pensée humaine. La France qui possède Pascal et Racine, Montaigne et Corneille, doit être juste; sa compréhension facile et variable, a mêlé l'étude du caractère à l'étude et à la peinture de la passion. Elle a son Molière et son Bossuet. Quelle puérile folie de calomnier les appréciations étrangères, comme autant de dépréciations de la France! Il resterait peut-être un seul fleuron à ajouter à toutes ses gloires; ce serait l'impartiale grandeur des jugemens, la largeur et la portée des vues critiques, cette force de coup d'œil qui embrasse toute l'histoire intellectuelle, et s'associe à tous les triomphes de la pensée en des temps divers. Les hommes supérieurs et éloquens, qui auraient pu compléter cette œuvre attendue, n'en ont donné que des fragmens épars.

Il serait bon qu'à une époque si avancée, on n'eût plus à nous reprocher la légèreté des engouemens et la frivolité des dénigremens. Voici l'Europe qui achève de se fondre dans un seul et immense bloc, au foyer des commotions politiques. Le temps est venu d'ébaucher l'histoire intellectuelle de l'Occident; voici le moment de suivre dans leur cours tous les ruisseaux et tous les affluens de la pensée européenne depuis des siècles, et d'indiquer le noble lit de cet immense fleuve. L'essayer n'est pas une entreprise ignoble ou facile : les forces manqueront peut-

être à la main qui la tente : mais du moins il faut que l'on sache ce qu'elle voulait accomplir et combien de vénération pour la patrie se mêlait à cette contemplation du génie étranger.

PHILARÈTE CHASLES.

CROQUIS.

I.

M. BERRYER.

« La terre d'Augerville, appartenant à M. Berryer, *notre* député, est mise en vente. » Voilà ce que *la Gazette* imprimait le samedi 6 août, ce que tout le monde prévoyait. Cette nouvelle, accompagnée de réflexions hyperboliquement flatteuses pour M. Berryer, était suivie d'une lettre de MM. de Latour-Maubourg, de Fitz-James, Amédée Jauge, Pardessus, Chateaubriand. Ces messieurs proposent une souscription ayant pour but le rachat de la terre d'Augerville au profit de M. Berryer. Ce pauvre M. de**** proposant une souscription, et pour un autre encore! Plusieurs projets de ce genre avaient été déjà colportés dans les salons du faubourg Saint-Germain; mais, comme il arrive en toute occasion, et surtout dans le parti légitimiste, qui, plus que tout autre, a ses égoïstes, les riches se montrèrent peu empressées, les pauvres fort généreux. Aujourd'hui qu'il s'agit d'une manifestation publique, les mauvais vouloirs seront assiégés dans leurs coffres-forts, et peut-être

M. Berryer sera-t-il réintégré dans la possession d'une terre qu'il acquit jadis pour être éligible, et dont l'achat amena le premier désordre dans ses affaires.

L'à-propos de cette souscription nous aurait décidés à commencer par le portrait de M. Berryer cette série de croquis politiques, si d'ailleurs l'aspect d'un parti qui se symbolise dans un homme, qui lui donne ses pouvoirs, ses espérances, qui se confie aux chances de sa parole, et qui, faute de pouvoir mieux faire, se transfigure dans une unité, ne suffisait pas pour inspirer un grand sentiment de curiosité, un désir très vif de connaître au plus vite cet homme, de savoir quelles transitions, quels arrangemens de la vie l'ont amené à cette position de chef politique.

On doit être curieux d'apprendre comment la dynastie de Charles X, mal défendue par des épées vaillantes, mais trop peu nombreuses pour former un faisceau, trompée par des conseillers devenus fous, abandonnée de ses gentilshommes devenus sages, a laissé sur le sol de France, en partant, une sentinelle perdue qui n'a pas jeté sa cocarde, et qui, de temps en temps, tire en l'air un coup de fusil chargé à poudre en l'honneur de ses maîtres vaincus; étrange spectacle que celui d'une cour aristocratique plastronnée de blasons, réduite dans le malheur à ne compter pour défenseurs actifs, et toujours présens sur la brèche, qu'une petite poignée de journalistes ardens et roturiers, commandés par un avocat qui n'a de parchemins que dans ses dossiers. En faisant ici l'histoire de M. Berryer, nous sommes rigoureusement conduits à dire les particularités qui, de simple avocat, le transformèrent en homme politique.

M. Berryer, membre de la chambre des députés, est le fils aîné de M. Berryer, avocat remarquable, très occupé dans son temps, qui parlait avec abondance, gasconnait rudement, s'était créé une clientelle superbe, et fut chargé, avec M. Dupin, le président actuelle de la chambre, de la défense du maréchal Ney. M. Berryer fils, élevé au collége de Juilly, donna de bonne heure maintes preuves de facilité et de paresse, de frivolité et d'intelligence : il fit, en somme, des études assez médiocres. Les anciens oratoriens, qui dirigeaient le collége, se donnèrent au diable pour comprimer son naturel aventureux; mais s'ils

ne parvinrent pas à rendre leur élève *fort en thème*, ils réussirent du moins à jeter dans cette tête fertile en impressions quelques germes d'idées religieuses que le matérialisme des affaires, le positif de la vie, les plaisirs du monde n'ont jamais déracinées. A voir M. Berryer si peu canonique en apparence, si facile, si peu austère, ceci doit paraître une plaisanterie. On peut croire que ses préoccupations catholiques sont pure affaire de parti, pure hypocrisie politique; eh bien! non. M. Berryer est toujours convaincu. Quand il prie, il croit; quand il pleure sur l'innocence d'un client, il est convaincu de son innocence, quand il s'attendrit sur le malheur d'une princesse grosse peut-être de neuf mois, il est convaincu de sa pureté; seulement ses convictions ont le malheur de ne pas durer long-temps. Cette mobilité d'humeur qui colore si diversement plusieurs côtés de son caractère, et plusieurs phases de sa vie, ne l'a pourtant jamais égaré hors de la ligne politique qu'il s'est tracée depuis qu'il est homme; il est resté fidèle.

M. Berryer débuta au barreau en 1812. Son père exploitait alors à lui seul toutes les grandes affaires commerciales, qui lui arrivaient par le canal de M. Gornaud, son parent, agréé, très honorablement posé au tribunal de commerce. Dans un lambeau de sa vaste clientelle, le père trouva amplement l'étoffe d'une robe d'avocat pour son fils. Il lui abandonna une partie de ses causes. Dès son entrée dans le monde, à l'âge de vingt-un ans, le jeune Berryer devint amoureux fou de Mlle Gautier, fille de l'administrateur des vivres de la première division militaire, grande, belle et blonde personne, qu'il épousa. La conscription faisait alors de grands ravages; la feuille de route donnée aux conscrits était un passeport pour l'éternité; personne ne pouvait échapper à la voracité des réquisitions d'hommes; après avoir acheté cinq à six remplaçans, on partait comme garde-d'honneur : l'empereur ne respectait plus que les prêtres et les hommes mariés. Ainsi l'on peut croire que la détermination prématurée du jeune Berryer lui fut dictée par la prudence et par son éloignement des vanités guerrières. L'invasion des armées coalisées le trouva donc vivant, heureux d'avoir soustrait sa personne aux ravages du canon, marié selon son goût. Néanmoins, à l'approche des Russes, il s'était retiré à la campagne, non par peur des alliés, mais par répu-

gnance pour le service de la garde nationale, qui pouvait bien avoir aussi ses désagrémens et ses dangers. En un mot, M. Berryer ne se souciait nullement de figurer dans le tableau de la barrière de Clichy. Il s'associa, au contraire, à tous les élans bourboniens des hommes qui redoutaient la levée en masse et saluaient le retour de ces princes, qui prenaient pour devise : *Plus de conscription!*

M. Berryer jusque-là n'avait nourri aucun sentiment politique. Son origine et son éducation ne lui conseillaient pas la haine du système impérial. Il devint par entraînement et par occasion royaliste chaleureux. Bellart songeait déjà à former cette phalange de jeunes magistrats qui devaient dépenser tant d'ardeur à soutenir les persécutions du pouvoir, et à colorer de sophismes perfides les tendances de la restauration; déjà l'avenir politique de M. Berryer lui semblait plein de riches promesses, quand le retour de l'île d'Elbe vint défaire ces plans et tant d'autres, et forcer le jeune espoir du parquet à faire pour la seconde fois du royalisme de cave. Il reparut au jour quand reparurent les Bourbons. Les réactionnaires songèrent de nouveau au parti qu'ils pouvaient tirer d'un talent éprouvé déjà dans les luttes du barreau, et voulurent faire don à la magistrature de ce diamant d'éloquence. Mais au moment de s'expliquer, M. Berryer comprit que sa position ne lui permettait pas d'accepter ces périlleux et maigres honneurs. Un traitement de procureur-général tout entier n'aurait pu défrayer un seul de ses goûts. Sa jeunesse, sa chaleur, le charme de cet organe sonore qui laisse après les repos de l'orateur un écho qui murmure des plaintes et des émotions tendres; l'expression à la fois ouverte, riante et mélancolique de son visage; son penchant pour les plaisirs, le jeu, la table et les vins fins, en avait fait un avocat distingué, applaudi, influent, et un jeune homme du monde fort recherché. Cette immense facilité de travail, qui lui permet d'étudier ses causes à l'audience ou chez lui entre deux manches d'une partie d'écarté, amenèrent dans sa maison l'opulence et les relations. La succession du marquis de Vérac, les affaires des royalistes qui rentraient dans leurs coupes de bois, celles des grands émigrés qui avaient de vieilles liquidations à régler, l'occupèrent et l'enrichirent. M. Berryer voulait et devait rester avocat. Il se débattit contre les velléités d'une

ambition stérile, jusqu'au jour où les jésuites songèrent à le circonvenir. Pendant l'opposition de MM. de Villèle et Corbière, ils le rattachèrent à la nuance des hommes plus exaltés que les deux opposans, et à ce parti prêtre qui, caché derrière eux, n'en voulait faire que des instrumens, de telle sorte qu'il devint bientôt plus dévoué au pape qu'au roi de France, plus royaliste que le roi, comme on disait alors. Ses rapports avec l'abbé de La Mennais entretinrent chez lui le feu de cette exaltation. Il ne pouvait manquer de se lier aussi avec M. de Vitrolles, placé en intermédiaire entre le parti prêtre et Charles X, espèce de Fouché mystérieux, toujours sur la porte du ministère et n'y entrant jamais, parce que ses goûts aventureux, son besoin des affaires, son penchant pour l'industrialisme et les opérations aléatoires, alarmaient des gens bien disposés pour lui, mais redoutant par-dessus tout son habileté. Parallèlement à cette vie d'intrigues, M. Berryer menait une vie mondaine, recherchant beaucoup les hommes de plaisir et de bon goût, assidu dans les maisons où l'on rit, chante et boit, quelles que fussent leur communion politique, lorsqu'il lui vint à l'esprit de coopérer à la fondation de la Société des Bonnes Lettres et de la Société des Bonnes Études : il donna plusieurs leçons, qui peu à peu décidèrent en lui, pour les discussions de la tribune, un penchant qu'il avait combattu. Ennemi de l'étude, il s'occupa de théories politiques ; et sous le ministère de M. de Villèle, il était assez fort sur les affaires du pays, pour négocier des raccommodemens, opérer des brouilles, pour prendre part à toutes les petites coquetteries boudeuses qui obscurcissaient la bonne intelligence du ministère et de la congrégation ; en un mot, pour être un homme utile, applicable et consulté.

A cette époque, M. Berryer avait donc dépassé par son importance toutes les positions subalternes qu'on aurait pu lui offrir; il ne pouvait plus être procureur-général, il devait être garde-des-sceaux; mais la chambre était interdite à ses trente-sept ans, et pendant ce temps, les soins qu'il avait donnés à la politique, son éloignement des affaires du palais, son amour infatigable des plaisirs du monde, amenèrent des embarras dans sa fortune; son cabinet diminua, les causes commerciales allèrent à d'autres moins sincères, moins désintéressés, à des médiocrités rapaces. Il venait d'acheter, pour fonder à l'avance

ses droits d'éligibilité, une terre qu'il ne put payer qu'en s'imposant une gêne insupportable pour un homme à l'humeur grande et large. C'est un état de choses que l'inintelligence des gouvernans, ou plutôt (nous voulons le croire) l'intégrité de M. Berryer, ne songea pas à améliorer.

La restauration, si aveuglément prodigue, si niaisement reconnaissante envers des émigrés sans talent, sans couleur, ne savait pas, comme Napoléon, relever un homme de portée par l'argent d'abord et par la considération qui en découle. La vue d'un nez busqué de l'ancienne cour, la vue de la queue poudrée d'un voltigeur éreinté de Coblentz éveillait mille émotions piteuses et pleurardes dans le cœur de ces gens incapables, hors d'état d'estimer à son prix un mérite réel et contemporain. Enfin quand M. Berryer eut atteint ses quarante ans, lui et son parti songèrent à son début dans la vie politique et publique, et l'influence, les facilités, les conseils, les relations qui lui étaient nécessaires, il les trouva dans M. Roux-Laborie, l'ami intime de M. de Polignac. Charles X avait à cœur, de son côté, de voir M. Berryer arriver à la chambre. Partagé entre ces hautes sollicitations et la conscience de l'état de ses affaires privées, M. Berryer se laissa-t-il compromettre par des négociations de château, entraîner par des promesses d'arrangement qui, en tout cas, ne furent jamais réalisées? Fut-il dupe ou désintéressé? Ses amis, qui le connaissent généreux, facile, croient qu'il a, de gaîté de cœur et sans-arrière pensée, sacrifié franchement sa grande position, sa fortune, à la fortune politique si incertaine. Tous ceux qui l'ont vu ainsi faire l'abandon gratuit des ressources que son talent d'avocat avait rendues si fécondes, regrettèrent sa détermination, et les avoués d'alors ne se consolaient pas de le voir se suicider à la vie de palais. Le ministère Polignac, cette dernière réserve d'un pouvoir qui s'usait en voulant s'épurer, fut un événement trop grave pour qu'il pût s'accomplir en dehors de l'influence désormais toute personnelle que M. Berryer venait de se créer par son entrée à la chambre. Il prit part à sa formation, conservant par-devers lui l'espoir de le mener et de le modérer; mais la machine était lancée, et les faibles bras de M. Berryer furent pris et broyés dans les engrénages.

La révolution de 1830 s'accomplit lorsque M. Berryer venait

de faire les premiers pas dans les affaires publiques, et cette carrière, dont le but devait être un portefeuille et la direction des affaires de la France, fut obstruée tout à coup par les événemens que juillet roulait avec lui. Le député légitimiste hésita long-temps à prêter serment. Son parti craignait un instant que ce refus ne couvrît un découragement; mais les habiles se mirent en campagne. On le magnétisa, on berça l'homme facile avec les mots *d'honneur chevaleresque,* de fidélité au malheur, on lui rappela les engagemens pris, on fit miroiter devant lui l'image des princes exilés, d'Henri V déshérité, de la France redemandant son roi légitime. Il se dévoua donc encore.

Ces nouvelles fiançailles avec la restauration mourante ne rappellent-elles pas le serment que, dans l'émigration, Charles X fit à sa maîtresse Mme de P...... M. de Latil, depuis archevêque de Rheims, reçut cette promesse solennelle, faite au lit de mort de cette dame, et par laquelle le pusillanime survivant s'engageait à ne plus aimer d'autre femme, à se consacrer tout entier à la religion, à rétablir les jésuites, si jamais Dieu lui accordait de revoir la France. Charles X tint le serment fait à Mme de P........ M. Berryer est resté fidèle à la puissance déchue.

Aujourd'hui, M. Berryer est l'ame du parti légitimiste; position assez difficile parce que les hommes de ce parti, qui ne se sont jamais entendus, s'entendent moins que jamais depuis la défaite; on a compté tant de variétés de légitimistes, depuis les carlistes purs jusqu'aux Antonistes et aux Henriquinquistes! Il y a un parti de province et un parti de Paris, des hommes qui veulent l'ancienne division de la France; d'autres, la France que Napoléon nous a laissée, plus le duc de Bordeaux. Quelques-uns veulent reprendre les choses à 1789 et partir de là en avant; quelques autres abolir toute trace de constitution et replacer la dynastie qui chasse aujourd'hui en Bohême, dans les termes de la monarchie de Louis XIV. Il n'y a de traitables et d'intelligens que les légitimistes de Paris. Ils se soucient fort peu de la guerre de Vendée, qui, en temps de paix européenne, leur semble un acte pur de donquichottisme, un déplorable abus d'influence sur des paysans crédules, paresseux et voleurs; quand les gentilshommes de province, fatigués de leur oisiveté, voulurent faire diversion à la chasse à courre par la chasse au

pantalon rouge, et que la duchesse de Berry vint jouer au milieu d'eux son rôle d'amazone du Bocage, les légitimistes de Paris, qui considèrent les Charrette, les d'Elbée, comme des noms de l'histoire ancienne, gémirent de l'anachronisme armé qu'on allait porter dans les provinces de l'Ouest, et détachèrent en toute hâte M. Berryer vers la folle princesse, pour lui faire abandonner son projet; il lui parla, ne lui épargna aucun conseil, et ne réussit pas. M. Berryer vit avec douleur échouer toute son éloquence contre cette volonté féminine, qui semblait prendre dans son dénuement, ses privations, ses souffrances, une espèce d'énergie désespérée. M. Berryer parlait à la duchesse de Berry, non-seulement au nom de sa sûreté personnelle, mais encore au nom des intérêts du parti; car M. Berryer appartient à cette nuance qui n'espère rien des moyens violens, qui veut se servir de la tribune, des élections et de la forme constitutionnelle, battre le système nouveau avec ses propres armes : c'est un triomphe impossible, mais dont l'idée caresse son amour-propre. M. Berryer sait fort bien d'ailleurs que la restauration le paierrait en belle monnaie d'ingratitude; sait-il aussi bien qu'il ne serait jamais qu'un ministre diplomate, et que ce qu'il entend le mieux, ce sont les affaires des autres, pas du tout les siennes? Oui, sans doute, M. Berryer sait tout cela, et s'en accommode. Fort détaché de l'argent, la tête pleine de projets et d'aventures, il trouve, dans ce rôle de chef unique d'un parti, des satisfactions qui lui suffisent; sa position à la chambre ne laisse pas que d'être piquante. Il s'isole, hausse les épaules, écrit, ricane tout seul, prend la parole par hasard, par caprice, puis, quand il a joué quelque bon tour au gouvernement de juillet, il se rassied, et sa physionomie garde long-temps l'empreinte d'un sourire qui traduit ses jouissances intérieures. La différence d'opinion n'a pas détaché de M. Berryer ses amis de barreau, il a conservé ses habitudes de familiarité et de tutoiement avec ses camarades, M. Dupin, M. Odilon Barrot, M. Mauguin; depuis quelque temps même le dérangement de ses affaires le ramène un peu vers le palais qu'il a trop dédaigné : il plaide plus volontiers, mais par un tour d'esprit vraiment chevaleresque, il aime et recherche les mauvaises causes, les causes perdues, et comme ces chirurgiens dont le nom ne se rattache qu'à des

opérations difficiles et désespérées, lui aussi il aime les cas rares.

Dans les procès des journaux de son parti, qu'il a souvent soustraits à la sévérité du parquet, il se montre d'un grand désintéressement, et n'accepte aucun honoraire. On dit encore qu'il vient de refuser une forte somme que lui offrait l'accusé Dehors, lavé par lui d'une accusation d'incendie; et cependant l'âge (M. Berryer a quarante-sept ans) n'a pas refroidi son humeur jeune, enjouée, dissipatrice. C'est toujours dans le monde le même homme, faisant de la politique artiste, s'ouvrant au premier venu, passionné pour la musique italienne, dépensier, capable d'avaler le Pactole entier, avec ses eaux et les paillettes d'or qu'il roulait. Si la conversation privée de M. Berryer n'est pas en apparence plus spirituelle, s'il n'a pas la répartie vive, prompte et présente, c'est qu'il ne le veut pas, c'est que sa paresse ne se prête pas à faire le feu de file avec des mots. Mais il est essentiellement, et au fond, très spirituel, goûte avec ivresse toutes les jouissances de l'esprit, se montre indulgent à tout ce qui est esprit, possède au plus haut degré la faculté de s'émouvoir et de pleurer, et recherche tous les petits bonheurs du sensualisme intellectuel. C'est, au résumé, un homme doux, trop doux peut-être, facile, et dont nous nous plaisons à compter, l'une après l'autre, toutes les qualités un peu négatives, parce qu'il ne sera jamais dangereux pour personne, pour aucun parti.

LES MORTS.

FRAGMENT INÉDIT DE *LÉLIA* (1).

Chaque jour, éveillée long-temps d'avance, je me promène avant la fin de la nuit, sur ces longues dalles qui toutes portent une épitaphe, et abritent un sommeil sans fin. Je me surprends à descendre, en idée, dans ces caveaux, et à m'y étendre paisiblement pour me reposer de la vie. Tantôt je m'abandonne au rêve du néant, rêve si doux à l'abnégation de l'intelligence et à la fatigue du cœur ; et ne voyant plus dans ces ossemens que je foule, que des reliques chères et sacrées, je me cherche une place au milieu d'eux ; je mesure de l'œil la toise de marbre qui recouvre la couche muette et tranquille où je serai bientôt, et mon esprit en prend possession avec charme.

Tantôt je me laisse séduire par les superstitions de la poésie

(1) Dans la nouvelle édition de ses œuvres que l'auteur prépare, *Lélia* a été complétement refondue et formera trois volumes. Cette édition complète de George Sand paraîtra par livraison de deux volumes.

chrétienne. Il me semble que mon spectre viendra encore marcher lentement sous ces voûtes, qui ont pris l'habitude de répéter l'écho de mes pas. Je m'imagine quelquefois n'être déjà plus qu'un fantôme qui doit rentrer dans le marbre au crépuscule, et je regarde dans le passé, dans le présent même, comme dans une vie dont la pierre du sépulcre me sépare déjà.

Il y a un endroit que j'aime particulièrement, sous ces belles arcades bysantines du cloître : c'est à la lisière du préau, là où le pavé sépulcral se perd sous l'herbe aromatique des allées, où la rose toujours pâle des prisons se penche sur le crâne desséché dont l'effigie est gravée à chaque angle de la pierre. Un des grands lauriers-roses du parterre a envahi l'arc léger de la dernière porte. Il arrondit ses branches en touffe splendide, sous la voûte de la galerie. Les dalles sont semées de ces belles fleurs, qui, au moindre souffle du vent, se détachent de leur étroit calice et jonchent le lit mortuaire de *Francesca.*

Francesca était abbesse avant l'abbesse qui m'a précédée. Elle est morte centenaire, avec toute la puissance de sa vertu et de son génie. C'était, dit-on, une sainte et une savante. Elle apparut à *Maria del Fiore,* quelques jours après sa mort, au moment où cette novice craintive venait prier sur sa tombe. L'enfant en eut une telle frayeur, qu'elle mourut huit jours après, moitié souriante, moitié consternée, disant que l'abbesse l'avait appelée et lui avait ordonné de se préparer à mourir. On l'enterra aux pieds de Francesca, sous les lauriers-roses.

C'est là que je veux être enterrée aussi. Il y a là une dalle sans inscription et sans cercueil, qui sera levée pour moi et scellée sur moi entre la femme religieuse et forte qui a supporté cent ans le poids de la vie, et la femme dévote et timide qui a succombé au moindre souffle du vent de la mort; entre ces deux types tant aimés de moi, la force et la grace, entre une sœur de Trenmor et une sœur de Sténio.

Francesca avait un amour prononcé pour l'astronomie. Elle avait fait des études profondes, et raillait un peu la passion de Maria pour les fleurs. On dit que lorsque la novice lui montrait le soir les embellissemens qu'elle avait faits au préau durant le jour, la vieille abbesse, levant sa main décharnée vers les étoiles,

disait d'une voix toujours forte et assurée : *Voilà mon parterre !*

Je me suis plu à questionner les doyennes du couvent sur ce couple endormi, et à recueillir chaque jour des détails nouveaux sur deux existences qui vont bientôt rentrer dans la nuit de l'oubli.

C'est une chose triste que cet effacement complet des morts ; le christianisme corrompu a inspiré pour eux une sorte de terreur mêlée de haine. Ce sentiment est fondé peut-être sur le procédé hideux de nos sépultures, et sur cette nécessité de se séparer brusquement et à jamais de la dépouille de ceux qu'on a aimés. Les anciens n'avaient pas cette frayeur puérile. J'aime à leur voir porter dans leurs bras l'urne qui contient le parent ou l'ami ; je la leur vois contempler souvent, je l'entends invoquer dans les grandes occasions, et servir de consécration à tous les actes énergiques. Elle fait partie de leur héritage. La cérémonie des funérailles n'est point confiée à des mercenaires; le fils ne se détourne pas avec horreur du cadavre dont les flancs l'ont porté. Il ne le laisse point toucher à des mains impures. Il accomplit lui-même ce dernier office, et les parfums, emblème d'amour, sont versés par ses propres mains sur la dépouille de sa mère vénérée.

Dans les communautés religieuses, j'ai retrouvé un peu de ce respect et de cette antique affection pour les morts. Des mains fraternelles y roulent le linceul, des fleurs parent le front exposé tout un jour aux regards d'adieux. Le sarcophage a place au milieu de la demeure, au sein des habitudes de la vie. Le cadavre doit dormir à jamais parmi des êtres qui dormiront plus tard à ses côtés, et tous ceux qui passent sur sa tombe le saluent comme un vivant. Le réglement protége son souvenir, et perpétue l'hommage qu'on lui doit. La *règle*, chose si excellente, si nécessaire à la créature humaine, image de la Divinité sur la terre, religieuse préservatrice des abus, généreuse gardienne des bons sentimens et des vieilles affections, se fait ici l'amie de ceux qui n'ont plus d'amis. Elle rappelle chaque jour, dans les prières, une longue liste de morts qui ne possèdent plus sur la terre qu'un nom écrit sur une dalle, et prononcé dans le *memento* du soir. J'ai trouvé cet usage si beau, que j'ai rétabli beaucoup d'anciens noms qu'on avait retranchés pour

abréger la prière; j'en exige la stricte observance, et je veille à ce que l'essaim des jeunes novices, lorsqu'il rentre avec bruit de la promenade, traverse le cloître en silence et dans le plus grand recueillement.

Quant à l'oubli des faits de la vie, il arrive pour les morts plus vite ici qu'ailleurs. L'absence de postérité en est cause. Toute une génération s'éteint en même temps, car l'absence d'événemens et les habitudes uniformes prolongent en général la vie dans des proportions à peu près égales pour tous les individus. Les longévités sont remarquables, mais la vie finit tout entière. Les intérêts ou l'orgueil de la famille ne font ressortir aucun nom de préférence, et la rivalité du sang n'existant pas, l'égalité de la tombe est solennelle, complète. Cette égalité efface vite les biographies. La règle défend d'en écrire aucune sans une canonisation en forme, et cette prescription est encore une pensée de force et de sagesse. Elle met un frein à l'orgueil, qui est le vice favori des ames vertueuses; elle empêche l'humilité des vivans d'aspirer à la vanité de la tombe. Au bout de cinquante ans, il est donc bien rare que la tradition ait gardé quelque fait particulier sur une religieuse, et ces faits sont d'autant plus précieux.

Comme la prohibition d'écrire ne s'étend pas jusqu'à moi, je veux vous faire mention d'Agnese de Catane, dont on raconte ici la romanesque histoire. Novice pleine de ferveur, à la veille d'être unie à l'époux céleste, elle fut rappelée au monde par l'inflexible volonté de son père. Mariée à un vieux seigneur français, elle fut traînée à la cour de Louis XV, et y garda son vœu de vierge selon la chair et selon l'esprit, quoique sa grande beauté lui attirât les plus brillans hommages. Enfin, après dix ans d'exil sur la terre de Chanaan, elle recouvra sa liberté par la mort de son père et de son époux, et revint se consacrer à Jésus-Christ. Lorsqu'elle arriva par le chemin de la montagne, elle était richement vêtue, et une suite nombreuse l'escortait. Une foule de curieux se pressait pour la voir entrer. La communauté sortit du cloître et vint en procession jusqu'à la dernière grille, les bannières déployées et l'abbesse en tête, en chantant l'hymne : *Vieni, sponsa Christi.* La grille s'ouvrit pour la recevoir. Alors la belle Agnese, détachant son bouquet de son corsage, le jeta en souriant par-dessus son

épaule, comme le premier et le dernier gage que le monde eût à recevoir d'elle ; et arrachant avec vivacité la queue de son manteau aux mains du petit Maure qui la portait, elle franchit rapidement la grille, qui se referma à jamais sur elle, tandis que l'abbesse la recevait dans ses bras, et que toutes les sœurs lui apportaient au front le baiser d'alliance. Elle fit le lendemain une confession générale des dix années qu'elle avait passées dans le monde, et le saint directeur trouva tout ce passé si pur et si beau, qu'il lui permit de reprendre le temps de son noviciat où elle l'avait laissé, comme si ces dix ans d'interruption n'avaient duré qu'un jour, jour si chaste et si fervent, qu'il n'avait pas altéré l'état de perfection où était son ame lorsqu'à la veille de prendre le voile, elle avait été traînée à d'autres autels.

Elle fut une des plus simples et des plus humbles religieuses qu'on eût jamais vues dans le couvent. C'était une piété douce, enjouée, tolérante, une sérénité inaltérable, avec des habitudes élégantes. On dit que sa toilette de nonne était toujours très recherchée, et qu'en ayant été reprise en confession, elle répondit naïvement, dans le style du temps, qu'elle n'en savait rien, et qu'elle se *faisait brave* malgré elle et par l'habitude qu'elle en avait prise dans le monde pour obéir à ses parens ; qu'au reste, elle n'était pas fâchée qu'on lui trouvât *bon air*, parce que le sacrifice d'une jeunesse encore brillante et d'une beauté toujours vantée faisait plus d'honneur au céleste époux de son ame que celui d'une beauté flétrie et d'une vie prête à s'éteindre. J'ai trouvé une grace bien suave dans cette histoire.

Sachez, Trenmor, quel est le charme de l'habitude, quelles sont les joies d'une contemplation que rien ne trouble. Cette créature errante que vous avez connue n'ayant pas et ne voulant pas de patrie, vendant et revendant sans cesse ses châteaux et ses terres, dans l'impuissance de s'attacher à aucun lieu ; cette ame voyageuse qui ne trouvait pas d'asile assez vaste, et qui choisissait pour son tombeau tantôt la cime des Alpes, tantôt le cratère du Vésure, et tantôt le sein de l'Océan, s'est enfin prise d'une telle affection pour quelques toises de terrain et pour quelques pierres jointes ensemble, que l'idée d'être ensevelie ailleurs lui serait douloureuse. Elle a conçu

pour des morts une si douce sympathie qu'elle leur tend quelquefois les bras et s'écrie au milieu des nuits :

— O mânes amis! ames sympathiques! vierges qui avez, comme moi, marché dans le silence sur les tombes de vos sœurs ! vous qui avez respiré ces parfums que je respire, et salué cette lune qui me sourit ! vous qui avez peut-être connu aussi les orages de la vie et le tumulte du monde! vous qui avez aspiré au repos éternel et qui en avez senti l'avant-goût ici-bas, à l'abri de ces voûtes sacrées, sous la protection de cette prison volontaire ! ô vous surtout qui avez ceint l'auréole de la foi, et qui avez passé des bras d'un ange invisible à ceux d'un époux immortel! chastes amantes de l'Espoir, fortes épouses de la Volonté ! me bénissez-vous, dites-moi, et priez-vous sans cesse pour celle qui se plaît avec vous plus qu'avec les vivans ? Est-ce vous dont les encensoirs d'or répandent ces parfums dans la nuit? Est-ce vous qui chantez doucement dans ces mélodies de l'air ? Est-ce vous qui, par une sainte magie, rendez si beau, si attrayant, si consolant, ce coin de terre, de marbre et de fleurs où nous reposons vous et moi? Par quel pouvoir l'avez-vous fait si précieux et si désirable, que toutes les fibres de mon être s'y attachent, que tout le sang de mon cœur s'y élance, que ma vie me semble trop courte pour en jouir, et que j'y veuille une petite place pour mes os, quand le souffle divin les aura délaissés ?

Alors, en songeant aux troubles passés et à la sérénité du présent, je les prends à témoin de ma soumission. O mânes sanctifiés ! leur dis-je, ô vierges sœurs ! ô Agnesse la belle! ô douce Maria del Fiore! ô docte Francesca! venez voir comme mon cœur abjure son ancien fiel, et comme il se résigne à vivre dans les temps et dans l'espace que Dieu lui assigne! Voyez ! et allez dire à celui que vous contemplez sans voile : « Lélia ne maudit plus le jour que vous lui avez ordonné de remplir; elle marche vers sa nuit avec l'esprit de sagesse que vous aimez. Elle ne se passionne plus pour aucun de ces instans qui passent; elle ne s'attache plus à en retenir quelques-uns; elle ne se hâte plus pour en abréger d'autres. La voilà dans une marche régulière et continue, comme la terre qui accomplit sa rotation sans secousses, et qui voit changer du soir au matin la constellation céleste, sans s'arrêter sous aucun signe,

sans vouloir s'enlacer aux bras des belles Pleïades, sans fuir sous le dard brûlant du sagittaire, sans reculer devant le spectre échevelé de Bérénice. Elle s'est soumise, elle vit! Elle accomplit la loi; elle ne craint ni ne désire de mourir; elle ne résiste pas à l'ordre universel. Elle mêlera sa poussière à la nôtre sans regret; elle touche déjà sans frayeur nos mains glacées. Voulez-vous, ô Dieu bon, que son épreuve finisse, et qu'avec le lever du jour elle nous suive où nous allons? »

Alors il me semble que, dans la brise qui lutte avec l'aube, il y a des voix faibles, confuses, mystérieuses, qui s'élèvent et qui retombent, qui s'efforcent de m'appeler de dessous la pierre; mais qui ne peuvent pas encore vaincre l'obstacle de ma vie. Je m'arrête un instant, je regarde si ma dalle blanche ne se soulève pas, et si la centenaire, debout à côté de moi, ne me montre pas Maria del Fiore doucement endormie sur la première marche de notre caveau. En ce moment-là, il y a certes des bruits étranges au sein de la terre, et comme des soupirs sous mes pieds. Mais tout fuit, tout se tait, dès que l'étoile du pôle a disparu. L'ombre grêle des cyprès, que la lune dessinait sur les murs, et qui, balancée par la brise, semblait donner le mouvement et la vie aux figures de la fresque, s'efface peu à peu. La peinture redevient immobile; la voix des plantes fait place à celle des oiseaux. L'alouette s'éveille dans sa cage, et l'air est coupé par des sons pleins et distincts, tandis que les grands lys blancs du parterre se dessinent dans le crépuscule et se dressent immobiles de plaisir sous la rosée abondante. Dans l'attente du soleil, toutes les inquiètes oscillations s'arrêtent, tous les reflets incertains se dégagent du voile fantastique. C'est alors que réellement les spectres s'évanouissent dans l'air blanchi et que les bruits inexplicables font place à des harmonies pures. Quelquefois un dernier souffle de la nuit secoue le laurier-rose, froisse convulsivement ses branches, plane en tournoyant sur sa tête fleurie, et retombe avec un faible soupir, comme si Maria del Fiore, arrachée à son parterre par la main de Francesca, se détachait avec effort de l'arbre chéri et rentrait dans le domaine des morts avec un léger mouvement de dépit et de regret. Toute illusion cesse enfin; les coupoles de métal rougissent aux premiers feux du matin. La cloche creuse dans l'air un large sillon où se préci-

pitent tous les bruits épars et flottans ; les paons descendent de la corniche et secouent long-temps leurs plumes humides sur le sable brillant des allées ; la porte des dortoirs roule avec bruit sur ses gonds, et l'*Ave Maria*, chanté par les novices, descend sous la voûte sonore des grands escaliers. Il n'est rien de plus solennel pour moi que ce premier son de la voix humaine au commencement de la journée. Tout ici a de la grandeur et de l'effet, parce que les moindres actes de la vie domestique ont de l'ensemble et de l'unité. Ce cantique matinal après toutes les divagations, tous les enthousiasmes de mon insomnie, fait passer dans mes veines un tressaillement d'effroi et de plaisir. La règle, cette grande loi, dont mon intelligence approfondit à chaque instant l'excellence, mais dont mon imagination poétise quelquefois un peu trop la rigidité, reprend aussitôt sur moi son empire oublié durant les heures romanesques de la nuit. Alors, quittant la dalle de Francesca, où je suis restée immobile et attentive durant tout ce travail du renouvellement de la lumière et du réveil de la nature, je m'ébranle comme l'antique statue qui s'animait et qui trouvait dans son sein une voix au premier rayon du soleil. Comme elle, j'entonne l'hymne de joie et je marche au-devant de mon troupeau en chantant avec force et transport, tandis que les vierges descendent en deux files régulières le vaste escalier qui conduit à l'église. J'ai toujours remarqué en elles un mouvement de terreur lorsqu'elles me voient sortir de la galerie des sépultures pour me mettre à leur tête les bras entr'ouverts et le regard levé vers le ciel. A l'heure où leurs esprits sont encore appesantis par le sommeil et où le sentiment du devoir lutte en elles contre la faiblesse de la nature, elles sont étonnées de me trouver si pleine de force et de vie, et malgré tous mes efforts pour les dissuader, elles ont toujours pensé que j'avais des entretiens avec les morts du préau sous les lauriers-roses. Je les vois pâlir lorsque croisant leurs blanches mains sur la pourpre de leurs écharpes, elles s'inclinent en pliant le genou devant moi, et frissonnent involontairement lorsque, après s'être relevées, elles sont forcées l'une après l'autre d'effleurer mon voile pour tourner l'angle du mur.

GEORGE SAND.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

UNE TOURNÉE

EN FLANDRES.

I.

La route de Paris à Bruxelles, si connue des artistes, et surtout des commerçans malheureux, se déroule iniformément comme un long ruban de même étoffe. Aux frontières, les ciseaux seuls de la douanne entrecoupent cet aunage monotone de plus de cent lieues. Nulle barrière d'ailleurs ; ni montagnes comme les Pyrénées, ni fleuve comme le Rhin, pas une borne naturelle entre les deux territoires, pas même une limite factice, pas le moindre dieu terme pour vous dire : *France* ou *Belgique.*

Seulement, quand la route se fait belge, elle se pare de moulins à vent, de cheminées de pompes à feu, ces tourelles de la féodalité moderne qui a changé les châteaux forts en fabriques et les vassaux en ouvriers.

La Belgique se reconnaît encore au ton gris et brumeux de son ciel, à ses terrains plats et chauves de tout feuillage. Les betteraves y ont remplacé les arbres, la fumée a remplacé l'air. Cependant, à compter les nombreuses maisons qui se coudoient

aux deux bords de la route, à voir les faces réjouies des habitans, les savantes cultures des terres, l'activité des hauts-fourneaux empanachés de leur fumée comme un soldat de son plumet, comme une tour de son drapeau, nous qui avions traversé certains déserts de la France, nous ne pouvions qu'admirer un pays entièrement riche, qui n'a ni *Landes*, ni *Sologne*, en expiation de ses *Beauce* et de ses *Touraine*.

Mons est la première de ces grandes villes flamandes dont les noms avaient tant de peine à trouver leurs rimes dans les vers officiels de Boileau, dont la propreté serait plus difficile encore peut-être à introduire dans la police des rues de Paris. Mons, avec ses murailles de briques, ses maisons blanchies, ses portes marquetées de cuivre, ses dalles de marbre noir, est une coquette qui semble agacer de tous ses charmes la garnison française de Valenciennes, envers laquelle, soit dit en passant, elle s'est montrée souvent bonne fille. Après Mons, Bruxelles.

Pour l'observateur des surfaces, pour qui s'arrête à l'écorce et juge les apparences, nulle différence jusque-là entre la France et la Belgique; même loi, mêmes mœurs, même langue. En France aussi, des betteraves, des campagnes sans bois, des serfs de manufactures, des machines à vapeur. Mons n'est pas non plus la seule ville qui se lave, se brosse et cire en noir le pied de ses maisons blanches. Valenciennes, Lille, Cambrai, ont aussi leurs rues nettes, leurs portes cuivrées, leurs murs peints chaque année de diverses couleurs.

Aussi ces villes françaises ont-elles été distraites de la grande famille flamande. Mais, quoiqu'elles aient conservé certains traits de la physionomie de l'espèce, elles ont perdu les deux élémens essentiels de son caractère, cet esprit de cité, cet amour de l'art, qui firent jadis la force et la gloire des communes flamandes, et qui florissent encore à cette heure dans les villes principales de la Belgique. En France, toutes les alluvions du territoire se sont incorporées uniformément à la masse. Les membres annexés ont pris le même sang que le corps. Les branches entées ont poussé les mêmes feuilles que le tronc, tant le tronc est vivace, tant le corps est puissant. Paris est l'océan où les grandes provinces ont eu leur embouchure; Paris absorbe, nivèle toutes les forces individuelles par l'incessante

action de son régime centralisateur. Mais, en Belgique, Bruxelles n'est pas, comme Paris en France, l'unité puissante qui fait valoir les zéros des départemens. Bruxelles est plutôt la capitale du *Brabant* que de la *Belgique;* à chacune de ses portes s'élèvent des villes rivales en beauté, en grandeur, en commerce. De quatre lieues en quatre lieues, une capitale en ce pays. Anvers, Gand, Bruges, Mons, Liége, Louvain, assiégent leur métropole chacune avec une administration indépendante, des droits locaux, une population immense, avec des prétentions égales à la souveraineté. Malgré Léopold, la Belgique n'est pas un royaume, c'est un pays éminemment peuple, comme la *Suisse* et les *États-Unis*. C'est la nation qui compte le plus d'hôtels-de-ville, et les hôtels-de-ville sont les palais des peuples.

Chacune de ces grandes cités se garde donc fidèlement de toute influence étrangère. La jalousie de leur indépendance est poussée à ce point, que si Bruxelles, par exemple, devenait maritime, Anvers, je crois, se ferait agricole. Mais, Dieu merci, pour les artistes, Bruxelles, cette ville sans originalité comme presque toutes les capitales, ne régularise aucune de ses sujettes ou plutôt de ses voisines. Autrement, serait-ce la peine de voyager en Belgique, de courir après un passeport à travers les corridors des préfectures de police, des ministères et des ambassades, de s'enfermer dans une voiture cahotée durant un grand jour et une grande nuit de pavé, pour retrouver là-bas les Tuileries, le Jardin des Plantes, le boulevard des Italiens, le café des Mille-Colonnes, *Robert-le-Diable*, et les mille autres curiosités de Paris, réduites aux proportions de la miniature, au ridicule de l'imitation?

En effet, modes, mœurs, littérature, révolution, Bruxelles imite tout de Paris, jusqu'à la boue. Les manches à gigot ont passé la frontière comme les femmes de trente ans, comme la barbe romantique, comme les rois-citoyens. Bruxelles, c'est Paris contrefait, mais considérablement diminué; c'est l'in-8° devenu in-12. Excepté les riches vitraux et les belles peintures de Sainte-Gudule, excepté la place de l'Hôtel-de-Ville, dont toutes les maisons espagnoles, vieilles de trois siècles, ont été conservées comme sous verre dans leur primitive architecture, excepté quelques toiles précieuses de Rubens et de Van-Dyck, tout

y est moderne et parisien, les cafés, les tables d'hôte, les omnibus, les palais, les musées même : David a fait école jusque dans le pays de Rubens. Mais qui a vu Bruxelles n'a pas vu la Belgique. Bruxelles, siége des divers gouvernemens qui se sont succédé dans le pays, tour à tour ville autrichienne, espagnole, française, hollandaise, n'a jamais eu le temps d'être flamande. Maintenant moins que jamais peut-être, Bruxelles peut donner une idée des mœurs belges, de la bonhommie presque allemande, de l'hospitalité plus qu'écossaise de la nation qui a inventé les kermesses, ces libérales fêtes où le premier venu a sa place au banquet commun. Maintenant Bruxelles est une ville d'auberge où vous courez risque d'être mal reçu si vous êtes honnête homme, si votre passeport est en règle, si vous n'êtes pas un banqueroutier frauduleux de France ou d'Angleterre; car cette ville est la recéleuse de l'Europe. Elle est placée entre Londres et Paris comme un bois entre deux routes. Elle sert de caverne aux voleurs de grande ville, de repaire aux héros du bilan. Or, Gil Blas nous apprend qu'une fois dans la caverne, les bandits mènent joyeuse vie. Aussi les riches équipages, les chevaux de luxe, les domestiques nombreux encombrent les rues et les hôtelleries de Bruxelles.

Nous demandions à notre hôte, pendant qu'il inscrivait nos noms sur son registre, s'il avait besoin de l'insignifiant certificat de la police pour reconnaître la moralité de ses voyageurs. « Lorsqu'un voyageur parle français ou anglais, répondit l'hôte, qu'il est arrivé en chaise de poste, et qu'il ne mange pas à table d'hôte, qu'il a horreur de la bière en dînant, et qu'il consomme du Bordeaux ou du Johanisberg à tous ses repas, il peut être prince par hasard, mais il y a cent contre un à parier qu'il est banqueroutier. Si, au contraire, il est venu par la dilligence, comme la canaille, s'il dîne avec tout le monde, et se soumet à la nécessité du *faro*, alors c'est un artiste ou un commis-voyageur; ce n'est qu'un honnête homme enfin, ou peut s'en faut. »

Je vous laisse à penser quelles doivent être les mœurs d'une population composée à la manière de la Rome primitive, de ce lieu d'asile ouvert aux malfaiteurs de toutes les nations. Il faut que les Belges aient une santé robuste de conscience, pour ne pas se gâter au frottement de ces hommes sans foi ni loi, qui

trouvent l'impunité à louer ou à vendre dans chacune des maisons de Bruxelles. Du reste, notre hôte nous disait, avec une naïveté presque probe, que s'il en agissait délicatement avec la bourse des artistes, il écorchait vif les banqueroutiers ; que voler un voleur n'était que reprendre le bien des honnêtes gens. Il est vrai que notre hôte était un Belge de Paris.

Après le banqueroutier, la physionomie la plus remarquable en Belgique, c'est le cicérone. Le cicérone se tient du matin au soir à la porte des hôtels, en arrêt sur le premier voyageur qui arrive, flairant tout d'abord si ce voyageur connaît ou ne connaît pas la ville, se jetant sur lui dans tous les cas. Le cicérone belge est vêtu pauvrement, mais proprement. Il parle plusieurs langues; il est de plusieurs pays. S'il conduit un Français, il a été soldat de Napoléon; s'il précède un Anglais, de Wellington. Tous les guides que nous avons suivis, depuis Mons jusqu'à Ostende, avaient servi l'empereur. Je n'ai jamais vu tant de vieux soldats français que hors de France. Ils exprimaient leur amour, leur religion de l'empereur, dans des termes si également passionnés, que je les prenais tous pour le même homme. La première fois que j'entendis parler le cicérone d'Anvers, je lui demandai comment il se portait, tant je croyais avoir retrouvé celui de Bruxelles. Le cicérone de Bruxelles est certainement le type du genre. Il avait fait toutes les campagnes de l'empire; il avait assisté à toutes les grandes batailles, Eyleau, Friedland, Moscowa. Napoléon l'avait accompagné, comme son ombre; Napoléon n'avait pu gagner une victoire sans lui. Nous jugeant tant soit peu Parisiens ou crédules, le cicérone avait fini par dîner avec l'empreur, et coucher sous la même tente, la veille d'Austerlitz. Eh bien! cet Achate fidèle, cette conséquence canine de Napoléon, cette ombre du grand homme était un tout petit bossu, maigre et laid, qui certainement n'avait jamais pu entrer dans aucun rang militaire, même au temps des plus grandes disettes d'hommes, même quand l'empire affamé consommait les boîteux dans la cavalerie.

Toutes nos promenades, toutes vos visites au Musée, au palais d'Aremberg, à l'Hôtel-de-Ville, à la chambre des représentans, il les entremêla d'intéressans mémoires sur le petit chapeau, de révélations historiques sur la redingote grise. A Leipsick, il avait eu l'honneur de recoudre un bouton au dos de

ce célèbre vêtement. Depuis ce temps, il portait toujours sur lui l'aiguillée de fil qui avait partagé avec lui l'honneur de servir sa majesté. Il voulut nous montrer l'aiguille sur sa manche; c'était une épingle! Nous fîmes semblant de n'en pas voir la tête accusatrice, et de le croire sur parole, aimant mieux, que de le contredire, admirer les beaux portraits d'hommes par Velasquez, les femmes par Léonard de Vinci, le magnifique tableau de chasse de Rubens, qu'il nous avait menés voir au palais du prince d'Orange. Là, pendant que nous contemplions presque avec attendrissement des gants de femme qui sont restés dans la chambre à coucher de la princesse, le cicérone nous dit qu'il avait suivi l'empereur à l'île d'Elbe. Et le souvenir de cet autre déménagement forcé absorba aussitôt à lui seul toute la pitié qu'avaient fait naître en nous les gants laissés sur une table, par une princesse qui a retrouvé sans doute des gants et des palais à Amsterdam.

— Si vous voulez aller à Waterloo, nous dit enfin le cicérone, je vous y ferai conduire par un autre guide : je ne vais jamais là...

— Nous sommes aussi bons Français que vous pouvez l'être; nous n'irons pas à Waterloo.

— Il n'y a que trois lieues, ajouta-t-il, et avec une voiture le trajet...

— Nous n'irons pas, lui dis-je fermement.

— Le trajet, reprit-il, est un plaisir pour les rouges.

Il désignait ainsi les Anglais.

La veille il en avait conduit un à Waterloo. Ce jour-là, comme vous pouvez croire, il n'était pas bleu; il s'était montré écarlate. Il avait combattu sous les ordres de Wellington contre l'usurpateur. Profitant même du moment où le badaud de Londres regardait de tous ses yeux le trophée du Lion, l'habile cicérone avait légèrement enterré une cocarde tricolore, une plaque aiglée ; puis, comme par hasard, fouillant la terre de la point du pied, il avait montré à l'Anglais, fort surpris de la découverte, les fausses dépouilles des vaincus, et les lui avait vendues pour une bonne guinée, comme les vraies reliques de la bataille. Le champ de Waterloo est d'un grand rapport pour les cicérones : c'est une branche du commerce bruxellois. Les morceaux de la vraie croix étaient la mine du soudan d'Égypte.

La plume dont Bonaparte a signé son abdication à Fontainebleau vaut une poule aux œufs d'or pour le concierge du château. Ce ne peut être que dans un but d'exploitation semblable, que le gouvernement belge laisse survivre à la révolution de 1830 le lion de la sainte-alliance, à trois lieues de sa capitale. Il est vrai que nous n'avons rien à en dire aux Belges, nous dont l'armée a traversé, pour aller au siége d'Anvers, la plaine même de Waterloo, non-seulement sans abattre ce lion royal, mais encore en y plaçant des sentinelles françaises pour le protéger. Ne sommes-nous pas tous de vrais cicérones, ayant toujours l'opinion ou le courage de notre intérêt?

Dès qu'on a quitté Bruxelles, on est en Flandre. La Belgique commence où finit sa capitale. En vingt-cinq minutes le chemin de fer, cette invention des peuples lents du Nord, vous dépayse de Bruxelles à Malines. Là, c'en est fait de la langue et des mœurs françaises; là cesse l'influence parisienne; là, du moins, on parle, on boit, on mange, on fume flamand. Plus de *bon vin, bon logis*, sur les enseignes; mais les estaminets souterrains, les pots de bière, les pommes de terre au beurre, le poisson fumé et les gros ventres tournés au mur comme dans les tableaux de Téniers. Là les mantilles noires de Castille, les riches églises, remplies de magnifiques peintures, de statues précieuses, d'ornemens en marbre, en argent, en or, remplies surtout de nombreux fidèles, qui s'agenouillent les bras étendus en croix, et prient dévotement comme les Espagnols du XVe siècle, leurs aïeux. Malines est célèbre par sa cathédrale, sa cathédrale est célèbre par le beau Christ de Van-Dyck.

Des marchands s'arrêteraient sans doute aux dentelles de cette ville, des politiques à son archevêque, chef actuel de cette opposition catholique et radicale, qui a détrôné le protestantisme actif dans la royauté de Guillaume, qui le permet passif dans la royauté de Léopold; opposition puissante chez un peuple dévot, greffé d'Espagne, en même temps que libéral de mœurs et républicain de caractère.

Quatre lieues plus loin, nous sommes à Anvers. Artistes, recueillons-nous! c'est la patrie de Rubens, de Van-Dyck, de tant d'autres, c'est la ville des peintres. Voici la maison du plus grand de tous, de ce géant du pinceau, de l'homme-couleur, de Rubens. Voici le fauteuil où l'artiste travaillait; voici le jardin où

jouaient ses enfans, car Rubens était l'homme de la fécondité. Plus puissant que le général de Thèbes, il ne se contentait pas de laisser sa gloire pour postérité! Il eut deux femmes et fit des enfans comme des tableaux. Et pourtant *l'Élévation en Croix*, et surtout *la Descente*, valent bien *Leuctres* et *Mantinée*, sans compter tout le musée d'Anvers, qu'on devrait appeler le musée Rubens, plein qu'il est des seuls tableaux de ce maître, sans compter ses mille autres peintures, qu'on rencontre à chaque pas, dans une église, dans un hôpital, dans une auberge, comme si, un jour, sur cette heureuse terre de Flandre, il était tombé du ciel une manne de chefs-d'œuvre. Et quand on pense que ce peintre protée trouvait encore le temps d'être graveur sur bois, ambassadeur, courtisan, voyageur; qu'il eut le loisir d'aller de Flandre en Hollande, en France, en Italie; de se marier deux ou trois fois, de changer dix fois sa manière, de faire de la diplomatie pour son gouvernement, de l'art pour tous, on se demande si Rubens n'est pas un être fantastique, si la postérité ne dédoublera pas cet Homère de la toile, ne lui contestera pas la totalité de son œuvre immense; si les critiques à venir n'auront pas droit de soutenir que ses tableaux sont des rapsodies de plusieurs peintres, que le temps a résumés en un seul.

Anvers a beau s'enorgueillir ensuite d'un commerce splendide, d'un fleuve houleux comme la mer, d'un bassin, l'œuvre magnifique de Napoléon : après tout, il n'y a là qu'une gloire, Rubens! qu'une œuvre, la peinture! Rubens est le Napoléon de ce pays. Il a pour colonne une cathédrale. Ainsi le nom de Napoléon sur une œuvre utile comme un port dans une cité commerçante, est effacé par le nom de Rubens signant un travail de luxe comme un tableau; ainsi il nous fallut reconnaître que l'art était la plus grande puissance du lieu. Le génie du peintre avait vaincu à Anvers le génie de l'empereur.

Si, là, Napoléon se fait oublier en face de Rubens, excusez-moi de ne pas aller sur les traces, encore fraîches, du maréchal Gérard à la citadelle d'Anvers. Je vous ferai grace de la demeure du général Chassé, de la lunette Saint-Laurent et de l'hôpital blindé. Je vous dirai seulement que les cicérones s'y comportent absolument comme sur le champ de bataille de Waterloo, Français avec les Français, Hollandais avec les Hollandais. Toujours

même habileté à enterrer et déterrer les débris de shakos, les morceaux d'obus, qu'ils vendent aux amateurs du bric-à-brac historique.

Comme Anvers est tout plein de Rubens, Bruges est tout plein de Charles-le-Téméraire. A Anvers, l'art; à Bruges, l'histoire. Les commis-voyageurs disent : à Bruges, les jolies filles, *formosis Burga puellis!* Le fait est que Bruges ayant été longtemps le lieu de la résidence ducale, le beau sang du midi y a laissé des preuves non encore affaiblies par quatre siècles de transmission. Bruges n'a pourtant que les prouesses de Charles-le-Téméraire, que la tyrannie de ses ducs à nous raconter; à nous montrer que les tombeaux d'or où gisent ses princes pour le repos des peuples. Bruges a aussi des trésors pour les artistes. Les peintures d'Hemling, inconnu en France, dessinateur naïf et saint comme Van Eïck, coloriste chaleureux et vrai souvent comme Rubens; d'Hemling, qui a certes opéré la transition du mysticisme à la renaissance. Bruges possède aussi une des plus belles sculptures de Michel-Ange. C'est un groupe représentant Marie et l'Enfant-Jésus. Le groupe n'a pas quatre pieds d'élévation, et le Jésus enfant semble haut comme un palmier. Sa mère le contemple, non plus avec cette tendresse trop féminine des Vierges de Raphaël, mais avec un sentiment de fierté, avec une intelligence sublime de son œuvre. Le caractère de force imprimé à sa tête rend bien toute la valeur de ces deux mots: *Mater Dei*. Les marguilliers de l'église, qui sont plus chastes qu'artistes sans doute, cachent ce marbre derrière un énorme crucifix en bois. La croix sert de feuille de vigne à l'Enfant-Jésus.

Un chrétien qui a vu Bruges raconte nécessairement qu'il a visité le tombeau du Christ tel qu'il existe à Jérusalem; car, suivant la tradition locale, la petite église qui renferme à Bruges le double du saint tombeau, a été bâtie elle-même fidèlement d'après la mosquée qui garde l'original. Un seigneur de Bruges, dans une maladie, aurait fait vœu, en cas de guérison, d'aller en pèlerinage à Jérusalem, et à son retour de faire bâtir dans la ville un temple exactement pareil à celui qui possède, en Terre-Sainte, les dépouilles mortelles de Jésus-Christ. Son vœu exaucé, sa santé revenue, le seigneur brugeois arriva en Palestine, leva le plan de la mosquée, compta les pierres, re-

partit pour Bruges, et y érigea scrupuleusement les trois minarets orientaux qu'on y admire, avec leurs galeries à jour et leurs croissans dorés. Déjà l'œuvre pieuse était achevée, il ne restait plus que les portes à mettre; par malheur on avait oublié de compter les clous des portes du temple-modèle. Le brave seigneur se crut obligé de retourner à Jérusalem avec sa femme, qui avait une grande mémoire; mais cette fois il n'en revint pas vivant. Dieu, pour le récompenser de tant de zèle, sans doute, lui accorda la grace de mourir en Terre-Sainte. La femme rapporta le corps de son mari, et après avoir mis les clous aux portes, le fit enterrer dans le tombeau du Christ. C'est devant ce tombeau que tout Belge va en pèlerinage le vendredi-saint, croyant y adorer le corps même de Dieu! Il n'y a que la foi qui sauve.

De Bruges, une barque élégante vous conduit pour quelques centimes à Ostende. Ostende ressemble à Versailles, comme Bruxelles à Paris, en raccourci. C'est une ville neuve, propre, comme toute cité belge, coupée de rues larges et droites comme une ville anglaise, spécialement remarquable pour les gourmands par ses parcs d'huîtres, dont les meilleures ne sont ni petites ni vertes comme le croient la plupart des estomacs parisiens. Ostende, ainsi que tous les ports de mer, a une physionomie confuse. L'originalité flamande y fait place au mélange de tous les traits européens. Une population noire, blonde, rousse, de toutes couleurs; des vaisseaux, des ballots, des matelots, voilà Ostende, comme je dirais: voilà Dieppe. Vous chercheriez en vain trace d'art dans cette ville belge, la seule peut-être qui n'ait pas un musée parmi ses magasins. Ostende n'a qu'un tableau à montrer. Mais aussi, elle nous en a montré un, comme nous n'en avions jamais vu, un qui nous a émus jusqu'au fond des entrailles, comme jamais peinture de Rubens, jamais drame de Schiller n'avaient pu nous émouvoir. Ce tableau, c'est l'Océan; cette peinture inconnue, la tempête; ce drame inoui, dix hommes placés durant quatre heures entre la vie et la mort.

Le mardi-gras nous étions dans un estaminet bâti sur la digue même de la mer à Ostende. Le vent qui soufflait avec violence, du nord-ouest, dès le matin, nous avait forcés de nous mettre à couvert, pour voir aisément la marée montante.

L'estaminet était plein d'armateurs, de marins en carnaval, de soldats de la garnison, parmi lesquels s'élevait un luxorique tambour-major. Notre cicérone, que nous appelions la *Longue-Carabine*, tant, par la force de ses membres et la sûreté de son coup d'œil, il ressemblait au héros de Cooper, nous dit dans un idiome composé des sept langues qu'il prétendait savoir : — Ma foi, messieurs, vous avez du bonheur. Vous allez voir la plus furieuse tempête qui se soit élevée sur la côte depuis le 21 septembre 1833. Avant deux heures d'ici, la mer passera par-dessus la digue et viendra prendre un petit verre avec vous dans l'estaminet. Vous avez meilleure chance que la reine des Belges, qui est venue vingt fois à Ostende, qui a prié le ciel et la terre pour avoir un orage, et qui n'a jamais pu obtenir le moindre *grain*. L'Océan n'est pas courtisan ! continua-t-il en riant. Vous, vous allez peut-être avoir un naufrage. Tous les bateaux pêcheurs sont sortis depuis quelques jours, à cause de l'approche du carême. Il est impossible que ceux qui sont en retour déjà pour l'ouverture du mercredi des cendres tiennent la mer pour ce temps-là ; ils seront obligés de rentrer au port. Et je parie la France contre la Belgique, que tous n'y rentreront pas.

Puis, comme par une inspiration subite, il ajouta immédiatement : —

Il y en a un là-bas, à droite, hors de vue ; mais il y est, j'en suis sûr. Il faudra qu'il rentre.... Priez pour lui !

La mer, en effet, devenait terriblement folle. Elle sautait, elle écumait, elle ressemblait à une vaste terrine de savonage que la main robuste d'une servante agite incessamment. Excusez cette comparaison : Châteaubriand a comparé les bois d'Amérique à des corridors d'auberge.

Déjà la mer couvrait les pieux qui tracent la voie du port. Déjà les flots jetaient leur mousse par-dessus la digue, en attendant qu'ils vinssent la violer eux-mêmes. Alors le bateau pêcheur signalé par notre *OEil-de-Faucon* fut indubitablement reconnu à l'aide de la lunette marine attachée à l'estaminet. Tous ceux qui étaient là vinrent les uns après les autres regarder, au bout du verre, le malheureux bateau pêcheur qui semblait sautiller sur la vague, comme une mouche sur un dos d'éléphant. Cependant le vent redoublait, la mer poussait de

plus en plus au rivage. Bientôt on vit le bateau à l'œil nu, malgré une averse de neige qui obscurcissait l'horizon. Outre que ce spectacle était nouveau pour nous, il était d'ailleurs si réellement terrible, que les plus vieux matelots qui le contemplaient avec nous, semblaient consternés eux-mêmes. Ils ne buvaient ni ne fumaient plus. Ils ne juraient plus. Notre guide nous dit : — Le roi Léopold donnerait sa couronne, le roi Guillaume ses trésors, à celui de ces matelots, qui voudrait se mettre en mer aujourd'hui, que le plus intrépide d'entre eux n'oserait... En effet, le matin même, le paquebot à vapeur en partance pour Londres était resté prudemment dans le port. Nous suivions tous, des yeux, le bateau pêcheur, avec une angoisse inexprimable. Un ancien marin, qui lisait à côté de nous la feuille des sinistres maritimes, interrompit sa lecture, tira une petite lorgnette de poche, regarda un moment le navire ; puis, refermant sa lorgnette avec un geste significatif : — Enfoncé, dit-il. Il sera demain dans le journal... Et il se remit à lire.... Alors j'insistai et lui demandai d'une voix tremblante s'il n'y avait plus d'espoir. Lui, sans lever la tête, déchira un petit coin de son journal, et laissant tomber l'atome de papier, il nous dit avec le sang-froid et l'aplomb d'un expert : — Leur vie ne tient qu'à cela.... Alors nous étions trois qui nous mîmes à pleurer malgré nous ; et le marin étonné nous demanda si nous avions quelqu'un qui nous fût cher, un parent ou un ami sur le bateau.

A cette heure fatale, la mer qui atteignait son flux le plus élevé, qui roulait des montagnes, comme Sysiphe, vint jusqu'au fond du café baigner les pieds des spectateurs. Les uns à genoux, les autres debout, ils se tenaient religieux tous, même le tambour-major, qui, devant l'immensité du péril, joignit les mains, courba ses grandes jambes, et s'écria que jusqu'ici il n'avait cru qu'en Napoléon, qu'à présent il croyait en Dieu. Nous l'avons vu et entendu.

Oh ! si les riches, qui ne connaissent la mer qu'au Rocher de Cancale de la rue Montorgueil, savaient ce que leur dîner a coûté de travaux et d'angoisses ; s'ils pensaient qu'un turbot a pu être payé de la vie d'un homme ; s'ils pensaient qu'avec leurs huîtres ils consomment des matelots ; certes, la marée

fraîche leur serait un mets indigeste, que toutes les eaux de Seltz ne dissoudraient pas.

Cependand nous n'étions occupés que du navire, qui déjà touchait l'entrée du port, à trois cents pas de la digue. Une vague pouvait le perdre, une vague le sauver. Il s'agissait pour lui d'enfiler la voie de salut tracée par deux lignes de pieux à peine visibles sous les flots. — Le pilote, lié au gouvernail, tout arrosé d'eau qu'il est par la pluie du ciel et par les flots de la mer, sue comme s'il était à la broche, nous dit le cicérone. Je le connais, ajouta-t-il ; il est habile, mais c'est égal, il est perdu. — Ce funeste mot n'était pas dit, que le navire avait disparu à nos yeux. Tous les assistans jetèrent un cri d'alarme.... Mais bientôt nous vîmes reparaître son mât au milieu des pieux du port. Nous le saluâmes d'un cri de triomphe, d'un tonnerre d'applaudissemens. Il allait doucement, fièrement, comme un cavalier qui a dompté sa monture. Le drame était joué. Et quel drame, quel théâtre, quel auteur! Les hommes, l'Océan, Dieu!

Le lendemain, nous n'étions pas encore revenus à notre état de prose habituel dont ce spectacle nous avait violemment tirés. A la marée basse, nous descendîmes au bord de la mer; et là, aussi insensés que Xerxès qui la faisait battre de verges, nous nous mîmes, avec une colère d'enfant, à lui cracher au nez, à nous venger du pied sur elle. Elle semblait craindre la pointe de nos souliers, cette mer qui avait toute la nuit brisé des digues, arraché les pieux du port, déchiré des vaisseaux ; car d'autres pêcheurs, au retour dans la nuit, avaient été moins heureux que les premiers. Les restes du monstre, planches et cadavres, gisaient pêle-mêle sur la grève. Le sauvetage n'avait pu retirer que la pêche de la plupart des vaisseaux naufragés. La mer, pour ses poissons, avait pris des hommes. L'équipage avait péri, mais la marée avait été sauvée ; et ce jour-là, pour l'ouverture du carême, le poisson fut à bon marché.

II.

D'Ostende, nous revînmes à Bruges par eau : les canaux sont les routes de Belgique. Le soir, à Bruges, nous nous mîmes

au lit, toujours dans la barque; et le lendemain matin, après quinze lieues de sommeil, nous nous réveillâmes à Gand.

Gand est la ville flamande par excellence; l'amour de la cité, le culte des arts, l'esprit d'association, ces vertus belges, rayonnent de toute leur gloire dans la patrie du brasseur Artevelde. Avec ses échevins et son hôtel-de-ville, son beffroi et sa garde civique, ses franchises municipales et son gros canon populaires, l'effroi du royal chroniqueur Froissard, Gand semble être encore la grande commune qui bravait, au XIVe siècle, les croisades des suzerains. Avec ses antiquités, ses collections, ses monumens, elle semble une ville du temps passé, conservée dans sa couleur locale, comme un immense musée, pour les artistes et les savans. A Gand, le sol est imprégné d'art et de liberté.

Grace à ce double besoin d'art et d'indépendance, inné chez les Flamands, les Tuileries de Bruxelles n'ont pu accaparer toutes les merveilles éparses çà et là dans le royaume. Chaque province a sa galerie de tableaux; chaque ville a sa collection; chaque citoyen son Louvre comme un roi. Les églises sont des musées. Nous avons trouvé jusque dans un hôpital les trésors réservés chez nous au palais. Le pauvre expire là-bas devant un Dieu de Rubens, comme chez nous le riche s'égaie devant un singe de Decamps. Les grands peintres sont populaires là, comme ici les mauvais écrivains; Rembrandt y court les rues, comme Paul de Kock à Paris. Dans Paris, l'homme du peuple a-t-il jamais dit à un étranger : — Allez ce soir au Théâtre-Français, on y joue Corneille? — Eh bien! à Gand, l'homme du peuple vous dit : Entrez dans ce couvent, vous y trouverez un Van Dyck; dans ce cabaret, un Terburg. — C'est le gondolier de Venise chantant aux passagers la poésie d'Arioste et du Tasse. La Belgique est l'Italie du Nord.

De même que l'Italie, la Belgique a été le champ-clos de l'Europe, le rendez-vous de duel du Nord et du Midi, l'arène où toutes les nations, Espagnols, Anglais, Allemands, Français, venaient en armes se disputer le monde. Toujours le prix du combat, toujours partagée comme une proie par les plus forts, la Belgique n'eut point de nationalité, partant point de langue. Mais rien ne se perd, tout se transforme ici-bas. Le patriotisme, mort en Flandre, engendra le civisme; chacun aima sa

ville de tout l'amour qu'il aurait eu pour son pays. De plus, il fallait que ce peuple, tout éparpillé par la victoire, qui changeait de langue comme de patrie, trouvât quelque autre lieu commun, quelque signe maçonique immuable, pour se reconnaître au milieu de ses nombreux vainqueurs. Ce lieu commun, ce signe maçonique, ce fut l'art; la peinture devint la langue de ce peuple; les tablepux furent ses livres, les dessinateurs ses poètes. La peinture resta toujours patriote, sous le règne des divers étrangers. La peinture sauva l'individualité flamande et la maintint, malgré le canon, dans la grande famille européenne.

Ici, notre reconnaissance de voyageur nous oblige à remercier publiquement notre ami François Huet, savant quoique jeune, quoique Français et professeur, que l'Université de Paris s'est laissé dérober au profit de la Belgique, et M. Auguste Voisin, le fidèle historien de l'architecture gothique de son pays; tous les deux nous ayant amicalement tendu le fil dans ce dédale de musées, d'églises, de collections, d'établissemens publics qui font de Gand la vraie capitale des Flandres.

Avec de tels guides, nous heurtâmes à chaque pas dans ce pays, quelque preuve irrécusable de cette passion d'art, de ce zèle d'association, aussi inhérens au caractère des Belges que la couleur jaune à leurs cheveux. Ce fut d'abord une société composée de tous les artistes indigènes, poètes, peintres, statuaires, architectes, illustre réunion que nous voudrions voir se créer à Paris et qui n'existe qu'en Flandre peut-être. Là, nous trouvâmes des billards ou des bibliothèques sans gardiens; des tables approvisionnées de tous les jeux, des pupitres chargés de tous les journaux du monde; là, le concert ou le bal, la promenade académique sous les bosquets, ou la pipe flamande auprès du poêle. Pour tous ces plaisirs à volonté, chaque habitué ne paie que vingt francs par année, et encore a-t-il le droit d'amener deux ou trois amis étrangers. C'est dans cet athénée que nous rencontrâmes les artistes renommés de la Flandre moderne, Wappers, le peintre de la révolution de septembre, Lhéry qui burine comme les plus habiles graveurs d'Angleterre, et Geefs qui a composé le mausolée de Mérode, et qui, de mauvais boulanger est devenu bon sculpteur.

De là nous fûmes conduits à Saint-Bavon, église moitié marbre, moitié or, où les statues s'entassent sur les tableaux, où les dentelles, le velours et la soie tapissent les murailles, comme la mousse et le salpêtre les murs de Notre-Dame de Paris ; où la musique est solennelle comme à notre opéra, le culte célébré avec toute la pompe romaine, où se trouve enfin le chef-d'œuvre de la peinture religieuse, la célèbre composition de l'*Agneau* par les frères Van Eïck.

Que cette église renferme cent autres tableaux de Crayer, de Vander Meiren, de Romboutz même, qui mourut de chagrin de ne pouvoir égaler son maître, nous les oublierons tous pour l'œuvre de Hubert et Jean Van Eïck, ces célèbres jumeaux du xve siècle, ces grands inventeurs de la peinture à l'huile.

L'*Agneau* fut composé à Gand dans la maison de Hubert, qui n'a été abattue que vers ces derniers temps. Le chef-d'œuvre des frères Van Eïck, quoique vieux de quatre siècles, n'a rien perdu encore de la fraîcheur primitive de son coloris. Au milieu, c'est l'agneau exposé à l'adoration du monde. Sur le premier plan s'agenouillent les patriarches et les prophètes de l'ancienne loi, les apôtres et les confesseurs de la nouvelle ; sur le second, les vierges et les saintes femmes, les évêques et les chefs d'ordres monastiques ; tous, l'onction dans les yeux et les palmes à la main. Dans le fond se dressent en pleine lumière les tours de la céleste Jérusalem, naïvement copiées sur celles de Maestricht, la patrie des auteurs.

Ce premier panneau est surmonté de trois autres non moins précieux. L'un représente le Christ assis de face sur un trône, le front ceint d'une tiare ornée de pierreries, le corps vêtu d'habits pontificaux inouis d'élégance, la main gauche chargée d'un sceptre de cristal transparent à éblouir, la droite élevée comme pour donner la bénédiction aux fidèles qui, dans le cadre inférieur, adorent l'agneau sans tache.

Les autres panneaux supérieurs représentent sainte Marie et saint Jean-Baptiste, placés de chaque côté du Christ et faisant une magnifique antithèse, celui-ci par son sauvage aspect de cénobite, celle-là par sa suave figure de vierge.

Cette œuvre complète, dont la victoire avait doté le musée impérial de France, fut rendue à la Belgique après Waterloo.

Selon l'usage de leur époque, les Van Eïck avaient enfermé

ces quatre peintures sous des volets ; et le contenant était précieux comme le contenu. L'écrin valait le bijou. Ces volets, au nombre de huit, continuaient le sujet principal. Deux de ces riches couvercles furent vendus en 1816, par d'ignares administrateurs, pour la faible somme de 6,000 francs, à un marchand bruxellois, qui, deux ans plus tard, les revendit 100,000 à un Anglais, qui les revendit lui-même au roi de Prusse 410,900 fr.

Gand faillit perdre encore, en 1822, le reste inestimable de son trésor, non plus cette fois par l'impéritie des administrateurs, mais par la négligence des ouvriers plombiers qui réparaient la toiture de Saint-Bavon. Pendant ce travail, le feu éclata dans les combles de l'église. Bientôt la flamme affamée par le vent darda ses mille langues vers l'*Agneau*. Vainement les pompes tentèrent d'arrêter l'hydre. Toute la population voyait avec terreur que l'eau, impuissante contre l'air, ne tuerait pas l'incendie, avant que l'incendie n'eût dévoré sa proie. La chaleur du feu avait liquéfié les plombs qui criblaient les voûtes et pleuvaient brûlans sur les dalles. Puis les poutres embrasées suivaient, agrandissant les trous, entraînant après elles une avalanche de pierres et de feu. Alors on vit des hommes du peuple se dévouer au salut de la victime, se risquer dans l'église à la lueur des étincelles, dans des nuages de cendres, pénétrer jusqu'au milieu de la chapelle, et là, sous une averse de plâtre, de tisons et de plomb fondu, sauver courageusement le saint tableau des flammes.

Au sortir du musée, qui est pauvre en comparaison de l'église nous entrâmes chez un antiquaire, qui avait composé une chambre du xv[e] siècle avec meubles, vases, tentures, manuscrits du temps. Nous nous attendions à voir paraître au milieu de tout ce passé, quelque vieillard coiffé d'une calotte de velours, le corps revêtu d'une tunique longue, et le front jaune comme un vieux bahut, un maître enfin qui fût en harmonie avec sa propriété. Point. L'antiquaire était un jeune homme frais et blond, en habit noir, en pantalon à sous-pieds. Il ne nous appela ni mes maîtres, ni mes seigneurs, mais nous accueillit avec une grace et une politesse toutes modernes. Il nous fit bourgeoisement les honneurs, non-seulement de sa chambre garnie du xv[e] siècle, mais encore d'un magnifique

ramas de poteries de tous les siècles, où les vases étrusques se confondaient avec les Palissy, où les verres de Venise s'élevaient à côté des amphores d'Herculanum. Ce n'étaient pas tout : depuis le grenier jusqu'à la cave de cette précieuse maison, chacune des fenêtres intérieures était garnie de vitraux gothiques, d'autant plus remarquables, qu'ils contenaient l'histoire même de la peinture sur verre, recueillie dans ce fragile musée. M. Rothschid a vainement offert deux cent mille francs de cette collection. Celui qui la possède n'est pourtant pas riche d'ailleurs ; mais il préfère l'art aux rentes. Après nous avoir montré son merveilleux bien, il n'exigea de nous aucune autre rétribution que nos noms sur un registre, le livre des visiteurs, grand in-4°, tout noir de signatures.

Nous allâmes ensuite chez M. Schamp qui possède une galerie de tableaux vraiment royale, et qui la prête au regard du voyageur, à l'étude des jeunes peintres avec une urbanité e une générosité peu propriétaires. A l'entrée de la galerie, un gardien en livrée nous distribua le catalogue des tableaux, et bientôt M. Schamp lui-même vint nous en faire l'historique ; car chaque tableau a une histoire, un intérêt spécial pour son maître. Ce petit Van Ostade fut trouvé dans une écurie ; ce grand Wouwermans allait être brûlé dans une cuisine comme un vieux bois sans valeur ; on avait bataillé à l'encan, durant deux ou trois bougies, pour ce Murillo qu'un lord enchérissait ; ce Velasquez était venu de la succession paternelle : car il faut vous dire que ces splendides monceaux de peinture ne sont pas l'œuvre d'un seul homme. La vie la plus patiente, la fortune la plus anglaise n'y suffiraient pas. Ces collections font boule de neige de père en fils, s'augmentant à la longue pendant plusieurs générations. La galerie de M. Schamp est noble comme lui, et remonte dans la nuit des temps à l'un de ses aïeux. Mais n'allez pas croire que les grands seigneurs possèdent seuls, en Flandre, de ces trésors héréditaires. Un marchand de tabac, chez qui nous achetions des cigares, nous dit : — Messieurs, vous semblez étrangers, voulez-vous voir un Rembrandt ?... Aussitôt un de ses nombreux enfans alla dans l'arrière-boutique décrocher une tête de bourgmestre, dessinée et colorée à signer Rembrandt en toutes lettres, au bas de la toile. — Voulez-vous voir un Rubens maintenant ?.... Un autre enfant alla chercher

une *sainte Thérèse* qui m'empêchera toute ma vie de regarder celle de M. Gérard. On nous fit voir encore des Jean d'Anvers, des Murillo, le tout pour quatre sous de tabac que nous avions acheté. Le marchand avait beaucoup d'enfans et peu de fortune; mais il n'aurait pas vendu ses tableaux pour tour l'or qui aurait pu les couvrir. Ses tableaux, il devait les transmettre à ses fils comme il les avait reçus de ses pères. Riches et pauvres, marquis ou marchands de tabac, tous les Flamands sont égaux devant l'art.

Les musées belges sont pleins non-seulement de maîtres nationaux, mais encore d'Italiens et d'Espagnols. Dans la galerie de M. Schamp, par exemple, Titien, Corrége, Tintoret, luttent en coloris et en dessin avec les Murillo, les Ribeira, les Velasquez. Tous ces tableaux sont venus du midi, à la suite de Charles-Quint, en Belgique. Mais le Nord est représenté dans la même galerie par des noms aussi fameux, Rembrandt, Van-Dyck, et Rubens, qui les éclipse tous, Italiens, Espagnols et Flamands. Le portrait de Rubens peint par lui-même, ainsi que ceux de ses deux femmes, de ses enfans, de son frère le bibliothécaire, se trouvent en famille chez M. Schamp. Nous y avons vu aussi *la Chute des mauvais Anges*, toile qui semble avoir été peinte en enfer, avec la griffe du diable toute trempée de bitume. Jamais Rubens ne fut plus fougueux dessinateur, plus ardent coloriste, plus vivace créateur que dans cette composition diabolique. Nous demeurâmes frappés de terreur et d'admiration devant ce déluge de monstres qui pleuvaient dans l'abîme, sous l'épée de feu des archanges. Figurez-vous tout le contraire de l'échelle de Jacob, un cataclysme de corps hideux, de toute mesure, de toute forme, de toute couleur, longs, maigres, gros, courts, bruns, roux, entremêlés de tigres, de serpens, de cochons, de mille animaux immondes roulant tous ensemble les uns sur les autres et faisant une horrible cascade du ciel aux enfers.

Mais la merveille de cette galerie est une esquisse représentant je ne sais plus quel saint qu'Attila fit arrêter dans une église de Rome. Savez-vous quelles têtes le peintre osa donner au saint homme et au roi barbare? Au XVIIe siècle, dans cette époque d'intolérance religieuse, où l'on brûlait encore les inorthodoxes, Rubens mit la tête de Luther sur les épaules de son

saint; l'assesseur du saint, c'est Calvin lui-même; le roi barbare, c'est trait pour trait l'empereur qui persécuta Luther; les officiers du roi barbare représentent fidèlement les conseillers impériaux qui rédigeaient contre les protestans les réquisitoires catholiques; le peuple romain, qui regarde avec effroi l'arrestation du saint, se compose de peintres, de savans du temps de la réforme: nous y avons reconnu les Michel-Ange, les Véronèse, les Érasme, les Jordans, et puis Rubens avec eux. C'est enfin ce qu'on nomme aujourd'hui une allusion politique. Honneur à la philosophie et au courage de l'artiste, qui, au milieu des triomphes du catholicisme, n'a pas craint de prendre le parti des victimes, de penser et d'exprimer que la sainteté appatient de tout temps aux martyrs, et que Luther, persécuté du XVIe siècle, méritait l'auréole comme le saint persécuté du bas-empire.

Après la galerie de M. Schamp, nous visitâmes la maison de M. Regnault. M. Regnault est l'homme des collections. Outre une riche bibliothèque de manuscrits, un cabinet d'objets indiens et chinois, de médailles flamandes, il possède encore la collection de tous les boutons des uniformes français; de toutes les cocardes blanches, vertes, tricolores; de tous les insignes nationaux, bonnets phrygiens, fleurs de lys, aigles, coqs, abeilles; de tous les ordres et décorations, depuis la croix de Saint-Louis jusqu'à la croix de juillet; de toutes les monnaies passées et présentes, un légitimiste dirait même futures, car M. Regnault a payé 500 francs la première pièce de dix sous frappée à l'effigie d'Henri V. M. Regnault est de la nature fantastique, une figure d'Hoffmann. Son amour pour les collections dépasse la fureur. S'il savait au monde une plaque historique qui ne fût pas dans son médailler, il en perdrait le repos. Il expose sa vie pour un bouton. Deux jours après Waterloo, il était sur le champ de bataille, au risque de passer par les baïonnettes anglaises, remuant les corps tout chauds, cherchant avec un courage héroïque les numéros de régimens qui manquaient dans ses casiers. Comment voulez-vous qu'avec de tels antiquaires, il reste encore, après vingt ans, un fétu d'aiguillette pour les cicérones et les Anglais? Comme nous allions entrer en extase devant la plénitude de cet original recueil: — Arrêtez, s'écria le conscencieux amateur, il me

manque, hélas ! le bouton tout récent de vos chasseurs d'Afrique !

Si le ministre de la guerre veut faire un heureux, et mériter une reconnaissance éternelle, nous lui conseillons d'envoyer le modèle du bouton réfractaire à M. Regnault, rue aux Marjolaines.

Cet homme possède un autre musée plus miraculeux encore, le seul peut-être qui existe de ce genre en Europe. A force de patience, de voyages et d'argent, il a réuni les éventails de toutes les époques, depuis leur invention dans le xve siècle, au nombre de plus de douze cents, rangés chronologiquement et par séries, dans un tiroir spécial pour chaque année. M. Regnault peut se vanter de posséder l'histoire de France en éventails, histoire de nos diverses phases politiques et morales, beaucoup plus curieuse et plus exacte que toutes les relations imprimées de Le Ragois, et même de M. Guizot. Nos coutumes, nos guerres, nos révolutions, nos modes, sont exactement racontées au jour le jour, dans ce singulier livre d'éventails, dont chaque page d'une forme nouvelle, correspond à une transformation de notre société. Ainsi l'éventail protée se revêt de saintes images, au temps des dames de la Ligue; il porte un miroir pour les charmes de Ninon de Lenclos; il se couvre de petits distiques galans aux yeux de la Pompadour, de bergers, de pigeons et de lévriers amoureux devant la Dubarry. Puis c'en est fait tout à coup de la nacre, des paillettes, des poésies et des peintures voluptueuses. L'éventail est tiers-état comme Roland ; il paraît en cour sans boucles à ses souliers ; sur ses fleurons sévères, le portrait de Lafayette a remplacé les amours de Boucher ; un paragraphe des Droits de l'homme a chassé les petits vers de Dorat. Bientôt le voilà sans-culotte ; nul ornement alors, pas même la soie girondine ; ses feuilles sont d'un bois sombre et rigide comme l'époque ; plus de devises lascives, mais des chants patriotiques ; au lieu de :

Et toujours,
Les amours !

c'est, par exemple :

Vive le son
Du canon !

Au lieu de :

L'amour est un gai pèlerin !

vous lisez :

« Tous les citoyens sont égaux par la nature et par la loi. »

Puis, subissant les diverses passions de la société, reflétant toutes les idées, l'éventail émigre et se charge de légendes royalistes. D'autres enfin, qu'on appelle les éventails à conscience, véritables Janus à deux couleurs politiques, ont servi au parti modéré, aux indifférens, qui d'ordinaire ont toutes les opinions pour n'en avoir aucune; qui alors se faisaient frais de gauche à droite, quand ils avaient chaud avec les aristocrates, de droite à gauche quand ils suaient avec les républicains; qui, réunissant dans la même main et la monarchie et la révolution, s'éventaient tour à tour de Robespierre et de Louis XVI, de la tête et de la hache...... Sous le directoire, viennent les raides Vénus de David; puis, l'éventail se refait noble avec les maréchaux de l'empire, les gentilshommes de la restauration. A présent il est riche et laid avec les banquiers. La collection s'arrête à un éventail tout neuf du mois de janvier 1836.

Toutes ces collections particulières de peintures, vitraux, meubles, médailles, sont à la disposition du public. Tout le monde les voit; personne n'y touche. A la vérité, il n'y a pas de conservateurs.

De la maison Regnault, nous pénétrâmes chez M. D***. Là nous attendait une autre passion d'artiste. M. D*** a une collection des vieux tableaux de l'art mystique, depuis l'école de Sienne jusqu'au temps de Titien exclusivement. Les peintres religieux, Cimabüe, Giotto, Van-Eïck, Hemling, Pérugin, voilà les seuls élus de son musée. Pérugin en ferme la porte à Raphaël, à Titien, à tous les autres maîtres de la renaissance. Ce M. D*** est maigre et anguleux, macéré, mortifié, comme un ermite en pleine Thébaïde. Sa nature pâle et ascétique, toute spirituelle, toute chrétienne, est antipathique à la matière, à la chair, au paganisme. Or, la renaissance n'est que la réaction du paganisme, que le retour de la matière, que la ré-

surrection des sens dans l'art. Les Vierges de Raphaël ne sont déjà plus des saintes, mais des femmes, des Fornarina. Elles ne sont plus longuement vêtues, ni chastement couvertes; leurs tuniques paraissent plus courtes et plus gracieuses, les formes plus féminines, plus voluptueusement accusées; leur bouche n'est pas dessinée seulement pour la prière. On chercherait aussi vainement dans Titien, l'émotion, la sainteté, la naïveté de ses prédécesseurs. Mais ces vieilles beautés, passées avec l'école mystique, furent remplacées par des qualités nouvelles, la composition, la grace et la couleur. C'est cette transformation corporelle de l'art que le rigide amateur ne pouvait ni ne voulait comprendre. Le nu le révoltait, le moindre contour un peu trop formulé sous le voile le scandalisait jusqu'à la colère. Il disait que Titien aurait peut-être marché dans les saintes voies, si cette *canaille* d'Arétin ne l'eût gâté. Il avait surtout horreur de Rubens, la plus complète expression de la peinture charnelle. Il l'appelait, comme les romantiques appelaient Racine en 1827, un *polisson*. L'étude de ce maître lui semblait de la jeunesse et du libertinage en art. Il entrait dans une indignation monastique en parlant de ce peintre qui avait fait de Jésus-Christ un brasseur et de la mère de Dieu une grosse Flamande. Selon lui, les tableaux de Rubens n'étaient qu'un étal de boucherie où la viande était exposée à morceaux. Notre ermite voulait arrêter l'art au xve siècle, n'acceptant rien de la matière, se débattant contre la révolte ouverte du sensualisme, si long-temps comprimé par le spiritualisme chrétien. Quand nous lui dîmes qu'il manquait de philosophie dans son amour de l'art; que si Rubens n'avait pas bien fait un Dieu, il avait admirablement peint l'homme; qu'on pouvait s'intéresser autrement, mais autant à un homme qu'à un Dieu sur la croix; qu'il était permis d'aimer le drame après la tragédie, il nous appela profanes, et nous chassa de son temple, presque à coups de fouet, comme des blasphémateurs.

MM. d'Hane de Steenhuyse, rue des Champs, nous ouvrirent les portes de leur hôtel, qui contient un cabinet de médailles de tous les rois, depuis Nabuchodonosor Ier jusqu'à Louis-Philippe; de tous les papes, depuis saint Pierre jusqu'au saint père actuel; une collection de tableaux espagnols et flamands, de portraits bizarrement gravés, les traits de la gravure n'étant

autres que les lignes écrites de l'histoire même du personnage représenté. Il faut l'œil d'un antiquaire pour lire ces annales linéaires, ces microscopiques aventures. Un corps de Christ est ainsi composé des quatre évangiles.

MM. d'Hane, qui furent les hôtes de Louis XVIII à Gand, qui hébergèrent un roi et sa cour pendant trois mois entiers, nous montrèrent l'appartement vraiment royal qu'ils avaient prêté à cet exilé du trône. Au milieu des colonnes de marbre, des lambris dorés, des chefs-d'œuvre de la peinture, Louis XVIII put rêver encore le château des Tuileries et se croire toujours roi. MM. d'Hane, qui ont un esprit tout français, nous racontèrent comment, après avoir donné un pied chez eux à la royauté, elle en avait bientôt pris quatre; comment ils n'avaient plus le droit de demeurer dans leur maison, une fois qu'ils eurent permis à Louis XVIII de s'y établir; comment les sentinelles leur criaient : On n'entre pas! comment aussi les gardes-du-corps, les gentilshommes de la chambre, et tous les autres courtisans, peu faits à la bière de Flandre, avaient vidé les caves du propriétaire, de tout le vin de France qu'ils y avaient trouvé. MM. d'Hane avaient nourri, logé, entretenu, pendant cent jours, le roi de France et sa suite. Les Flamands seuls sont capables d'une telle hospitalité. — Pour récompense, nous dit M. d'Hane l'aîné, Louis XVIII, pendant son séjour ici, voulait que toute notre famille se présentât sur son passage quand il sortait de son appartement. Il nous souriait royalement alors et se croyait acquitté. Cependant, après la seconde restauration, le roi de France nous envoya une vaisselle d'or à son chiffre et une lettre de remercîmens écrite de sa main. — Sans Waterloo, MM. d'Hane n'auraient jamais reçu que les sourires.

Durant les cent-jours, Louis XVIII sortait peu de sa chambre à coucher. Le soir seulement, il allait trouver, dans la salle du conseil, ses ministres et les ambassadeurs étrangers qui avaient suivi sa disgrace. Là, on était censé veiller, travailler aux intérêts de la France, au bien-être de toute l'Europe. Le duc de Berry seul avait le droit de monter la garde à la porte du conseil, tant l'importante besogne se faisait discrètement, diplomatiquement. M. de Châteaubriand rédigeait le bulletin des séances de ce congrès puissant et mystérieux. — Un jour, nous

dit M. d'Hane l'aîné, la noble sentinelle était ivre-morte ; — le duc de Berry buvait comme un postillon : — elle était couchée en travers de la porte du conseil. Il me prit fantaisie d'écouter, je n'entendis rien ; alors, de regarder, j'entr'ouvris la porte, et je vis le roi et ses conseillers tous profondément endormis, jusqu'au secrétaire!... Et le lendemain, M. de Châteaubriand rédigeait leur sommeil en style animé, en phrases poétiquement éveillées. Il annonçait à toute l'Europe que le souverain avait travaillé la nuit entière avec ses ministres pour le salut de la France et le repos du monde.

La dernière collection, dont je veuille vous entretenir, contient deux cent mille noms de soldats français tués pendant les guerres de l'empire. Ces noms ont été soigneusement recueillis avec la date du décès, le lieu et le genre de mort, et l'état de services de chaque soldat. Cette armée de défunts est effrayante à passer en revue. Ces régimens sont des volumes. Jugez quelle patience il a fallu pour la recruter, pour aller saisir les réfractaires dans les sables de l'Espagne, sous les neiges de Russie, au milieu des flots du Danube et du Rhin. Il faut une longanimité allemande et un enthousiasme espagnol ; il faut être enté de Madrid sur Vienne ; il faut, comme les Belges, réunir les qualités opposées des peuples du Nord et du Midi. Les Belges, en effet, participent de ces deux natures, brune et blonde ; ils sont artistes et dévots comme leurs aïeux de Castille, industrieux et persévérans comme les Hollandais leurs frères. A Gand, nous vîmes une troupe de leurs masques qui s'égayaient de sans-froid et s'amusaient gravement, lorsqu'au milieu d'eux vint à passer le saint viatique porté par un prêtre à un malade. Aussitôt les masques s'arrêtèrent, se découvrirent le visage, se mirent à genoux et se signèrent pieusement devant Dieu. Puis, quand le saint viatique fut éloigné, ils se relevèrent et reprirent les tranquilles folies et les paisibles ébats de leur carnaval.

Ne se croirait-on pas en Italie, où la courtisane voile la madone, quand elle entend venir son cher abbé?... Les Belges mêlent italiquement le sacré et le profane. Les cloches de leurs églises carillonnent les airs d'opéras les plus nouveaux. Ces mélodies aériennes changent tous les ans à Pâques, lorsque les cloches vont à Rome, comme on dit. Nous avons entendu Saint-

Bavon de Gand fredonner, de quart d'heure en quart d'heure, le galop de *Gustave*, le même qui faisait sauter les Bedouins cet hiver au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Que voulez-vous? la musique abonde en ce pays, comme la peinture. Il faut de l'harmonie aux oreilles des Belges, comme de la couleur à leurs yeux. Je dois pourtant excepter de cet instinct de l'art, ceux de Bruxelles qui faillirent tuer l'un de nous, J. de Caudin, l'habile dessinateur que le *Magasin pittoresque* avait chargé de copier la place de l'Hôtel-de-Ville. Le peuple qui se tenait sur cette place principale de Bruxelles, voyant l'artiste regarder, puis crayonner sur un album, s'imagina que c'était un espion de Guillaume, et l'entoura bientôt de cris et de gestes menaçans. Notre compagnon comme Archimède sous l'épée, comme Vernet dans la tempête, ne songeait qu'à son œuvre au milieu du danger. Heureusement la garde municipale du pays vint le tirer du flot populaire. L'homme eut la vie sauve, mais l'artiste regretta les gothiques maisons de la place, et il alla s'en consoler à Sainte-Gudule devant la magnifique chaire de Van Bruggen. Cette ignorance des Bruxellois ne vous semble-t-elle pas toute parisienne, ou bien serait-ce, par hasard, de l'intolérance à la façon des Turcs qui empêchent de faire leur portrait, parce qu'ils ne veulent pas, disent-ils, qu'on vole leur visage? Mais ignorance ou jalousie, dans tous les cas, nous l'avons déjà dit, les coupables ne sont pas Flamands. Bruxelles est une ville de France.

Une nation, ainsi pleine de bibliothèques, de collections, tout affairée de toiles, de parchemins, de médailles, de boutons, tout occupée de sociétés musicales, de réunions lyriques, de carillons pour ses cloches, pourrait certes, devant un philosophe, encourir le reproche de la futilité, si à côté de ces établissemens quelque peu frivoles, elle n'élevait les plus solides et les plus utiles monumens. Mais chez elle, les arts fleurissent fraternellement avec l'industrie, le commerce et l'agriculture. Les saintes voluptés de l'artiste n'ont point énervé le civisme du bourgeois. Nous dirons une autre fois les nombreux établissemens d'utilité publique dus à la forte organisation municipale de Gand et des autres villes flamandes; et nous verrons que le pays qui revêt de paille jusqu'à ses statues l'hiver, est aussi le pays qui abrite ses citoyens contre tout mau-

vais temps; que le peuple artiste est aussi le peuple humain; que ceux qui font le plus d'honneur aux grands hommes, sont encore ceux qui ont le plus d'amour pour la commune humanité.

FÉLIX PYAT.

SIX ANS.

C'était un précepte de l'école pythagoricienne de ne jamais se livrer au sommeil avant d'avoir soumis à un examen attentif les actions de la journée. Le maître avait pensé que ces retours de l'homme sur lui-même étaient une méthode excellente de réforme et de sagesse, et devaient imprimer à la volonté plus de constance et d'énergie. La vie publique n'a pas moins besoin de souvenirs que la conduite particulière : il est salutaire de considérer d'époque en époque l'espace parcouru, de marquer les écueils tournés par l'habileté, ou signalés par des naufrages. Mais si ces retours de la réflexion sur les affaires sociales sont utiles, ils ne manquent pas de difficultés ; car il n'est accordé à personne de se tenir à l'écart sur la rive et de se séparer du spectacle que nous nous donnons les uns aux autres pour mieux le juger : tous nous sommes engagés dans la traversée commune, tous nous sommes en pleine mer; nous voguons ensemble, parfois, un peu en désordre, mais partageant les mêmes hasards et la même impulsion. Canning, dans le port de Plymouth, comparait l'Angleterre à un des vaisseaux que dans la rade il voyait immobiles et calmes, mais qui, au moindre appel, pouvaient s'animer, se remplir de matelots, de soldats, et réveiller leurs foudres endormies. A contempler la société, ne dirait-on pas une flotte immense, d'un appareil infini mais divers, peuplant la mer de distance en distance, et soumis aux aventures variées d'une navigation commune? Il est difficile de porter son regard juste et loin, du milieu même du flot qu'on laboure.

Quand, il y a six ans, la révolution s'accomplit, ce grand événement donna satisfaction aux sentimens et aux pensées de la majorité nationale. Depuis long-temps la France avait désespéré de pouvoir accorder ses destinées et sa fortune avec la vieille légitimité ; elle était opprimée sous les prétentions et la tyrannie du passé, et l'avénement d'un gouvernement nouveau, relevant du principe de la souveraineté nationale, fut salué avec allégresse. L'usurpation était éclatante ; trois rois furent détrônés d'un seul coup, le vieillard, le fils et le petit-fils : la France était préoccupée du désir d'ériger sur les débris de l'ancienne dynastie une royauté qui pût satisfaire à ses instincts et à ses droits, tant alors on croyait à la conciliation nécessaire et possible des progrès démocratiques avec les formes d'une monarchie régénérée! Nous écrivons ici fidèlement l'histoire.

Sitôt après l'institution du nouveau gouvernement, l'ébranlement imprimé aux imaginations et aux ames se manifesta par deux développemens impétueux, le saint-simonisme et le républicanisme; on avait beaucoup fait, on voulait plus faire encore : disposition naturelle aux sociétés comme aux individus ; il serait puéril de s'étonner qu'après une commotion populaire la jeunesse et le peuple aient embrassé l'espérance de progrès nouveaux. La pensée n'était pas coupable, mais l'exécution fut mauvaise.

Le saint-simonisme et le républicanisme se partagèrent le thème social ; l'un s'empara du fond, l'autre de la forme. Il était utile, après une révolution dont l'explosion fut nécessaire, mais subite, d'ériger une école de science sociale dont les jeunes et nombreux soutiens eussent préparé par leurs travaux des réformes dans les lois et la constitution : si le saint-simonisme se fût tenu satisfait d'un rôle philosophique, chaque jour eût augmenté sa puissance ; mais on sait que ses prétentions au sacerdoce et à la révélation n'ont abouti qu'à reléguer ses débris sur les bords du Nil, au berceau même de cette théocratie si maladroitement évoquée.

Pendant que le saint-simonisme s'égarait dans la chimère d'une religion improvisée et d'une société nouvelle, le républicanisme se heurtait à une idée fausse, à la pensée d'abattre violemment le gouvernement à l'érection duquel il avait contribué lui-même, mais qu'il se hâtait de condamner, et dont la

ruine lui parut sur-le-champ la condition nécessaire de tout progrès démocratique. Un peu de réflexion, quelque connaissance de l'histoire et des affaires humaines lui eussent démontré le néant de son entreprise. Si la volonté de l'homme est puissante, ses fantaisies échouent toujours. Or que pouvaient penser la France et l'Europe de ce caprice imprévu de renverser incontinent l'œuvre de la veille et de ne reconnaître que l'insurrection comme instrument de réforme ? Le succès ne seconda pas cette erreur ; la France ne voulait pas suivre cet entraînement aveugle ; elle sentait qu'improviser la république ne donnerait pas la liberté, mais déplacerait le pouvoir en l'aggravant.

La pente des événemens a été rapide : en 1831, Casimir Périer institua la résistance ; en 1832, l'insurrection fut vaincue le 5 et le 6 juin : 1833 vit l'étrange publication du manifeste des Droits de l'homme ; 1834 fut témoin de la loi sur les associations et des troubles d'avril ; la machine infernale ensanglanta 1835, et les lois de septembre suivirent ; l'attentat d'Alibaud a signalé 1836.

Le temps dévore tout, les grandeurs, les fautes, les crimes et les malheurs des hommes, avec une insatiable avidité ; la société dure au milieu de cette mobilité qui la trouble, sans l'affaiblir, et qui semble au contraire l'aguerrir et la tremper encore.

Mobilitate viget.

Depuis six ans, la nation française a pu rencontrer des revers et des haltes au milieu de ses progrès et de ses triomphes ; mais elle n'a jamais rétrogradé, signe certain de vigueur et de nouveaux succès pour l'avenir.

Le tiers-état, sous l'ancienne monarchie, commença à s'émanciper par l'industrie, et acheva de s'élever par l'église, les lettres et la science. Il avait à sa disposition le négoce, les métiers et la banque ; il avait un pied dans le barreau et le parlement, régnait par la littérature. La révolution de 1789 lui a ouvert le gouvernement.

Sous l'ancienne monarchie, l'armée était le privilége de la noblesse ; depuis environ cinquante ans, elle est la gloire du

peuple. Ici nous parlons du peuple tout entier, paysans et bourgeois, jeunesse de toutes les classes et de tous les rangs. L'émancipation plébéienne doit ses plus grands progrès à l'égalité sous les drapeaux. Les grades militaires sont accessibles à tous ; ils sont la plupart possédés par les classes moyennes, héritières de la noblesse.

L'administration, le barreau, la magistrature appartiennent au tiers-état, qui dispose ainsi de l'exécution des lois, et il les fait en même temps qu'il les applique.

Les classes moyennes jouissent donc des droits politiques ; elles doivent tout ensemble travailler à les augmenter et hausser leur esprit au niveau de leurs devoirs et de leurs droits. La bourgeoisie, cette moitié de la démocratie, ne saurait oublier qu'il serait périlleux pour elle de rester au-dessous de sa fortune. Elle est libre, car elle tient dans sa main sa puissance ; comme l'a fort bien dit M. Guizot, *dans un état social, la liberté, c'est la participation au pouvoir*. Oui, la liberté, c'est la puissance ; vivre politiquement, c'est prendre part, en quelque degré que ce soit, au maniement des affaires communes.

Or, le gouvernement est chose nouvelle pour les classes moyennes, et jusqu'à présent elles s'y sont montrées un peu gauches et empruntées. N'a-t-on pas souvent importé dans les affaires publiques l'esprit des transactions privées ? Le ménage et la famille n'ont-ils pas tyrannisé l'état et la patrie ? Voilà l'écueil de la bourgeoisie. Ses ennemis lui reprochent des vues et des vertus petites ; on lui impute la médiocrité de l'esprit et l'égoïsme du cœur ; on lui crie qu'elle est incapable de comprendre et de mener le monde, que la grandeur lui échappe et lui répugne. On lui oppose encore qu'elle est sans entrailles pour ce qui vient après elle, pour les classes ouvrières dont elle est sortie, et qu'elle manque de cette affectueuse charité qui pousse l'homme à tendre la main à son frère pour le faire asseoir à côté de lui.

L'avénement de la bourgeoisie à la direction sociale est légitime, car les déductions des temps et de l'histoire l'ont amené ; mais il reste à se rendre digne de cette fortune d'autant plus grande qu'elle a été plus naturelle et plus lente à venir. Si la bourgeoisie qui fait partie du peuple n'en avait pas le génie,

elle se perdrait; si elle voulait porter aux affaires l'égoïsme de l'aristocratie, elle n'en aurait pas la force orgueilleuse, mais seulement les travers et les vices, et trouverait le même châtiment.

Après les classes moyennes viennent les classes ouvrières qu'anime l'exemple de l'émancipation de la bourgeoisie, et qui se jettent avec ardeur dans l'arène sociale. Nous ne connaissons rien de plus sacré que les destinées des hommes qui travaillent et qui achètent, par de rudes labeurs, la vie de leurs femmes et de leurs enfans. Si en France les classes ouvrières sont plus pétulantes et plus ambitieuses qu'ailleurs, nous n'estimerons pas cette effervescence une plaie sociale; car nous savons d'où elle vient et où elle aboutira. Comment s'épouvanter des sentimens que Dieu a mis lui-même dans le cœur des hommes?

A l'ambition des classes ouvrières qui réclament des droits politiques, sachons répondre, non par des refus éternels, mais par la sincère promesse que les droits seront reconnus sitôt qu'ils seront noblement conquis. Dites au peuple que les droits politiques dépendent et sortent de la moralité sociale et de l'intelligence; prodiguez-lui l'instruction, et d'époque en époque reconnaissez-lui de nouveaux droits.

Dans les débats entre les classes moyennes et ouvrières, il y a des torts réciproques. Sitôt après la révolution de 1830, la bourgeoisie aurait dû montrer aux prolétaires de larges et de bienveillantes dispositions, un avenir d'émancipation et de liberté au prix du travail et de l'éducation, et faire briller à leurs yeux l'espérance avec franchise et dévouement. Mais non, on s'est montré dur, avare, impitoyable : on a aigri les passions, au lieu de les diriger en les épurant. De son côté, le prolétariat s'est jeté dans la violence, et, sortant à peine du servage, il a voulu se proclamer souverain.

Ah! que ceux auxquels il est donné de parler au peuple et d'exercer sur lui quelque persuasion, l'instruisent au lieu de le flatter, et lui ouvrent les yeux sur ses plus chers intérêts. Qu'ils lui disent qu'il n'y a de conquêtes durables que celles du temps. Cette même bourgeoisie, que les classes ouvrières ont devant les yeux, combien d'années, de siècles a-t-elle mis à obtenir, par ses efforts, l'égalité sociale? Depuis Suger jusqu'à Fabert, depuis Fabert jusqu'à Diderot, que de peine et de patience dé-

pensée. Mes amis, vous réclamez des droits et du pouvoir; êtes-vous bien sûrs de les mériter? Si demain la puissance tombait entre vos mains, qu'en feriez-vous? Déplorables combats que ceux où la victoire serait inutile!

Les classes ouvrières ne peuvent parvenir à des droits et à la vie politique que par une éducation persévérante. Où sont leurs hommes? où sont leur réprésentans? Elles les attendent encore: le jour où sortiront de leur sein des chefs et des guides qu'elles suivront avec foi, et dont le talent justifiera la populatité, le jour où elles auront leur O'Connell patient et audacieux, habile, ardent, sachant se servir des lois pour les réformer et les changer, ce jour aura vu s'accomplir un progrès dont il faudra féliciter non-seulement un intérêt particulier, mais la société tout entière.

Quand un pays prétend à la liberté, il doit en avoir le courage et les mœurs; et rien n'est plus nécessaire que la franchise des positions et des partis. Si en Angleterre le parti radical veut tenter une réforme et un nouveau progrès, il sait quels hommes seront ses soutiens et ses promoteurs; il sait aussi jusqu'à quelle limite il peut compter sur les secours des wighs, qui à leur tour ont les représentans de leur politique. On s'accepte et on s'allie tout en se distinguant les uns des autres. Nous avons eu en France, depuis six ans, des intrigues et des factions, mais pas de partis: soit inconstance et vanité, soit indépendance d'esprit et d'humeur, aucune opinion n'a pu s'élever à un parti vraiment solide et puissant, homogène; jusqu'à présent le plus grand effort de l'esprit politique n'est accouché que d'une coterie.

Et cependant que de pensées et de sentimens sincères attendent dans notre pays une véritable expression politique! Les principes radicaux qui doivent émanciper progressivement les classes ouvrières ne sont ni clairement établis, ni populairement représentés. Où est l'Évangile du radicalisme? où sont ses tribuns constitutionnels?

D'un autre côté, où sont les théories et les représentans d'une bourgeoisie intelligente qui aime la liberté, non-seulement pour elle, mais pour ses frères moins avancés dans la vie civile et les droits sociaux? Il faudrait voir à côté de la démocratie radicale la démocratie moyenne, d'accord sur certains points,

séparée sur d'autres, mais toutes deux réunies par les sympathies communes de la société humaine et française.

Si ces deux partis étaient vraiment constitués, leur existence serait déjà un progrès pour notre société démocratique, car ils l'exprimeraient avec fidélité. La France est une vaste démocratie à des degrés différens. Quels sont donc les gentilshommes qui ne veulent pas ici être du peuple? Qui refuse d'être travailleur et citoyen? Dans la vie politique comme dans les ateliers de l'industrie, les fonctions sont diverses, mais le travail et le droit sont les signes humains et communs. L'homme a droit à tout ce qu'il peut, et il se place par son travail. L'émancipation sociale est une déduction de progrès accomplis et de droits obtenus qui se déroule à travers les siècles; non que rien ne vienne traverser cette évolution historique, mais toujours elle surmonte les obstacles et reprend la suite de ses développemens.

Au surplus les promoteurs de l'émancipation sociale ont souvent les plus grands écueils dans leurs pétulances et leurs précipitations, et ils ont fait reculer leur cause de tout l'espace qu'ils voulaient franchir avant le temps. Fautes funestes, car elles amènent une déroute passagère, où sont enveloppées la raison et la justice aussi bien que les prétentions extrêmes.

Napoléon a dit : *Tout gouvernement qui n'a pas été imposé par l'étranger est un gouvernement national.* Ce mot si juste explique pourquoi les violences qui s'attaquent directement à un établissement politique échouent toujours. Ces agressions sont d'orageux caprices qui viennent expirer devant la nature des choses.

Rien n'est moins arbitraire que l'institution d'un gouvernement. Elle suppose des causes intérieures, des fermens de révolution qui ont long-temps attendu avant d'éclater, un concours nécessaire de circonstances heureuses, le vœu d'une immense majorité. Quand toutes ces raisons et ces convenances s'accordent à poursuivre le même résultat, un gouvernement nouveau usurpe avec rapidité la place de l'ancien.

L'histoire nous apprend aussi que les gouvernemens tombent plutôt sous leurs propres fautes que sous les attaques des partis. Ni le général Mallet n'a détruit Napoléon, ni Berton n'a

prévalu contre Louis XVIII. Les coups de main n'ébranlent pas les fondemens des choses.

Les peuples peuvent se plaindre, murmurer, souffrir ; mais ils se déterminent difficilement à la ruine d'un pouvoir qu'ils ont élevé ou reconnu : il n'y a guère que le joug de l'étranger ou le mépris des droits mêmes de l'humanité qui puissent les appeler soudain à l'insurrection ; autrement ils préfèrent la réforme de leur gouvernement à sa chute ; Dieu a mis cette patience dans le cœur des peuples, pour l'honneur et la stabilité des sociétés humaines.

Et dans cette prudence sociale qui ménage le pouvoir au milieu de ses fautes, il y a un instinct profond ; les sociétés sentent qu'au fond le pouvoir est une partie d'elles-mêmes, car la vérité est toujours comprise confusément par les masses. Nous écrivions, il y a cinq ans : « Le pouvoir, philosophiquement considéré, ne saurait se distinguer de la société ; il est un ministère public institué au profit de tous, et qui, par un progrès nécessaire et successif, s'exercera non-seulement pour tous, mais par tous, à des degrés différens. Il ne saurait avoir d'autre titre que son utilité, d'autre légitimité que l'assentiment général. Il n'y a donc pas pour lui d'hérédité en soi et naturellement nécessaire par droit du sang; mais il peut être profondément utile que ce ministère public soit stipulé héréditaire. Alors l'hérédité politique puise sa raison, non dans le sang et la nature, mais dans l'utilité, le consentement et la liberté de tous (1). » Et quelle est la conséquence de ces principes, si ce n'est que l'égoïsme est interdit au pouvoir, qui n'est rien par lui-même, et qui doit tout à ceux qu'il représente et qu'il sert. Si la constitution de l'état reconnaît l'hérédité politique, cette hérédité ne sera pas de droit fatal et divin, mais de droit volontaire et contractuel : et par cette royauté démocratique, le principe de la souveraineté nationale ne sera pas violé, mais reconnu.

Entrons dans le fond des choses. Si la France a pour principe la souveraineté national et populaire, pourquoi pas aujourd'hui la république? Pourquoi? Demandez-le à l'histroire de notre pays et de notre siècle. Eh! mon Dieu ! *nous ne sommes*

(1) Philosophie du Droit

pas rois, ce n'est pas pour nous que nous parlons (1). Mais la logique ne peut encore entraîner à sa suite nos mœurs et la réalité. Cette première place, à qui la donnerez-vous ? A votre voisin ou à vous-même? à un soldat, à un médecin, à un littérateur ou à un avocat? Sommes-nous gens à supporter au pouvoir suprême quelqu'un en frac noir, sans aïeux? La royauté historique et héréditaire n'est-elle pas elle-même un hommage à l'égalité démocratique, puisque également inaccessible à tous, elle se soustrait au concours du mérite et de la volonté ?

Mais, dira-t-on, peut-on s'arrêter en chemin de la logique ? Hélas! les déviations de la logique constituent proprement l'histoire humaine. Le christianisme a-t-il porté toutes ses conséquences logiques? la philosophie a-t-elle réalisé tous les *postulats* de sa dialectique? La société est le milieu vivant dans lequel l'esprit doit tracer son sillon et sa route ; elle n'est ni mauvaise ni parfaite ; elle est le produit complexe de toutes les facultés et de tous les instincts de l'humanité ; elle est une expression altérée de l'esprit du monde, et en même temps on la voit parfois rebelle aux exigences de cet esprit. Nous la trouvons routinière et philosophe, ancienne et nouvelle, peureuse et hardie, s'agitant dans une rotation continuelle de ses qualités et de ses travers. Quand une révolution terrible a passé sur un pays, elle a justement accompli les ordres de Dieu. Elle a lavé les souillures avec du sang, et balayé les immondices avec des tempêtes; elle a frappé le sol pour l'ébranler salutairement. Tout a tremblé, tout s'est régénéré dans la ruine et l'agitation ; alors, après la foudre et les orages, la société sort rajeunie de ces tourmentes, gardant néanmoins des souvenirs et des racines dans le passé ; et il n'est pas plus possible d'étouffer sa jeunesse et son avenir, que d'extirper ses fondemens et son histoire.

Quand on suit, dans le passé, les rapports du gouvernement et de la société, on trouve que toujours les changemens de forme ont suivi les développemens du fond, mais n'ont jamais pu ni les précéder, ni les forcer. En France, où les progrès de la société ont été si distincts et si clairs, le gouvernement a été tour à tour la monarchie féodale, la monarchie des états-généraux, la monarchie des parlemens, la monarchie du pouvoir absolu.

(1) Chateaubriand.

Quand le régime révolutionnaire expira, Napoléon institua la monarchie démocratique et militaire, qui fut remplacée par la monarchie constitutionnelle. L'homme ne peut pas plus arrêter les transformations successives des établissemens politiques qu'arracher brusquement des institutions nouvelles d'un sol qui n'est pas assez fécondé.

Sous la restauration, la France ne dénonça pas à la monarchie qu'elle voulait la détruire, mais elle l'accusa de ne pas se mettre d'accord avec l'état social. La question était posée d'une façon si judicieuse, qu'elle rallia l'immense majorité, et la révolution eut pour instrumens tous ceux qui l'auraient repoussée, si elle eût été proposée comme but à leurs plaintes et à leurs griefs.

Les partis extrêmes ne s'aperçoivent pas, dans leurs emportemens, que des agressions directes fortifient ce qu'elles ne peuvent abattre, et qu'en niant un gouvernement avec une colère impuissante, on l'affirme d'autant plus; on lui fournit ainsi l'occasion de prouver sa présence et sa force, et les combats auxquels on le provoque semblent le dispenser de ses devoirs.

Mais si d'un côté les partis extrêmes, pendant ces six années, ont été contre la nature des choses, en ce qui concerne les gouvernenens et l'opportunité des révolutions, le gouvernement, à son tour, a-t-il bien compris la société à la tête duquel il a été mis? Il n'a pas été vaincu, mais entraîné dans de graves aberrations.

Ainsi on ne s'est pas contenté de nier la république, ce qui était du droit du gouvernement, mais on a nié la démocratie : non-seulement on a repoussé les tentatives d'un nouvelle révolution, mais les réformes législatives et constitutionnelles. Comment se justifier d'avoir confondu la modération et les excès? Si c'est à dessein, on est immoral; si la confusion est involontaire, on est inhabile.

Nous avons vu le principe le plus élémentaire de la sociabilité, le principe même de l'association méconnu en 1834, comme il l'avait été en 1807. Punissez l'abus, mais reconnaissez le droit. Le jury a subi de graves altérations, qui, sans fortifier le pouvoir, tendent à dénaturer l'institution même. Enfin le principe de la liberté de l'esprit humain a succombé.

Ces faits sont à nos yeux, non-seulement des atteintes à la vérité sociale, mais des fautes funestes à ceux qui les commettent Les gouvernemens ne peuvent blesser le droit sans se blesser eux-mêmes.

Quelles que soient les circonstances au milieu desquellles agit un gouvernement, il est soumis à la double obligation de ne pas violer le droit et de satisfaire la société. Rien ne saurait le relever de ce double devoir : la légitimité morale de ses prescriptions et de ses lois, la grandeur et l'éclat de ses actes.

La France, surtout, a toujours demandé à ses gouvernemens un rôle actif, des résultats ; elle ne leur a jamais permis de se retrancher dans une surveillance négative ; sous tous les régimes, dans toutes les situations, elle a voulu qu'on agît et par elle et pour elle ; le gouvernement de Robespierre ne fut pas moins entreprenant et affairé que celui de Louis XIV. En vain vous diriez à la société qu'elle est malade, que ses passions sont difficiles à satisfaire, que le gouvernement ne saurait être chargé du bonheur des masses et des individus. Mais alors pourquoi le pouvoir? Il est contre la nature des choses que les problèmes et les difficultés que les sociétés offrent à résoudre soient au-dessus des forces humaines ; ce serait nier la bonté de Dieu et la possibilité de l'histoire.

Sans doute il serait plus court et plus commode de restreindre la gestion des affaires publiques à l'égoïsme individuel, de *laisser passer* et se perdre ceux qui faute de lumières, sont en train de se ruiner, et de laisser mourir ceux qui ne savent comment vivre. Mais cette manière de gouverner aurait beau s'entourer de formes constitutionnelles, elle ne pourrait ni vivifier ni contenir la société. C'est précisément pour échapper à cet égoïsme du pouvoir, que les nations prétendent un jour se gouverner elles-mêmes, afin qu'un jour le pouvoir qu'elles auront volontairement délégué n'ait d'autres soucis que les intérêts généraux.

Vous étonnerez-vous si la société française est inquiète et tourmentée? Mais la surprise et le dépit seraient puérils. Vous avez redouté par-dessus tout les excès de la guerre, vous avez aujourd'hui la plénitude de la paix. Les ardeurs généreuses

qui n'ont pu s'épancher au-dehors ont reflué au cœur en s'aigrissant.

Les états libres sont calmes au-dedans quand ils guerroient au dehors ; mais la paix générale les livre toujours aux agitations intérieures.

Aussi il est d'une sage prévoyance d'offrir à la nation, quand elle reste pacifique, les occasions et les moyens de l'activité politique et industrielle. Des réformes dans les lois, des droits politiques nouveaux, de vastes entreprises commerciales, agricoles, l'éclat des arts et de l'industrie, voilà les dédommagemens que le système de paix doit livrer à un peuple libre. Une révolution comporte nécessairement des développemens que la science politique doit satisfaire avec une mesure intelligente ; on ne peut faire une loi aux nations de l'adage du stoïcisme : *Supporte et abstiens-toi.*

Il est remarquable que le gouvernement, depuis que les collisions violentes ont expiré, semble plus incertain et plus embarrassé dans sa contenance. On dirait qu'il avait besoin des agitations et des émeutes pour lui donner la réplique et lui fournir son thème. Il a nié ses adversaires, mais il ne s'est pas encore affirmé lui-même.

Si la restauration représentait le triomphe du passé sur le présent et l'avenir, apparemment on l'a renversée pour demander d'autres satisfactions au gouvernement nouveau. La France n'opposait-elle pas, en 1830, le drapeau tricolore au drapeau blanc, l'espérance de la gloire aux souvenirs de l'invasion, la démocratie à l'aristocratie, l'indépendance philosophique au joug du bigotisme, l'usurpation à la légitimité ? Voilà la réalité politique. Quand la maison d'Orléans fut invitée à supplanter la maison de Bourbon, ce n'était pas pour venger les descendans du régent des mépris de la cour de Louis XIV ni de Louis XVI, mais pour servir la révolution accomplie ; mais pour intimider et maintenir l'Europe. Napoléon a dit à Sainte-Hélène : « Si l'on eût dû avoir le spectacle d'une légitimité interrompue, je maintiens qu'il était plus avantageux aux rois que ce fût par moi, sorti des rangs, que par un prince membre de leur famille, car des milliers de siècles s'écouleront avant que les circonstances accumulées sur ma tête aillent en puiser un autre dans la foule pour reproduire le même spectacle, tandis qu'il n'est pas

de souverain qui n'ait, à quelques pas de lui, dans son palais, des cousins, des neveux, des frères, quelques parens propres à imiter facilement celui qui une fois les aura remplacés. » Voilà quelle force l'usurpation donnait à la France contre l'Europe.

Ce n'est pas en imitant ce qu'elle remplace qu'une dynastie nouvelle peut s'établir solidement sur les ruines de l'ancienne; elle ne saurait trouver la force et la durée qu'en représentant de grandes idées et de grandes passions nationales. Si Guillaume d'Orange garda le trône d'Angleterre pour lui et ses successeurs, ne représentait-il pas sincèrement le protestantisme contre le catholicisme? La maison de Brandebourg, qui gouverne la Prusse, a pu s'identifier avec elle, en représentant la réforme religieuse et le génie nouveau d'une démocratie militaire. La maison d'Orléans ne saurait avoir d'autre rôle et d'autre avenir que de représenter les principes de la révolution française.

Nous ne traçons ici ni fantaisies, ni chimères; nous souscrivons à l'évidence des faits les plus positifs. Les partis et les gouvernemens ne se persuaderont-ils jamais qu'ils n'ont de force que par l'obéissance aux lois nécessaires? le monde moral n'est pas plus soumis à nos caprices que le monde physique, et la raison des choses, quand elle est méconnue, a d'inévitables vengeances.

Veut-on se convaincre du néant de la politique appelée *doctrinaire*, qui s'attache depuis six ans à nous démontrer que la vie est dans l'immobilité? Si M. Guizot et ses amis eussent réussi comme ils le désiraient, à entrer aux affaires avant ou après M. de Martignac eussent-ils eu d'autres maximes que celles qu'ils développent aujourd'hui? N'eussent-ils pas gouverné avant 1830 comme après? Quelle est donc cette politique qui est la même sous la légitimité, comme sous l'ordre nouveau? Qui se trompe ici? La France ou quelques hommes? On ne saurait avoir raison contre la raison des choses, pas plus qu'il n'y a de droit contre le droit. On ne parviendra jamais à faire de l'époque où nous sommes le pléonasme de la restauration. Pour donner raison à l'école doctrinaire, il faudrait supprimer les prémisses de 1789 et le corollaire de 1830.

Quand le cabinet du 22 février s'est formé, on ne saurait nier

qu'il n'y eût dans la sphère officielle quelques soupçons des devoirs que le temps imposait au pouvoir. On sentait confusément qu'une révolution devait produire son système, et non pas contrefaire celui d'une autre époque; on cherchait à quitter la voie des réactions violentes; on désirait changer un peu, mais sans en avoir l'air. Le nouveau ministère avait en face de lui la cohorte doctrinaire, qui lui demandait d'un air menaçant si vraiment il avait changé. D'un autre côté, les nouveaux alliés de la nouvelle administration disaient tout haut que leur appui était le prix d'un changement. Entre ses anciens amis et ses soutiens de la veille, la nouvelle administration semblait fort empêchée :

N'êtes-vous pas souris? parlez sans fiction.
Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.
Pardonnez-moi, dit la pauvrette,
Ce n'est pas ma profession.
Moi, souris! des méchans vous ont dit ces nouvelles.
Grace à l'auteur de l'univers
Je suis oiseau; voyez mes ailes

Mais plus loin :

Je suis souris, vivent les rats.

A vrai dire, aujourd'hui, nous serions embarrassés de décider qui a prévalu, de la souris ou de l'oiseau. Nous leur avions conseillé cependant de battre des ailes, et s'élever au-dessus des souris.

Cette indécision parlementaire a pu, vers la fin d'une session, ne pas compromettre le ministère, et nous égayer même par quelques effets plaisans et comiques. Mais aujourd'hui l'incertitude n'est plus de l'habileté, et il ne réussit pas toujours de *faire le mort* trop long-temps. Loin de là, le ministère devait se proposer, sitôt après la clôture des chambres, de se caractériser par des actes dont il eût assumé sur lui tout le mérite et toute la responsabilité. Qu'attendait le public? des actes de clémence venant chercher toutes les infortunes, sans distinguer les partis et les couleurs, ouvrant aussi bien les portes de Ham que celles de Clairvaux et de Doulens. On demandait encore de

nouvelles preuves de courage personnel et de confiance dans le peuple pour l'inauguration éclatante d'un monument national. Il fallait convier l'armée et le peuple au pied de l'architecture triomphale, et mettre au défi l'assassinat de venir souiller le testament de nos victoires. N'y a-t-il donc plus de grandeur dans les imaginations et dans les ames, et ne sait-on plus qu'on n'est au poste du pouvoir que pour oser et agir ?

Au surplus, si les puissances officielles n'ont pas paru devant le monument nouveau, le peuple l'inaugure tous les jours par sa présence et sa patriotique curiosité. L'enfant, l'artisan, le soldat, l'étudiant, l'artiste, les femmes, y font de fréquens pèlerinages. L'*arc* sera pour la France un livre d'histoire dont elle saura l'ensemble, les épisodes, les plus petits détails ; elle en lira plusieurs fois toutes les pages, elle en gardera bonne mémoire, et, par cette éclatante reconnaissance du passé, Napoléon a encore préparé l'enthousiasme de l'avenir.

Contrarier les sociétés est toujours funeste aux gouvernemens ; les abandonner à elles-mêmes n'est pas moins dangereux. On perd ainsi l'instinct des sentimens et des intérêts généraux; on s'égare dans une société qu'on ne connaît plus, on spécule et on agit à faux, on est sans avertissement, sans lumière, et plus tard sans issue. Non-seulement, le silence des peuples est la leçon des rois, comme a dit l'évêque de Beauvais, ironiquement cité par Mirabeau dans les premiers jours de la Constituante, mais il leur est aussi un piége fatal; il y a pour les gouvernemens, dans l'apathie des sociétés, sinon de la perfidie, du moins beaucoup de périls; en politique, on n'a pas d'ennemi plus redoutable que l'inconnu : et le danger sera d'autant plus sérieux si le peuple dont vous administrez les affaires a l'imagination mobile, la conception vive, l'esprit net, l'ame ardente ; s'il juge avec une justesse rapide tous ceux qui montent à ses yeux sur la scène, et si par des conversions mystérieuses et subites il peut passer brusquement soit de l'indifférence à la colère, soit de l'affection à l'ironie, ou de la résignation à la volonté.

LERMINIER.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

LA

NUIT D'AOUT.

LA MUSE.

Depuis que le soleil, dans l'horizon immense,
A franchi le Cancer sur son axe enflammé,
Le bonheur m'a quittée, et j'attends en silence
L'heure où m'appellera mon ami bien-aimé.
Hélas! depuis long-temps sa demeure est déserte.
Des beaux jours d'autrefois rien n'y semble vivant.
Seule, je viens encor, de mon voile couverte,
Poser mon front brûlant sur sa porte entr'ouverte,
Comme une veuve en pleurs au tombeau d'un enfant.

LE POÈTE.

Salut à ma fidèle amie.
Salut, ma gloire et mon amour.
La meilleure et la plus chérie
Est celle qu'on trouve au retour.

L'opinion et l'avarice
Viennent un temps de m'emporter.
Salut, ma mère et ma nourrice,
Salut, salut, consolatrice !
Ouvre tes bras, je viens chanter.

LA MUSE.

Pourquoi, cœur altéré, cœur lassé d'espérance,
T'enfuis-tu si souvent pour revenir si tard ?
Que t'en vas-tu chercher, sinon quelque hasard,
Et que rapportes-tu sinon quelque souffrance ?
Que fais-tu loin de moi, quand j'attends jusqu'au jour ?
Tu suis un pâle éclair dans une nuit profonde.
Il ne te restera de tes plaisirs du monde
Qu'un impuissant mépris pour notre honnête amour.
Ton cabinet d'étude est vide quand j'arrive ;
Tandis qu'à ce balcon, inquiète et pensive,
Je regarde en rêvant les murs de ton jardin,
Tu te livres dans l'ombre à ton mauvais destin.
Quelque fière beauté te retient dans sa chaîne,
Et tu laisses mourir cette pauvre verveine
Dont les derniers rameaux, dans des temps plus heureux,
Devaient être arrosés des larmes de tes yeux.
Cette triste verdure est mon vivant symbole,
Ami, de ton oubli nous mourrons toutes deux,
Et son parfum léger comme l'oiseau qui vole
Avec mon souvenir s'enfuira dans les cieux.

LE POÈTE.

Quand j'ai passé par la prairie,
J'ai vu ce soir, dans le sentier,
Une fleur tremblante et flétrie,
Une pâle fleur d'églantier.

Un bourgeon vert à côté d'elle
Se balançait sur l'arbrisseau;
J'y vis poindre une fleur nouvelle;
La plus jeune était la plus belle;
L'homme est ainsi, toujours nouveau.

LA MUSE.

Hélas! toujours un homme, hélas! toujours des larmes!
Toujours les pieds poudreux et la sueur au front!
Toujours d'affreux combats et de sanglantes armes;
Le cœur a beau mentir, la blessure est au fond.
Hélas! par tout pays, toujours la même vie :
Convoiter, regretter, prendre, et tendre la main,
Toujours mêmes acteurs et même comédie,
Et quoi qu'ait inventé l'humaine hypocrisie,
Rien de vrai là-dessous que le squelette humain.
Hélas! mon bien-aimé, vous n'êtes plus poète.
Rien ne réveille plus votre lyre muette;
Vous vous noyez le cœur dans un rêve inconstant;
Et vous ne savez pas que l'amour de la femme
Change et dissipe en pleurs les trésors de votre ame,
Et que Dieu compte plus les larmes que le sang.

LE POÈTE.

Quand j'ai traversé la vallée,
Un oiseau chantait sur son nid.
Ses petits, sa chère couvée,
Venaient de mourir dans la nuit.
Cependant il chantait l'Aurore;
O ma Muse, ne pleurez pas!
A qui perd tout, Dieu reste encore,
Dieu là-haut, l'espoir ici-bas.

LA MUSE.

Et que trouveras-tu, le jour où la misère
Te ramènera seul au paternel foyer?
Quant tes tremblantes mains essuieront la poussière
De ce pauvre réduit que tu crois oublier, —
De quel front viendras-tu, dans ta propre demeure,
Chercher un peu de calme et l'hospitalité?
Une voix sera là, pour crier à toute heure :
Qu'as-tu fait de ta vie et de ta liberté?
Crois-tu donc qu'on oublie autant qu'on le souhaite?
Crois-tu qu'en te cherchant tu te retrouveras?
De ton cœur ou de toi lequel est le poète?
C'est ton cœur, et ton cœur ne te répondra pas.
L'amour l'aura brisé; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchans;
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes,
Qui remueront encor, comme ceux des serpens.
O ciel! qui t'aidera? que ferai-je moi-même,
Quand celui qui peut tout défendra que je t'aime,
Et quand mes ailes d'or, frémissant malgré moi,
M'emporteront à lui pour me sauver de toi?
Pauvre enfant! nos amours n'étaient pas menacées,
Quand dans les bois d'Auteuil, perdu dans tes pensées,
Sous les verts marronniers et les peupliers blancs,
Je t'agaçais le soir en détours nonchalans;
Ah! j'étais jeune alors et Nymphe, et les Dryades
Entr'ouvraient pour me voir l'écorce des bouleaux,
Et les pleurs qui coulaient durant nos promenades,
Tombaient, purs comme l'or, dans le crystal des eaux;
Qu'as-tu fait, mon amant, des jours de ta jeunesse?
Qui m'a cueilli mon fruit sur mon arbre enchanté?
Hélas! ta joue en fleurs plaisait à la Déesse
Qui porte dans ses mains la force et la santé.
De tes yeux insensés les larmes l'ont pâlie;
Ainsi que ta beauté tu perdras ta vertu.
Et moi qui t'aimerai comme une unique amie,
Quand les Dieux irrités m'ôteront ton génie,
Si je tombe des cieux, que me répondras-tu?

LE POÈTE.

Puisque l'oiseau des bois voltige et chante encore
Sur la branche où ses œufs sont brisés dans le nid;
Puisque la fleur des champs, entr'ouverte à l'aurore,
Voyant sur la pelouse une autre fleur éclore,
S'incline sans murmure et tombe avec la nuit;

Puisqu'au fond des forêts, sous les toits de verdure,
On entend le bois mort craquer dans le sentier,
Et puisqu'en traversant l'immortelle nature,
L'homme n'a su trouver de science qui dure,
Que de marcher toujours, et toujours oublier;

Puisque, jusqu'aux rochers, tout se change en poussière;
Puisque tout meurt ce soir pour revivre demain;
Puisque c'est un engrais que le meurtre et la guerre;
Puisque sur une tombe on voit sortir de terre
Le brin d'herbe sacré qui nous donne le pain;

O muse! que m'importe ou la mort ou la vie?
J'aime, et je veux pâlir, j'aime, et je veux souffrir;
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie;
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresse,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
Cœur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé.

Aime, et tu renaîtras ; fais-toi fleur, pour éclore ;
Après avoir souffert il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.

ALFRED DE MUSSET.

(*Extrait de la Revue des deux Mondes.*)

BULLETIN.

L'Académie-Française a tenu sa séance annuelle le 11 août. On se demande comment ce corps, dont les membres pris à part sont tous gens d'esprit et de goût, ne produit rien, ne fait rien qui soit empreint de goût ou d'esprit. Dans cette petite salle ronde, où l'on peut voir à dix pas de soi l'extravagant toupet et l'enluminure provoquante de M. de Salvandy, le buisson de cheveux qui couvre les épaules de M. de Jouy, il n'y a que du sommeil, de l'abattement et de la fatigue.

La séance du jeudi dernier était consacrée à la distribution de plusieurs prix, dont le plus ridicule est depuis long-temps le prix d'éloquence : à la tribune, au barreau, dans la presse, en France, en Angleterre, vous cherchez un homme éloquent, et vous en trouvez par siècle un ou deux. N'allez pas plus loin que le Pont-des-Arts; l'Académie fait des hommes éloquens par brassées; elle en fait un tous les ans et lui donne un brevet de style, moyennant lequel il n'obtiendrait pas un feuilleton dans le plus petit journal, dans la moindre *Abeille*, dans le moindre *Garde national* de département.

L'Académie avait plusieurs fois mis au concours, pour sujet du prix d'éloquence, le *Courage civil*. Il paraît que cette fois les éloquens n'affluaient pas : les uns avaient soutenu cette thèse : que le courage civil c'est celui du sapeur-pompier; les autres que c'est celui de la garde nationale. Un écrivain plus facétieux avait voulu prouver que le courage civil est l'attri-

but des habitués de séances académiques. Les immortels commençaient à désespérer, l'éloquence allait périr, quand un jeune homme a bien voulu s'amuser à faire bavarder pendant deux heures Michel Montaigne et le chancelier de L'Hospital. Nous avons du lauréar qui a confectionné cette immense tartine une opinion meilleure que celle qu'il professe sans doute pour ses juges. M. Faugère, pas plus que nous, ne soupçonnait la moindre éloquence dans son discours. Il n'y a que l'Académie pour trouver ces choses-là. M. Faugère a supposé un dialogue entre les deux graves philosophes du XVIe siècle. Il a écrit ses deux cents pages de conversation, naturellement, sans efforts, comme on boit, mange et dort. M. Faugère n'a pas fait la moindre recherche, n'a introduit dans son discours aucune allusion aux faits du temps; il a fait de la philosophie générale, de la morale de tous les pays, sans la marquer au cachet d'aucune époque, en la saupoudrant de citations latines qui ne coûtent ni frais de mémoire ni frais de travail, comme celles-ci : *O rus quando te aspiciam, — si fractus illabatur orbis. — Frappe, mais écoute.* En fait de souvenirs historiques, il a rappelé les sénateurs romains tués par les Gaulois sur leurs chaises curules, Hippocrate refusant les présens d'Artaxerce. Avec ce style bourgeois, vertueux et fleuri comme une ordonnance de police, avec cette érudition de lithographies et de *de viris*, M. Faugère a tranquillement gagné sa médaille de 3,000 fr. qu'il est venu lui-même recevoir des mains de M. Nodier. Son discours a été lu par M. Salvandy, et applaudi par M. Jouy, qui frappait, en outre, le plancher avec le fourreau d'une large épée à dragone, espèce du *Durandal* qu'il porte au côté.

TABLE DES MATIÈRES.

